

756 566

FILLION.

ENTRE
SLAVES

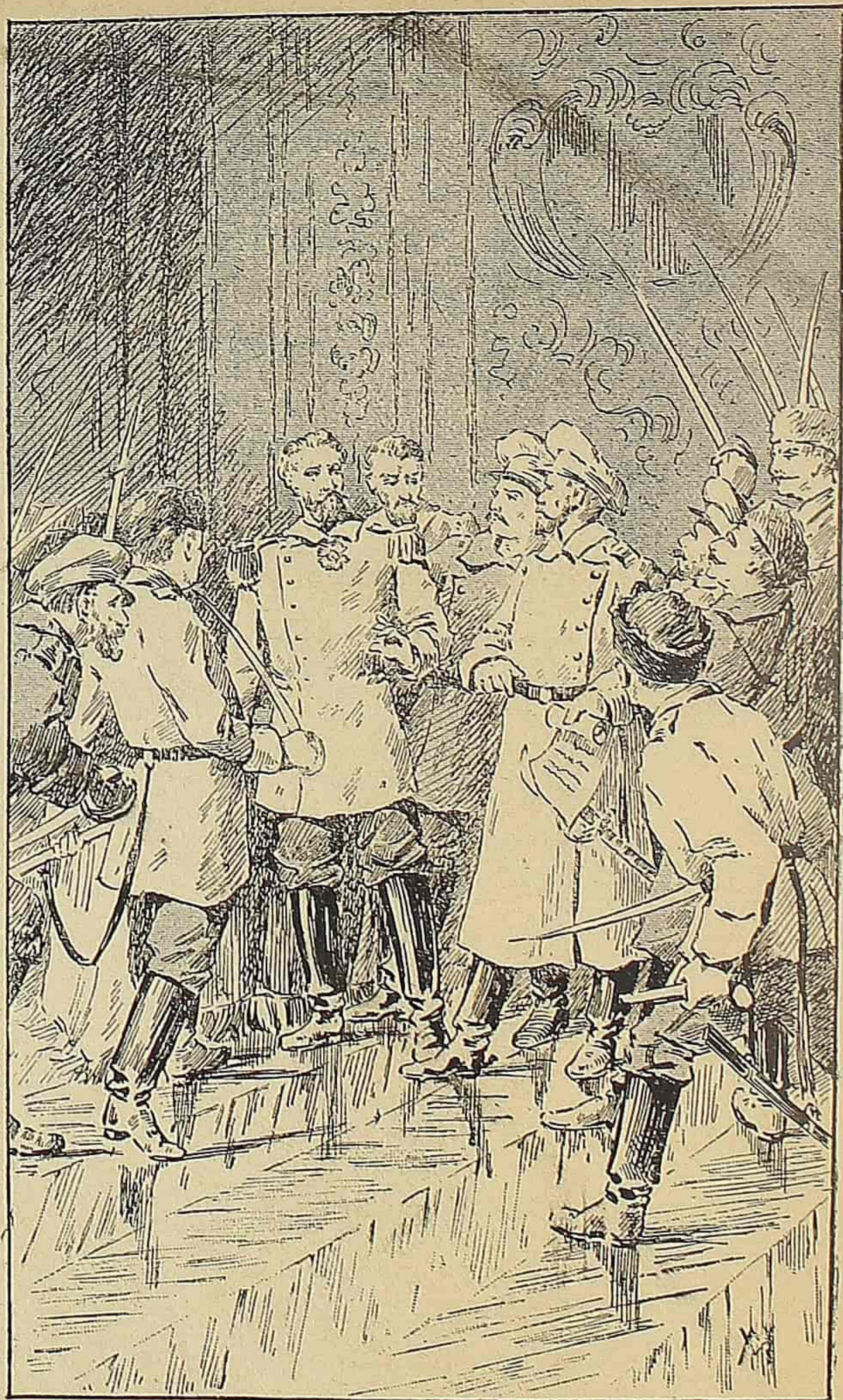
ID = 194589964

n^o Monsieur Darnet

Paru de l'autre

St. Pierre

Entre Slaves



L'enlèvement du Prince Alexandre de Bulgarie (page 324.)

1-8.6
566
GEORGES FILLION

УНИВ. БИБЛИОТЕКА

И. Бр. 45570

Entre Slaves

LE PRINCE ALEXANDRE

RUSSES, BULGARES ET SERBES. — STAMBOULOF

LE PRINCE FERDINAND.



PARIS

SOCIÉTÉ DES ÉCRIVAINS FRANÇAIS

A. BELLIER ET C^{ie}, IMPRIMEURS

18, rue de Valois, 18

Les Libraires Associés, 13, rue de Buci

1894

Tous droits réservés

A MONSIEUR ÉDOUARD LEBEY

Directeur de l'Agence Havas

Hommage de son dévoué collaborateur

G. F.

PRÉFACE

Depuis près de sept années, la Russie a dû se retirer des Balkans témoins des luttes terribles qu'elle engagea avec la Turquie, en 1877, pour enlever à celle-ci sa domination sur les chrétiens slaves de Bulgarie.

Ces derniers furent délivrés, mais depuis, dirigés par une faction puissante, soutenus par les États de la Triple Alliance et par l'Angleterre, ils sont devenus les adversaires implacables de leurs sauveurs.

L'Empereur de Russie n'a plus aucune relation avec ses anciens protégés, mais il n'a ni oublié, ni pardonné.

Rompant avec ses traditionnelles amitiés, la Russie s'est détachée des Empires du centre, qui l'ont vaincue diplomatiquement en Orient, et elle a cherché un appui de notre côté.

Les Français ont tendu avec enthousiasme leurs mains à celles des Russes.

Leur accord est-il le prélude de graves événements en Europe?

C'est possible. Le Tsar ne restera pas sous l'affront subi en Bulgarie. Il attend son heure.

Le Prince Alexandre de Battenberg, traité en enfant gâté par Alexandre II et en ennemi irrécyclable par Alexandre III, est mort.

Stamboulof, après six ans de tyrannie, vient de tomber du pouvoir.

Mais le prince Ferdinand est debout, tenant le drapeau de l'opposition anti-russophile.

La Russie a toute une nouvelle partie à jouer en Orient.

D'autre part, la Serbie subit en ce moment une transformation dangereuse.

Solidaires moralement, à l'heure actuelle, de la politique russe, nous avons donc intérêt à connaître exactement les événements passés, pour mieux apprécier ceux qui éclateront un jour, prochain peut-être, et dans lesquels directement ou indirectement nous serons engagés.

C'est pourquoi nous publions ce livre, résultat d'une série de voyages faits à l'époque de la révolution de Philippopoli, de la guerre serbo-bulgare et de la chute du Prince Alexandre.

Entre Serbes et Bulgares et entre Bulgares et Russes, des rivalités éclatèrent, des malentendus, des différences d'idées et d'intérêts surgirent peu connues en Europe et dont nous parlerons, sans que nos sympathies pour la race slave nous entraînent à voiler les fautes commises, les mouvements de pas-

sion, les mauvais sentiments qui agitèrent les uns et les autres. Mais en conservant et en exprimant l'espoir que l'expérience du passé servira dans l'avenir, et que, par des concessions réciproques et par une politique modérée de la part de la Russie, une entente raisonnable, si précieuse pour le repos de l'Europe, finira par s'établir dans les Balkans, au profit du développement libre, mais pondéré, des jeunes nations qui les occupent.

Juin 1894.

ENTRE SLAVES

La Serbie en 1885

I

Les politiciens de Belgrade. — Pas de grande Bulgarie! — Roi et citoyens. — Les idées d'un premier ministre. — L'Autriche pousse la Serbie contre la Bulgarie.

L'étranger qui veut saisir des scènes de la vie politique à Belgrade doit fréquenter surtout les cafés, comme dans une petite ville de province; ces établissements n'offrent d'ailleurs aucun luxe, aucun confort et reflètent assez bien l'état social encore arriéré de la capitale de la Serbie.

Dès la première heure, même en temps normal, on se réunit autour de tables grossières pour boire le café à la turque, causer politique et fumer des cigarettes. Toutes les catégories d'hommes politiques se coudoient, soit quelques centaines d'individus, politiciens de métier, députés, anciens députés, ministres disponibles, médecins, avocats, la plupart

à la recherche d'une clientèle, fonctionnaires en place ou en instance, journalistes, quelques commerçants, formant la classe remuante, dirigeante, qu'on est convenu de considérer comme la représentation exacte de l'opinion publique. A l'instar des Turcs qui, après des siècles de conquêtes et de bouleversements, croient avoir le droit de se reposer en rêvant aux gloires passées, nombre de Serbes, avec moins de raison que leurs anciens maîtres, s'enlisent dans une existence paresseuse dont la tradition leur vient de ces derniers. Ce sont les plus acharnés en politique : il y a, dans cette atmosphère enfumée de café, des luttes sourdes de groupes à groupes, de radicaux à progressistes, des regards de frères ennemis, des échanges d'invectives et parfois de coups.

Les événements de Bulgarie, la révolution du 18 septembre 1885 à Philippopoli venaient d'éclater et les visages étaient plus silencieux. On avait le sentiment que l'heure des graves résolutions allait sonner. Les partisans du gouvernement, les progressistes, éprouvaient une certaine angoisse devant l'inconnu, tandis que leurs adversaires se tenaient sur le qui-vive. Secrètement, ceux-ci, plus politiciens que patriotes, espéraient que le gouvernement commettrait au cours des événements futurs, quelque faute capitale dont on profiterait. Toutefois, quelles que fussent les idées mauvaises de derrière la tête des uns et des autres, les opinions se rencontraient sur un point capital : « Nous ne pouvons souffrir, nous Serbes, disait-on,

que les Bulgares détruisent à leur gré le traité de Berlin, qu'ils doublent d'un seul coup leur territoire et acquièrent ainsi, à notre détriment, une influence prépondérante en Macédoine. »

C'était le thème qui circulait partout, du café au journal, du journal à la maison; mais que faire? Chacun avait sa solution. On ne s'entendait que sur un point : le gouvernement devait agir; telle était la conviction générale. De Belgrade, malgré la lenteur des communications, la province, par l'organe de ses comités, reçut rapidement le mot d'ordre. Le contre-coup fut très vif. De tous les points du pays, on manifestait le même désir de ne pas supporter l'agrandissement du voisin.

La fibre patriotique était touchée. La fierté du peuple serbe, retrempee dans les guerres de l'Indépendance contre la Turquie au commencement du siècle et dans celle de 1876, malgré les échecs qui la signalèrent, le souvenir des vieilles gloires qu'on entretenait avec soin depuis deux ou trois générations dans l'esprit du peuple, servaient de terrain à l'éclosion d'une nouvelle pousse de patriotisme.

Tout Serbe politicien est convaincu, comme on le sait, que le royaume du grand Douchan sera rétabli le jour du fameux partage de la Turquie. Le territoire actuel de la Serbie ne formera que la moindre partie du futur État qui embrassera en outre la Vieille-Serbie, toujours la propriété du Sultan, et la

Bosnie et l'Herzégovine, occupées actuellement par les Autrichiens.

Ces brillantes aspirations reçurent une première atteinte lors de l'occupation de ces deux provinces par l'Autriche, avec le consentement de l'Europe. Quant à la Vieille-Serbie, le congrès de Berlin crut plus sage de n'en rien dire. Bien que ce dernier, comme compensation, fit à la Serbie, constituée en royaume, le cadeau du district de Pirot, sur la frontière bulgare, il régnait néanmoins à Belgrade, depuis cette époque, une sourde irritation contre la diplomatie européenne : celle de gens qui se croient frustrés dans un marché et qui n'ont plus le moyen de reviser le contrat.

Cette rancune se greffait sur une amertume plus particulière. On en voulait à l'Autriche de longue date. Serbes et *Schwabes* ne firent jamais bon ménage. Question de races et question d'intérêts. Autrefois, l'objet de la haine, c'était le Turc; lorsque la création des confins militaires, de l'autre côté de la Save, eut placé l'Autriche en sentinelle à la porte de Belgrade, celle-ci hérita de la malédiction serbe.

Les griefs ne manquent pas et on comprend leur valeur. Les Autrichiens, plus tard les Hongrois, ont absorbé des populations d'émigrants de race serbe. A l'heure actuelle, ils sont à moitié magyarisés. C'est ainsi qu'en voulant échapper à l'ignorance et à la tyrannie de jadis, le vrai sang serbe, peut-être le plus vif, fait prospérer la Hongrie méridionale, au détriment de l'ancienne patrie qui s'anémie. Écono-

miquement, la puissante voisine tient dans sa main le sort du pays, malgré le récent débouché sur Salonique, qui n'est pas près de rendre à la Serbie son indépendance. Politiquement, en lui enlevant l'espoir de réunir la Bosnie et l'Herzégovine à la mère-patrie, elle a jeté dans tous les cœurs des patriotes serbes les germes d'un ressentiment irréductible.

Les événements de Bulgarie n'offraient-ils pas l'occasion attendue d'élever une vigoureuse protestation, à la suite de laquelle on obtiendrait peut-être de l'injuste Europe le redressement des torts soi-disant causés précédemment à la jeune nation?

Au milieu de ces agitations patriotiques, autre chose perçait.

La Skoupchtina et le ministère progressiste, qui, avec M. Garachanine à sa tête, gouvernaient le pays depuis trois ans, étaient bien d'accord, mais le sentiment populaire était sourdement hostile au roi.

A différentes reprises, celui-ci avait montré une énergie froide et laissé éclater trop vivement son mépris, non pour la masse du peuple, mais pour la classe politicienne, l'*intelligence*, qu'il chargeait volontiers de toutes les faiblesses, en oubliant un peu les siennes, il est vrai. Il l'accusait de nourrir une ambition effrénée du pouvoir, de ne rechercher que places et profits, au détriment des intérêts généraux de la nation.

L'éducation du roi, son esprit très ouvert aux raffinements européens l'éloignaient aussi de ses sujets. Dans le milieu royal même, certains, malgré l'exemple du souverain et de son élégante compagne, restaient assez grossiers au moral comme au physique et incrustés dans leurs idées exclusives, locales.

En dehors d'une petite élite remarquable, beaucoup de Serbes n'avaient gagné au contact de l'Europe qu'un frottement superficiel d'où jaillissaient seulement quelques rares étincelles.

La barrière morale entre le roi et ses sujets, s'élevait encore plus haute, dans les années qui suivirent 1878, par suite de la direction imprimée par Milan à sa politique extérieure.

Le roi avait trouvé, en effet, un appui dans le cabinet de Vienne pendant le congrès de Berlin; depuis, il n'avait pas jugé bon d'adopter les antipathies de ses sujets, et il restait convaincu qu'une politique amicale avec l'Autriche-Hongrie procurerait à son pays plus d'avantages qu'une hostilité impuissante.

C'est ce que l'on ne comprenait pas à Belgrade. L'hostilité contre l'Autriche, mais c'était elle, en grande partie, qui alimentait les sources du patriotisme. La réduire, c'était trahir.

L'éducation diplomatique des Serbes restait à faire.

C'est un Autrichien! disait-on en parlant du souverain. Les événements de Bulgarie allaient fournir à tous les mécontents un terrain propre à l'action.

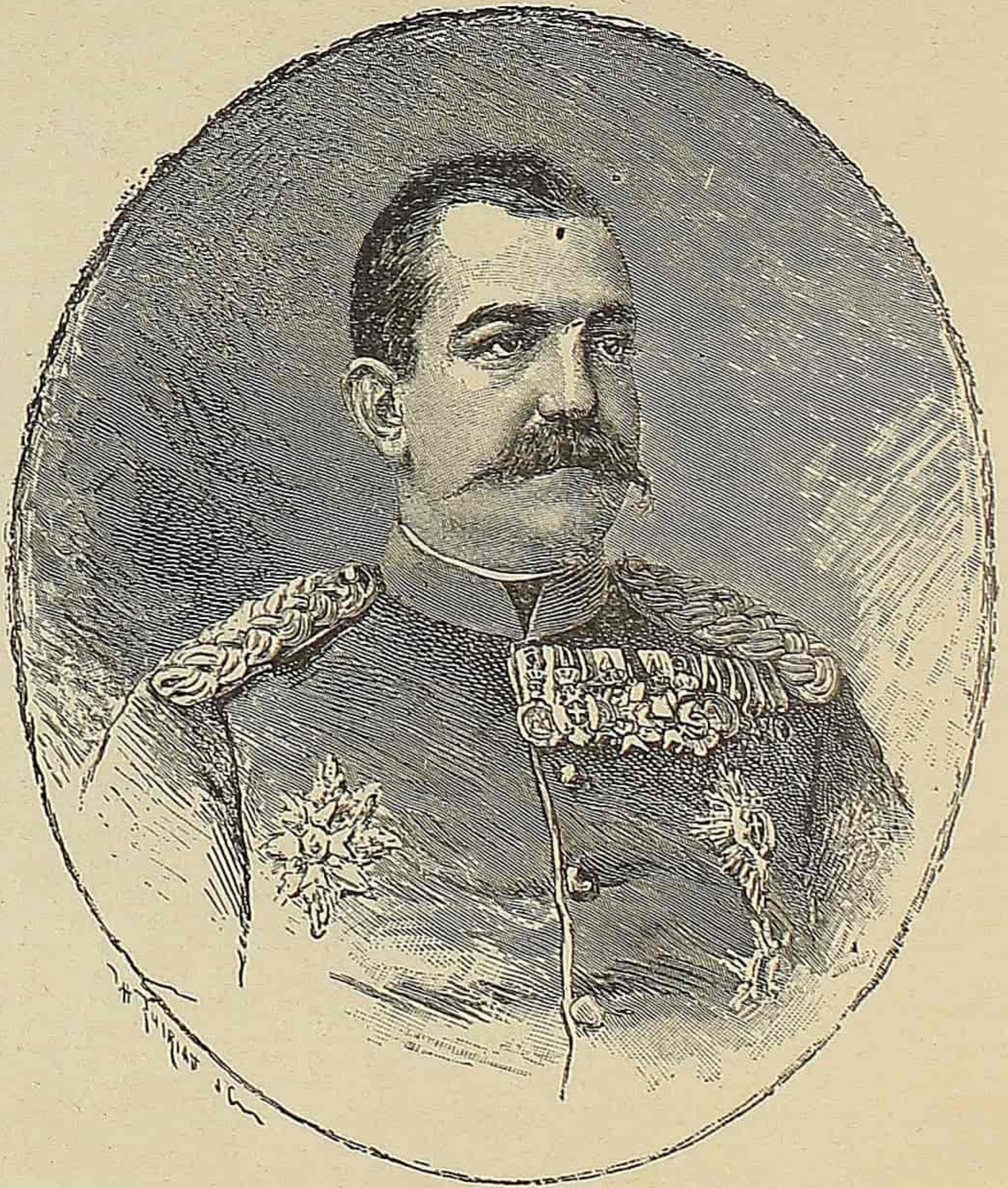
« Voyons ce que Milan va faire, pensaient-ils. S'il agit contrairement aux sentiments du pays, gare à lui! »

Cette menace n'était pas vaine, comme on le vit plus tard.

Inévitablement, le gouvernement prendrait la tête du mouvement. C'était pour lui une question d'existence. Une diversion au dehors le sortirait sans doute de ses difficultés intérieures.

Le roi avait comme collaborateur un homme remarquable et d'un esprit cultivé, M. Garachanine, président du Conseil. Destiné d'abord à la carrière militaire, c'est dans l'armée française, à Metz, que le futur ministre passa les meilleures années de sa vie. Avec sa haute stature, ses traits anguleux encadrés d'une belle barbe noire, il devait avoir sous l'uniforme une superbe prestance. Rentré en Serbie, la politique l'accapara comme tant d'autres. Sa voix chaude, son geste énergique le rendirent sympathique et sa connaissance de l'Europe, son esprit scientifique et travailleur le placèrent au premier rang. Il devint chef du parti progressiste et sa popularité fut telle que le roi, forcé d'abandonner son fidèle ministre Christich, sorte de Morny serbe, l'appela au gouvernement.

Roi et ministre s'entendirent sur le point principal, la pierre angulaire de l'édifice : politique de confiance vis-à-vis de l'Autriche. « Un pays ne vit pas de



Le roi Milan.

revendications idéales, de phrases creuses, nous disait l'ex-stagiaire de Metz. Sans doute, notre programme historique reste immuable, mais lorsqu'on est faible, à côté d'un formidable voisin, il faut non

gémir et se lamenter, mais agir pratiquement en s'entendant avec lui. Aucune autre politique ne convient à la Serbie dans les temps actuels. Plus tard, parbleu ! on la modifiera s'il y a lieu. »

Mais c'est en passant à la question du jour que le ministre se nourrissait à son tour d'idéal et poursuivait les chimères qui hantaient l'esprit de ses compatriotes.

« Ces événements, continuait-il, vont ouvrir une nouvelle phase pour notre pays. Vous avez pu vous rendre compte de l'opinion qui règne chez nous. On nous talonne de tous côtés et, vraiment, comment ne serions-nous pas d'accord avec l'opinion ? La situation que nous a créée le traité de Berlin est des plus dures. Nous sommes obérés par la construction des chemins de fer. Les Bulgares gagnèrent plus que nous en 1878, mais cela ne leur suffit pas et ils viennent de frapper un gros coup. Pourquoi n'agirions-nous pas de même ? Ce n'est pas la jalousie qui nous excite. Nous sommes d'avis que chacun des peuples de la Péninsule balkanique doit lutter autant que possible pour son émancipation et l'établissement de sa nationalité, mais non pas au préjudice du voisin. Nous sommes un peu dans la situation des Français en 1867, lorsqu'ils virent clairement que l'unité de l'Allemagne allait s'accomplir sous leurs yeux, menaçante pour leur sécurité et

leur avenir. Seulement, nous n'attendrons pas comme vous trois ans pour parer le coup.

» Bulgares, Serbes, Grecs, nous avons tous un morceau de Macédoine en vue. Que la Bulgarie réussisse dans sa révolution et la Grande-Bulgarie du traité de San-Stéfano sera créée. Savez-vous qu'un tel événement aura un contre-coup immense en Macédoine et gagnera à la cause bulgare la population de cette contrée?

» Nous devons aux gens de notre race et de notre sang qui sont courbés sous le joug turc, de leur prouver que, nous aussi, nous pensons à eux! »

Risquer une aussi grosse partie ne s'expliquait, de la part de M. Garachanine, que d'une façon : la Serbie pourrait compter sur l'appui absolu de l'Autriche.

Peut-être éviterait-on d'ailleurs les solutions extrêmes. Les diplomates s'étaient réunis à Constantinople. Rien ne prouvait encore que le fait accompli de Philippopoli ne serait pas détruit avant peu. Il suffisait que la Turquie prît en mains la défense de ses droits et celle du traité de Berlin. Une entrée des troupes turques en Roumélie étoufferait l'insurrection, à la grande joie des Serbes. Les puissances, sauf l'Angleterre, travaillaient plus ou moins sincèrement dans ce but à Constantinople.

La Turquie accepterait-elle de faire la police de l'Europe? On l'espérait, mais en attendant, on croyait à Belgrade pouvoir influencer la Porte et la décider

à mettre les Bulgares à la raison, en prenant un air résolu et en déclarant bien haut que si la Porte faiblissait vis-à-vis de ces derniers, ce serait au tour des Serbes d'entrer en scène.

Dans ce but, on hâtait la mobilisation et on décrétait l'ouverture de la Skoupchtina à Nisch, pour lui demander les crédits nécessaires et lui exposer solennellement la situation du pays.

Si la Porte ne bougeait pas, ces mesures mettraient la Serbie en état de se retourner, et si l'on renonçait à entrer en lutte avec la Turquie, on déclarerait la guerre à la Bulgarie.

Le cabinet autrichien avait naturellement, à cette heure agitée, une voix prépondérante dans le conseil à Belgrade. Le ministre d'Allemagne, le comte de Bray, grand chasseur, se livrait à sa distraction favorite sans se soucier des événements. Il avait ordre de rester neutre, mais il conseillait personnellement le roi, son grand ami, et ses conseils appuyaient plutôt ceux du comte de Khevenhuller, le ministre d'Autriche-Hongrie.

A Vienne, M. de Kalnoky ne possédait pas à cette époque une vue aussi large qu'il l'eut plus tard sur la question bulgare. Depuis la création de la principauté bulgare, l'Autriche, simple spectatrice, mais passionnée du jeu entre les diplomates russes et les intrigues des Bulgares émancipés, ne songeait pas à s'élever en face de la Russie et à lui dire : « Allez-vous-en d'ici. »

C'était affaire entre gens de même famille. Pendant cette longue période de 1879 à 1885, elle s'intéressa sans doute au sort de Battenberg. Elle écouta attentivement ses doléances, mais elle se garda bien de mettre le doigt entre l'arbre et l'écorce. La révolution de Philippopoli surprenait l'Autriche dans cette attitude prudente dont elle n'essaya pas de sortir au début, car elle savait bien que la Russie, qui voulait chasser le prince Alexandre, n'admettait pas qu'il profitât de cette révolution pour consolider son trône.

L'Autriche n'espérait pas encore que cette querelle entre la Russie et le petit prince de Bulgarie aboutirait à une séparation éclatante des intérêts bulgares et des intérêts russes.

L'agitation anti-russophile en Bulgarie, née en partie de la Révolution de Philippopoli, cultivée ensuite par une catégorie de Bulgares dont beaucoup furent plus ambitieux que patriotes, ne lui paraissait pas encore assez mûre et, en tout cas, elle était encore trop éloignée de ses combinaisons pour être exploitée immédiatement avec fruit.

On voulait à Vienne éviter à tout prix toutes graves complications avec la Russie.

Ce furent, en somme, les Bulgares eux-mêmes qui, selon le mot que prononça alors le ministre d'Angleterre à Bucarest, Sir White, par la conduite de quelques-uns d'entre eux éclairèrent les Autrichiens et firent « l'éducation du comte Kalnoky » dans la

question bulgare. Celui-ci, en effet, se souciait si peu du sort de la Bulgarie qu'il dit quelques jours après le 18 septembre à un personnage bulgare : « Ah ! je ne comprends pas pourquoi la Turquie ne marche pas contre vous ! »

Deux mois plus tard, c'est-à-dire après la victoire des Bulgares sur les Serbes à Slivnitza, tout changeait et un rapport diplomatique russe, adressé de Vienne à Saint-Pétersbourg, quelques jours après la guerre serbo-bulgare, signalait le fait : « Depuis quarante-huit heures, le comte Kalnoky s'est transformé. Il n'est plus le même. Le succès des Bulgares lui a donné l'idée de déplacer ses batteries. Il y a huit jours, la personne de Battenberg lui était indifférente. Il n'en est plus ainsi aujourd'hui. »

Mais à l'époque dont nous parlons, c'est-à-dire à la fin de septembre 1885, le comte Kalnoky jugeait la situation dans un autre sens et ne songeait pas encore à détruire l'influence russe en Bulgarie. C'est pourquoi il ne blâmait pas trop les préparatifs belliqueux de ses protégés les Serbes. La victoire de ces derniers, aurait pour conséquence d'une part la consolidation du trône de Milan, ce qui importait par dessus tout à l'Autriche, et d'autre part, la chute de Battenberg, qui, en comblant de joie les Russes, enlèverait tout prétexte à une complication européenne.

Depuis, la politique autrichienne est devenue plus exigeante et refuse à la Russie ce qu'elle lui aurait

facilement accordé à l'époque dont nous parlons.

Vu leur communion d'idées avec le ministre des affaires étrangères austro-hongrois, le roi Milan et M. Garachanine correspondaient donc activement avec le cabinet de Vienne et en obtenaient l'assentiment de leur politique : menaces d'agir si la Turquie ne réussissait pas à arrêter le mouvement rouméliote et guerre avec la Bulgarie. Le comte Khevenhuller manifestait ouvertement à Belgrade en faveur des revendications serbes : « Elles sont des plus justes, disait-il, une grande Bulgarie doit avoir un contre-poids. Les Serbes possèdent d'ailleurs des droits historiques sur une bande du territoire bulgare depuis Widdin jusqu'à Kustendil. Qu'ils la prennent! »

II

Un ancêtre du roi Milan. — A Topschidéré. — Un mécontent. —
Petit pays, grandes ambitions.

Revivre un moment dans le passé, à l'heure des grandes crises, c'est y puiser parfois des enseignements pour le temps présent.

Un de nos amis serbes nous conduisit à Topschidéré, dans l'ancienne demeure du fondateur de la dynastie des Obrenovitch, l'énergique Miloch : une maison en bois, située au fond d'une vallée, au milieu d'arbres touffus, un palais d'autrefois, qui a quelque ressemblance avec le chalet de Pierre-le-Grand à Péterhof.

Le vieux chef préférait sans doute ce séjour sauvage, sans horizon, au grand jour et à la vue sur les lointaines sinuosités du Danube et sur les plaines sans limites de la Hongrie dont il aurait pu jouir à Belgrade. Avec l'aide de ses braves compagnons, il avait conquis son trône rustique mais non son

indépendance. Le Turc détesté gardait un pied dans le pays. Il occupait encore la forteresse de Belgrade et rappelait ainsi, à chaque heure, aux Serbes que si Miloch était leur chef, le Sultan, du fond de ses palais dorés du Bosphore, possédait encore la toute-puissance sur le Danube. Miloch sentait trop l'humiliation de cette condition pour ne pas y échapper en venant la cacher dans la retraite. A Belgrade, le poids de sa vassalité l'étouffait. A Topschidéré, il respirait et se croyait libre.

On a vite fait de parcourir la modeste demeure. Au rez-de-chaussée, une grande pièce nue, où attendaient les visiteurs, les Voïvodes couverts de costumes brillants, les Haiducks aux larges ceintures garnies de poignards et de pistolets, les simples paysans en manteaux de peaux de mouton, chaussés d'opanké qui, tout à l'heure, s'inclineront devant le Knez et lui diront : « Rends-moi justice, j'ai été victime. » Au premier étage, la salle de réception. Près de la fenêtre, le Vieux était assis sur son divan. Il traitait là les affaires de l'État et les siennes. Il n'exportait plus des cochons, mais il lui restait le goût du négoce. Il veillait à augmenter sa fortune tout en traitant des affaires de l'État.

Il écrivait fièrement au Grand Vizir pour se plaindre de la conduite du commandant de la forteresse de Belgrade et lui demander qu'il lui infligeât une punition exemplaire, puis, il correspondait avec des agents pour agioter sur l'or et réaliser un gros béné-

fice. Rien de répréhensible, c'était dans les mœurs de son temps. A ses heures de liberté, le primitif souverain donnait l'ordre à son secrétaire de lui faire la lecture. On voit la bibliothèque qui contient une centaine de volumes : livres historiques allemands et français, dont on lui traduisait des passages en serbe. Il connaissait le prix de l'instruction, mais l'énergie et la science du caractère humain passaient avant. Il engageait cependant rapidement les gens de l'autre côté de la Save qui venaient lui demander une fonction. « Sais-tu lire ! disait-il — oui — eh bien, tu vas accompagner un tel, chef dans tel district, qui est moins savant que toi, mais qui est plus expérimenté. »

En dehors de quelques portraits dans lesquels le pinceau inhabile a rendu toutefois l'œil vif et la fière moustache du grand homme serbe, on a réuni dans la chambre où il est mort quelques reliques touchantes par leur simplicité. Dans cette pièce, dont se contenterait à peine un petit fonctionnaire de ce temps, ses pipes, ses pantoufles, ses calottes, ses longues robes en flanelle, usées, traînent encore par terre ou sur les meubles, comme attendant leur propriétaire, une boîte cinéraire, une poignée de cheveux, et des menus objets, présents des paysans à leur chef, garnissent une modeste vitrine.

En sortant de ce petit musée, notre jeune ami, qui venait de passer plusieurs années à Paris, nous

fit part des réflexions que ce retour vers le passé venait de lui inspirer.

— Sans doute, nous disait-il, l'extrême simplicité de nos gouvernants d'il y a soixante ans peut nous faire sourire aujourd'hui, et notre roi Milan, dans sa somptueuse demeure de Belgrade, des fenêtres de laquelle son regard s'étend au loin en Hongrie, dans la direction de la civilisation, à Pesth et à Vienne, a le droit de penser que son pays a fait du chemin depuis son aïeul. Cependant, après toutes nos révolutions et nos évolutions, où en sommes-nous? Pris, cernés entre le passé et la civilisation moderne. Impossibilité de reculer, difficultés pour avancer. Nos pères, ignorants, vivaient sans besoins, le produit de leurs terres ou de leur commerce leur suffisait largement. Cela ne les empêchait pas de nourrir un patriotisme ardent. Ils l'ont prouvé. Nous avons remplacé les fustanelles par le drap noir, la dictature patriarcale par la Constitution qui souvent ne fait que déguiser un autre genre de despotisme. L'instruction, nous en avons à revendre! Des milliers de jeunes gens ont passé des années sur les bancs des écoles en France, en Allemagne et ailleurs. Nous connaissons toutes les littératures, les systèmes de philosophie nous hantent l'esprit, les sciences nous ont donné la clef de bien des mystères. Des quantités d'autres jeunes gens, dans nos collèges, acquièrent une instruction moins élevée, mais solide encore. Nous n'avons plus un Miloch qui règle lui-même toutes les affaires pu-

bliques, mêlant dans son tiroir les papiers d'État avec ses factures, nous avons des ministères, de grandes administrations, des préfets, etc. L'Europe nous accorde son crédit, à tel point même que nous lui devons plus de trois cents millions. Nous avons un chemin de fer, une Cour où l'on donne de belles fêtes, une armée permanente de quinze mille hommes.

A nous juger d'après les apparences, tout serait pour le mieux. Nous nous préparons enfin à faire une guerre pour augmenter notre territoire.

Nous sommes donc forts !

Mais il y a un revers de la médaille.

La civilisation nous a fourni son merveilleux instrument : l'instruction, mais elle a rompu notre équilibre social et moral. Nous sommes instruits, nous sommes libres, nous portons de beaux habits, mais nous végétons.

Le paysan ne veut plus que son fils travaille la terre. Sorti du collège, celui-ci considérerait comme indigne de lui de vivre des produits du sol. Il sera apprenti fonctionnaire, fonctionnaire, politicien, ministre peut-être, il habitera la ville, vivra au café et deviendra fainéant et joueur. Nos bourgeois, nos commerçants de jadis feront de leurs fils des avocats, des médecins. Ceux-ci reviendront de Paris ou de Vienne, trouveront Belgrade horrible, s'ennuieront, n'auront plus le champ assez libre pour leurs ambitions. Ils seront froissés des habitudes un peu

grossières conservées par certains de leurs parents ou amis.

Voilà une génération d'esprits dévoyés, mécontents, qui préparent au pays une série de crises.

Nous cherchions à raisonner notre jeune réformateur.

— Non, continua-t-il, cela ira de mal en pis chez nous si nous ne modifions pas nos mœurs, nos habitudes. Nous avons, n'est-ce pas, un voisin qui nous lorgne furieusement. Que pourrons-nous faire contre lui quand notre corps social sera convaincu d'impuissance?

Notre genre de vie exige des sacrifices au-dessus de nos moyens. Nos femmes ne rêvent que toilette. Une belle robe, un beau chapeau (et quelle élégance!) une promenade en voiture, pour éclipser ses voisines; on sacrifiera tout à cela. Aucun confort dans l'intérieur, nourriture restreinte pourvu que l'on puisse paraître. Cette fausse bourgeoisie, qui recherche dans un faux luxe la satisfaction de son amour-propre étroit et de sa vanité, n'édifie pas ses goûts sur les produits acquis du travail passé, car elle ignore l'art d'amasser.

Comme je vous le dis, on s'éloigne des sources de la richesse. On délaisse la terre. On abandonne le commerce et les affaires industrielles aux mains des Juifs et des étrangers. Je sais bien qu'un petit mouvement de réaction s'est produit ces dernières années et que certains de nos compatriotes, les plus

intelligents, commencent à lutter avec succès contre ce monopole, mais dans la masse, le goût n'y est pas, on préfère le billard et la cigarette.

Voyez-vous, moins de politique soit intérieure, soit extérieure! Laissons encore dormir nos pères tombés à Kossovo! Créons moins de collèges et plus d'écoles de commerce et d'agriculture.

« Mais le moment est mal choisi pour parler ainsi, puisque nous allons encore une fois prendre nos fusils.

« Marchons! »

III

Un soir d'automne. — La *Marseillaise* et la fraternité slave. — Présages de guerre. — Les derniers baisers royaux. — Nisch. — Caserne et tavernes. — A la buvette de la Skouptchina. — En séance. — Sacrifices pour la patrie.

Nous rentrons en ville.

Les lueurs d'un superbe coucher de soleil s'étendent sur la colline de Belgrade. Du côté de la Save, un décor céleste rouge et or s'élève de l'horizon du Banat, éblouissant comme l'iconostase d'une église orthodoxe. Devant les petites maisons, mélange de constructions modernes et de restes du passé turc, qui montent en étage des bords du fleuve à la grande rue Michel, les commères et les enfants jouent et rient dans la dernière tiédeur du jour, en attendant insouciamment l'heure du repos.

Au pied de l'autre versant, le Danube coule enserrant majestueusement la vieille cité; du haut de la grande rue, qui traverse en longueur l'arête de la

colline, l'œil plonge dans le vide déjà un peu rempli de brume, et le fleuve paraît couvrir une immense surface, donnant l'impression d'une échappée sur la mer. Sur la terrasse du Kalimaïdan qui domine Semlin, la foule se promène potinant comme au mail de nos villes de province, à côté des glacis de la forteresse, à l'endroit même où tant d'assauts furent livrés entre Turcs et Chrétiens, où jadis les têtes des giaours rebelles secouées par le vent attestaient la présence du dominateur.

Les jeunes dames essaient de porter avec élégance les confections de Vienne, mais d'autres, plus âgées, portent encore avec raison le joli petit corsage national de soie noire, très ouvert, et comme coiffure les cheveux lisses à la vierge encadrent leurs visages réguliers qui rappellent le type romain. Les hommes restent gauches et lourds dans leurs redingotes.

Du Kalimaïdan au Palais-Royal, la rue Michel se remplit de groupes où l'on commente les nouvelles du jour, le dernier scandale entre particuliers. On ouvre son journal et on lit en riant la *lettre ouverte* qu'un tel adresse à son adversaire, où sont contenues les accusations et les défis les plus bizarres. On entre au café-guinguette. Les employés sortant des ministères viennent boire leur douzième tasse de la journée, les autres ayant été prises au bureau même où, suivant l'usage turc, un immense fourneau placé parfois, sans souci de l'étiquette, à côté de la porte du

cabinet du ministre, fournit toute la journée le liquide bienfaisant aux employés.

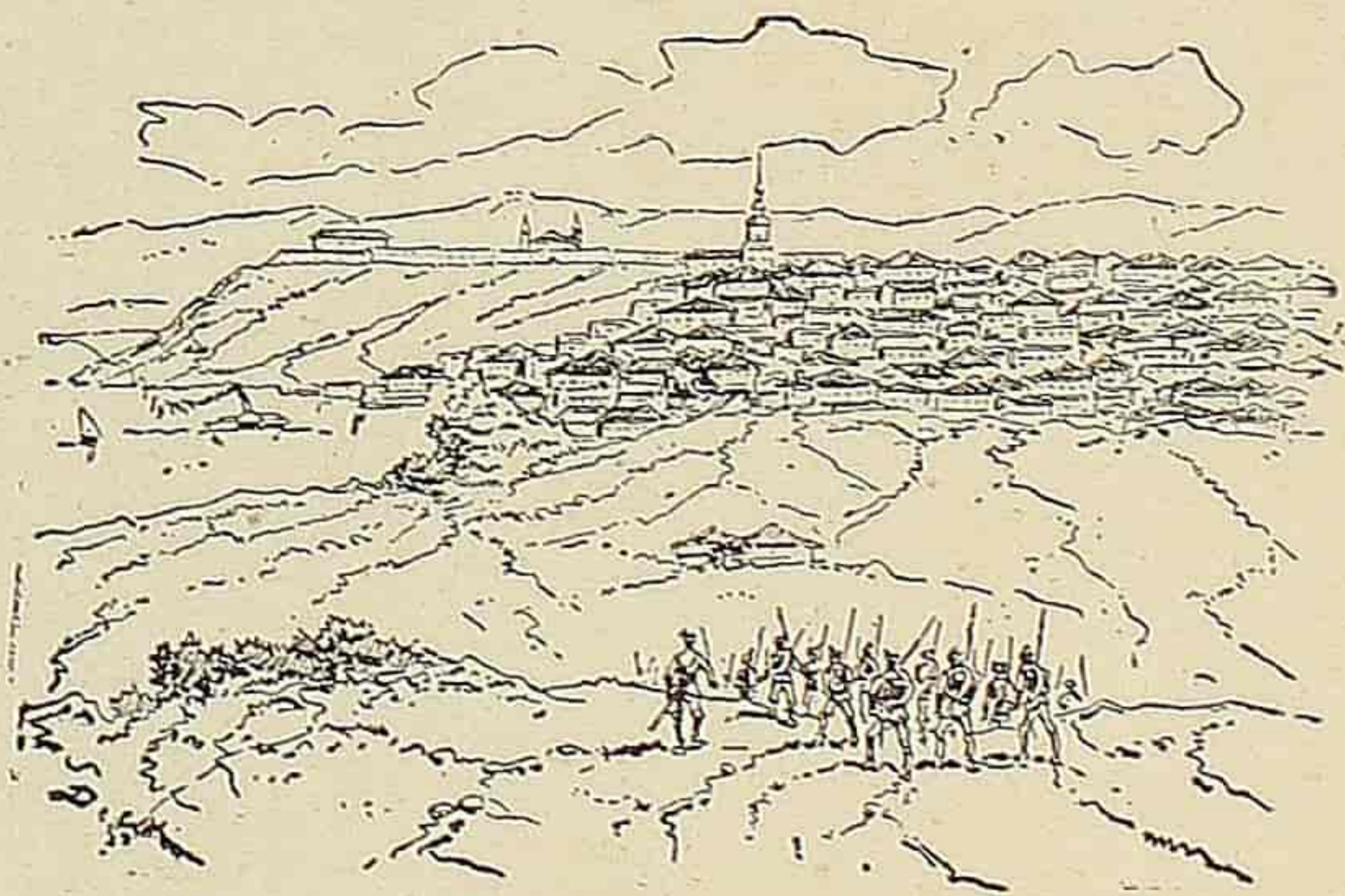
Des paysans attardés regagnent à pas lourds leurs villages. Les femmes de Semlin, qui apportent chaque jour à Belgrade les légumes, le lait, la viande même, retournent en hâte au bateau, toutes chargées de sacs et de paniers. On coudoie un turc; un tzigane tout déguenillé, passe rapide, le nez au vent, toujours à la recherche d'une bonne aubaine. Les réservistes de la ville, le fusil sur l'épaule, s'arrêtent, causant avec les amis, racontant leur journée, d'autres, venant des environs, sont réunis pour l'appel dans un cimetière voisin. Singulier lieu de rendez-vous qui pourrait inspirer quelques funèbres réflexions à ces futurs combattants. Ils n'y pensent pas; ils sautent gaiement, comme des enfants, par-dessus les tombes, leurs costumes blancs narguant encore la teinte mélancolique des cyprès autour desquels ils s'agitent.

Non loin de là, autour d'une des rares fontaines de la ville, les filles brunes aux jambes nues, aux yeux noirs, forment un cercle multicolore de jupes bariolées, usées, de chemises et de corsages percés, entr'ouverts, d'où s'échappent des chairs fermes, brunies par l'air et par le soleil, que les jeunes rieuses exposent insouciamment.

A côté, passe au milieu de l'indifférence générale un groupe de forçats, conduit par un soldat. Ils viennent de travailler à la forteresse, mais ils n'ont guère souci de leur infâme condition. Si on les re-

garde, ils se mettent à ricaner. Un peu plus loin, ils demanderont à leur gardien d'entrer dans un cabaret pour boire un verre de slivovitz. Celui-ci ne refusera pas. Il les attendra à la porte. On vit même un jour une bande, dans un terrain près de la ville, jouer à saute-mouton avec ses gardiens, pendant une halte.

Mais voici la voiture du Roi, qui revient de la pro-



Belgrade.

menade. Une victoria de grande maison. Des chevaux superbes. Des laquais corrects en livrée grise, avec bicornes. C'est presque la livrée de la cour d'Autriche.

Le roulement de la voiture sur les pavés pointus réveille les sentinelles somnolentes du palais, qui, le fusil et le képi en arrière, une main dans la poche, manifestent contre la bonne tenue de l'armée, e

l'apparition de ce brillant équipage, trop moderne au milieu de rues encore à moitié turques et d'une population tourmentée et molle, symbolise par un contraste l'état de ce pays qui se débat dans l'application d'idées et de mœurs nouvelles, implantées sur un vieux fonds d'habitudes invétérées.

La Marseillaise! La Marseillaise! Le vieux chant patriotique, que chaque peuple s'approprie dans ses moments de fièvre guerrière ou révolutionnaire, retentit sous des bosquets illuminés. Dans le fond du jardin, un orchestre de ces jeunes filles tchèques, pianistes, violonistes, flûtistes, qui promènent en robes blanches dans tout l'Orient l'art musical autrichien, accompagne les chanteurs. Bravo! Bis! Puis, c'est le chant national serbe dont la mélodie un peu sauvage court sur toutes les lèvres.

Une partie de l'auditoire se compose d'étudiants, accourus depuis quelques jours, les uns de Paris, les autres d'Allemagne, à l'appel de la mobilisation. Ceux-ci plus réservés, l'esprit encore embrumé par les « kneipen » fumeuses et gargantuesques; ceux-là, bruyants, animés, jetant autour des tables leurs dernières gerbes de gaieté boulevardière, émaillée de lazzis parisiens, et les uns et les autres gardant pour la vie le cachet particulier dont ils ont reçu l'empreinte à Heidelberg, à Berlin ou à Paris.

Les causeurs, entre deux chansons, après le refrain de la *Marseillaise*, développent leurs espérances avec

enthousiasme. On est monté, mais contre qui? Toujours même indécision. On en veut aux Turcs, on se vengera de Kossovo, on délivrera les frères de Vieille-Serbie, mais surtout on est plein de rage contre les Bulgares. Ces Bulgares, encore mal dégrossis, auraient la prétention de devenir une puissance? Allons donc! La Serbie possède une élite intellectuelle, elle est venue plus tôt que la Bulgarie à la vie, ou mieux, sa résurrection date déjà d'un siècle, c'est elle qui doit être à la tête des peuples balkaniques et non la Bulgarie, à peine née!

Personne au milieu de ces récriminations ne songeait à rappeler qu'en 1876, un corps de trois mille Bulgares vint combattre aux côtés des frères serbes contre la domination ottomane. La confédération balkanique, rêvée par certains hommes politiques, était loin de nous!

Le roi avait pris un parti, d'accord avec M. de Khevenhuller.

Il irait à Nisch ouvrir la session ordinaire de la Skoupchtina et y prononcerait un discours-programme destiné à l'Europe dont les représentants étaient réunis, comme nous l'avons dit, à Constantinople. Il resterait à Nisch et mettrait son armée sur pied, pour entrer le cas échéant en Bulgarie.

On attendait le souverain à la gare.

Des drapeaux sur la façade. Quelques milliers de curieux aux alentours. Sur le quai, une foule de



Les adieux du roi Milan à la reine Nathalie.

fonctionnaires, ministres, députés, notables mélangés à des groupes de dames, d'officiers et de popes. Tout ce petit monde se connaît et cause familièrement.

Au milieu d'un groupe, un vieux pope, dont les yeux pétillent de malice, dit probablement quelques bonnes plaisanteries, car son rire haut secoue sa longue barbe de patriarche qui se découpe en blanc sur sa robe noire. C'est le Métropolitte. Chaque arrivant s'approche et lui baise la main, qu'il tend machinalement tout en continuant la conversation avec ses interlocuteurs. Va-t-on le voir chez lui, il se montrera encore plus sans façon. « Asseyez-vous et attendez un peu. J'ai là une bonne bouteille de slivovitz, à moins que vous préféreriez les confitures? »

Dans cette société démocratique, le clergé national orthodoxe est partout chez lui. S'il abuse de sa situation, la question ne soulève ni tempête, ni révolution. Le peuple est religieux, mais un pope, fut-il métropolitte, ne réussirait pas à l'ameuter, si perdant sa place, deux gendarmes viennent lui signifier l'ordre de quitter le pays. C'est simple et vite fait. Tel fut le cas du métropolitte Michel, le prédécesseur de celui-ci.

Des hourras éclatent au dehors, annonçant l'arrivée du roi. Des domestiques de la Cour affairés passent portant la garde-robe. L'un d'eux tient un immense portefeuille en maroquin rouge : les papiers du roi. Un tonnerre de « Jivio » salue le couple royal. Il s'avance à pas lents, pressé par la foule qui crie et

agite ses chapeaux. La jolie reine porte une gracieuse coiffure dont les brides encadrent son beau visage. Elle s'appuie doucement sur le bras du roi, penchée un peu de son côté, et son demi-sourire s'adresse à ses sujets qui l'admirent et auxquels il semble dire : « Vous voyez ! En ce moment, il n'y a plus de divisions chez nous. Il part pour travailler à notre gloire ! »

Et de fait, on aurait juré que ce couple s'aimait le plus tendrement du monde. Milan, sous son habit rouge, avait assez grand air. Ses yeux se portaient alternativement sur sa femme et sur la foule, son regard brillait d'orgueil et de plaisir. Oui ! il rapporterait à Belgrade un traité glorieux qui raffermirait son trône et son autorité, tant sur ses sujets que dans son ménage !

Le moment du départ approchait cependant. Les dames de la Cour, les ministres, les officiers de la suite entourent, plus pressés, le roi et la reine. Une émotion subite s'empare de tous. Les yeux se remplissent de larmes. Un orateur improvisé monte sur un banc et crie au roi que les vœux du peuple l'accompagnent dans sa patriotique entreprise, mais que ce dernier attend des résolutions énergiques. Milan se contenta de saluer de la tête. Puis, attirant la reine à lui, il l'embrassa deux fois longuement au milieu des « hourras » et des « Jivio. » Placé sur le marchepied de la voiture, il serra les mains qui se tendaient vers lui et monta enfin dans le compartiment, en adressant un dernier regard souriant à sa

femme. Tous deux, sans doute, le cœur doucement ému, pensaient alors, au moins dans cette minute, à un avenir commun de bonheur. Ce fut leur dernière manifestation en public. La locomotive siffla, emportant le roi et la fortune du petit royaume.

Milan ne rentra que trois mois plus tard dans sa capitale, humilié, battu, ne rencontrant que l'accueil glacial de ses sujets, leur hostilité sourde et dans son palais, l'influence de la jolie reine grandissant en raison inverse de ses infortunes officielles. Où étiez-vous alors, rêves, espérances de cette journée d'octobre?

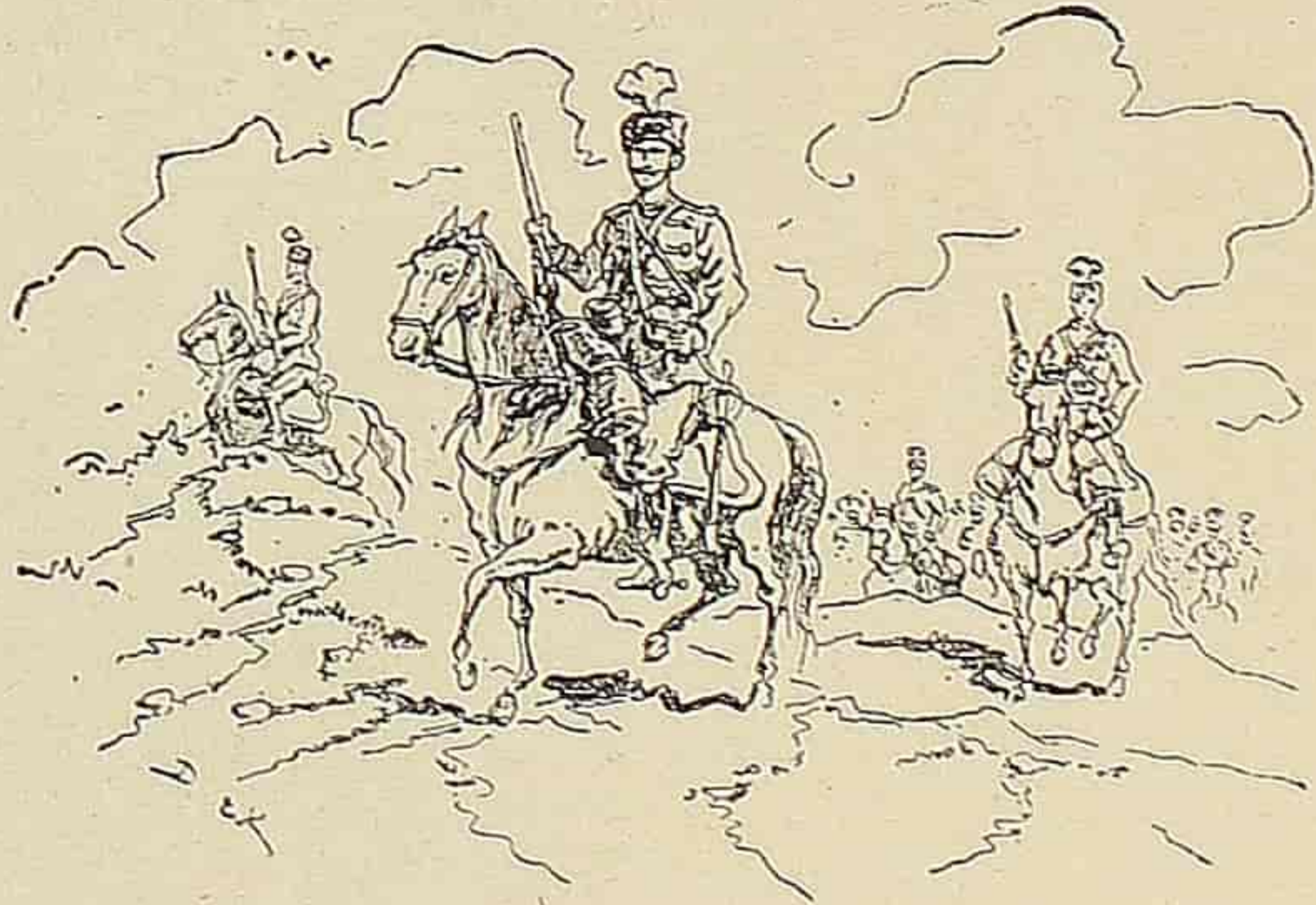
Le nom de la petite ville de Nisch, seconde capitale du royaume, reparait à chaque crise, mais rappelle aux Serbes de très mauvais jours. En 1809, à Kamenitza, près de Nisch, un héros, Étienne Syndjelitch, assailli par les Turcs dix fois supérieurs en nombre, s'ensevelit sous les ruines avec ses soldats en mettant le feu à une poudrière. On voit, dans les environs, le tombeau de ces braves, sur lequel les Turcs, pour inspirer la terreur aux populations, avaient élevé une pyramide de têtes. Enfin en 1876, les Serbes livrèrent à Nisch une bataille malheureuse.

Les murs décrépits d'une petite citadelle élevée sur les bords de la rivière, en face du Konak, attestent son passé guerrier, mais leur état n'inspire plus d'autre respect que celui qui vous saisit à la vue d'un vieux canon placé dans un musée d'artillerie. Leur

délaissement s'accorde avec l'aspect délabré de la bâtisse, habitée jadis par le gouverneur turc, que Milan occupe à présent et à laquelle on aboutit par un vieux pont en dos d'âne sous lequel la Nischava roule ses cailloux. Derrière quelques touffes d'arbustes qui poussent au hasard le long de la rivière, se cachent, timides, d'anciennes demeures turques, dont les murs et les balcons en bois entourent un minaret, blanc et luisant, reliques de l'islamisme. Des petites maisons modernes banales partout ailleurs.

Le gai soleil, le ciel bleu sous lequel se découpe dans le lointain une belle chaîne de montagnes, l'air vif de la plaine fouettant les visages, excitent au mouvement, à la vie bruyante tout ce petit monde de soldats, de paysans, de bourgeois, députés pour la plupart, qui se croisent et s'interpellent. Les guides du roi, en habits rouges, précédés d'une fanfare, se rendent au Konak relever la garde. Leur escadron éclatant s'enchevêtre au milieu des voitures garnies de bottes de foin et de paille, des charrettes emplies de pains. Des caissons de munitions barrent l'étroit chemin; des escouades de soldats, des paquets de fusils sur l'épaule, s'engouffrent sous la voûte de la citadelle, repoussant contre le parapet du pont des files de paysans traînant bœufs, cochons et poulets. Des ânes et des petits chevaux étiques, chargés de légumes et de fruits de la tête à la queue, se glissent en ruant et en brayant, dans la cohue, sous la conduite de paysannes apeurées. Et par ci par là, quelque gars des

montagnes, un réserviste, son bâton à la main et un petit paquet sur l'épaule, regarde ahuri toute cette confusion et cherche une trouée pour pénétrer dans la citadelle, d'où il sortira tout à l'heure revêtu d'un uniforme bleu.



Les guides du roi.

Mais à côté de cet entrain, plein d'un bon esprit militaire et d'excellent augure pour l'avenir, il se déroulait, non loin de là, d'autres scènes. C'est comme une fièvre guerrière et en même temps de plaisirs et de débauches qui court dans certains coins, car le Serbe est, avec son caractère enjoué, capable d'un effort subit, mais pas de longue durée, et il mêle volontiers une grosse somme de plaisirs à ses devoirs qu'il ne peut se décider, quels qu'ils soient, à considérer comme le but principal de son existence.

Dans un établissement qui servait de café, de restaurant, d'hôtel et de concert, soldats, officiers se coudoyaient dans une trop grande promiscuité au point de vue de la bonne discipline, autour de tables crasseuses, au milieu d'une atmosphère enfumée, doublée d'un relent de liqueurs, de cuisine douteuse. On jouait aux cartes, au billard, en attendant les exercices. Le bruit des conversations était à peine couvert par les sons d'un orchestre de dames. Les garçons effarés vous bouscullaient en tenant des assiettes de goulachs, les filles de chambres, les cheveux épars, le corsage à peine fermé, jetaient des regards significatifs dans la salle et se retiraient rapidement tandis qu'aux rires, aux éclats de voix, aux bruits de carambolages, aux accents de la valse « le beau Danube » s'ajoutait un vacarme suspect dans les environs de la salle.

Sans être ridiculement rigoriste, on pouvait juger ici que l'officier ne savait pas, dans cette petite armée, rester suffisamment à sa place.

Le 6 octobre, tous ces demi-bourgeois, ces paysans en fustanelles qui traînaient par les rues leur mandat parlementaire, se réunirent à la Skoupchtina. La veille, on avait organisé une petite manifestation populaire sous les fenêtres du roi pour réchauffer un peu l'enthousiasme en vue du vote des crédits pour la guerre qu'on allait demander, et surtout pour rappeler à l'Europe, qui discutait à Constantinople,

que le gouvernement serbe cédait à l'entraînement des masses.

Vers neuf heures du matin, les députés entraient dans l'espèce de cloître où se tenaient les séances. Devant la porte, un rassemblement. Des curieux sans doute qui vont acclamer le roi? Du tout. Quelques turcs, tziganes et paysans, sans se préoccuper de la Chambre, entouraient un individu qui frappait sur un tambour en prononçant un discours avec volubilité. Ce dernier n'avait rien à voir avec la politique d'ailleurs. Il s'agissait de la vente d'un âne qui accompagnait le commissaire priseur ambulante. Le baudet était examiné par les auditeurs, en connaisseurs. Les enchères montaient ponctuées par un coup de baguette, en guise de marteau d'ivoire, frappé par l'individu au tambour, tandis que l'animal, la tête basse, attendait son sort avec résignation. Quelques députés lançaient une enchère, en passant, histoire de rire, puis entraient dans le local parlementaire.

Le parlementarisme manque d'extérieur dans ce pays. On aurait eu peine à se figurer que dans cette misérable salle, garnie de simples bancs en bois blanc, ayant l'aspect d'une grange, allaient se discuter de graves intérêts liés au repos de l'Europe.

Les honorables ne semblaient pas s'affliger d'ailleurs de l'absence de salle de Pas-Perdus ou de couloirs. Ils tuaient le temps comme ils pouvaient en attendant l'ouverture. Couchés sur l'herbe qui pousse drue autour du bâtiment, les uns dormaient ou

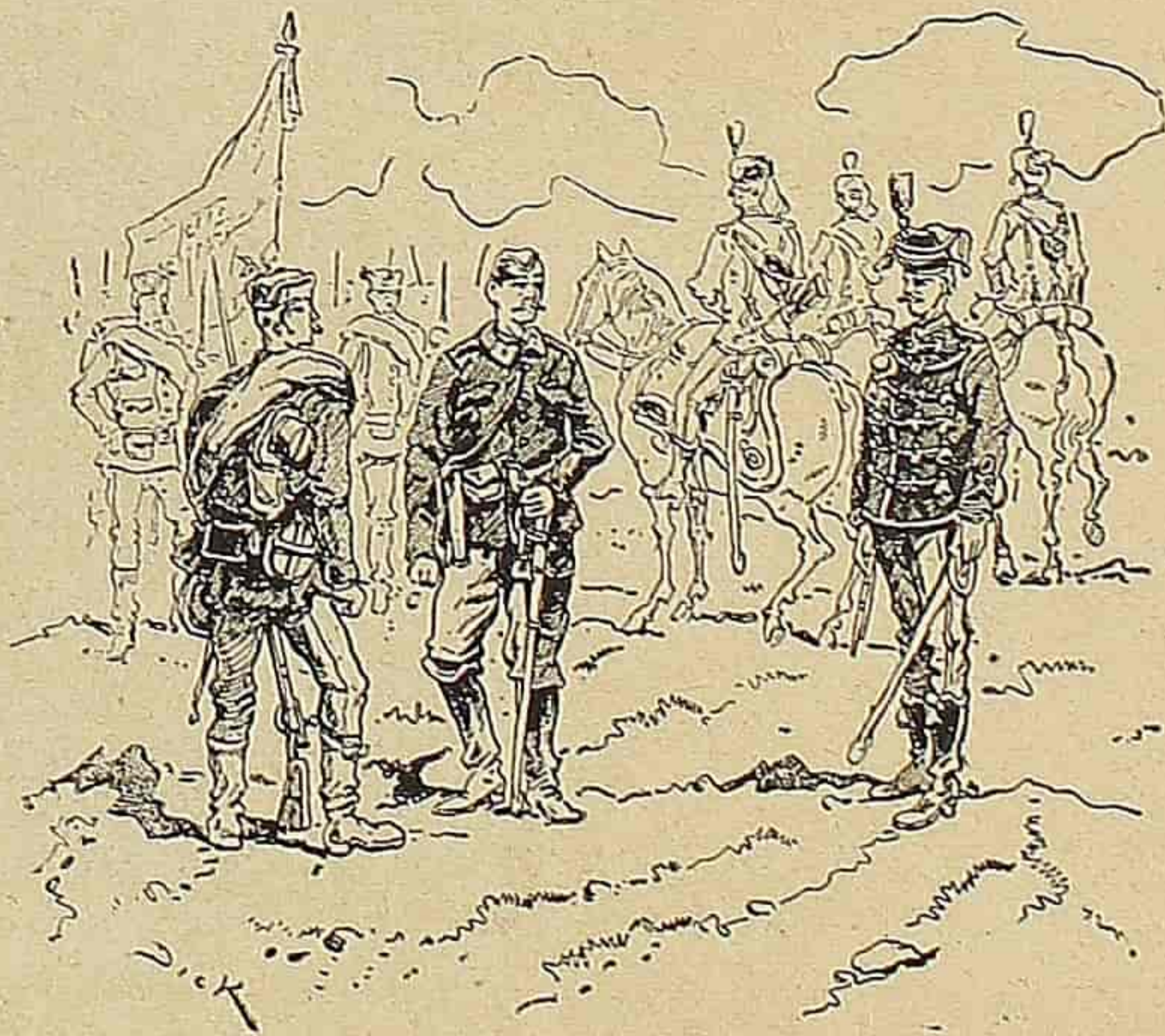
sifflotaient, les autres assis en rond, une paille entre les dents, parlaient des petites affaires de leurs villages et, de temps en temps, quelques-uns se détachaient pour aller prendre une tasse de café qu'un industriel vendait moyennant deux sous. C'était la buvette.

Un bruit de chevaux au dehors. L'escorte royale. On entra précipitamment dans la salle. Chacun se plaça où il put. Un silence profond régnait lorsque le roi apparut, suivi de ses officiers et de M. Garachanine. Le cortège traversa la salle et vint prendre place sur une estrade. Les « Jivio » éclatèrent. Le roi resta debout devant un pupitre sur lequel on avait placé le texte du discours du trône. Un pope s'avança et lut en face du roi les prières à la lueur de deux cierges. Tout le monde murmura les formules religieuses, puis Milan, dont l'uniforme écarlate paraissait fasciner les yeux de ses auditeurs, s'écria d'une voix forte : « Frères ! ».

La diction était nette, ferme, et le souverain conservait une physionomie sévère pleine de dignité. Tous ces braves gens l'écoutaient, la tête en avant, le regard attentif et sous leur rude peau tannée d'hommes des champs, on voyait bien qu'ils comprenaient la signification du message. C'était un emprunt de 25 millions et de nouveaux impôts. Le pourquoi, peu d'entre eux le saisissaient au juste et l'équilibre des Balkans n'était pas assurément ce qui les préoccupait le plus, mais les politiciens, les avocats leur expliqueront cela à leur façon.

Le gouvernement eut son emprunt, ses approvisionnements et son armée.

La conférence de Constantinople n'avait pas abouti et quelques semaines plus tard la guerre était déclarée à la Bulgarie.



Soldats serbes.

Le règne du prince Alexandre de Bulgarie

IV

L'Europe et la Russie après le traité de Berlin. — La Russie maîtresse en Bulgarie. — Fautes du début. — Politique et intérêts. — État moral des Bulgares. — Le prince de Bulgarie et ses ministres. — Changements à vue.

Nous laisserons les Serbes à leurs préparatifs belliqueux. Nous suivrons maintenant les événements qui se déroulèrent pendant ce temps en Bulgarie ; mais afin de bien saisir les causes et la portée des faits qui se passèrent en Bulgarie et en Roumélie, de 1885 à 1887, c'est-à-dire : le mouvement de Philippopoli, suivi de la guerre serbo-bulgare, puis l'enlèvement du prince Alexandre de Battenberg, son abdication, la Régence de Stamboulof, le voyage du général Kaulbars, envoyé du Tsar et enfin l'avènement du Prince Ferdinand, il nous faut revenir en arrière et expliquer quelle fut, avant ces événements, la situation respective de la Russie, du Prince, du peuple bulgare et rouméliote et quels sentiments agitèrent

les uns et les autres pendant les six années du règne du Prince.

Après le Congrès de Berlin qui annulait le traité de San-Stefano, la Russie dut renoncer à ses projets antérieurs édifiés autant sur les sentiments de haute compassion de l'Empereur Alexandre pour les frères malheureux, placés sous le joug turc, que sur les ambitions plus positives des panslavistes : au lieu d'une Bulgarie indépendante, du Danube à Andrinople, on dut accepter la création d'une principauté vassale de la Turquie dont la frontière s'arrêtait aux Balkans, et celle d'une province autonome, au Sud, la Roumélie, gouvernée par un pacha.

Ce n'était pas pour la Russie la situation rêvée, solidement assise, dans la presqu'île des Balkans ; tout au plus, avait-elle sauvé le prestige militaire durement acquis dans la campagne de 1877 et réservé la question de son développement futur en Orient.

Pour prix de tant d'efforts sanglants, l'Europe autorisait l'adversaire de la Turquie à préparer l'organisation politique de la Bulgarie, à organiser son armée ainsi que celle de la Roumélie. On consentait aussi à accepter les yeux fermés le Prince qu'il conviendrait à la Russie d'offrir à la nouvelle Principauté.

C'était tout. Soit une mise en train de protectorat moral, laissant vaguement supposer que l'Europe supporterait l'application et la continuité de ce protectorat.

Cette tâche incombait malheureusement à la nation la moins capable de toutes de comprendre et d'appliquer les règles subtiles d'une telle politique.

Pour un protectorat qui ne cache pas l'arrière-pensée d'une prise de possession, il faut une direction empreinte d'esprit de persuasion, et non l'annihilation des initiatives indigènes.

Or, les fonctionnaires russes envoyés en Bulgarie ne comprirent malheureusement qu'une chose : commander. Et ce fut ainsi qu'en 1885, le monde s'aperçut avec étonnement que les Russés avaient édifié leur influence en Bulgarie, dans le sable.

Au premier coup de vent, elle disparut.

Quelle a donc été l'idée maîtresse de la Russie pendant cette période? Quel but voulait-elle atteindre?

Comment certaines puissances signataires du traité de Berlin ont-elles utilisé les divisions russo-bulgares pour satisfaire leurs rancunes contre la Russie?

Comment Russes et Bulgares creusèrent-ils le fossé qui les sépare depuis sept ans?

Parmi les Russes, les uns de la vieille école, les Moscovites, considèrent le Slavisme comme une religion, ou plutôt comme un dogme de l'orthodoxie. La conception qui orne volontiers ces esprits, c'est celle de la Grande Russie, contenant dans son giron bien-faisant tous les groupes épars des Slaves d'Europe, et dans leur rêve doré, plein de nuages d'encens et de couleurs brillantes, ces rêveurs voient le Tsar,

chef spirituel, entouré d'une auréole de princes orthodoxes, assistant au service divin dans l'antique Sainte-Sophie purifiée. Tous sont là : Et le roi du grand royaume de Serbie et celui du Monténégro et celui de la Grèce puissante, de la grande Bulgarie, de la Roumanie agrandie et peut-être, celui du royaume futur des Slaves d'Autriche. L'hégémonie russe s'étend sur tout ce qui est slave ou orthodoxe.

Les Russes qui pensent ainsi ne comprenaient naturellement l'application du traité de Berlin que dans le sens d'une main-mise plus ou moins complète de la Russie sur la Bulgarie.

D'autres russes, plus modernes, s'écrient : « Foin des Slaves d'Europe ! Ce sont des ingrats ; le Slavisme est une vieille plaisanterie. Ni les Bulgares, ni les Serbes ne nous regardent, occupons-nous ailleurs. La mer Noire, notre débouché sur la Méditerranée, l'Asie, voilà notre lot. Que les petits peuples des Balkans se débrouillent comme ils voudront ! Ce n'est pas eux qui nous aideront à abattre notre véritable ennemie : l'Angleterre. »

Naturellement, au moment de la création de la principauté, rien dans l'Idée impériale, diplomatique, ne parut sortir de ces diverses aspirations.

« Nous avons accompli notre mission humaine, religieuse, vis-à-vis des Bulgares, pensait-on à Saint-Pétersbourg, mais ceux-ci en retour nous créditeront d'une reconnaissance politique sur laquelle vous Europe, n'avez rien à voir. Par la Bulgarie, nous

voulons garder et fortifier notre prestige en Orient. Nous ne recommencerons pas de sitôt une marche sur Constantinople, soyez tranquilles ! mais ce pays que nous avons délivré, ces Bulgares qui nous ont appelés, qui parlent notre langue, adorent notre Dieu, nous suivront et nous écouteront. Leur armée sera nôtre. Leurs relations extérieures seront passives ou se borneront aux affaires commerciales, leur Prince enfin sera un homme à nous, et s'il ne nous convient pas, nous le remplacerons. N'appellez pas cela protectorat, si vous voulez, mais tel sera le système que nous nous efforcerons d'appliquer. »

Voilà donc en réalité le régime qui, par l'accord tacite des puissances, par l'entremise naturelle des Russes dans l'organisation du pays, enveloppa au début la jeune principauté : une sorte de fief solidement attaché de cœur et d'intérêts à la Russie.

Il était à prévoir que peu d'années plus tard, les puissances hostiles à la Russie, telles que l'Angleterre et l'Autriche-Hongrie, profiteraient en Bulgarie de la première occasion pour battre en brèche cette influence si mal définie de la puissance slave, et qu'elles réussiraient à évincer les Protecteurs du territoire délivré par eux.

Vis-à-vis des Bulgares, les Russes ne furent guère plus heureux.

Investis cependant par la force des choses d'une influence incontestable, les Russes pouvaient jouer

encore dans ce pays une belle partie. S'ils ne disposaient pas de la force matérielle, comme les Autrichiens en Bosnie, comme les Anglais en Égypte, il leur restait à exploiter l'immense champ de sympathie reconnaissante du peuple bulgare pour leurs bienfaiteurs, sympathie qu'on ne rencontrait pour les protecteurs ni en Bosnie ni en Égypte; puis, les forces indigènes créées et dirigées par des officiers russes, valaient bien, comme levier d'influence, le régime du sabre établi par les Autrichiens et par les Anglais dans les deux pays en question.

Mais il eût fallu développer les sentiments du peuple bulgare et se l'attacher à jamais en suivant une politique assez souple pour ne pas lui faire sentir le poids de la protection, assez franche pour ne pas admettre les intrigues de certains agents et généraux dans un but d'intérêts personnels et surtout une politique libre d'attaches mystiquement panslavistes, car c'est au nom des liens de famille qu'on se créait des titres de protection et il s'en suivait une confusion regrettable du sentiment religieux et du droit politique, confusion inévitable pour un esprit slave.

Les Russes dirent donc à leurs frères du Sud :
« Vous êtes dénués de tout. Vous n'avez ni armée, ni administration. Nous allons vous créer l'une et l'autre et vous resterez nos frères, nos alliés. »

C'était parfait en principe, mais en pratique il en autrement, et mal engagés, dès l'origine, les

Russes creusèrent eux-mêmes les mines qui devaient faire sauter plus tard l'édifice.

Ils dotèrent la Bulgarie d'un système constitutionnel tel qu'il devait ébranler certainement, un jour ou l'autre, les assises de leur influence : l'armée et les affaires extérieures. Impuissants à juger toute la portée du système représentatif, ils ne virent dans le jeu parlementaire qu'un simple jeu d'enfants, confié aux mains de grands enfants, les Bulgares, à qui il ne viendrait jamais sans doute l'idée de s'en servir contre leur protectrice. D'ailleurs, les pseudo-protecteurs se disaient qu'il serait toujours temps de l'anéantir. En tout cela, ils se trompèrent. Ils ne comprirent pas que l'esprit de discussion prendrait son essor et qu'une partie au moins de la nation se demanderait un jour : pourquoi devrions-nous suivre les ordres des agents russes ou des généraux, pourquoi notre armée serait-elle russe ?

Pendant la suspension de la Constitution de 1881 à 1883, on chargea en effet des généraux de l'administration de la Principauté, on les installa ministres, on les exposa à toutes les vicissitudes de la politique militante, au risque de compromettre le prestige même de la Russie.

Et ces ministres, au milieu des divisions des Bulgares, prirent parti tantôt pour les uns, tantôt pour les autres, augmentant les conflits au lieu de les apaiser par une direction supérieure indépendante.

Enfin, la direction inhabile de la politique russe ne fut pas la seule cause de la perte du crédit russe en Bulgarie.

La politique officielle, les grandes vues du gouvernement de Saint-Pétersbourg en Bulgarie remorquaient de vastes projets d'entreprises. Qu'on le voulût ou non dans les régions officielles à Saint-Pétersbourg, il était clair que l'opinion publique en Russie ne tenait pas compte des limites diplomatiques, si vagues d'ailleurs, des droits de cette dernière en Bulgarie. On considérait celle-ci comme une nouvelle province, occupée par des gens laborieux, économes, habitants arriérés d'un sol productif. On s'inquiétait peu de savoir où commençait le protectorat moral de la Russie et où il finissait, et même s'il y avait une sorte de protectorat. On ne pouvait pas croire que, gouvernée par un Prince ami et par des officiers russes, la Bulgarie ne fût appelée à devenir une sorte de colonie et l'on ne doutait pas que l'influence russe, dans les affaires comme dans la politique, y règnerait souveraine et sans obstacle : le monde des affaires se demandait pourquoi les Russes n'exploiteraient pas leur pseudo-protectorat en Bulgarie, comme les Anglais et les Français exploitaient les leurs sur plusieurs pays.

Seulement, l'exploitation telle que l'entendaient les Russes, différait de celle que les Anglais et les Français ont l'habitude d'appliquer dans leurs entreprises coloniales.

Quand les Occidentaux s'emparent d'un pays, soit sous la forme d'annexion ou sous l'étiquette d'un protectorat quelconque, ce pays est généralement de la part de son nouveau possesseur ou protecteur l'objet d'une certaine tendresse qui se traduit par l'apport de capitaux. Quelquefois, il est vrai, les capitaux privés se tiennent sur la réserve, mais ceux de l'État accapareur se transforment généralement en un budget plus ou moins onéreux pour lui.

En Bulgarie, il n'en était pas ainsi. Il ne convenait pas au gouvernement russe d'ouvrir par l'érection d'institutions bulgares, de nouvelles écluses par où s'échapperaient les ressources, précaires alors, du budget russe. La guerre de 1878 lui avait coûté assez cher, et il n'était plus en état d'accentuer les sacrifices déjà faits. Cette circonstance fut certainement fâcheuse pour les intérêts russes.

Étant donnée sa situation privilégiée en Bulgarie, dans les années qui suivirent 1878, le gouvernement russe, en sacrifiant à propos quelques dizaines de millions de plus, eût pu fortifier considérablement son influence. S'il eût créé le budget bulgare avec ses propres fonds, sous forme d'avances même, cette politique économique eût assuré, mieux que le travail de ses agents, l'union morale de la Bulgarie à la Russie : une banque, des chemins de fer, créés par l'argent russe, tels auraient dû être les puissants leviers de règne.

Le gouvernement russe se récusant, la tâche

revenait aux capitaux privés; mais ceux-ci n'eurent pas une vue très claire de la situation. Au lieu d'offrir leurs capitaux, les hommes d'affaires russes se posèrent en entrepreneurs, ce qui était moins aléatoire et plus productif. Ainsi, loin de vouloir faire fructifier leur argent en Bulgarie, pour le grand bien de celle-ci et pour la consolidation des intérêts politiques de leur pays, ils entendaient que les fonds fussent versés par la jeune Principauté. Ils se chargeaient volontiers de toutes les grandes entreprises et les Poliakof, les Gunzburg, etc., en briguaient vivement les concessions, mais sous la condition que le budget bulgare serait le bailleur de fonds.

De là surgirent, entre Bulgares et Russes, des luttes pénibles auxquelles se trouvaient malheureusement mêlés les agents mêmes du gouvernement russe, qui confondaient souvent les intérêts privés plus ou moins défendables de certains de leurs nationaux très puissants avec ceux, plus élevés, dont ils avaient la charge.

Derrière les agents diplomatiques, derrière les généraux, tout un groupe d'hommes d'affaires se tenait donc compact, prêt, dès le lendemain de la constitution de la Principauté, à mettre la main sur les organes vitaux, la Banque et les chemins de fer. L'esprit de spéculation qui s'était donné déjà libre carrière en Russie pendant la guerre de 1877, se réveillait et cherchait une nouvelle voie.

Ses essais dans ce sens ne furent pas couronnés de succès. Les méfiants Bulgares reculèrent indéfini-

ment l'époque des concessions. Cela dura quatre ou cinq ans. On s'irrita de cette résistance passive. Les agents et les généraux russes à Sofia appuyèrent leurs compatriotes et accusèrent les Bulgares d'ingratitude.

Il y avait tant d'intéressés dans la réussite des projets en question, dont l'exécution eût coûté cent à deux cent millions à la Bulgarie, que l'on peut dire que le refus obstiné des Bulgares dans cet ordre d'idées eut une influence considérable sur les relations entre la grande Russie et la petite Bulgarie, entre le Tsar protecteur et le prince de Bulgarie, son vassal.

En s'engageant dans l'organisation politique de la Principauté, les Russes assumèrent une charge dont ils ne mesuraient évidemment pas le poids. Au lendemain de la Constitution de Tirnovo, en 1879, et du départ du Prince Dondoukoff, l'organisateur de la Principauté, la situation politique intérieure de ce pays à peine né, s'assombrissait et le navire lancé par la Russie en pleine mer, était déjà secoué par de violentes tempêtes.

La Constitution était à peine créée qu'on la trouvait mauvaise.

Le prince Alexandre de Battenberg, âgé de vingt-deux ans, arrivait en Bulgarie sans expérience des hommes et peu préparé à la haute situation dont sa parenté avec le Tsar venait de l'investir. Neveu de

l'Impératrice, très aimé par l'empereur qui le traitait en enfant gâté, il pouvait alors compter sur l'appui absolu de Pétersbourg. C'est ce qui le porta dès le début de son règne à traiter « ses indigènes », comme il les appelait, sans trop de ménagements. A ses yeux, comme à ceux des Russes, d'ailleurs, le peuple bulgare se composait de gens incultes, ce qui était vrai en partie seulement, et faciles à mener, ce qui l'était encore moins.

Prince et Russes ne tardèrent pas à s'en apercevoir.

A partir de cette époque et jusqu'à la fin, on trouverait difficilement dans les pays les plus agités un pareil bouillonnement de passions politiques : généraux, agents russes, ministres bulgares, députés conservateurs, députés libéraux, Prince, tous s'agitent, se combattent, intriguent, se disputent, se raccommodent, recommencent la guerre.

Ce fut le clan conservateur qui, en 1879, occupa le premier les sièges ministériels tout neufs. MM. Nathevitch, Stoïloff et Grécoff, dont le Prince s'était tout de suite entouré, eurent pour collègues des généraux russes. Mais voici que dès les premiers jours de la réunion de la Chambre, ce ministère succombe sous un vote de défiance. Mauvais début. La coalition d'opposition libérale guidée par Zankof et Karavelof triomphe. La différence d'opinions entre les deux partis porte autant qu'on peut en juger sur la Constitution. L'un veut un pouvoir fort, l'autre n'entend

pas que l'on touche au pacte libéral de Tirnovo.

Le Prince et ses conseillers conservateurs gardent dès lors rancune aux libéraux et songent, par un coup d'État, à se débarrasser de la gênante Constitution.

D'un autre côté, les chassés-croisés d'agents et de ministres russes vont leur train. Le Prince et les ministres bulgares ne s'entendent avec aucun de ces personnages. Le Prince demande à Pétersbourg, en se plaignant et en se lamentant, de nouvelles figures. Du côté des agents, c'est M. Davidoff, qui est remplacé par M. Coumany. Celui-ci par M. Hitrovo. Du côté des ministres, c'est le général Chepelev, le premier conseiller du Prince, qui cède la place au général Parensof dont ce dernier n'est plus satisfait au bout de quelque temps. Il reçoit alors le général Ehrnrooth qui fut, paraît-il, selon le cœur de son Altesse, mais qui reprit le chemin de la Russie après le Coup d'État qu'il avait conseillé.

Le Prince part en 1881 en Russie pour assister aux obsèques du Tsar Alexandre II. Il en revient avec l'autorisation de procéder la suppression de la Constitution.

Bientôt, le ministère et la Chambre des libéraux furent à bas. Le Prince détient enfin les pleins pouvoirs. Un nouveau général russe arrive : le général Remligen. Il prend l'Intérieur. Peu de temps après, il ne convient plus au Prince qui réclame encore d'autres personnages. Arrivent en 1883 les

généraux Sobolef et Kaulbars, le frère de celui qui vint deux ans plus tard en Bulgarie.

Que se passait-il donc derrière cette scène où tant de personnages défilent que l'on songe involontairement aux fantaisies d'un auteur dramatique?

C'est ce que nous allons voir.

V

Les trois locataires. — Derrière la scène. — Naissance de l'antagonisme contre la Russie. — Préjugés de l'éducation slave. — Les Russes ne comprennent pas l'état social des Bulgares. — Diplomatie incohérente. — Les ennemis de l'influence russe en Bulgarie. — Libéraux et conservateurs. — Le Prince Alexandre, dictateur. — Les Russes et le système constitutionnel. — Pas de bourgeoisie politicienne!

Trois locataires occupent au début la maison bulgare : le prince, les ministres et agents russes et les ministres bulgares conservateurs adjoints à ces derniers.

Au début, les Bulgares n'osèrent pas élever la voix. Le Russe avait édifié la maison qui les abritait. On ne pouvait que lui en être profondément reconnaissant et l'on supportait volontiers qu'il occupât le logis. On l'avait même accepté de grand cœur comme participant à la création du ménage.

Voilà le Russe installé à la table commune. Mais il

devenait un ami de la maison passablement gênant. Il ne parlait plus qu'en maître, rudoyant ses amis et ne leur ménageant pas les humiliations.

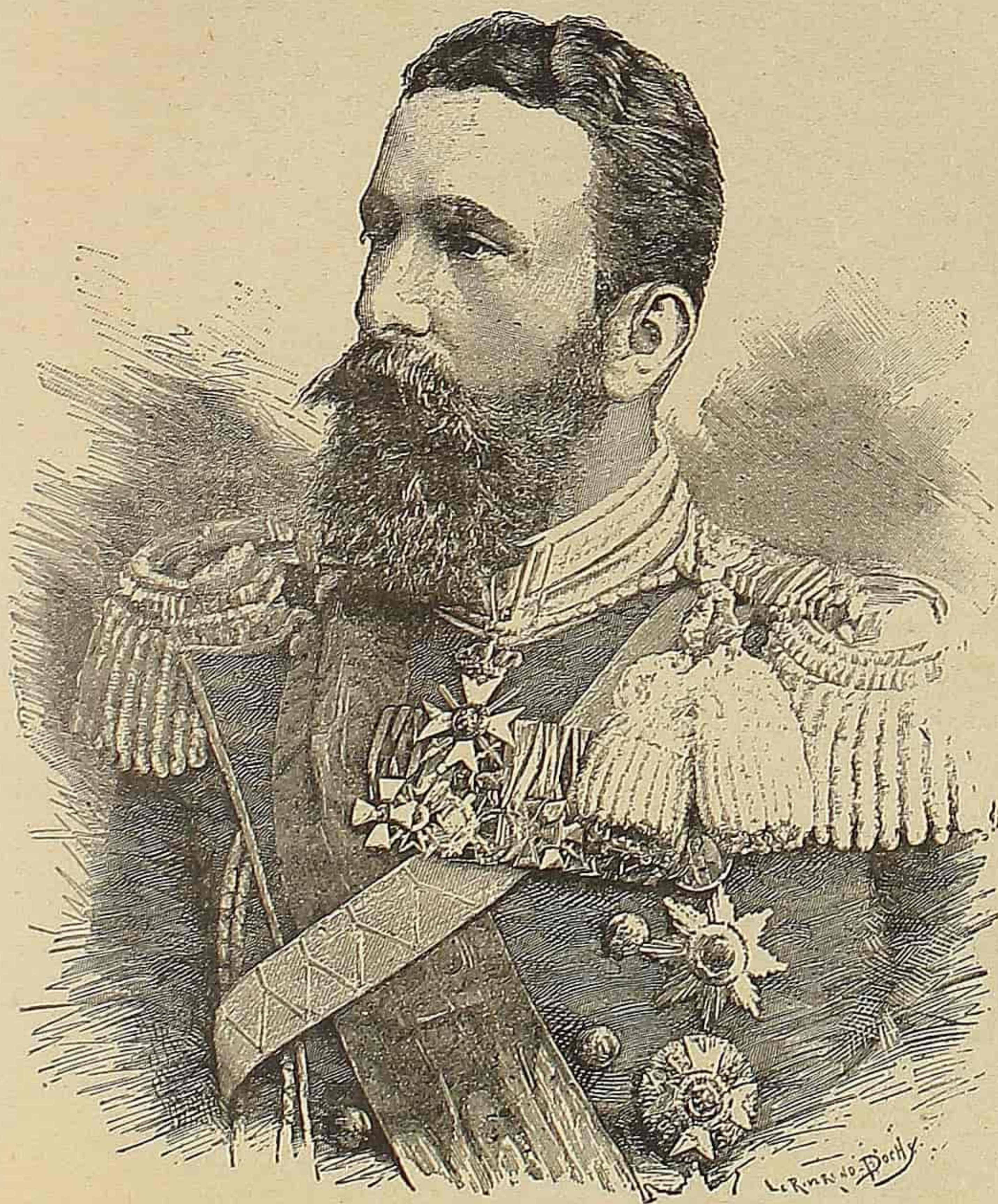
Les Russes manquent de modération, et de persuasion, il faut le dire, dans leurs rapports avec les petits peuples européens. Très habiles à se créer des sympathies et des partisans parmi les peuples de même origine qu'eux, qui ne font encore qu'aspirer à leur indépendance ou à une plus large expansion, ils s'affaiblissent bientôt dans leur rôle de protecteurs directs, et cela par la faute des représentants de leur corps immense ou par la confusion de leurs vues et de leur direction.

Pendant vingt ans, les Bulgares, ceux de la classe intelligente, ont reçu une éducation presque exclusivement panslaviste. Ils échappaient de bonne heure à la domination turque, se réfugiaient en Russie et étaient instruits, traités en frères malheureux à Odessa, à Moscou, à Saint-Pétersbourg. Ceux qui restaient en Bulgarie écoutaient les popes retour de là-bas et se nourrissaient de la manne qu'ils en rapportaient. On entretenait tout ce monde dans la conviction que les Russes lui donneraient un jour la liberté.

Ce jour vient. La lumière remplace les ténèbres. Un ordre de choses régulier est installé. Russes et Bulgares travaillent alors ensemble.

On ne s'entend plus. Pourquoi?

N'est-ce pas à cause de l'opposition naturelle d'idées



Le Prince Alexandre de Battenberg.

provenant de l'éducation différente des deux frères slaves?

Qu'étaient-ils dans leur pays, en Russie, ces géné-

raux et ces agents que l'on envoyait en Bulgarie pour administrer et conseiller?

Les uns, des grands seigneurs, les autres pour le moins de simples propriétaires nobles, mais tous habitués dès leur enfance à ne voir autour d'eux, dans leurs châteaux, sur leurs terres, que l'humble fonctionnaire, courbé sous leurs ordres ou le serf, encore plus humble, encore plus courbé.

Avaient-ils, ces ministres et ces conseillers improvisés, conscience d'un autre état social chez un peuple slave? Du jour au lendemain cependant, les voici jetés au milieu des complications parlementaires, des luttes de parti. Comment ne se seraient-ils pas irrités des résistances, des oppositions dont ils ne saisissaient certainement ni le sens ni la raison d'être? Comment, eux, maîtres, seigneurs, se fussent-ils habitués facilement à considérer ces modestes bourgeois ou ces demi-paysans Bulgares, d'aspect et d'idées démocratiques, comme des égaux, qu'ils devaient, s'ils restaient dans leurs rôles, traiter en collègues et non en inférieurs?

On voit ainsi quels conflits durent s'élever dans leur vie commune et l'on a l'explication, en partie, des changements de personnes qui signalèrent le règne du prince Alexandre.

Autre cause importante de troubles dans les relations politiques russo-bulgares : divergence de vues, contradictions d'opinions entre les ministres russes et leurs compatriotes les agents diplomatiques.

Les premiers étaient pour ainsi dire prêtés par le Tsar au prince de Bulgarie. A partir du jour où ils arrivaient dans ce pays, ils devaient obéissance à son souverain, mais sans rompre pour cela leurs liens avec Saint-Pétersbourg d'où ils recevaient des instructions sur la conduite à tenir vis-à-vis des Bulgares. Qui les envoyait? Le cabinet du Tsar.

D'un autre côté, les agents diplomatiques étaient munis d'ordres, de recommandations partant d'une autre source, soit de M. de Giers, soit des bureaux de M. Zinoviev. Des contradictions étranges se produisirent. Par exemple, lorsque M. Hitrowo arriva en Bulgarie, ses instructions lui ordonnaient de contre-carrer le coup d'État que le prince méditait, tandis que le ministre russe, le général Ehrnrooth, reçut un ordre diamétralement opposé.

La situation s'aggrava rapidement entre Russes et Bulgares non-seulement par les défauts de conduite des Russes, mais aussi par les dispositions qui animaient certains de leurs protégés.

Les fonctionnaires russes, dépaysés dans des fonctions inconnues d'eux, eurent à faire dès le début à un groupe de ministres conservateurs bulgares dont la collaboration, bien intentionnée d'abord, se changea peu à peu en hostilité plutôt cachée que déclarée. Stoiloff, Natchevitch et Grecoff commencèrent en 1881 à miner l'influence russe. D'eux, plus que de tous autres, la Russie a reçu les coups les plus sensibles. Ces coryphées des conservateurs, auxquels le

Prince avait confié le pouvoir en montant sur le trône, étaient des individualités que les procédés russes froissaient d'autant plus qu'un long séjour à l'étranger les avait tant soit peu déslavisés.

Natchevitch, travailleur tenace, esprit renfermé, sérieux, pratique, assez sensible et ne pardonnant pas facilement les dédains et les petites humiliations, avait passé une dizaine d'années à Vienne ou à Bucharest. Il était attaché pendant la guerre de 1878 au grand état-major russe, et n'avait rapporté de sa fréquentation des officiers que la crainte du régime militaire russe. Grécoff, un avocat, élevé en Roumanie, très retors et plein de ressources dans la lutte sourde contre l'influence russe. Stoiloff, le plus jeune, arrivait de Paris et d'Heidelberg, imbu d'idées occidentales.

Ces trois personnages représentaient, au milieu des Bulgares, l'élément européen. Aucun d'eux n'avait mis les pieds en Russie. Ils ne connaissaient pas les Russes, comme leurs adversaires les libéraux qui, pour la plupart, sortaient de quelque école d'Odessa ou de Moscou. Leur antagonisme russophile ne se déclara pas tout de suite; ils marchèrent, au lendemain de la création de la Principauté, sincèrement avec les généraux et agents russes, qu'ils considéraient réellement comme les sauveurs et les créateurs de leur nouvelle patrie — mais, au contact, ils s'aperçurent que des divergences d'idées sur la façon de gouverner le pays les séparaient de plus en plus.

Cependant, ils étaient d'accord sur un fait. Russes et ministres conservateurs comprenaient à la fin que la Constitution de 1879 dépassait le but, ne convenait pas à un jeune peuple et qu'un régime personnel serait un bien pour le pays en permettant de créer et de faire fonctionner, sans entraves parlementaires, les grands organes administratifs dont le jeu était encore à expérimenter.

Mais ils ne s'entendaient plus quand il s'agissait de l'usage de ce pouvoir personnel. Après le coup d'état, les Russes espéraient naturellement que le Prince partagerait son pouvoir avec eux ou en userait à leur profit, tandis que du côté des ministres bulgares, tous les efforts convergèrent sur deux points : restreindre autant que possible dans le courant des affaires, l'action de la Russie en Bulgarie, puis démontrer au Prince que sa dignité lui commandait, comme souverain, de chercher par tous les moyens, secrets ou ouverts, lents ou immédiats, à se dégager de la tutelle russe, de pencher vers ses ministres bulgares et non vers les Russes, de devenir enfin le véritable souverain du pays et non une sorte de Gouverneur délégué par la Cour de Russie.

Ces conseillers secrets usaient toutefois de ménagements. Ils ne brusquaient rien. Leurs relations avec les agents ou ministres russes restaient correctes dans la forme. Il fallait être plus diplomate que les diplomates. Les Russes n'étaient pas d'ailleurs leurs seuls ennemis. Il y avait aussi les libéraux, les Zan-

kof, les Karavelof, et dans la mesure du possible, ils ne dédaignaient pas de se servir du prestige de l'Agence de Russie contre ces derniers.

Le programme qu'ils avaient soufflé au Prince était bien tentant pour ce jeune homme inexpérimenté, mais c'était un problème à peu près insoluble, car il s'agissait pour lui de devenir libre souverain, seul arbitre de ses actions, sans froisser l'agent ou le général russe qui gouvernait à ses côtés. Les hommes d'État les mieux doués eussent échoué dans cette tâche.

Elle ne fut pas entreprise délibérément, mais par à-coups, marqués par des heures d'énergie et des moments de faiblesse.

Aussi longtemps que vécut le Tsar Alexandre II et un peu plus tard même, Battenberg obtenant tout ce qu'il demandait à ce dernier, rappel des fonctionnaires russes, dissolution, etc., ne ressentit pas d'une façon aiguë les difficultés d'une situation subordonnée plus ou moins aux ordres des Russes ; peut-être même se fût-il, en fin de compte, accommodé de son régime précaire, par la force d'habitude jointe au respect des liens qui l'unissaient à la Cour de Russie, sans ces conseillers qui, n'ayant pas les mêmes raisons que lui pour s'acclimater au régime russe, souhaitaient, dans leur for intérieur, la fin de ce dernier et excitaient leur jeune Prince dans ce sens.

Entre ce groupe de conservateurs et les libéraux Zankof et Karavelof, il y avait une incompatibilité absolue.

C'était une affaire de personnes plutôt que de principes, qui ne pouvaient dans un pays aussi neuf tracer des sillons bien profonds. On se haïssait à l'extrême, peut-être d'instinct, par une secrète aversion provenant de la différence de goûts, d'idées, du genre d'existence.

Si les Russes n'ont rien fait pour calmer les divisions entre Bulgares, on les accuserait à tort cependant de les avoir créées. Elles existaient depuis longtemps. Dès leur réunion à Tirnovo, pour l'adoption de la Constitution, on constatait des luttes intestines parmi eux.

Ce fut dans l'émigration, à Constantinople, à Bucarest, à Odessa qu'elles prirent naissance.

On disputait, la Bulgarie étant encore sous la domination ottomane, sur les meilleurs systèmes de gouvernement. On créait même des journaux où l'on s'injuriait gentiment.

Au fond, ces petites églises, ces petites coteries qui déjà s'étiquetaient avec les noms ronflants de libéraux ou conservateurs, ne reproduisaient guère que les groupements d'intérêts personnels ou de sympathies et d'antipathies naturelles. On se donnait ainsi l'illusion d'une existence nationale qu'on ne faisait qu'entrevoir, mais, le rêve s'étant réalisé, la patrie sortie de

son cercueil, ce jeu peu dangereux au début prit un caractère funeste pour l'avenir du pays.

Le chef des libéraux, Karavelof, tempérament exalté, s'était taillé sa popularité à l'abri de celle dont jouissait son frère, un poète patriote.

Il personnifiait le pur bulgare, indemne de mélange européen. Que venaient faire ici ces conservateurs, ces intrus, à peine bulgares, qui prétendaient accaparer le pouvoir, entourer le Prince et gouverner avec lui la nation, trop jeune, d'après eux, pour jouir de la liberté parlementaire? Allons donc! Les Serbes, les Roumains, les Grecs possédaient depuis longtemps cette liberté, pourquoi les Bulgares en seraient-ils privés?

Karavelof, nourri de littérature slave, ne considérait pas non plus le danger russe pour la Bulgarie au même point de vue que ses adversaires politiques.

Il fut un de ces Bulgares réfugiés en Russie où ils avaient passé une partie de leur jeunesse qui, de retour dans la Bulgarie délivrée, constituèrent le parti libéral, en rapportant dans leur pays un bagage d'essence nihiliste; la fréquentation, dans les sociétés de Moscou et dans les écoles d'Odessa, de la jeunesse russe, l'influence de l'atavisme, avaient bien développé chez eux des sentiments de fraternité slave, mais en même temps, ces jeunes bulgares, enthousiastes, n'avaient pas manqué d'épouser les idées philosophiques, politiques et sociales de leurs condisciples russes.

L'autocratie, la formidable et pesante hiérarchie militaire et administrative du grand empire les effrayaient et s'ils n'oubliaient pas leur reconnaissance à l'Auteur de leur délivrance, ils repoussaient, en vertu des principes acquis en Russie même, le système politique de la nation libératrice. Ils formaient bien corps, en somme, avec la jeunesse libérale russe, mais ils voyaient avec méfiance l'uniforme du fonctionnaire russe.

Ces idées, dont Karavelof était l'un des représentants, devaient se modifier au fur et à mesure des nécessités de sa politique et se concilier avec des principes moins intransigeants.

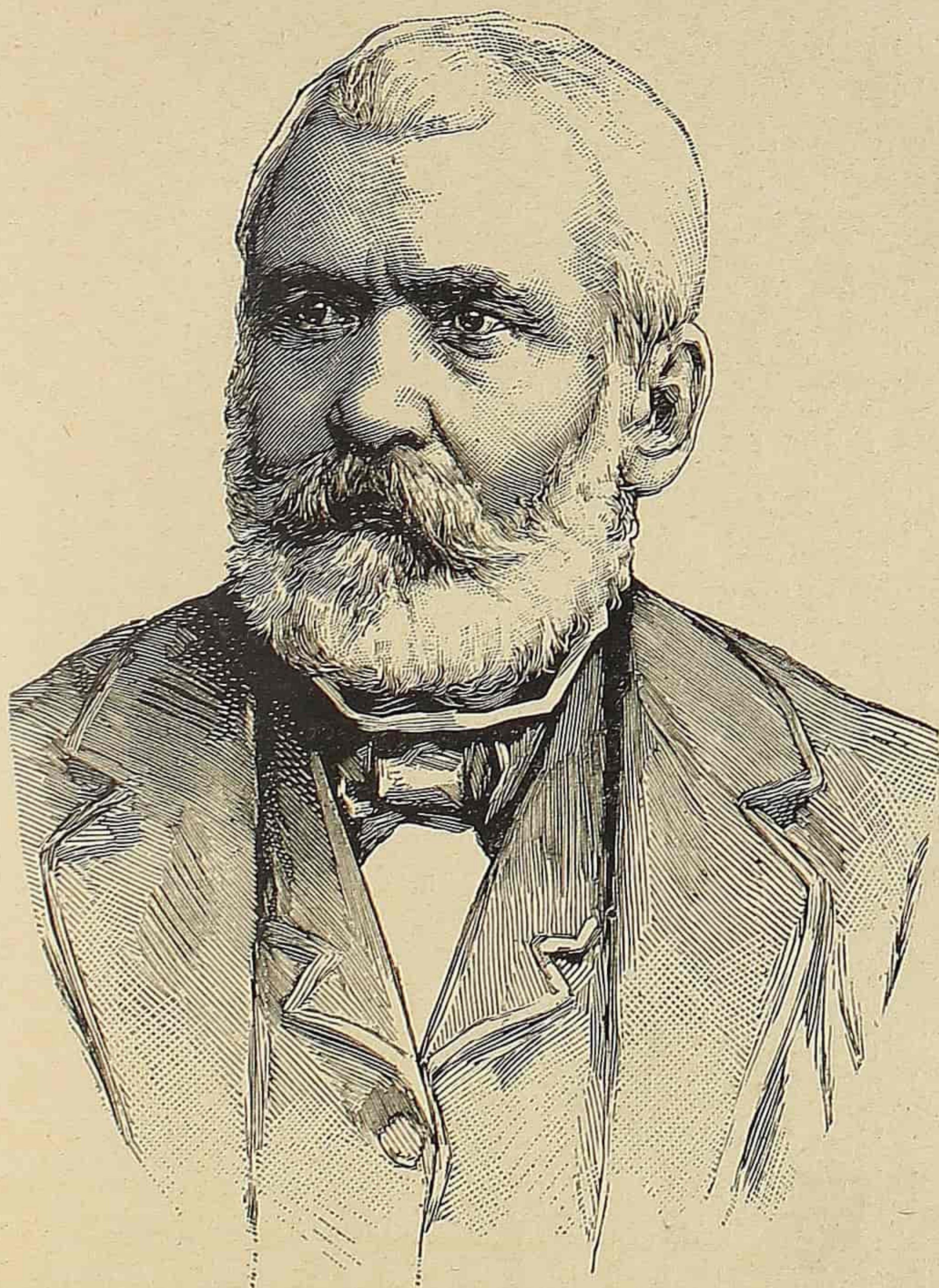
Son collègue Žankof avait du Levantin, du Bulgare et du Russe. Il pensait en Russe, politiquait en Bulgare et agissait en Levantin. D'une imagination vive, publiciste à Constantinople où il publia des écrits philosophiques très goûtés de la jeunesse bulgare, aimant la politique en sceptique, et surtout pour les émotions qu'elle procure, ses convictions russophiles ne furent pas toujours prises au sérieux par les Russes. Plus âgé que ses compétiteurs politiques, il lui semblait naturel de jouer le rôle de Mentor. Volontiers, peut-être, se fut-il prêté comme instrument pour la formation d'un grand parti ni libéral ni conservateur, mais précisément cette disposition d'esprit inconstante le rendit suspect à ses compatriotes et il finit par perdre son crédit au point de laisser tout le terrain à Karavelof.

Le penchant du Prince pour les conservateurs Stoïlof et consorts s'expliquait. De ce côté, on flattait ses goûts autoritaires, on concevait des idées plus européennes, plus larges. On se comprenait à demi-mot sur bien des choses. De l'autre côté, le Prince rencontrait plus de rudesse, une façon de penser, de vivre et d'agir qui l'offusquait, le caractère bulgare au complet enfin, et jamais Battenberg ne put s'y faire.

Lorsque les élections de 1880 le forcèrent à accepter de nouveau Karavelof, il rêva au coup d'État, lui et les ex-ministres qui, dans la coulisse, gouvernaient le souverain comme avant. Il l'accomplit enfin en 1881.

Ce fut l'acte capital de cette période de son règne, qui eut des conséquences funestes, car en rompant la légalité, il avait forgé l'arme que l'on devait retourner plus tard contre lui.

L'empereur Alexandre II meurt. Battenberg est dictateur, mais toujours entouré des généraux russes : Remligen, puis Sobolef et Kaulbars. Ils restent au pouvoir jusqu'en 1883. Que se passa-t-il pendant cette période ? Autres faits, mais toujours mêmes passions. Lutte ardente entre les conservateurs que le coup d'État a ramenés au pouvoir, et les libéraux pourchassés, traqués ; Zankof est en prison, Karavelof fuit à l'étranger, mais entre les généraux, les conservateurs et le Prince, cela ne va pas mieux. La machine se détraque ; on accuse toujours les généraux de vou-



Zankof.

H 4.

loir annihiler le pouvoir princier et l'initiative des ministres bulgares.

On les accuse encore de poursuivre l'assimilation complète de la Bulgarie à la Russie, par des demandes impossibles à satisfaire. Le général Sobolef aurait voulu en effet faire pénétrer en Bulgarie les lois pénales et civiles russes. On lui répondait que personne ne les avait étudiées en Bulgarie, et que par conséquent, sa proposition aboutissait à l'installation de juges russes dans le pays, ce à quoi l'on s'opposerait vivement; de même en ce qui concernait l'instruction publique. Les généraux désiraient l'introduction de programmes russes qu'on leur refusait.

Au milieu de ces difficultés, la foule des spéculateurs russes s'agitait, brouillant les cartes.

Depuis que le Prince était devenu maître absolu du pouvoir, il était assailli plus que jamais par les demandes des entrepreneurs russes. Les Poliakof, les Mouranief étaient arrivés à Sofia, munis de lettres personnelles de Giers et d'autres personnages.

Le général Remlingen, qui occupait le poste de ministre de l'Intérieur, appuyait naturellement leurs demandes avec la plus grande énergie.

Que voulaient-ils donc? La Bulgarie, disaient-ils, doit construire une grande ligne de chemins de fer allant de Routschouk, dans le Nord, à Kustendil, dans le Sud-Ouest, près la frontière de Macédoine. A ce projet, les Bulgares opposaient celui de construire le chemin de fer de Tzaribrod à Philippopoli et

d'opérer ainsi la jonction de la voie ferrée de Constantinople. C'était, en effet, la voie la plus urgente, celle de Routschouk à Kustendil ne pouvant avoir alors qu'un intérêt stratégique; mais les entrepreneurs et leurs protecteurs avaient en vue une grosse affaire et il ne leur plaisait pas d'entreprendre la courte ligne de Tzaribrod qui ne comportait pas un gros budget, tandis que la grande ligne eût demandé une centaine de millions.

Les Russes, avons-nous dit, s'irritaient de la résistance des Bulgares. Le Prince, par suite de ses pleins pouvoirs, n'avait-il pas le droit d'accorder directement des concessions? Est-ce que le roi Milan, le roi Charles n'ont pas pesé sur leur gouvernement pour faire obtenir des concessions à telle ou telle société? Ils voulaient qu'Alexandre en fit autant pour eux. A cette demande, celui-ci répondait négativement, car les conseillers du souverain avaient eu l'habileté de lui faire déclarer dans la proclamation annonçant l'abolition de la Constitution, que le Sobranié conservait néanmoins le droit de veto sur les affaires financières, ce qui élevait une barrière difficile à franchir contre les entreprises des financiers russes.

Décus dans leurs espérances, furieux contre Battenberg, ceux-ci firent agir leurs plus puissants moteurs à Saint-Pétersbourg, à Moscou et aidèrent considérablement à rendre impossible tout rapprochement entre le Tsar et son jeune cousin.

Toutes ces intrigues rendaient courage aux libéraux ; l'agitation était à son comble dans le pays, le Prince était devenu très impopulaire, par suite de l'abolition de la Constitution, et les généraux aussi étaient battus en brèche de tous côtés. Depuis 1881, cependant, ils étaient les maîtres. Battenberg, las de lutter, n'avait-il pas moralement abdiqué en disant un jour au général Sobolef : « Je vous laisse le champ libre, agissez, vous êtes le Prince ! »

Ces paroles ne suffisaient pas.

Alexandre partit pour la Russie conter ses ennuis. Mais cette fois, il se heurtait à un obstacle : la volonté du nouveau Tsar, bien différente de celle de son père.

Les plaintes continuelles que le jeune souverain formulait à Saint-Pétersbourg portaient tantôt sur l'incapacité des généraux et des agents russes, tantôt sur leur tyrannie, leurs exigences.

Bien entendu, les personnages sacrifiés ne manquaient pas, retournés en Russie, de se disculper, d'expliquer leurs actes sous un jour favorable, et ils accablaient le Prince et les Bulgares sous le poids de leurs accusations d'ingratitude, de trahison même envers la Russie.

Ils dédaignaient profondément d'ailleurs les politiciens bulgares et en parlaient dans les mêmes termes, qu'ils fussent Natchevitch, Stoïlof, Karavelof ou Zankof.

Blancs ou rouges, aux yeux des Russes, les uns ne valaient pas mieux que les autres.

Combien sont-ils dans le pays, disaient-ils? Deux ou trois mille à peine, répandus dans une quinzaine de petites villes et c'est ce nombre infime, comparé aux deux millions de paysans, qui a la prétention de diriger la politique et de conduire les affaires! C'est ce Sobranié composé de gens incultes, de paysans sachant à peine lire, qui serait maître de diriger la politique du pays!

Le mécanisme, l'esprit du système représentatif, échappaient à ces sujets d'un autocrate. L'opinion pour eux n'était qu'un mot vain, puisque seul le groupe de ces politiciens s'agitait dans la sphère des affaires gouvernementales auxquelles la nation restait certainement indifférente.

Ils ne sortaient pas de leur raisonnement. Pour eux, le vrai Bulgare, le vrai Slave, c'était celui qui plaçait le Tsar libérateur au-dessus de tout, qui s'inclinait devant son image, c'était le paysan. Les autres n'existaient pas.

Aussi longtemps que l'oreille clémente, complaisante du Tsar défunt écoutait tout, Battenberg n'eût rien à craindre.

Cela changeait avec Alexandre III. Il détestait son cousin. Est-il vrai que déjà dans leur enfance, les deux parents ne s'affectionnaient pas, que le caractère ombrageux du Tsar avait souffert de la place que

Battenberg occupait dans l'intimité de la famille impériale, que, plus tard encore, en 1877, pendant la guerre, le petit cousin avait tenu de durs propos sur le compte de son parent, alors à la tête d'une armée sur la Yantra, propos que ce dernier ne pardonna pas?

L'histoire ne s'intéressera pas sans doute à ces causes futiles, quel que soit leur degré d'authenticité.

Elle retiendra seulement qu'à partir de 1881, la froideur remplaça, à Saint-Pétersbourg, l'affection de jadis, et qu'un sourd mécontentement engendra la résolution, tenue secrète naturellement, de se débar-rasser à tout prix du Prince.

VI

La Russie fait son bilan. — Douleureuse constatation. — Battenberg est condamné. — Il lutte. — Dilemme. — Prince et premier ministre. — Les amertumes du pouvoir. — Un vrai bulgare. — Situation tendue.

A Saint-Pétersbourg et à Moscou, on était devenu inquiet de l'état moral de la Bulgarie.

Conservateurs, libéraux, Prince, tous s'agitaient trop. Au début on n'y prit pas garde, mais il était évident que l'on s'était mépris sur le caractère du Bulgare, un membre de la grande famille slave cependant, et sur la connaissance psychologique des passions politiques chez un jeune peuple. Où l'on croyait avoir à faire à un enfant ayant à apprendre à lire et à écrire, on se heurtait à un jeune homme bouillant, prêt à toutes les folies.

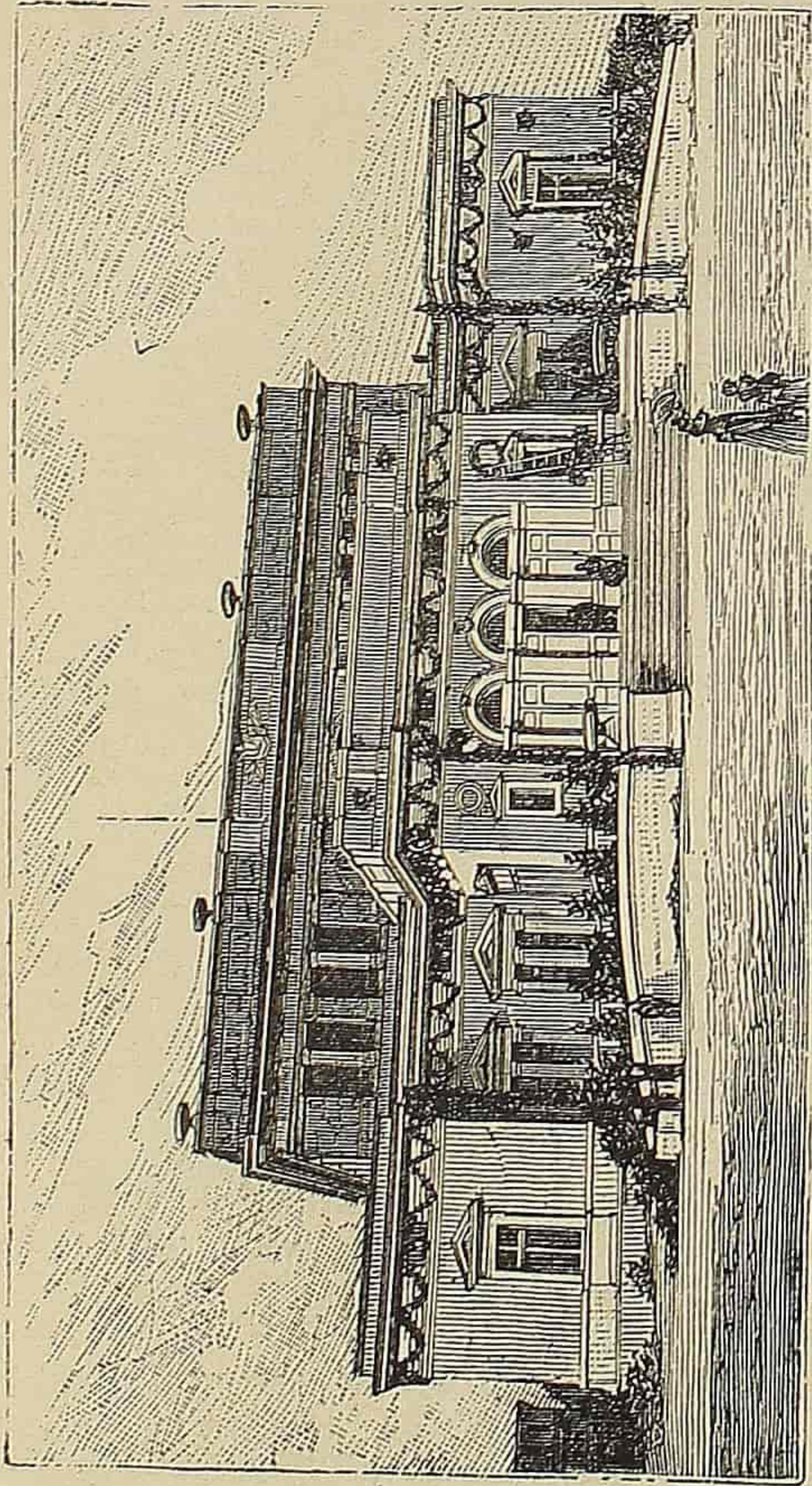
Peut-être aussi avait-on trop escompté, pour

régner, ces divisions mortelles entre Bulgares. Puis on fit plusieurs découvertes désagréables.

Par exemple, il fut clair que les Bulgares que l'on croyait lourds, peu ouverts à l'intrigue, avaient acquis en bien peu de temps des dons extraordinaires sous ce rapport. D'où cela venait-il? Et l'on réfléchit qu'autrefois, sous la domination ottomane et pendant longtemps, ces ex-sujets chrétiens du Sultan s'essayaient déjà à ce jeu-là en entretenant des relations avec les consuls des puissances. Ils leur portaient des réclamations et, selon les circonstances, tenaient des langages différents aux uns et aux autres avec une grande habileté, souvent dans l'espoir de les exciter réciproquement et de faire naître quelque conflit favorable à leurs intérêts.

Ce qui fut également douloureux à constater, ce fut le scepticisme et l'irréligion de la partie intelligente de la nation et l'indifférence honnête, bien éloignée du fanatisme du Russe, de nombre de paysans. Les Bulgares ne pensaient pas en bons orthodoxes, c'est-à-dire en bons Slaves. C'était la conséquence du discrédit dans lequel était tombé l'ancien clergé grec et aussi l'effet des doctrines répandues dans l'exil par Zankof. Toute la jeunesse bulgare de ce temps lisait les écrits de cet homme politique qui, en répandant des idées générales, avait exposé les grands problèmes philosophiques avec une tendance marquée pour l'athéisme.

Malgré ces découvertes peu encourageantes, on



Le Sobranié (Chambre des Députés).

comptait sur un long temps de répit avant que le sentiment intense de la nationalité bulgare ne se manifestât trop vivement, mais au contraire, voilà qu'à certains signes assez visibles, on ne pouvait douter déjà d'une infiltration de nihilisme ou, si l'on veut, d'un libéralisme trop vif, offusquant pour la Russie chez les uns, les libéraux, et d'un slavophobisme assez accentué chez certains autres, les conservateurs.

Entre ces deux partis, les Russes avaient peine à choisir, mais cependant, les agents à Sofia paraissaient pencher plutôt, à certains moments, vers les libéraux que vers les conservateurs. On connaissait bien l'aversion des premiers pour l'autocratie, mais au moins ceux-là n'avaient pas encore été touchés par le contact occidental. C'était une garantie pour les agents, garantie qu'ils ne pouvaient trouver chez les conservateurs qui, eux, n'avaient pas vécu en Russie, se piquaient d'avoir les manières et les allures des Zapadniki (occidentaux).

En admettant que la Russie fut loin de la pensée de s'opposer au développement rationnel futur de l'idée nationale bulgare, il lui semblait déplaisant que celle-ci fît des progrès trop rapides, que le nationalisme se déployât bannière au vent, sans frein aucun, presque au lendemain de la guerre de 1878 en face de l'Europe qui rirait de la déconvenue des auteurs du traité de San-Stefano.

La liberté complète de gouverner sans tutelle, on

la donnerait certainement un jour, mais par petites doses, afin de ne pas troubler la croissance du jeune peuple. Or, il eût fallu un homme qui calmât ces cerveaux par trop politiques et surtout un Prince qui ne devint pas Bulgare, avant le temps voulu, Battenberg s'essaya dans ce rôle, mais son caractère faible ne sut pas résister aux poursuites incessantes de son entourage. Il avait bien fait le coup d'État d'accord avec les Russes, mais comment avait-il usé du pouvoir?

N'avait-il pas, dans un incident extérieur relatif à la commission du Danube, manifesté une velléité d'indépendance fâcheuse, sur le conseil des ennemis de la Russie?

Avait-il, ce prince, aidé à la mise en activité des entreprises russes en Bulgarie?

Ces exécutions de fonctionnaires russes, n'étaient-elles pas le résultat d'une conspiration instinctive d'idées et de sentiments contre la Russie?

Battenberg ne cherchait-il pas à s'appuyer sur l'Angleterre?

Ne songeait-on pas, au petit palais de Sofia, à laisser de cette façon la patience du cabinet impérial, qui, dans un moment d'énervement, eût pu dire : « N'envoyons plus personne là-bas, laissons-les se débattre entre eux. »

Et enfin le Prince n'était pas orthodoxe. C'était la tache originelle, qui, dès l'élection de Tirnovo, avait valu au Prince l'inimitié d'un grand nombre de

Russes. On s'était incliné en Russie devant la volonté du Tsar qui favorisait un étranger, mais non sans murmurer. Il y eut à cette époque des colloques singuliers entre certains personnages russes et des députés bulgares.

— Comment! vous allez nommer le Battenberg, un prince non orthodoxe, un allemand.....

— Mais c'est le Tsar.....

— Oui, sans doute, mais si vous demandiez respectueusement un autre Prince, on vous l'accorderait.....

Battenberg n'était donc plus l'homme pour tenir un gouvernail aussi rude. Qu'il eût déplu personnellement au Tsar, c'était possible, mais politiquement, la résolution de le sacrifier découlait de ces raisons.

En attendant sa chute, il fallait changer de tactique, lui retirer ses pleins pouvoirs. On verrait ensuite. Il convenait maintenant de remplacer les conservateurs, honnis, par les libéraux, plus favorables, pensait-on, aux intérêts russes.

Nous voici en 1883. L'antagonisme, provenant du mécontentement des Russes contre le Prince et des défauts de leur caractère, d'une part, de la conduite de ce dernier et de certains bulgares, de l'autre, prend de grandes proportions entre le souverain et les généraux Sobolef et Kaulbars qui avaient ordre maintenant de faire rétablir la Constitution. En même temps, dans le pays, dans les villes surtout, l'opposi-

tion contre les pleins pouvoirs du Prince atteint son apogée.

Le Prince, apprend par les indiscretions d'un officier russe subalterne, que ceux-ci projettent de le renverser par la force.

De ce jour, le souverain se retourne et lutte ouvertement contre les Russes.

L'orage éclate. Le Prince refuse de recevoir les généraux. On est à la veille d'un grave événement. Le général Sobolef ne veut ni céder au Prince ni se retirer du pouvoir, comme celui-ci le lui demandait, et dans une dernière entrevue avec le souverain, il tira de sa poche un ordre signé de Giers qui lui enjoignait de rester en Bulgarie aussi longtemps que le Prince conserverait les pleins pouvoirs.

Il s'en fallut de peu que, déjà cette fois, le Prince ne fût enlevé et conduit à la frontière, sur l'ordre des généraux.

Dans ces conjonctures, le Prince, très abattu, appela son ex-ministre conservateur, Grecoff, et lui fit part de l'incident.

— Que faire?

— Il faut rétablir la Constitution, lui dit ce dernier, former un cabinet de coalition où entreront libéraux et conservateurs, et de cette façon nous serons débarrassés des généraux.

Ainsi fut fait.

Zankof, Karavelof, donnèrent momentanément la

main à leurs adversaires et le cabinet de coalition fut formé.

Ce résultat était un peu inattendu et on en fut très frappé à l'Agence de Russie. On ne croyait pas à cet accord des partis qui prenait un certain air d'opposition contre la Russie.

Dans une conversation que le métropolite Clément eut alors avec les généraux Sobolef, Kaulbars et l'agent Yonine, Sobolef ne put s'empêcher de dire : « Ils vont se liguer contre nous. Nous aurions dû les envoyer tous en Sibérie. — Il est encore temps, répondit Kaulbars. » — Mais ces fantaisies de langage indiquaient seulement le dépit que l'on ressentait alors du côté russe.

En effet, tous ces incidents exaspérèrent cette fois le Tsar et son cabinet. Réservant le Prince pour une occasion plus favorable, on chercha des victimes et l'on frappa à ses côtés.

Deux officiers russes qui remplissaient des fonctions de Cour auprès du souverain et que l'on soupçonnait de s'être laissés, eux aussi, bulgariser, furent rappelés par dépêche, sans que l'on daignât en informer le Prince. Le procédé manquait de correction. Il provoqua chez ce dernier un accès de colère. A son tour, il renvoya brutalement plusieurs autres officiers russes attachés à sa personne et les remplaça par des officiers bulgares.

C'était la brouille complète entre Saint-Pétersbourg

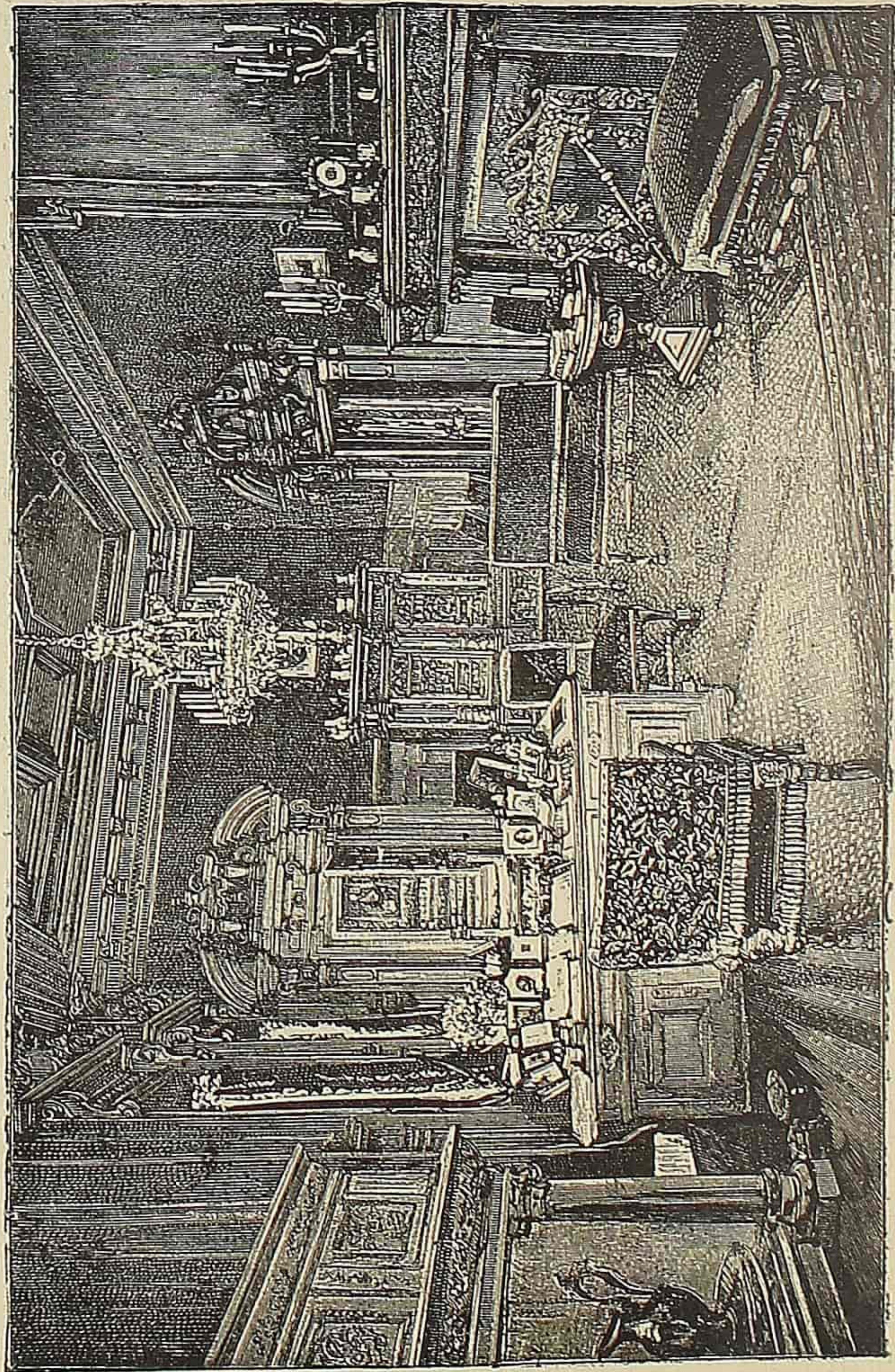
et Sofia. Il faut croire qu'à ce moment de hautes influences que Battenberg conserva jusqu'à la fin, la grande-duchesse Paulowna entr'autres, s'interposèrent efficacement en sa faveur. Lui-même fit deux jours après amende honorable. Bref, l'exécution qui, étant donnés les sentiments que l'on nourrissait à son égard, paraissait imminente, fut cependant ajournée et l'incident clos.

Ce dernier eut toutefois une conséquence importante. La Russie ouvrait enfin les yeux sur la faute commise par elle de placer des généraux russes dans des postes où leur action, trop directe sur les affaires bulgares, n'aboutissait qu'à une diminution de leur prestige. On décida que désormais le ministère de la guerre bulgare seul conserverait un général russe à sa tête. En même temps, on s'inquiéta de la liberté d'allures que certains officiers russes rapportaient de leur séjour en Bulgarie et il fut décidé que, dorénavant, chaque officier russe ne resterait pas plus de trois ans en Bulgarie.

En somme, ce résultat était appréciable pour les bulgares. Les généraux russes ne s'occuperaient plus de leurs affaires intérieures, sauf de l'armée. Mais à quel prix fut-il obtenu? La rancune contre le Prince s'était encore accrue à Pétersbourg où l'on se disait qu'un jour ou l'autre, on ne le manquerait pas.

La situation n'en fut pas moins déblayée jusqu'en 1885.

Pourquoi les Russes n'en sont-ils pas restés là? En



Le cabinet de travail du prince Alexandre.

1884 et en 1885, bien que seul le ministère de la guerre fût russe, tout marcha assez bien et, rancune à part, la Russie eût pu tirer de Battenberg, pendant cette période, les garanties les plus précises pour l'avenir : mais l'histoire devait s'accomplir.

Alexandre ne s'illusionnait pas. Ses intelligences à Pétersbourg le renseignaient exactement. Il se savait condamné dans l'esprit du Tsar. Tout ce qu'on obtiendrait de ce dernier serait un ajournement.

A partir de 1883, on peut dire que le Prince vécut, relativement, dans l'angoisse du condamné à mort. Mais il était jeune et, contre toute vraisemblance, il nourrissait encore quelque dernière espérance. Peut-être le hasard le sauverait-il. Il confiait alors un peu à tout le monde les embarras de sa situation, l'impasse où il se sentait acculé. On reçut de ses confidences à Londres, chez son frère, à Berlin, où une jeune princesse pensait à lui, et à Pétersbourg enfin.

Au milieu de cette tourmente d'intrigues qui soufflait depuis son arrivée en Bulgarie, le neveu du Tsar n'avait eu ni le temps, ni l'occasion de contracter un amour profond pour sa nouvelle patrie. Ce qui dominait en lui, c'était la jouissance du pouvoir. Son élévation vertigineuse le grisait. Prince souverain, l'idée qu'il pouvait redevenir simple mortel titré, le tourmentait cruellement, d'autant plus qu'il était sans fortune, mais s'il s'attachait désespérément à son trône, son cœur ne le guidait pas dans cette résistance.

Il cherchait, il est vrai, à soulever par moments le poids de la tutelle russe qui souvent annihilait sa dignité, mais plutôt sous le coup d'une révolte d'amour-propre personnel que sous celui d'une blessure faite à son nationalisme. Il croyait peu au patriotisme bulgare. Les divisions, dont il avait le triste spectacle sous les yeux, les défaillances des uns, les trahisons des autres, ces luttes haineuses dans lesquelles dominaient l'ambition la plus âpre, l'absence complète de désintéressement, lui enseignaient une morale politique peu propre à le rendre meilleur et à lui inspirer, à lui déjà sceptique de caractère, des principes fixes de conduite.

Des conseillers habiles, mais funestes pour lui, troublaient sa conscience et lui insinuaient deux questions : Comme prince de Bulgarie, pouvez-vous devenir gouverneur russe ? Gouverneur russe, êtes-vous encore prince de Bulgarie ?

Et sa conduite flottait au gré de ce dilemme. Quand son amour-propre souffrait, il se réveillait prince de Bulgarie et se fâchait avec ses ministres russes. Le reste du temps, il s'accommodait de son rôle plus ou moins effacé par les circonstances. Il se courbait même profondément devant le Tsar Alexandre III. Il signait sa correspondance avec ce dernier des mots : votre *lieutenant*. Ce qui était assez significatif, mais sans résultat sur les dispositions arrêtées du souverain russe à son égard.

Cependant après les scènes violentes de 1883, qui faillirent avoir un dénouement si fâcheux, ses sentiments prennent une direction plus ferme. Perdu du côté des Russes, il se retourne du côté des Bulgares. Il n'a aucune confiance en eux, il se sait impopulaire, mais il essaiera de les ramener à lui. Peut-être trouvera-t-il au milieu d'eux l'ancre de salut.

De 1883 à 1885, jusqu'au mouvement de Philippopoli, il vogue ainsi entre des tentatives désespérées de rapprochement vers Pétersbourg et une accentuation lente, tantôt ouverte, tantôt cachée vers une politique plus nationale, plus indépendante, c'est-à-dire vers une intimité plus complète avec ceux, tant Anglais ou Autrichiens que Bulgares, qui souhaitaient la disparition de l'influence russe en Bulgarie.

Inconséquence ! Il détruisait ainsi l'effet de ses tentatives de rapprochement avec Pétersbourg et il fournissait de plus en plus des armes à ses ennemis qui pouvaient maintenant l'accuser, sans crainte d'erreur, que ses relations avec certains consuls étrangers, surtout avec celui d'Angleterre, étaient peu compatibles avec la situation d'un prince vassal moral de la Russie, puissance ombrageuse de nature et non sans raison, lorsqu'il s'agissait de l'Angleterre qu'elle considérait comme l'adversaire prêt à la frapper dans le dos, en Bulgarie ou ailleurs.

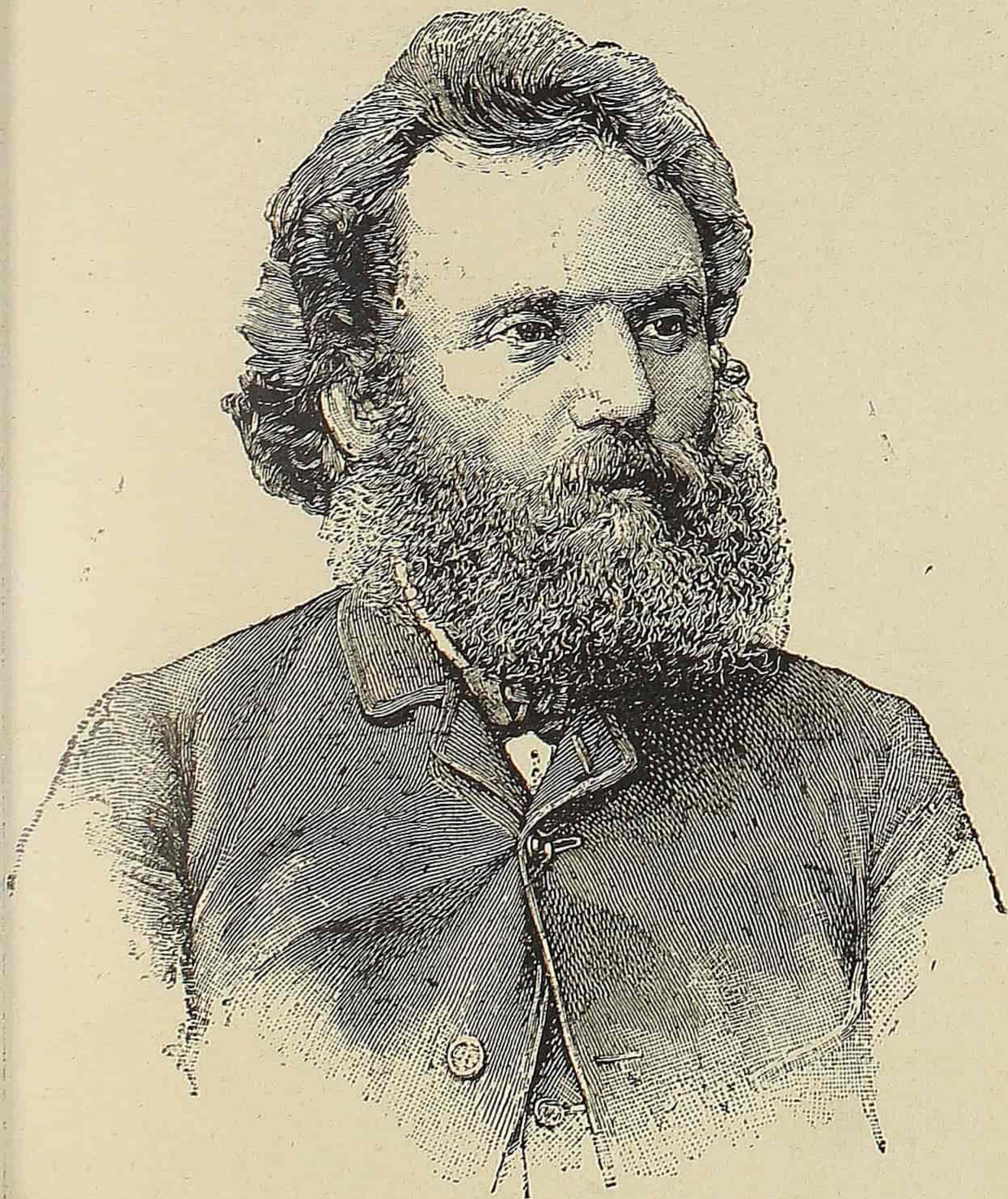
Loin de s'améliorer, la situation personnelle du Prince vis-à-vis de la Russie, en dépit de l'arrangement passé avec le général Kaulbars, au sujet de la

position des officiers russes en Bulgarie, empirait donc dans le courant des années 1884 et 1885.

A l'intérieur, Battenberg eut à subir d'autres épreuves. L'agitation de Karavelof avait porté ses fruits. La faction libérale obligeait le Prince à rompre encore une fois avec ses fidèles du parti conservateur ou de les voir en cachette et de former un cabinet libéral, au lieu du cabinet de coalition. L'agent de Russie, Koyander, avait cette fois fortement poussé Karavelof, qui lui avait fait les protestations les plus vives de dévouement et qui, surtout, s'était engagé à accorder les fameuses concessions de chemin de fer et de banque tant désirées en Russie. Une fois au pouvoir, il oublia d'ailleurs ses promesses. En attendant, le Prince devait vivre avec ses anciens ennemis intérieurs.

Il devait maintenant serrer la main à ce Zankof détesté et le traiter de « cher ami », puis supporter à ses côtés, à sa table, partout, comme ministre-président, ce Karavelof, à mine de conspirateur, cet homme que, deux années auparavant, ses sbires pourchassaient et qui, pendant des mois, parcourut le pays en traînant le Prince dictateur dans la boue. Si au moins, par ces capitulations, il arrivait à consolider son pouvoir, si l'amitié aliénée de la Russie lui rendait celle des Bulgares!

Mais quoiqu'il solidarisât chaque jour, malgré ses répugnances, son sort avec celui de son président du



Karavelof.

Conseil, qui jouissait toujours d'une influence incontestable sur cette masse électorale toujours hostile, quoiqu'il déclarât partout « que Karavelof, c'était un autre lui-même », comment eût-il pu se fier entièrement à son loyalisme, à sa fidélité?

Karavelof toutefois répondait, au moins en apparence, aux avances du Prince. Le pouvoir calme bien des rancunes. Les ennemis du ministre étaient à terre. Plus de Natchevitch, de Stoïlof exécrés. Leurs créatures, qui encombraient les administrations depuis des années, avaient fait place à celles du parti libéral.

Karavelof, très intelligent, remuant, agité, bulgare jusqu'au bout des ongles, avait un avantage sur les conservateurs, trop bourgeois. Il connaissait ses gens. Il allait partout, parlant aux paysans, jusque dans les petits villages. Cela suffisait, on l'acclamait et grâce aux procédés ordinaires de promesses, ses amis se comptaient en grand nombre. Ils lui resteront fidèles jusqu'au jour où un autre homme politique, qui s'appelle Stamboulof, viendra, par les mêmes procédés, détruire cette popularité fragile.

En attendant Karavelof était le maître.

Ce bulgare madré, cet ancien maître d'école, voyait clair dans le jeu du Prince. Il savait bien que celui-ci le supportait seulement et que son cœur était ailleurs. Mais que lui importait, puisqu'il tenait le pouvoir et que le Prince, vis-à-vis de lui, ressemblait plutôt à un prisonnier qu'à un souverain. Seulement, il sentait le danger de sa situation. N'avait-il pas tout fait pour

discréditer la personne du Prince dans le pays? Il fallait se garder maintenant d'afficher un trop grand rapprochement, et surtout évoluer de façon à ne pas se compromettre outre mesure pour les beaux yeux de Son Altesse et à ne pas être traité en ennemi à l'Agence de Russie.

Karavelof connaissait à fond la position délicate de Battenberg vis-à-vis du Tsar. Le Prince s'accrochait maintenant à son ministre comme le noyé à l'arbre. On le maintiendrait au-dessus de l'eau aussi longtemps que possible, mais lorsque le danger serait évident, on le lâcherait pour ne pas être entraîné avec lui.

Le loyalisme est un mot à peu près inconnu en Bulgarie. Le souverain, chez ce peuple où les différences sociales sont à peine sensibles, n'est que le premier employé de l'État. S'il devient une gêne pour la marche des affaires, on se croit en droit d'en chercher au autre. Mais les serments? Battenberg, malheureusement pour lui, avait le premier, en 1881, déchiré le pacte et prouvé que la parole politique ne valait pas grand chose.

Karavelof, dont les opinions teintées de nihilisme s'étaient adoucies depuis que les généraux n'étaient plus en Bulgarie, surveillait donc son souverain et ménageait l'Agence de Russie.

Ainsi, à la veille du mouvement de Philippopoli qui devait avancer l'heure de la solution vers laquelle

On se dirigeait depuis quelques années, on voit quels étaient les éléments politiques en présence :

La Russie, déçue sur le compte des Bulgares, inquiète maintenant sur le sort de son influence en face des velléités autonomistes et par conséquent anti-russophiles des uns, de l'agitation politique trop exubérante de tous, trouvait dans le changement du Prince le seul remède à la situation.

Le Prince, décidé à lutter contre l'opposition russe en essayant de s'appuyer sur les éléments tant bulgares qu'étrangers hostiles, mais gardant encore, malgré tout, un suprême espoir d'entente avec le Tsar, espoir qui devait s'évanouir après la proclamation de l'Union de la Roumélie et de la Bulgarie.

Et enfin Karavelof, le chef du gouvernement, observant les deux partis, et attendant les événements.

La Révolution de Philippopoli

VII

Bulgares du nord et Rouméliotes. — Dans l'émigration. — Effets du traité de Berlin en Roumélie. — Politique russe. — L'Union est une arme aux mains des partis. — On oublie au pouvoir les promesses faites dans l'opposition. — Deux années d'agitation. — Les Russes louvoient. — Les menées anglaises.

Tandis que les Bulgares du nord, dans l'enthousiasme de la première heure, accueillaienent en 1879 chaleureusement le jeune prince qui leur était envoyé de Pétersbourg, ceux du sud assistaient en silence à l'arrivée du Pacha que la Porte installait à Philippopoli, en qualité de gouverneur général de la province de Roumélie.

Les Rouméliotes étaient, en somme, les véritables victimes du Traité de Berlin. On leur laissait bien une administration et une milice autonomes, mais ils devaient subir la présence d'un représentant du Sultan à leur tête.

A partir de ce moment, ils n'eurent plus qu'une

idée : reconquérir leur indépendance, vivre comme leurs frères de Sofia, sous le sceptre du Prince nommé par les Bulgares.

Aleko-Pacha, le gouverneur désigné, était le descendant d'une vieille famille du pays, passée au service de la Porte. Brave homme, instruit, dépourvu de tout esprit pratique, mais assez soucieux toutefois de remplir en conscience les devoirs de sa charge, dont il était d'ailleurs très fier et très honoré. Fonctionnaire turc, gouverneur d'une province autonome, son rôle exigeait une extrême délicatesse de doigté; mais avant tout, en suivant l'esprit de ses fonctions et de ses instructions, il devait agir de telle façon que la Russie ne réussît pas à soustraire à l'influence du sultan cette province sur laquelle elle jouissait comme sur la Bulgarie, de par l'accord tacite des puissances, d'une influence morale considérable.

Or, un tel programme rendait la tâche d'Aleko d'autant plus ardue que ses relations étroites avec la Russie, antérieurement à son élection, le liaient moralement à cette dernière.

Le raisonnement du cabinet de Saint-Pétersbourg, en ce qui concernait la Roumélie, différait essentiellement des vues de la Porte, on le comprend. En déchirant le traité de San-Stefano, en accédant à l'autonomie de la Roumélie, la Russie ne songeait certainement pas à pousser le sacrifice au point de renoncer à tout rapport moral entre elle et la population de la nouvelle province. Maîtres à Sofia ou à

peu près, les Russes se refusaient à admettre que le pacha de Philippopoli accaparât toute l'autorité sur une population de même race, de même sang que celle de Bulgarie, population que la jalousie de l'Angleterre et de l'Autriche avaient frustrée de son indépendance.

Ces puissances supposaient, il est vrai, que placer un pacha turc à Philippopoli, c'était établir une digue solide contre la propagande russe. Profonds calculs mais inutiles. Les Rouméliotes de tous partis comptaient bien sur la Russie pour compléter leur œuvre nationale. Si celle-ci s'est accomplie sans son concours, ainsi qu'on le verra plus loin, c'est qu'elle a cru devoir se dérober à cette tâche, au dernier moment.

En attendant cependant, elle laissait parfaitement entendre aux citoyens de Philippopoli qu'elle les soutiendrait.

L'Union se présentait donc pour la Russie comme un moyen de propagande et pour les partis comme une plate-forme politique, sur laquelle on allait se disputer.

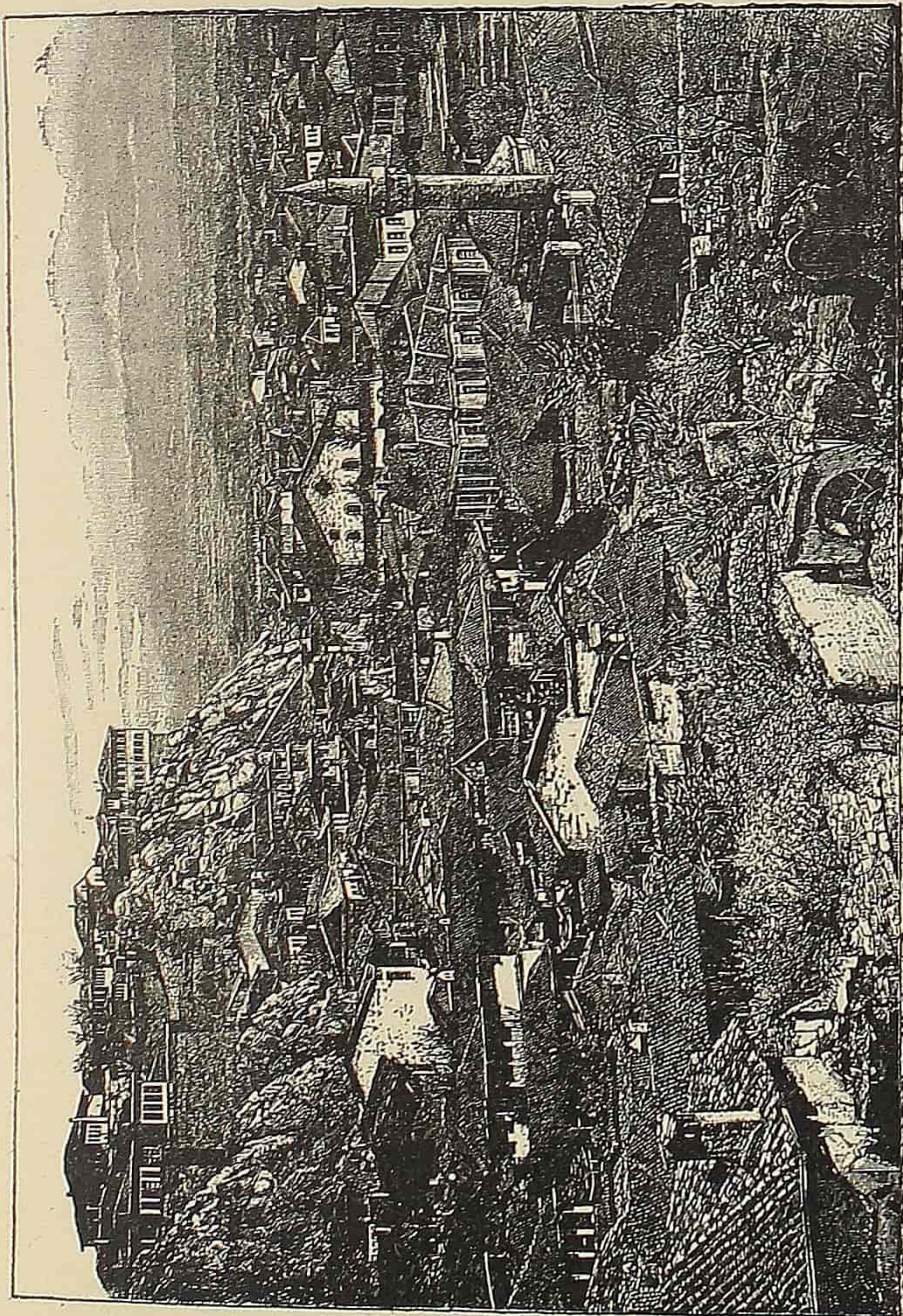
Autant le Bulgare du nord, resté en dehors de toute infiltration étrangère pendant des siècles, se montrait, depuis qu'il respirait un air de liberté, violent dans ses désirs et ses caprices politiques, insouciant de la forme, autant le Bulgare du sud paraissait prédisposé à une certaine modération et à une préoccupation des règles.

Plus près de Constantinople, en contact continuuel avec une population grecque, il avait subi l'influence de celle-ci et on remarquait dans ses habitudes plus de politesse, plus de délicatesse et un penchant à user, pour réussir, d'habileté, de ruses, et non de procédés grossiers.

Peu à peu cependant, son caractère se modifia. De doux, il devint plus violent sous l'influence des passions politiques, car ici, comme en Bulgarie, nous retrouverons le même déchaînement d'appétits et de compétitions personnelles.

Un champ encore assez vaste leur était ouvert, en dépit des conditions restrictives du Statut érigé par l'Europe. Si l'on n'avait pas, comme en Bulgarie, le titre de ministre à décrocher, on en remplissait les fonctions sous celui de Directeur. A tous les degrés de l'échelle administrative, on plaçait ses amis, ses créatures. Le même esprit de petites coteries, de groupes se développait chez les Rouméliotes comme chez les Bulgares du nord.

Ce particularisme datait aussi de l'émigration qui fut commune aux populations des deux provinces. Les affinités, les sympathies, le genre d'éducation, les différences d'instruction, de fortune, les conservateurs étant généralement plus aisés que les libéraux, tout cela avait agi sur les rapports. Non seulement à Constantinople et à Bucarest, mais aussi dans les villes de Roumélie, bien qu'elle n'eût pas jadis à se disputer la prédominance politique, puisque tous,



Philippopoli.

amis et ennemis, devaient s'incliner sous le Croissant, l'intelligence bulgare se divisait en nombre de petites églises.

Il existait deux camps principaux. Aussitôt après la création de l'autonomie et la mise sur pied du système administratif, chacun d'eux aspira naturellement aux emplois publics. Ceux-ci furent adjugés aux conservateurs, les évincés prirent alors la dénomination de libéraux ou radicaux.

En dehors de quelques formules banales de gouvernement, créées moins par nécessité que par l'ambition d'imiter les mœurs des grands pays, rien de bien distinctif au point de vue politique ne divisait les deux partis et ne justifiait les titres dont ils s'affublaient; l'observateur, en-deçà comme au-delà des Balkans, n'eût aperçu que le conflit ordinaire entre gens satisfaits et ceux qui attendent leur tour, sans la question de l'Union avec la Bulgarie.

Les instructions de Saint-Pétersbourg aux agents russes à Philippopoli leur donnaient le champ libre. C'était en substance : battre en brèche le pouvoir d'Aleko-Pacha si celui-ci manifestait des velléités anti-russes, maintenir dans le pays une certaine agitation favorable à la Russie, jusqu'au moment où les circonstances européennes et la situation même de la Bulgarie permettraient d'opérer le mouvement décisif de l'Union.

C'était une affaire de longue haleine sans doute, mais la solution n'était pas douteuse.

Chez certains Russes, peut-être par l'effet d'une compression morale, politique et administrative, existe un certain goût inné pour la lutte sourde, la guerre d'intrigues où ils déploient autant d'ardeur qu'ils dépenseraient de bravoure sur le champ de bataille. Aussi en Roumélie comme en Bulgarie, les consuls, les officiers russes placés en observation, ne se ménagèrent ni en plans mystérieux, ni en démarches souterraines, ni en alliances, ni en défections.

Au début, les conservateurs sont au pouvoir, mais le consulat russe gouverne. Aucune mesure administrative de quelque importance n'est appliquée sans être approuvée par lui.

Cette situation finit par rendre les rapports pénibles. De Constantinople, on écrit au gouverneur de veiller sur les agissements russes. Les consuls d'Angleterre et d'Autriche lui signalent tous les faits d'intrusion injustifiée de la Russie dans les affaires du gouvernement. Aleko croit sa dignité blessée. Mécontent des membres de son gouvernement trop influencés par le consulat russe, il se retourne vers l'opposition libérale.

Celle-ci, pour combattre ses adversaires, avait lancé déjà le mot d'ordre de l'Union, mais sans grand succès.

Aleko cependant installe les libéraux à la place

des conservateurs. On se tait alors sur l'Union, pour laquelle on admet toutes les raisons d'ajournement.

Les relations des libéraux avec le consulat de Russie n'eurent pas le même caractère que celles des conservateurs. Tous les fonctionnaires russes qui se succédèrent à Philippopoli : le prince Tzeretenev, Arseniev, Krebel, Sorokine, penchaient plutôt vers le groupe des conservateurs, tandis qu'à Sofia, la Russie avait plus de tendresse pour les libéraux.

Aussi les libéraux de Roumélie se méfiaient-ils.

L'année 1884 arriva. C'était l'époque du changement de gouverneur. La Russie tenait à avoir une créature plus complaisante qu'Aleko. Elle désigna Gavril-Pacha, secrétaire de ce dernier. Il fut accepté. Il savait ce qu'il devait à la Russie et ne travailla pas contre elle.

Les conservateurs n'avaient pas perdu leur temps cependant. Tombés du pouvoir, ils avaient ramassé le drapeau de l'Union qu'ils agitaient devant les populations. La Russie les laissait faire, à cette condition qu'elle seule déciderait le moment où cet événement devait éclater. C'était entendu.

Les conservateurs, grâce à leur drapeau unioniste, réoccupèrent leurs places. Ce fut au tour des libéraux, maintenant, qui, battus, crièrent de tous côtés : Où est donc l'Union promise par les candidats conservateurs ?

On interrogeait le consul de Russie. Mais celui-ci répondait toujours : Attendez ! En effet, la Russie avait réfléchi que l'opération de l'Union profiterait surtout, à qui ? Au prince de Battenberg, et comme ce dernier devait être sacrifié à la première occasion, l'Union était donc encore une fois inopportune. Dans leur impatience, les libéraux se pénétraient, de plus en plus, de l'idée que la Russie leur était personnellement hostile et dans leurs réclamations perçait une pointe de déception et de reproches à l'égard de cette dernière.

Ils ne se décourageaient pas toutefois, et menaient l'agitation méthodiquement. Le vieux levain de conspirateurs, acquis, dans les quinze dernières années surtout, par les révoltés contre l'autorité ottomane, reparaisait avec force mais modifié par suite des nouvelles circonstances.

Jadis, on avait à redouter la potence, on se cachait ; maintenant, rien n'empêchait de travailler en toute liberté, de crier, de s'assembler, d'agiter le pays.

La guerre contre le gouvernement au nom de l'Union, bien qu'inconstitutionnelle, mettait ce dernier dans un grand embarras, puisque lui-même, dans l'opposition, s'était servi des mêmes armes que ses adversaires. Ceux-ci procédèrent toutefois avec plus d'énergie et plus d'habileté. Leur action s'étendit même au-delà des frontières de la Province. Créée par l'Europe, comment celle-ci ne s'intéresserait-elle pas

à son sort? Ils lancèrent un peu partout un long manifeste, qui passa d'ailleurs inaperçu, dans lequel ils firent valoir les raisons qui rendaient l'Union avec la Bulgarie chère aux Rouméliotes.

C'était le procès du régime autonome. On se plaignait du chiffre exagéré de la redevance à payer annuellement à la Turquie, on critiquait amèrement les lenteurs administratives de la Sublime Porte qui n'arrivait jamais à sanctionner les lois votées par l'Assemblée provinciale concernant l'état civil, les titres de propriété, les hypothèques, la caisse des orphelins. L'œuvre législative n'avait de cette façon aucune portée. Un point surtout excitait les protestations des libéraux : la composition de l'assemblée provinciale, cinquante-six membres, dont dix de droit, trente-six nommés par le suffrage direct et dix par le gouverneur général. Cette dernière stipulation du Statut mettait, suivant eux, l'Assemblée à la dévotion du gouverneur et empêchait toute manifestation sincère de l'opinion publique. Il ne faut pas oublier que les signataires du manifeste étaient les chefs de l'opposition.

La campagne à l'intérieur fut menée encore avec plus de vigueur. Dans les villes, dans les villages, partout on comptait des affiliés du comité central qui siégeait à Philippopoli. La propagande était des plus actives dans la province. On démontrait que les conservateurs, qui étaient au pouvoir, avaient renié leurs engagements, et l'on disait même déjà tout haut qu'ils étaient à la solde de la Russie.

On créait des journaux qui passaient au crible les moindres actes des directeurs et de Gavril-Pacha. Ceux-ci répondaient à ces attaques violentes, comme ils pouvaient, empêchant par ci une réunion, poursuivant par là un journal, mais surtout épurant impitoyablement toutes les administrations et la milice et cassant tout employé ou officier soupçonné de relations avec les gens du parti libéral.

Malgré cela, la propagande anti-gouvernementale et unioniste portait ses fruits, principalement dans l'élément militaire où le mécontentement régnait depuis longtemps.

Sous le gouvernement d'Aleko-Pacha, l'armée de la province, qu'on appelait milice, avait déjà subi une crise. Un certain nombre d'officiers russes y avaient été appelés au début, afin d'inculquer l'esprit militaire à cette institution, qui comptait une douzaine de mille hommes. On conçoit que leur présence ne plaisait qu'à moitié à la Porte et à son représentant Aleko. Celui-ci s'arrangea de façon à éliminer, autant que possible, l'élément russe, et ce fut un des actes qui perdit le plus le gouverneur dans l'esprit du gouvernement de Pétersbourg.

Des officiers bulgares remplacèrent les Russes. Avec ces derniers, les officiers rouméliotes s'entendirent. Mais lorsque Gavril Pacha, tout à la dévotion de l'influence russe, arriva au pouvoir, il se livra à l'opération contraire de celle de son prédécesseur. Des

officiers russes furent rappelés et remplacèrent un assez grand nombre de Bulgares devenus suspects, surtout depuis que l'opposition libérale cherchait à recruter des partisans dans les rangs de la milice.

Officiers bulgares cassés et officiers rouméliotes en service restaient en communion d'idées et en relations journalières. Nombre d'entre eux éprouvaient déjà, comme leurs collègues de l'armée bulgare, un sentiment de jalousie inavouée à l'égard des cadres russes. Il semblait à ces jeunes officiers, pour la plupart ignorants, que les quatre ou cinq années de présence des officiers russes, tant en Bulgarie qu'en Roumélie, suffisaient pour donner à l'armée bulgare l'esprit militaire et la science. Ils acceptaient encore l'incorporation de quelques instructeurs russes, mais les cadres subalternes se sentaient froissés maintenant de voir, à leur place ou à côté d'eux, d'autres lieutenants, d'autres capitaines, qui leur bouchaient l'avancement.

Tout cela ne se disait pas à haute voix. Les Russes, hier encore libérateurs, n'étaient pas encore des intrus et des paroles, trop vives ou trop explicites sur leur compte, n'eussent pas rencontré beaucoup d'approbateurs, mais les germes de désaffection entre Rouméliotes et Russes étaient visibles.

Une autre cause de froissement existait dans la question du haut commandement de la milice. La Porte avait nommé, dans ces emplois supérieurs, des officiers étrangers à son service : des Allemands,

des Polonais, un Français même. On n'aimait pas beaucoup non plus cet autre élément étranger, encore moins sans doute que les Russes avec lesquels on avait plus d'affinités.

Par surcroît, l'élément civil et l'élément militaire vivaient dans une étroite intimité. Tous ces soldats et officiers sortis des rangs du peuple quelques années auparavant subissaient toujours, à un haut degré, l'influence de leur ancien milieu.

Presque tous avaient des parents et des amis parmi les agitateurs qui proclamaient la cause de l'Union comme cause sainte. Dans les cafés de la ville, en province, lorsqu'ils partaient en congé, on leur montrait facilement la tête contre l'état de choses actuel, contre ce gouvernement qui ne faisait rien.

La propagande unioniste, anti-gouvernementale pouvait donc se flatter d'avoir dans la main une grande partie de la milice. De là à perpétrer un mouvement, avec la complicité de cette dernière, il n'y avait qu'un pas.

Le consulat de Russie à Philippopoli se composait à cette époque, c'est-à-dire au commencement de 1885, d'un agent M. Igelstrom, et d'un attaché militaire. Il suivait attentivement les progrès de la propagande unioniste.

Son attention était surtout éveillée par les menées du consul anglais le capitaine Jones, qui sans aucune réserve diplomatique, manifestait violemment en

toute occasion son antipathie envers la Russie. Prodiguant habilement conseils et argent, il avait fait de sa maison un foyer d'intrigues.

Pendant toute l'année 1885, il y eut ainsi entre Saint-Pétersbourg et Philippopoli un échange d'avis et d'instructions tant soit peu contradictoires. Les proportions considérables de l'agitation ne permettaient plus d'espérer qu'elle s'arrêterait en chemin. Le cabinet russe se demandait alors s'il soutiendrait le mouvement au lieu de chercher à l'enrayer. Dans l'une ou l'autre alternative, il craignait de se compromettre.

Il était aussi harcelé par les conservateurs, membres du gouvernement, qui voyaient le danger croître chaque jour et qui, à chaque instant, s'adressaient au consulat en lui disant qu'il n'y avait plus à tergiverser et que si le gouvernement russe, si eux conservateurs, ne voulaient pas voir le mouvement aboutir et se tourner contre eux deux, le moment était venu d'agir et d'enlever aux libéraux leur drapeau en proclamant eux-mêmes l'Union avec la Bulgarie.

Les conservateurs affirmaient même que le gouverneur lui-même ne ferait pas d'opposition; mais la Russie, sans compter les raisons que nous connaissons relatives au prince Battenberg, craignait trop, à ce moment, d'engager sa responsabilité vis-à-vis de l'Europe en suivant ce conseil et d'entrer dans des complications auxquelles elle n'était pas préparée.

Le gouvernement de Gavril se contenta alors de lutter en désespéré contre la marée montante.

Les chefs du parti libéral, toutefois, ne se préoccupaient guère des indécisions de la Russie. Il leur venait du Consulat d'Angleterre des encouragements caractéristiques, et le capitaine Jones ne se gênait pas pour leur dire qu'ils avaient tout profit à opérer sans le secours de personne. On tournait aussi ses regards vers Sofia. Dix fois pendant le cours de 1885, les conspirateurs eurent des entrevues avec le prince Battenberg et Karavelof. Dix fois, ils vinrent à Sofia, leur chef, le Dr Stransky en tête, annoncer que tout était prêt et que cela éclaterait incessamment.

Nous avons laissé plus haut, à la fin de 1884, le Prince et Karavelof s'observant mutuellement. Le Prince, dans son découragement, avait bien souvent songé à ce mouvement de la Roumélie. Peut-être serait-il une porte de sortie aux difficultés de sa situation, mais l'affaire était trop grosse pour s'y embarquer à la légère, et puis on lui avait si souvent parlé de cette Union qu'il n'y croyait plus.

Quant à Karavelof, il recevait les délégués roumélistes selon son humeur. Tantôt il leur donnait des encouragements, tantôt, au contraire, il les jetait à la porte, les morigénant, leur criant (on ne se gêne pas entre Bulgares) : « Vous allez me créer des ennuis avec votre Union. J'en ai assez comme cela, allez vous promener ! »

Au fond, ces incohérences de langage qui choquaient les délégations de Philippopoli reflétaient le dilemme qui agitait son esprit. En mêlant son nom à la proclamation de l'Union, il passait, il est vrai, grand citoyen, mais il risquait aussi de se brouiller avec la Russie.

VIII

Avant l'orage. — Le Prince de Bulgarie prend la direction du mouvement unioniste. — L'émeute. — Victoire facile. — Un pacha tourné en dérision.

Les faits se précipitèrent en Roumélie. Déjà, le 14 mai, jour de la fête du Sultan qui coïncidait avec l'anniversaire du supplice d'un patriote bulgare, Botef, pendu à Sofia en 1867, on manifesta et on voulut enlever le pavillon turc placé devant la demeure du gouverneur. Celui-ci prit des mesures d'ordre qui firent accuser le gouvernement de trahison à la cause bulgare.

Au mois d'août 1885, le besoin d'argent pressant, on envoya pour le recouvrement des impôts quelques bataillons sur le dévouement desquels on pouvait encore compter, accompagner les percepteurs dans les villages récalcitrants. On les reçut à coups de fusils.

La situation était telle que Gavril revint hâtivement de Constantinople où il était en congé. La Porte

l'engagea à prendre des mesures énergiques, mais que faire avec une milice gagnée d'avance à la cause de la révolution? Il trouva la ville très agitée. Des milliers de paysans formaient des rassemblements non loin de la capitale. Le préfet Dmitroff était leur prisonnier.

Le gouverneur, d'accord avec son conseil privé et son conseil permanent, ordonna enfin l'arrestation des principaux chefs; mais il était trop tard.

Le dernier jour, sous la menace des événements, les directeurs du gouvernement tentèrent une dernière démarche au consulat de Russie : « Proclamons l'Union nous-mêmes ou nous tombons! » — On reçut comme réponse de Saint-Pétersbourg : Ordre de rester indifférent devant les événements.

On avait pesé le pour et le contre là-bas. Qu'importait la chute des conservateurs! Il serait toujours temps, croyait-on, de ratifier l'Union et on ne se serait pas compromis vis-à-vis de l'Europe, car si de graves événements s'en suivaient, que ferait-on? Était-on prêt à la guerre? Non! mieux valait donc s'abstenir.

Il était possible, il est vrai, que Battenberg recueillît un regain de popularité, mais ne pouvait-il pas tout aussi bien se casser le cou dans cette aventure?

On n'embrassait pas alors à Pétersbourg toute la portée du coup que l'abstention allait porter à l'influence russe en Bulgarie.

Pendant ce temps, une délégation de Rouméliotes était partie à Schoumla, au camp de l'armée bulgare réunie pour les manœuvres d'automne. Le Prince la reçut sous sa tente, d'où la vue s'étendait sur les sombres collines, assises de l'ancien camp retranché.

— Monseigneur, lui dit-on, nous venons vous remettre encore une fois un mémoire sur la situation en Roumélie. Le mouvement que nous vous avons tant de fois annoncé est imminent. Nous vous donnons notre parole qu'il éclatera avant quatre jours. Tout est prêt. Nous venons vous supplier de vous joindre à nous et d'affirmer par votre présence à Philippopoli le fait accompli; l'armée et le peuple sont d'accord.

— Je suis touché, répondit le Prince, de votre patriotisme. Vous savez bien que l'Union des deux pays n'aura pas de plus chaud défenseur que moi. Mais, je dois vous déclarer que je considère cet événement comme inopportun. Vous aurez l'Union, je vous en réponds, mais attendez, Sinon, vous me placerez dans la plus fausse des positions; car vous ignorez que, cet été, j'ai eu une conversation avec M. de Giers. J'ai reçu la promesse qu'il interviendrait auprès du Tsar pour faire revenir ce dernier sur ses idées à mon sujet, mais par contre, j'ai dû promettre que tout resterait tranquille en Roumélie. Que ne me reprocherait-on pas, si vous donniez suite à votre projet?

Mais ce langage ne put en rien convaincre les délè-

gués. Ils refusèrent de donner la promesse que l'action serait suspendue. Toutefois, le Prince les laissa partir sans croire lui-même à la réalité de leurs paroles. Au déjeuner, auquel assistait Karavelof, Battenberg ne paraissait nullement préoccupé de cet incident. Cependant il dit à son ministre au moment du café : « Ah ! j'ai reçu encore des Rouméliotes. Comme auparavant, ils m'annoncent que cela va éclater. Ils m'ont remis un mémoire à ce sujet, vous le trouverez sur mon bureau, dans l'autre tente. » — Peu de temps après, Karavelof avait le manuscrit entre les mains.

« Ah ! je connais cela, dit-il, ce n'est rien, ne vous en préoccupez pas ; je vais leur parler et leur faire entendre raison. »

Le lendemain, le Prince partait pour Varna, où il possédait un chalet sur le bord de la mer. Dans la journée, on lui remit une dépêche ainsi conçue : « Cette affaire est beaucoup plus sérieuse que nous ne pensions. J'ai absolument besoin de vous entretenir. Je serai demain à Varna. Karavelof. »

Le Président du Conseil avait en effet causé avec ses amis de Philippopoli. On lui fournissait les preuves de la complicité en masse de la milice. Il fallait être convaincu. Karavelof envisagea tout de suite sa situation vis-à-vis de la Russie. La réussite du mouvement était certaine. La Russie bouderait, la situation du Prince deviendrait de plus en plus irrécyclable. Mais on le sait, il ne solidariserait cer-

tainement pas sa position avec celle du Prince, lorsque le moment serait venu de se prononcer. Il étudierait plus tard la conduite à tenir. Le mieux était de profiter de cette occasion qui, en tous cas, augmenterait considérablement sa renommée.

Le Prince, lui, en apprenant de la bouche de son ministre que l'heure de la décision allait sonner, passa quelques heures dans une terrible hésitation. Se mit-il en communication avec Sir Lascelles, le représentant de l'Angleterre à Sofia? Lui demanda-t-il avis? Toujours est-il qu'il ne pouvait rester en place; il avait besoin d'être seul, au grand air, pour réfléchir aux conséquences décisives pour son trône, pour sa vie, peut-être, de l'acte auquel il devait adhérer. Il se fit conduire sur le bord de la mer et il resta là deux heures, perdu dans la contemplation des flots, se parlant à lui-même, laissant parfois échapper des exclamations qui étonnaient son cocher, un jeune tartare seul témoin de cette scène.

Les réflexions du Prince tournèrent dans ce cercle, selon les confidences qu'il fit plus tard. « Si je m'oppose à l'Union, en ne me rendant pas à Philippopoli, je suis chassé par le peuple, qui m'appellera traître. Puis-je au moins espérer que l'on m'en saura gré à Pétersbourg? Hélas, on me laissera avec ma courte honte. Si je ne résiste pas, le pays est doublé, je me trouverai en face d'autres hommes, qui me faciliteront ma tâche peut-être plus que ceux de la Bulgarie. En tous cas, je pourrai établir une pondération entre les

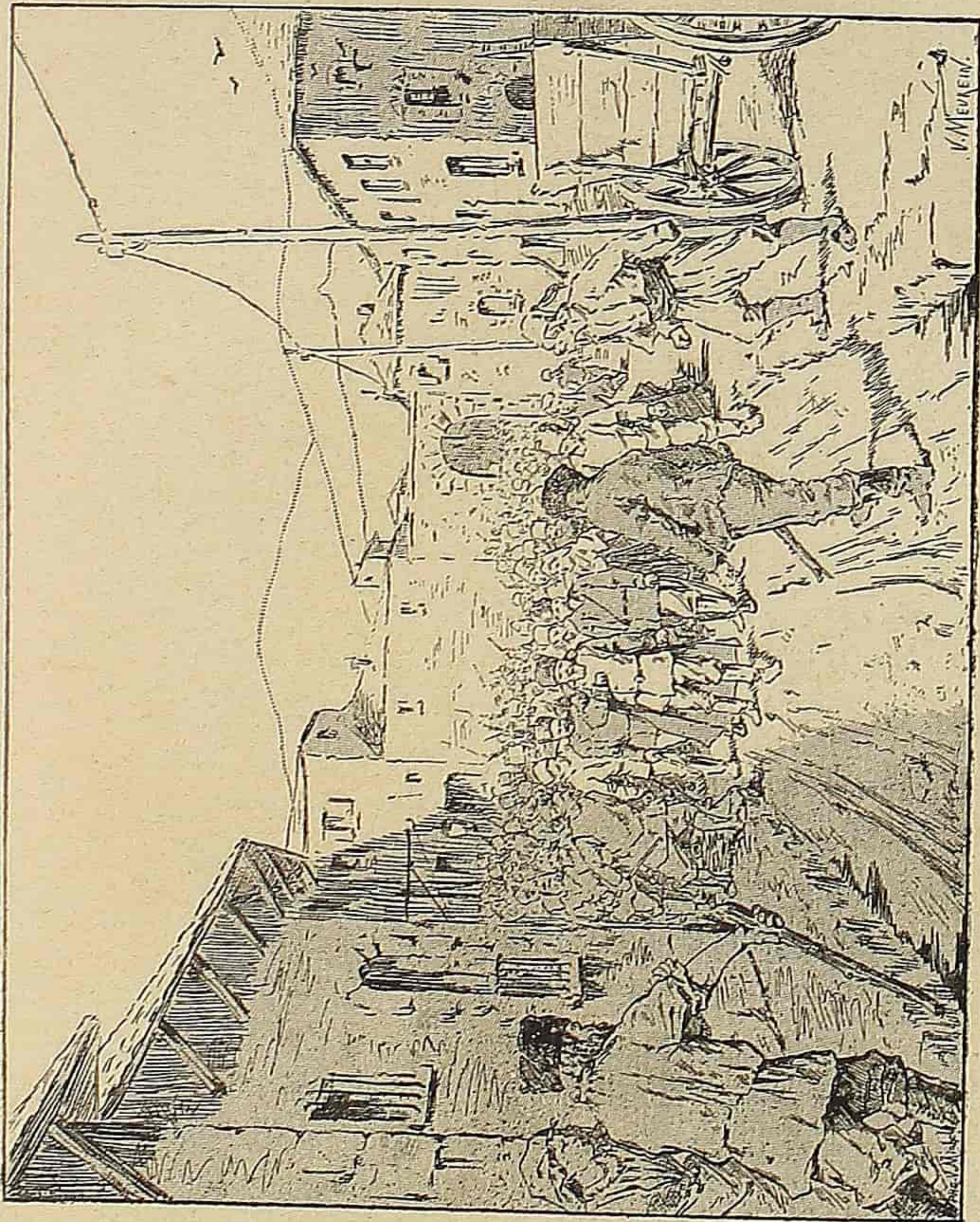
deux éléments bulgares et rouméliotes. Ma popularité deviendra immense. La Russie et l'Europe se soulèveront peut-être contre moi; eh bien, tomber pour tomber, je préfère la seconde manière à la première. Allons! »

Il appela Karavelof. On fit sur le champ les préparatifs pour se rendre en Roumélie.

A Philippopoli, le 17 septembre au soir, on apprit que l'arrestation des chefs du mouvement et d'un certain nombre d'officiers serait opérée au matin par une escorte de gendarmes restés fidèles. Toute la nuit, on fut sur pied au Konak. De leur côté, les émeutiers s'assemblaient, prenaient leurs dernières résolutions. Que risquaient-ils d'ailleurs? La milice étant dans leurs mains en partie, un conflit n'éclaterait pas. L'acte, sans nul doute, entraînerait des conséquences très graves pour eux et pour le pays. C'était le premier anneau d'une chaîne d'événements qu'ils allaient souder; mais, en lui-même, l'enlèvement du Pacha n'offrait pas de dangers sérieux.

Au signal d'une fusée tirée d'une des collines sur lesquelles est appuyée la ville, les compagnies de la milice, sous la conduite de leurs officiers, se dirigèrent vers le Konak. Une foule de civils se joignirent à eux; il n'y avait plus de rangs, mais un mélange d'uniformes et de costumes bourgeois.

Toute cette masse d'hommes résolus, grondant dans la demi-obscurité, dévalant comme un torrent les rues



Le gouverneur ture est chassé par la population de Philippopoli.

étroites, raboteuses, atteignit bientôt les environs de la maison du gouverneur, simple bicoque, séparée de la rivière, la Maritza, par un jardin.

Par les deux portes, l'une du côté de la ville donnant accès dans une grande cour bordée de petits bâtiments occupés par des bureaux, l'autre, près du pont, aboutissant par un chemin étroit à la même cour, l'émeute fit tumultueusement son entrée. Les gendarmes de service furent noyés dans le flot humain, quelques-uns s'élançèrent en avant pour prévenir le gouverneur. L'habitation gouvernementale ne se composait que d'un rez de-chaussée précédé de quelques marches, et se distinguait à peine des bâtiments contigus. En se dirigeant vers ce pavillon, la masse éprouva le besoin de s'exciter. On savait que la résistance serait nulle; cependant, on criait, comme pour s'étourdir; des apostrophes partaient de toutes parts, favorisées encore par le jour douteux, qui permettait aux plus timorés de se prononcer sans crainte.

Les meneurs, les premiers, pénétrèrent dans le vestibule, sur lequel de chaque côté s'ouvraient cinq ou six portes. — Où est Gavril Pacha? crièrent cent voix.

Des crosses de fusil résonnèrent sur le parquet. Quelques officiers mirent l'épée à la main.

Une poussée se produisit. On se bousculait à l'entrée d'une porte.

Gavril était là, connaissant son sort à la première nouvelle lui annonçant la révolte de la milice.

Aucune résistance n'était possible. L'attitude des émeutiers, quoique menaçante, n'avait d'ailleurs rien de dangereux. Évidemment, ils ne voulaient tuer personne.

On parlait de tous côtés. D'une pâleur extrême, le pacha, au milieu de tous ces visages animés, qui se tournaient vers lui, essaya de prononcer quelques paroles, pour la forme, voulant faire comprendre aux insurgés la gravité de l'acte qu'ils commettaient, ses conséquences funestes, etc.

— Allez-vous en ! Allez-vous en ! Nous ne voulons plus de gouverneur turc. Vive l'Union ! Vive l'Union. Vive la Bulgarie !

Tous ces cris coupaient chaque mot du pacha. Vaincu, il se résigna.

— Faites atteler ma voiture, dit-il !

— Oui, c'est cela.

Mais on ne s'en tint pas au gouverneur. On apostropha plus violemment les autres personnes, les chefs du parti conservateur, qui entouraient Gavril : les véritables adversaires, ainsi que Drigalski le chef de la milice, homme détesté, sans autorité, qui fut durement traité par ses subalternes. Un moment, on agita la question de savoir si l'on devait l'arrêter. — Ah ! ce n'est pas la peine. Que peut-il nous faire ?

Une victoria à deux chevaux s'arrêta devant le perron. On entraîna Gavril, mais sans violence. L'émeute jusque là, assez digne et mesurée, commit dans l'enivrement de sa facile victoire une insulte inutile envers le représentant de la Sublime-Porte.

Une femme, parente d'un des émeutiers, se trouvait là, heureuse de jouer un rôle. Quelqu'un émit l'idée

de la faire monter dans la voiture à côté du gouverneur. Cette Théroigne orientale n'hésita pas.

Le kalpak sur la tête, le sabre en bandoulière, un revolver à la ceinture, elle s'assit à côté du vieillard au milieu des huées et consentit, dans son exaltation révolutionnaire peu généreuse, à servir d'instrument pour exciter les moqueries qui saluaient la voiture sur son parcours.

Ce martyrologe tragi-comique fut long pour le malheureux pacha, car on le promena ainsi dans toute la ville, plein de la honte d'être la risée de toute cette foule et de l'amertume de tout cet effondrement.

IX

Après le coup. — Entretiens du Prince avec son ministre Karavelof. — La Russie prend une attitude hostile. — Mauvais effet sur la population. — Le consul anglais au premier plan. — Battenberg n'attend plus rien de la Russie. — Le Sultan mécontent des Russes reste neutre. — Parade à la frontière turque. — Au Konak de Philippopoli. — Portraits de héros. — Indifférence au sujet des préparatifs belliqueux des Serbes. — Un ministre démocrate. — Les délassements du pouvoir. — Sombres pensées.

A peine entrés dans le nouveau palais si facilement conquis, mais néanmoins orné de lauriers, de trophées et de drapeaux, le Prince et Karavelof eurent un entretien.

— Eh bien ! nous y sommes ; qu'est-ce que nous allons faire ? dit le Prince.

Son visage n'exprimait plus l'anxiété comme dans les dernières heures du séjour à Varna. Le succès, le voyage triomphal à travers la Roumélie, la réception enthousiaste à Philippopoli, toutes ces belles choses se lisaient dans ses yeux. Il était heureux. Il renaissait à l'espérance.

— Mais à propos, que pensez-vous, dit-il à son ministre, de la présence du consul russe Ygelstrom et de l'attaché militaire Tchichanof à ma réception à l'entrée de la ville? C'est assez curieux. Qu'est-ce que cela veut dire?

— Fait sans importance pour nous, répondit Karavelof. Vous connaissez les Russes, leurs contradictions éternelles. Peut-être aux yeux de la population n'ont-ils pas voulu s'abstenir, pour ne pas dès le premier moment paraître s'opposer à ce qui vient de s'accomplir. Mais je crois qu'il ne faut baser aucun espoir là-dessus. Jusqu'à nouvel ordre, la Russie va nous battre froide mine.

Karavelof avait raison. L'affaire de Philippopoli, faite sans l'assentiment de la Russie, était le premier coup public, retentissant, donné par les Bulgares du nord et du sud à l'influence de leur protectrice.

Les événements surprirent les esprits en Russie. On accusa tout de suite les Anglais de les avoir préparés et le Prince de complicité avec eux. Le Tsar, alors à Copenhague, ordonna de réunir d'urgence un conseil composé de tous les personnages importants qui avaient passé par Sofia depuis quelques années, agents diplomatiques et généraux. Immédiatement après, on ordonna le rappel en Russie des officiers occupés en Bulgarie, et la radiation de Battenberg des cadres de l'armée russe.

Ces mesures étonnèrent les cabinets européens qui,

tout d'abord, avaient cru à la complicité de la Russie.

Cependant, on ne voulait pas désespérer à Sofia et à Philippopoli d'obtenir du Tsar l'assentiment des faits accomplis. Le Sobranié, réuni à la hâte, avait décidé l'envoi d'une députation à Copenhague, en tête de laquelle se trouvaient le métropolitain Clément, et Tontcheff, rouméliote, Vice-Président de l'Assemblée.

La première entrevue des Bulgares avec le ministre Giers fut, paraît-il, des plus orageuses. Celui-ci apostropha les délégués à leur entrée dans son salon, et traita les auteurs de la révolution de Philippopoli, d'imbéciles, de fous, etc. Les délégués courbaient la tête sous ces virulentes apostrophes, lorsque Tontcheff prenant la parole, répondit, sur un ton assez vif, que les Bulgares ne s'attendaient pas à être reçus et traités de cette façon, qu'ils n'étaient ni fous ni imbéciles, car l'acte du 18 septembre avait l'assentiment du peuple entier et que ce dernier ne pouvait être traité ainsi. Giers s'apaisa. Il les traita d'enfants.

Le lendemain, ils furent reçus par le Tsar. Lui aussi s'éleva vivement contre ce qui avait été fait. Aussi longtemps que Battenberg serait au pouvoir, le Tsar ne ferait rien pour la Bulgarie. Le souverain blâma la révolution du 18 septembre, mais il fut étonné d'entendre le langage d'un délégué, M. Guéchof, qui plaida la cause de la Révolution au point de vue éco-

nomique : La Roumélie, sans l'Union avec la Bulgarie, ne pouvait vivre.

Le Tsar comprit les considérations économiques qui militaient en faveur de l'Union mais il réitéra ses paroles concernant ses dispositions à l'égard du Prince.

Pour Battenberg, c'était donc bien fini cette fois. Sa condamnation était sortie de la bouche même du souverain autocrate.

Il n'avait plus à regarder en arrière. C'était maintenant à Constantinople, où les ambassadeurs des puissances allaient se concerter, qu'il importait d'avoir des amis.

Dès la première heure, ce fut de Londres que lui vinrent les encouragements. On lui disait de ne pas perdre courage, de persévérer, et le consul Lascelles recevait la mission de veiller sur le Prince, de l'entretenir souvent, de devenir enfin son confident. Aussi Lascelles ne quittait-il plus le Konak. On comprend si cette intimité avec l'Angleterre, affichée par le Prince comme une réponse à la mauvaise humeur de la Russie, exaspéra les agents russes.

Dans le premier moment, l'Agent autrichien fut réservé, puis l'assurance lui vint et il emboîta le pas à l'Anglais.

On exploita contre la Russie le rappel des officiers. La population ne pouvait pénétrer la raison diplomatique supérieure, qui déterminait la Russie à retirer ses officiers.

Ces derniers, en effet, eussent-ils pu participer à la lutte dans le cas où la Roumélie eût été envahie par la Turquie, puissance suzeraine? La population jugeait que la Russie retirait sa protection aux Bulgares à la veille d'un danger pour la Patrie. C'est du moins ce que les meneurs répandaient maintenant partout. En regard de la conduite de la Russie, ils ne manquaient pas de faire ressortir celle du prince Battenberg, qui, disaient-ils, avait vaillamment tout sacrifié pour venir sauver la Roumélie. Le prestige de ce dernier augmentait considérablement dans les deux provinces et celui de la Russie baissait en proportion.

Cette conséquence, la Russie ne la prévoyait pas aussi rapide, mais elle se consolait en pensant que la partie ne faisait que commencer. La première manche était au Prince, incontestablement.

La diplomatie russe, dans la période qui suivit le mouvement du 18 septembre, chercha à gagner la seconde, établissant ses calculs d'abord sur l'action de la Turquie, puis sur les résultats de la guerre serbe en perspective, et, en désespoir de cause, sur un pronunciamiento.

La Turquie fut avisée. Elle se déroba dès le premier moment non seulement parce que l'Angleterre pesait sur elle dans ce sens, mais aussi parce que de suite, le Sultan eut une vue très nette de la situation. En admettant qu'il intervînt en Roumélie pour faire reconnaître son autorité suzeraine, qu'advien-

drait-il? Autant qu'avant, sinon plus, la Roumélie serait livrée à l'influence russe. Les consuls de cette puissance gouverneraient le pays, comme on l'avait vu jadis. Grand merci! Il préférerait ne pas s'en mêler, quitte à voir la Roumélie retourner à la Bulgarie, sur laquelle d'ailleurs ses droits suzerains subsistaient toujours. Tel était le raisonnement du Sultan. Qui l'eût blâmé?

Quant à la conférence européenne, elle restait impuissante, après un mois d'efforts.

Cependant à Philippopoli, on ne pouvait connaître le fond de la pensée de la Sublime Porte. La Russie n'aurait-elle pas assez d'influence sur elle pour la décider un beau jour à l'action? Il fallait donc être sur ses gardes. Et dès le premier jour, le Prince s'occupa avec une certaine ostentation de l'organisation de la défense pour parer à une invasion éventuelle de la Turquie. Mais que pouvait-on faire dans ce dernier cas? Tirer quelques coups de fusil, tout au plus. On était perdu d'avance. La raison politique cependant commandait de chauffer l'enthousiasme patriotique de la population afin que tout ce développement de forces fit impression à Constantinople, non point tant sur la Porte que sur les puissances, qui hésiteraient à endosser la responsabilité d'un sanglant conflit.

On avait à peu près une cinquantaine de mille hommes à mettre en ligne, dont vingt mille de l'armée bulgare. Ceux-là surtout, encadrés entièrement jus-

qu'à ce jour par les Russes, comptaient comme de réels soldats, mais l'éducation de la milice rouméliote était médiocre.

Ces forces, pleines d'enthousiasme toutefois, formaient donc un ensemble disparate. A côté des soldats réguliers, on voyait des volontaires, des bourgeois, des paysans, qui arrivaient à Philippopoli armés de sabres, de piques, de bâtons. On distribuait autant de fusils que l'on pouvait et l'on dirigeait les bataillons constitués tant bien que mal, vers les points de la frontière les plus menacés.

On devait garder aussi certains autres endroits intermédiaires, de sorte que la nécessité de couvrir un front de plus de cent kilomètres affaiblissait encore la défense.

Autour de Hermanly, à la bifurcation du chemin de fer de Bourgas et du pont du Mustapha, sur la route d'Andrinople, on remua la terre, on éleva des redoutes, on creusa des retranchements, on organisa avec ostentation un service de campagne, et tout cela sous les yeux de l'armée turque qui, de l'autre côté du pont, attendait impatiemment de Constantinople l'ordre de marcher sur Philippopoli, ordre qui ne vint jamais, on sait pourquoi.

L'armée du Sultan passa ainsi à monter la garde un hiver rigoureux, non sans manifester par quelques coups de fusil, son impatience de rester l'arme au pied et son désir de se déployer dans les riches plaines de la Roumélie.

Pendant que dans toutes les capitales de l'Europe, on attendait avec une certaine anxiété les nouvelles de ce pays, qu'à Constantinople, les diplomates s'évertuaient à trouver une solution impossible, la vie du petit Konak qui abritait les nouveaux gouvernants suivait un cours des plus paisibles.

On était moins à son aise par exemple que dans le palais de Sofia. La bâtisse turque contenait bien un assez grand nombre de pièces, mais étroites, meublées assez pauvrement et contre les murs desquelles se cognaient une dizaine de grands gaillards, officiers et serviteurs de la suite, lorsqu'ils ouvraient leurs malles en couvrant les chaises, les tables et les lits de linge et d'uniformes bleus et rouges. Un désordre soldatesque régnait maintenant dans cette maison tranquille, où jadis, du temps de la domination turque, les femmes des pachas se dérobaient aux regards dans des recoins mystérieux ombragés par un petit parc charmant, actuellement délaissé et sauvage.

C'est dans une de ces petites pièces, dans lesquelles ne pénétrait qu'un demi-jour discret, que le prince Alexandre nous fit l'honneur de nous recevoir.

Le personnage qui occupait tant les chancelleries en ce moment, était assis à son bureau, sur lequel on voyait quelques photographies, une carte, un revolver au milieu de divers papiers.

Il parlait lentement, d'une voix agréable, et son regard doux, voilé devait plaire aux femmes, non moins que sa belle barbe châtaine. Il avait certaine-

ment grand air, sans morgue, et pouvait prétendre posséder sinon les qualités d'un souverain du moins celles d'un jeune et brillant officier.

Heureusement et brillamment doué par la nature, sous le rapport physique et intellectuel, le prince Alexandre était, en outre, bienveillant et affable. Sa haute stature, ses traits réguliers, sa physionomie aimable lui attireraient immédiatement les sympathies. Mais les qualités indispensables pour gouverner un peuple rusé, enclin aux conspirations, peu soucieux de la légalité et respectueux de la force, lui faisaient complètement défaut; ils ne savait pas inspirer la crainte, ni faire sentir une main de fer, sous un gant de velours. Il manquait également de volonté et de décision et ne cherchait pas à résister ou résistait trop mollement aux suggestions de ceux qui l'entouraient, surtout lorsque ces suggestions étaient de nature à flatter ses secrètes aspirations.

On lui reprochait également de ne pas avoir montré, dans maintes circonstances, toute la sincérité désirable et d'être plus enclin à recourir à des intrigues du palais, qu'à agir avec netteté et fermeté.

Les hésitations et les ménagements dont le prince avait trop souvent fait preuve, vis-à-vis de ses ministres bulgares, encourageaient ceux-ci à ne pas tenir suffisamment compte de son intervention. Au reste, cette condescendance du prince envers ses ministres trouverait son explication, dans la crainte où il était d'indisposer les membres du gouvernement bulgare

et de le porter ainsi à accueillir défavorablement les demandes de subsides pécuniaires que ses goûts de luxe et de dépense l'obligeaient à renouveler plus souvent, lorsque la mort de l'empereur Alexandre II eût tari la source des largesses dont le Tsar s'était, jusqu'alors, montré si prodigue à son endroit.

Notre conversation porta tout de suite naturellement sur l'évènement de la veille.

Il se plaignit en riant des ennuis de son aménagement; mais le devoir avant tout, et il avait considéré de son devoir de se rendre à l'appel des Rouméliotes. Il avait charge d'âmes maintenant et les difficultés étaient immenses, mais il avait confiance dans sa bonne cause qui était celle de son peuple. S'il parlait de la Turquie, il disait que tout en s'armant, il espérait qu'un conflit n'éclaterait pas et que la Porte ne s'engagerait pas dans une affaire dont la portée serait incalculable.

Et la Russie? A ce nom, il semblait que sa voix se ressentit d'une émotion intime, vraie ou simulée. « Pourquoi ne veut-on pas m'écouter à Pétersbourg? » Bien souvent, il répéta cette phrase, jusqu'au jour où il dit adieu à Sofia.

Ajoutons que, quelques instants plus tard, Sir Lascelles allait venir, comme à l'ordinaire et, pendant des heures, remonter le moral du souverain.

Une chose nous avait déjà frappé, c'est que l'unique préoccupation à Philippopoli se tournait vers la

Turquie. Personne ne s'inquiétait de la Serbie. On recevait bien de temps à autre des nouvelles et des avis sur ce qui s'y passait, sur les préparatifs de l'armée serbe dirigés contre la Bulgarie, mais personne n'y ajoutait foi. Le Prince partageait l'illusion générale. « Les Serbes nous attaquer? allons donc! Je ne peux croire, disait-il, assez naïvement, que Milan perpète une attaque contre moi. Ce serait *ignoble* de sa part. »

Toutes les forces du pays étant en Roumélie à soixante quinze lieues de la frontière serbe, une attaque de la Serbie à ce moment (première quinzaine d'octobre) eût fait tomber Sofia en vingt-quatre heures, et on n'osait guère envisager cette terrible perspective. On préférait ne pas croire à la guerre.

Le premier ministre Karavelof ne quittait plus le Prince. Il habitait une petite chambre à côté de celle du souverain. Si l'on ne connaissait ce qui se cache de part et d'autre derrière les effusions réciproques des deux personnages, l'intimité présente, la solidarité apparente des intérêts feraient illusion.

Karavelof ne s'était pas laissé envahir par l'orgueil. Un coin n'importe où, un matelas par terre lui suffit. Il ne traînait avec lui ni domestique, ni garde-robe somptueuse. A quoi bon? Il gardait dans toutes les circonstances son costume de drap jaune. Ce n'était pas élégant. Il s'en moquait et il prouvait ainsi à

ses amis que le pouvoir ne l'avait pas gâté et qu'il était resté un vrai Bulgare.

Ici, le ministre ne gouvernait pas grand'chose. C'était son ami le Dr Stransky, un des principaux promoteurs du mouvement, qui administrait les affaires de Roumélie à Sofia tandis que Tzanof, le ministre des affaires étrangères, voyait les Agents des puissances et leur remettait force documents pour leur prouver que les Bulgares avaient accompli le plus saint des devoirs. A part quelques réceptions de délégations de citoyens et l'envoi ou la réception de quelques députations, on pouvait donc lire, fumer et jouer, en buvant du thé, sans être dérangé.

Nos héros, sans autre souci de leur équipée qui troublait et enlevait le sommeil aux hommes politiques ou financiers de l'Europe, se livraient ainsi à un doux farniente !

Karavelof toutefois causait avec les visiteurs et leur expliquait la situation. Sa figure, d'une mobilité extrême, est encadrée par une barbe noire, broussailleuse, inculte. Ses yeux très vifs s'attachent à vous avec un point d'interrogation. Avant que vous ayez achevé votre question, le ministre a déjà commencé à répondre, dans un mélange d'anglais, d'allemand et de français.

Il saisit votre pensée au vol. Sans qu'il laissât échapper la sienne entièrement, on pouvait cependant facilement comprendre, d'après certaines réti-

cences, que la joie du succès ne lui avait pas enlevé la perception de sa fausse position. Placé entre le Prince que l'affaire de Philippopoli venait de rendre populaire et la Russie, obligé de soutenir maintenant le premier comme un complice, il était disposé cependant à tout faire pour ne pas s'aliéner irrémédiablement la seconde. Aussi paraissait-il insister beaucoup sur sa non-participation à l'événement, dans l'espoir que cela lui serait compté par la Russie. Il avait dû accepter un fait accompli, voilà tout.

L'entrée du Prince dans la chambre interrompit l'entretien.

— Venez-vous vous promener à cheval, Karavelof?

— Volontiers, Altesse.

Quelques minutes plus tard, ces deux hommes, qu'on traitait en ce moment à Pétersbourg de conspirateurs, sortaient dans la cour. Sous les pas d'homme de six pieds du Prince, le vieux bois du parquet craquait et résonnait du bruit des éperons. L'Altesse s'arrêtait sur les marches de l'entrée, bien campée dans sa longue tunique verte.

Le Prince était trop grand pour la porte étroite et le plafond, trop bas, semblait lui tomber sur la tête. La compagnie de garde, alignée en face, présenta les armes. « Bonjour, mes braves », dit le Prince.

La troupe répondit en poussant un hurrah! et le jeune gouvernant, qui venait de doubler la superficie de sa principauté, d'acquérir neuf cent mille nouveaux

sujets, héritage de millionnaire, qu'il aurait peut-être bien échangé contre un sort plus modeste mais assuré, s'en alla, parlant sur le même ton familier, sans arrière pensée apparente, à son ministre qui, à côté de lui, sur un petit cheval blanc, l'écoutait et calculait peut-être lui, vieux routier, sous les longues ailes de son chapeau noir, la distance qui les séparait tous deux de l'abîme.

Il s'agissait toujours pour ce dernier de faire, le moment venu, un formidable bond en arrière. L'occasion ne se présenta que l'année suivante.

On poussa naturellement de chauds vivats sur leur passage; on agita les kalpaks. Nos deux promeneurs étaient considérés comme les sauveurs de la patrie.

X

Sauveurs de la Patrie. — Le peuple vainqueur. — Amour-propre d'auteur. — On peut se passer de la Russie. — Les conjurés. — Leurs carrières. — Ils deviennent les ennemis les plus acharnés de la Russie. — Le vertige des grandeurs. — La Maritza. — Dans la rue. — Bulgares et Turcs.

Les sauveurs ne manquaient cependant pas en ville, car tout le monde, sauf les habitants turcs et les grecs, éprouvait le même sentiment de fierté et chaque citoyen ne doutait pas que, grâce à lui, le pays venait d'être tiré des fers de l'esclavage.

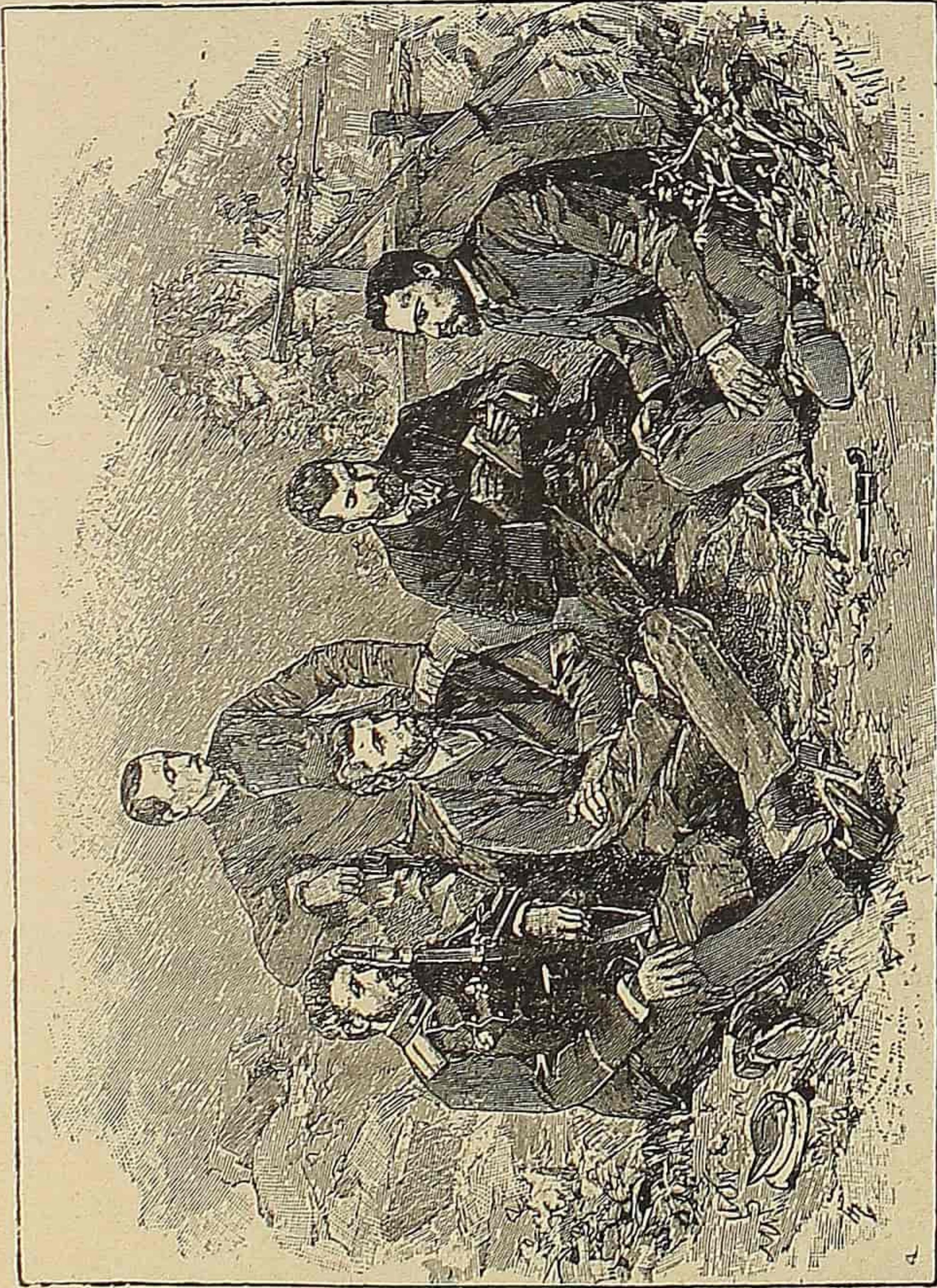
Au jardin public, dans les cafés, on s'accostait, non plus comme jadis avec un air de conspirateur, mais gaiement; on tirait de sa poche les avis, la proclamation du nouveau gouvernement. On y parlait de la tyrannie turque, de l'ère de liberté qui venait de s'ouvrir. Ces grands mots faisaient leur effet.

Chacun portait un lion de la Bulgarie en cuivre sur son kalpak ou sur la poitrine. On se passait les photographies qui venaient de paraître. La principale

représentait les chefs des conjurés, assis en groupe à la turque, écrivant et se consultant. La légende disait que c'était la réunion qui avait été tenue secrètement quelques jours avant le mouvement, dans un village des environs de Philippopoli, réunion dans laquelle on avait arrêté les dernières dispositions.

Les conspirateurs étaient tous des jeunes gens, les chefs du parti libéral. Devant l'appareil, ils semblaient poser un peu pour la postérité. Il n'en est pas moins vrai d'ailleurs que les principaux d'entre eux jouèrent encore un rôle considérable dans la suite des événements.

Auteurs exclusifs de la révolution de Philippopoli, en dépit de la Russie, ils veillèrent depuis ce temps, avec un soin jaloux, sur le développement de leur œuvre. Ayant réussi sans la Russie, ils prirent de l'audace. On pouvait donc se passer d'elle? Était-elle donc si indispensable à l'existence du pays? Peu à peu ce qui ne se présentait à leur esprit qu'à l'état de question se transformait en axiomes positifs. Puis, au fur et à mesure des événements, ils creusaient plus avant cette idée que non-seulement l'ancienne protectrice n'était plus indispensable, mais que tout appui venant d'elle revêtait un caractère dangereux pour eux-mêmes, car les événements les élevaient eux, leurs amis, toute une nouvelle couche d'individus, aux fonctions, aux honneurs, à la fortune, et qui sait si un retour quelconque de la Russie eût maintenu ce que l'on venait de gagner?



Les chefs du mouvement rouméliote.

Ces gens devinrent ainsi les plus fermes soutiens de Battenberg et c'est en grande partie à cause d'eux que tous les efforts de la Russie pour rétablir

son influence depuis cette époque échouèrent piteusement.

Voyons les principaux :

Voici Stoianof. Un Bulgare du nord de la Bulgarie, venu en Roumélie pour travailler avec ses frères en politique. C'est un fanatique.

A quatorze ans, il gardait les moutons chez son père. Un beau jour, las de sa condition servile, il s'enfuit à Routschouk ; le hasard le conduisit chez un pauvre instituteur bulgare, qui, moyennant quelques services domestiques, ouvrit l'intelligence de l'ancien pâtre. Celui-ci lui apprit à lire et à écrire. Il entassa en quelques années dans son cerveau, jusqu'alors inculte, des notions générales un peu sur tout. Il dévora tous les livres russes qui lui tombèrent sous la main.

Il avait vingt ans en 1878. Il fit son devoir pendant la guerre turco-russe, et après commença à écrire, pour soutenir le parti de Karavelof. Violent, plein de verve, il était un peu le Rochefort de la Bulgarie. Sa participation au mouvement de la Roumélie devait lui tracer une nouvelle voie. Jusqu'alors, on ne le connaissait que comme un fougueux pamphlétaire ; mais les événements le rapprochèrent du souverain. Celui-ci comprit le parti qu'il pouvait tirer de cet homme, de même que de ses compagnons. Il les flatte, les combla d'honneurs, les entraîna après l'affaire de Philoppopoli en Bulgarie. Stoianof vécut

dès lors dans l'atmosphère du pouvoir. Il ne le quitta plus. Après Battenberg, il s'attacha à Stamboulof, puis au prince Ferdinand, sous lequel le petit pâtre fut nommé Président de la Chambre, continuant sous ces régimes son opposition anti-russe, dont la genèse se produisit comme nous le disons plus haut.

Deux ou trois autres jeunes gens, les Risoff, les Dimitrieff accompagnaient Stoianof, Stransky, puis Nikolaïeff, Moutkourof, officiers de la milice, et Panitza, officier bulgare, celui qui eut une fin si tragique sous le prince Ferdinand.

Le capitaine Nikolaïeff, bulgare de Bessarabie, avait vécu quelque temps en Russie. On ne le remarquait pas pour ses capacités militaires, mais il était plus âgé que ses collègues en révolution et imposant par sa taille, dominée par une grosse tête chauve et une physionomie bon enfant. Battenberg l'appela auprès de lui. Il avait besoin d'hommes et de militaires surtout pour contre-balancer les tendances russophiles de ceux qui l'entouraient à Sofia. En quelques jours, le capitaine Nikolaïeff devint lieutenant-colonel, commandant en chef les armées de Roumélie, soit vingt ou trente mille hommes.

Moutkourof, son camarade, eut un sort à peu près analogue, bien que ses capacités fussent encore inférieures à celles de Nikolaïeff.

On comprend combien un pareil coup de fortune, une élévation aussi subite devaient agir sur le moral de ces hommes. Entre la Russie qui s'éloignait du

pays et **Battenberg** qui les grisait d'honneurs, pouvaient-ils hésiter? Lorsque ce dernier quitta le pays, en 1886, il les laissa avec Stamboulof, aux premières places, affermis dans leur résistance contre la Russie, habitués depuis longtemps déjà à ne plus redouter un retour de cette puissance, qui les aurait délogés de leur Olympe.

Et quand Stamboulof, passé régent, remplissait plus tard les administrations civiles de gens à lui, Nikolaïef et Moutkourof, ce dernier devenu ministre de la guerre et beau-frère de Stamboulof, bouleversaient les armées bulgare et rouméliote réunies.

Le rêve des Mille et une Nuits qu'ils avaient réalisé dans leur carrière, hantait l'esprit de tout soldat bulgare. Les parvenus furent bons princes, et après la guerre serbo-bulgare et l'expulsion de l'armée des officiers accusés de russophilisme, les avancements devinrent prodigieux. De simple soldat, selon le degré de son enthousiasme pour la cause de Battenberg d'abord, et pour celle de Stamboulof ensuite, on passa facilement lieutenant, capitaine ou commandant de régiment.

C'est ainsi que du bas de l'échelle au plus haut, l'armée bulgare tomba plus tard sous la main des deux organisateurs du mouvement de Philippopoli, qui, dès ce moment, furent rejetés par la force des circonstances et par la puissance de leurs intérêts matériels, dans la voie hostile à la Russie dans laquelle la Bulgarie se débat depuis des années, en

entraînant avec eux, par la solidarité du gain, plus de trois cents officiers.

Et dans ce jeune pays où, entre la petite bourgeoisie de fonctionnaires et la masse des paysans, n'existe aucune classe intermédiaire puissante, aucun élément de résistance, l'armée et la gendarmerie exerceront longtemps encore une influence souveraine sur les quatre cinquièmes du corps électoral, composés de villageois, séparés à peu près de toute communication avec le dehors, facilement terrifiés par les menaces de l'autorité et préoccupés, avant tout, de leurs intérêts agricoles. Le gouvernement bulgare qui tient ces deux forces, l'armée et la gendarmerie, vivra dans une position presque inexpugnable. C'est ce qui expliquera plus tard, en grande partie, le succès de Stamboulof et de ses deux amis, Nikolaïeff et Moutkourof, et en même temps le maintien du prince Ferdinand sur le trône.

Dans le groupe des vainqueurs du jour, se détachait aussi le Dr Stransky. C'était l'homme politique du parti libéral, celui qui passait pour être le plus instruit. Il connaissait l'étranger, c'est-à-dire qu'il avait vécu à Bucarest et à Constantinople. Lorsque le gouvernement autonome s'effondra avec Gavril Pacha, il prit tout naturellement en mains la direction des affaires de la province. Lui aussi atteignit le faite des grandeurs. Le Prince le nommera plus tard ministre. Son ambition sera satisfaite. Il représentera à Sofia

l'élément civil rouméliote, il entraînera après lui tous ses partisans dont il garantira le dévouement aussi longtemps que lui-même restera en fonctions.

En attendant, il s'occupait de la rentrée des impôts que l'on percevait en nature à défaut d'argent et



Stransky.

de la réorganisation des services. C'est-à-dire qu'il devait simplement opérer la fusion de l'administration rouméliote avec celle de la principauté, puisque maintenant les deux n'en faisaient qu'une.

Il recevait à la municipalité. Une foule de solliciteurs, des paysans pour la plupart, encombraient les escaliers sales, les antichambres crasseuses de l'endroit. Dans tout le bâtiment d'ailleurs, on sentait la misère et l'abandon. Stransky était assis autour d'un tapis vert, entouré de deux membres du conseil. Avec une certaine solennité, ce personnage contait les derniers événements, amplifiant sur leur caractère exclusivement patriotique, laissant volontiers dans l'ombre les raisons de parti qui les déterminèrent et déclarant que tous les Rouméliotes unanimement concoururent à leur éclosion. Il oubliait de dire que le parti politique au pouvoir, les conservateurs et leurs partisans, s'en était tenu éloigné au contraire.

Entraîné par son sujet, il parlait de la Révolution française, mère de toutes les révolutions, en homme qui se prenait pour un descendant des grands Jacobins.

Sous ses fenêtres, passaient à chaque instant des bataillons de retour de l'exercice, chantant la *Maritza*, aux sons de la musique.

— Voyez cet enthousiasme! disait Stransky radieux. Ecoutez notre chant national :

Coule Maritza
Ensanglantée,
Pleure la Veuve
Cruellement blessée.

Marche, marche, notre général
Un, deux, trois, marchez soldats.
La trompette sonne dans la forêt
En avant! marchons, marchons, Hourrah!

Hourrah! marchons en avant!

Les guerriers rouméliotes, les soldats bulgares, défilaient en chantant pleins d'entrain et en serrant leurs rangs dans les rues étroites. Leurs lourdes bottes frappaient le pavé; leurs pas fortement cadencés ébranlaient les murs en bois et les vitres des petites maisons turques, sortes de maisonnettes de jouets d'enfants, placées en étage sur le flanc de la colline, comme accrochées par endroits à un morceau de roche et tellement penchées les unes vers les autres qu'elles avaient l'air, dans certaines rues, de vouloir disputer le passage aux masses tumultueuses du peuple, dont la présence au milieu du calme léthargique de ces vieux quartiers constituait presque un anachronisme.

La foule se mêlait aux soldats, aux volontaires. Ceux-ci ne payaient pas de mine. Ils venaient on ne savait d'où, ils portaient un costume qui n'était ni turc, ni bulgare, au centre duquel surgissait un arsenal terrifiant de pistolets immenses, de longs poignards, de couteaux prêts à toutes les besognes.

Cette population mélangée remplissait les rues de bruit et de mouvement une partie de la journée. Les

gens du parti conservateur, qui, généralement, appartenaient à la classe un peu aisée, se gardaient de sortir. Plusieurs étaient traqués, d'autres redoutaient des poursuites.

Les Grecs craignaient que l'effervescence se tournât contre eux à un moment donné. Leurs familles restaient confinées dans le fond de leurs demeures. Le mouvement révolutionnaire les atteignait plus que d'autres. Sous le régime autonome, l'Europe garantissait leur nationalité. Qu'en adviendrait-il maintenant? La plupart, commerçants, négoc-



Une insurgée rouméliote.

ciants, se demandaient, pleins d'angoisse, ce que l'avenir leur réservait.

Les Turcs regardaient tout, sans paraître effrayés. On en voyait encore un certain nombre dans les boutiques du tcherchi, causant amicalement avec leurs voisins bulgares. N'a-t-on pas cru longtemps que la haine des deux races, la domination de l'une, rendait la vie intolérable à l'autre? Mais en examinant de plus près les sentiments réciproques des deux populations, on était assez étonné de ne trouver que très peu de vestiges de rancunes mortelles.

Il n'y avait pas ici de vainqueurs et de vaincus. Le Bulgare ne songeait pas plus à couper les têtes aux Turcs que jadis ceux-ci ne troublaient les Bulgares dans leurs affaires ou leur religion. Souvent, on entendait les Bulgares eux-mêmes dire : « Mais, sous le régime turc, nous n'étions pas bien malheureux. Qui nous empêchait de régler nos affaires communales, ou de suivre les prescriptions de notre culte? Personne.

« La Turquie a agi maladroitement. Si l'on nous avait ouvert les portes des administrations comme aux Arméniens, si l'on nous avait fait entrevoir la possibilité d'entrer dans l'armée turque, il n'y aurait jamais eu de question bulgare. »

Si le Bulgare avait réussi à conquérir son indépendance, ce dont on ne le blâmera pas, il ne lui restait ainsi aucun ressentiment contre les Turcs

Лука Селовић

БЕОГРАД

avec lesquels il vivait depuis longtemps côte à côte, dans les meilleurs termes. Il avait parfaitement accepté la stipulation du traité de Berlin qui accordait à ces derniers les mêmes droits de citoyens qu'aux Bulgares.

Ces droits, les Turcs en usaient en Bulgarie; mais bien avisés, ils ne comprenaient pas autre chose en politique que la poursuite directe de leurs intérêts, sans se préoccuper de question de parti ou de personne.

Leur calme, leur sang-froid, leur patience venaient à bout de tout.

Qui sait si un jour des descendants de ces Turcs, devenus citoyens bulgares, ne gouverneront pas à leur tour le pays dont leurs ancêtres furent chassés comme incapables? Ironie de l'histoire!

En attendant, ceux d'aujourd'hui laissaient passer la révolution. Ils allaient fumer le narghilé, boire le café, se faire raser comme sous le Sultan, potiner tout comme ailleurs et dans leurs longs tête-à-tête, il se débitait peut-être plus de nouvelles et d'échos que dans les colonnes de nos journaux, mais avec quel luxe d'imagination!

L'un d'eux racontera avec force détails que la reine d'Angleterre s'est remariée. L'autre que l'empereur d'Allemagne a été défiguré par la petite vérole. Un troisième, que la flotte anglaise a été engloutie tout entière dans une tempête. Et toutes les nouvelles de

ce genre circulent de café en café et probablement de village en village, de ville en ville, faisant le tour du monde ottoman, sans le secours du papier imprimé, sans souci du temps ou de l'actualité. Que de charme dans ces chroniques parlées, si parmi les conteurs s'est conservée quelque molécule de l'esprit des auteurs arabes !

Mais en ce moment, tout ce petit monde se préoccupait peu des cadeaux de noces de la reine d'Angleterre. Malgré son apathie, il se demandait, depuis que le gouverneur turc n'était plus là, si le Sultan n'enverrait pas des frères pour le rétablir et, sur ce sujet, il devait s'en dire de belles dans les bouchons turcs de Philippopoli !

XI

A Sofia. — Départ des officiers russes. — La France en Bulgarie. — Le cercle autour de l'Agence russe. — Les malins bulgares. — Le Prince Cantacuzène. — Les idées des officiers bulgares élevés en Russie. — Pourquoi le loyalisme n'existait pas chez eux. — Sourd mécontentement. — Les officiers instruits contre le Prince. — Les politiciens contre la Russie. — Les ministres ménagent la chèvre et le chou. — En Conseil.

Le séjour du Prince et de Karavelof à Philippopoli n'avait pas enlevé à Sofia, la jeune capitale de la Bulgarie, son activité inquiète de petit centre politique vers lequel les yeux de toute l'Europe étaient tournés.

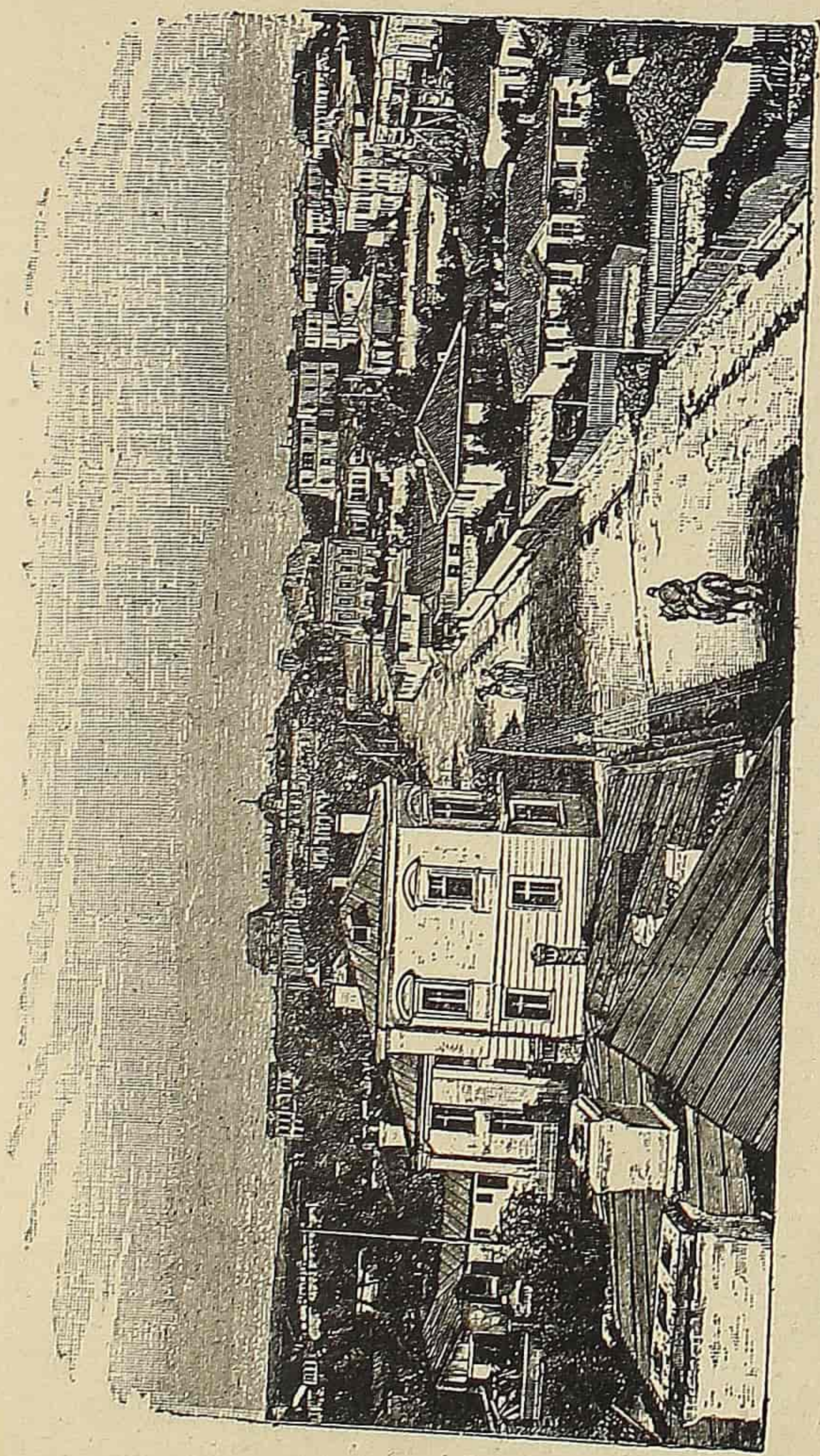
Il y eut d'abord quelques jours de forte émotion à la nouvelle que la réunion avec la Roumélie était un fait accompli, puis une explosion d'enthousiasme et de joie lorsque les députés du pays vinrent voter les mesures demandées par le souverain, l'état de siège, les pleins pouvoirs, les crédits, etc., pour mener à bien l'entreprise dans laquelle il s'était jeté.

On pavoisa, on illumina. Une poussée d'orgueil et d'ambition échauffait les cerveaux. Indemne de revers et de déceptions jusqu'alors, on se sentait vigoureux, on ne voyait aucun obstacle, tout paraissait sourire.

C'est dans cet état d'esprit qu'une délégation de notables Bulgares, délégués par l'Assemblée, se rendit comme nous l'avons dit à Copenhague pour implorer le Tsar, les uns, les habiles, sachant d'avance le résultat de leur démarche et l'ayant même provoqué afin de rejeter ensuite sur la Russie la responsabilité d'une brouille définitive entre Russes et Bulgares, les autres, plus naïfs, s'imaginant que le Tsar, comme un père pardonne à son fils, oublierait facilement les déboires et les déceptions de la politique russe en Bulgarie depuis quelques années, pour ne voir dans le mouvement rouméliote que l'accomplissement de la mission de la Russie en Orient, que la revanche du traité de San-Stefano, injustement annulé par la jalousie des puissances.

Cette députation, comme nous l'avons vu, n'eut pas de succès positif. Les événements suivirent leur cours jusqu'à la chute de Battenberg.

Les officiers russes, en service dans l'armée bulgare, s'apprêtaient au départ et depuis quelques jours, vêtus de costumes civils étriqués, qui avaient remplacé leurs beaux uniformes, ils parcouraient la ville, la mine désolée, causant et gesticulant avec animation dans des groupes de citoyens. Ils contenaient à



Une rue à Sofia.

peine leur douleur et leur indignation, ces robustes soldats, et leur nature vive, mobile, impressionnable, laissait libre cours aux sentiments pénibles que leur causait leur nouvelle situation.

Capitaines, commandants, colonels, ils avaient formé cette jeune armée bulgare. Ces compagnies, ces bataillons, ces régiments, c'étaient les leurs. Depuis quatre ans, ils avaient fait de ces massifs bulgares, un peu mous de nature, d'alertes et disciplinés soldats, maniant leurs armes avec habileté et manœuvrant avec un ensemble remarquable. Ils avaient enfin communiqué aux cinquante et quelques mille hommes, qu'ils eurent à instruire pendant cette période, le goût des armes, la confiance dans les chefs, le respect qui leur est dû et enfin l'âme même de la grande armée qui vint, huit ans auparavant, apporter la liberté à tous ces parias.

Aujourd'hui, ceux-ci valaient leurs frères de là-bas. Et pour obéir au Tsar, à cause de cette maudite politique, il fallait quitter presque honteusement cette armée, au moment d'une crise, à la veille d'une lutte, enfermer épées et uniformes et dire adieu à ces hommes habitués à leurs commandements!

Ils étaient venus deux cents environ.

Prodigues, généreux, très ouverts, ils jetaient leurs soldes aux quatre coins de leurs garnisons. Joyeux, gais et entraînants, leur départ causa généralement un grand vide.

Li n'en fut pas ainsi partout. Le contraire ne serait

pas humain. Intimement, les officiers bulgares, à l'instar de leurs compatriotes de Roumélie, tressaillirent d'abord de joie. Ce départ leur ouvrait enfin leurs carrières fermées par la présence des Russes; mais toutefois, nombre d'entre eux, ceux-là surtout qui avaient fait leurs études militaires en Russie, redoutèrent un peu la responsabilité des fonctions supérieures dont ils furent investis du jour au lendemain, fonctions pour lesquelles ils ne se sentaient pas encore bien préparés.

On comprend si tous ces événements précipités révolutionnèrent le petit monde diplomatique de la capitale.

Le poste d'agent diplomatique à Sofia ne fut jamais une sinécure. Pendant une série d'années, chacun eut assez à faire à surveiller son voisin et à se cacher soi-même, car si l'on voulait être au courant de tout, connaître les pas et les démarches des uns et des autres, on ne tenait pas moins à laisser ignorer ce que l'on pouvait tramer de son côté. La besogne était dure. Pendant des années, il fallut se demander chaque jour : que fait le Prince? Dans quels termes est-il avec les généraux et les agents russes?

A-t-on des nouvelles de Saint-Pétersbourg? Puis, que disent les Bulgares? Quelle accusation Karavelof porte-t-il contre Zankof? Qu'a dit Stoïlof au sujet de Zankof? etc.

Et chaque représentant devait, au milieu de cet enchevêtrement d'intérêts, poursuivre son plan particulier qui heurtait ou croisait à chaque instant celui du voisin, savoir se servir habilement de ces divers éléments, tirer un mot significatif en passant dans la conversation avec le Prince ou avec un Bulgare.

Pendant cinq années l'Angleterre, l'Allemagne, l'Autriche, la Turquie et d'autres petits États poursuivirent ainsi, à des degrés différents, par l'organe de leurs consuls, un programme à peu près analogue : profiter des divisions des Bulgares, des querelles et des incidents qui éclataient à chaque instant entre le Prince et la Russie, glisser sournoisement dans l'oreille des premiers des paroles dont ils surent profiter plus tard et, l'Angleterre surtout, entourer le Prince, lui répéter que sa situation n'était pas tenable pour aboutir enfin à un état aigu de relations entre les protecteurs et leurs protégés.

Nous devons dire ici quelques mots de la politique suivie par la France dans ces événements. Le rôle que celle-ci avait à jouer, vis-à-vis du prince de Bulgarie, se réduisait à celui d'une conseillère désintéressée, discrète et bienveillante.

Témoigner à la Russie la légitime déférence due à la puissance libératrice de laquelle il tenait, d'ailleurs, son trône, se montrer respectueux des droits de la Porte, résister énergiquement aux périlleuses suggestions de certains agents étrangers et de cer-

tains amis bulgares, trop impatients de voir la Bulgarie s'affranchir de la tutelle officieuse du Tsar et de la suzeraineté officielle du Sultan, s'attacher enfin à consolider son autorité sur les classes dirigeantes du pays, déjà portées, dès le début, à considérer le prince comme un instrument propre à servir leurs appétits, leurs rancunes et leurs visées secrètes, plutôt que comme un chef à qui il fallait obéir, tel était le quadruple objectif qu'il nous appartenait d'engager le souverain à poursuivre.

M. Schœffer, notre premier consul en Bulgarie, qui, arrivé au moment de la création de la principauté, avait, par son âge, la franchise de son caractère, son expérience acquise, aussitôt conquis un certain ascendant sur l'esprit du jeune prince, ne serait pas complètement inspiré de ces principes, surtout à propos du premier point.

Il passait, en effet, à tort ou à raison, pour avoir sinon flatté les velléités d'indépendance d'Alexandre de Battenberg, du moins pour ne pas l'avoir suffisamment mis en garde contre les menées des ennemis intéressés de la Russie.

Mais si M. Schœffer n'a pas su ou pu donner au prince Alexandre des avis efficaces, à cet égard, il lui a rendu, d'autre part, un service signalé dont les finances de la principauté ont largement profité, en obtenant du gouvernement de la République qu'un inspecteur de notre administration des finances fût mis à la disposition de la Bulgarie pour y organiser

le service financier, particulièrement en matière de contrôle.

Les efforts de ce fonctionnaire dont la rare compétence, l'intégrité et la haute valeur ne pouvaient manquer de donner à la principauté la plus heureuse opinion de l'administration française, n'ont certainement pas été étrangers à l'introduction de la prospérité et de l'ordre présentés par le Trésor bulgare, même pendant les périodes les plus troublées.

Les précieux enseignements de M. Queillé ne pouvaient, en effet, être perdus pour les Bulgares, race parcimonieuse, économe d'instinct et ordonnée, même dans ses dilapidations.

Le successeur de M. Schœffer, M. Flesch, paraît s'être appliqué à se pénétrer plus scrupuleusement que M. Schœffer, des vues de la sage politique du gouvernement français en Bulgarie.

Il a sauvegardé énergiquement, en toute circonstance, les intérêts de nos nationaux, sans cesse menacés par la mauvaise foi et l'hostilité traditionnelle des Bulgares, à l'égard des étrangers; il s'est efficacement opposé aux tentatives du gouvernement de la principauté, dans le but d'annuler les garanties résultant des capitulations, et il est parvenu à rétablir, dans son intégrité, notre protectorat religieux, déjà entamé par les agissements de l'Autriche et trop abandonné par M. Schœffer.

Il ne s'est jamais départi de la plus stricte neutralité, il n'a pas cherché à figurer au nombre des con-

seillers intimes du prince Alexandre, mais il s'est, cependant, constamment attaché à éclairer celui-ci, sur le péril non seulement de froisser la Russie, mais encore de tâcher de se soustraire, d'une manière prématurée et avec éclat, à la suzeraineté de la Porte et aux objections qui en dérivaiient. Enfin, il a toujours essayé de dissuader le prince de prêter l'oreille aux insinuations des personnes intéressées à le compromettre.

Les provocations adressées à la Russie étant susceptibles de pousser cette puissance à adopter un parti extrême vis-à-vis de la Bulgarie, et de donner ainsi naissance à des incidents de nature à troubler la paix de l'Europe, entraînant également de graves conséquences dont nous n'eussions pas manqué de ressentir le contre-coup, de la manière la plus sérieuse, il appartenait à l'agent français de s'appliquer à prévenir de semblables complications.

M. Flesch n'a jamais failli à cette tâche, il a travaillé sans relâche, sous le règne du prince Alexandre d'abord, et pendant le régime bulgare ensuite, à combattre et à arrêter les tendances propres à exaspérer la Russie.

On verra plus tard, pendant les douloureux événements de 1887, quelle noble conduite suivit le représentant de la France.

L'Agence de Russie, depuis des années, voyait se nouer autour d'elle les trames de toutes les intrigues

des puissances dirigées plus ou moins contre elle. Elle aussi, de son côté, contre-minait le terrain, opposait parallèle à parallèle, mais ses déceptions avec les Bulgares l'irritaient et la tension de ses rapports avec certaines autres agences était aiguë longtemps avant la révolution de Philippopoli. Cette dernière mit le comble à la froideur des relations.

C'est à peine si entre Sir Lascelles et M. Koyander, l'agent russe à Sofia, on s'en tint aux marques de pure politesse. D'ailleurs, l'événement accompli, Sir Lascelles se démasqua entièrement, et c'était ouvertement qu'il passait ses journées avec le Prince.

Le représentant d'Autriche, M. de Biegleben, n'inquiétait pas les Russes, et celui d'Allemagne jouait son double jeu entre l'Autriche et la Russie, avec des alternatives diverses.

C'est ainsi qu'à partir de l'événement du 18 septembre, l'Agence de Russie vécut dans l'isolement, les relations avec le Prince étant virtuellement rompues.

Quelles vues, cependant, la Russie avait-elle pour l'avenir? Tout ce que l'on pouvait démêler au milieu des récriminations et des conversations à l'Agence de Russie, c'était toujours et de plus en plus le seul palliatif, l'unique remède : La chute de Battenberg.

Jamais, disaient les Russes, ce dernier ne se réconciliera avec le Tsar; le coup de Philippopoli doit précipiter sa chute. »

Si le Prince et les Russes ne se voyaient plus, les malins Bulgares cependant n'avaient pas renoncé à prendre langue dans le cabinet de l'Agent russe. Des ministres, des fonctionnaires, pendant que Battenberg était encore à Philippopoli, se risquaient à franchir le seuil de cette maison, non sans chercher à éviter les regards trop curieux. Il faut savoir se ménager et se tenir en équilibre.

— « Pourquoi, demandaient-ils, la Russie ne reconnaîtrait-elle pas l'Union qu'elle a jadis réclamée pour nous ? »

— Parce que Battenberg est un traître et un incapable, répondait-on. Débarrassez-vous de lui et nous verrons ! »

Et les Bulgares s'en allaient, songeurs, plus d'un pensant que cela ne leur coûterait pas beaucoup, quant à eux, de payer le prix que les Russes mettaient à leur concours.

A côté du représentant diplomatique russe il y avait à cette époque, à Sofia, le Prince Cantacuzène, qui occupait le poste de ministre de la guerre.

Lui aussi venait de résigner ses fonctions sur l'ordre de Pétersbourg. C'était un petit homme, tout sautillant, gai, spirituel, officier distingué, qui avait pris réellement à tâche de rendre la petite armée bulgare digne de sa grande sœur, et il y était parvenu. Aussi, au moment des bruits de guerre avec la Serbie, exprimait-il sa pleine confiance dans l'issue de la campagne.

Seul de tous les généraux et agents qui furent envoyés par le gouvernement russe, dans la principauté, le général Cantacuzène sut comprendre avec intelligence le rôle qui incombait aux représentants militaires ou civils du Tsar, en Bulgarie

Vis-à-vis du prince Alexandre, le général Cantacuzène interpréta les instructions de Pétersbourg, de façon à obéir exactement au Tsar, sans jamais s'écarter, toutefois, de la plus parfaite correction ; tandis que la fermeté de son caractère, son intégrité, sa rare compétence en toute matière, son esprit éclairé, la simplicité de ses allures et la modération de son langage ne tardaient pas à lui concilier l'estime et le respect des ministres bulgares, ses collègues.

Cette influence personnelle, conquise par son tact, sa perspicacité et son mérite, le prince Cantacuzène l'employa souvent soit à prévenir, soit à apaiser les conflits que menaçaient de faire naître ou d'envenimer les dispositions parfois cassantes de l'agence de Russie.

Le prince Cantacuzène a très probablement retardé l'éclat final qui ne se fût, peut-être, pas produit ou qui ne se serait pas produit dans des conditions aussi graves et aussi aiguës, s'il avait été seul chargé de la direction de la politique russe en Bulgarie.

Bien différent de la plupart des généraux qui l'avaient précédé dans la principauté, il évita soigneusement de froisser les susceptibilités des représentants des puissances étrangères avec lesquels il

ne cessa d'entretenir les meilleures relations. Ses sympathies pour la France, et son amitié pour M. Flesch, qu'il avait connu à Andrinople, pendant la guerre russo-turque ont contribué, en outre, à le déterminer dans maintes occasions, à prêter à notre consulat général une utile assistance, dont nos intérêts, notre situation et nos nationaux ont souvent bénéficié.

Le ministre avait pour tâche de diriger un élément militaire qui se trouvait dans une position très délicate.

Une centaine de jeunes officiers subalternes bulgares avaient passé cinq années, de 1880 à 1885, sur les bancs des écoles militaires russes, et de leur contact avec leurs collègues de l'armée russe, avec certains milieux politiques de Pétersbourg, il leur restait quelque chose, un fonds d'idées slavophiles tant soit peu exagérées, dont il surgissait une conception particulière des rapports qui devaient exister entre la Bulgarie et la Russie.

Ne connaissant pas leur patrie à peine née d'ailleurs, tout les rattachait à la Russie, au pays dans lequel leur intelligence s'était ouverte aux grandes choses, à ces hommes, à ces camarades qui parlaient leur langue, qui avaient des siècles de puissance derrière eux. Fascinés par la grandeur de la Russie, éblouis par l'éclat, la force des armées au milieu des-

quelles ils avaient vécu, ils se sentaient presque, en revenant en Bulgarie, plus Slaves que Bulgares.

Là-bas aussi comment n'auraient-ils pas été influencés par tous les récits, qui couraient sur le compte de Battenberg? Est-ce qu'un sentiment quelconque les rattachait à celui-ci? Ils ne le connaissaient pas; souverain par la grâce de la Russie, il n'était ni orthodoxe, ni Russe, ni Bulgare. Comment ces jeunes gens n'auraient-ils pas accepté et enfoncé dans leur cœur et dans leur esprit cette idée que le Battenberg, devenu l'ennemi de la Russie pour une raison ou pour une autre, ne pouvait rester sur le trône?

Plus instruits que leurs deux cents autres camarades restés en Bulgarie, ils formaient l'élite de l'armée bulgare.

On ne se demandera pas si de pareils éléments furent négligés par le Consulat de Russie.

Le départ des officiers russes ouvrait à ces élèves d'hier une carrière rapide. On se servit même de ce fait pour les lier encore plus à la Russie. Mais leur siège était fait, il n'était nul besoin d'insister. Et l'on put croire facilement à Pétersbourg que l'armée bulgare en partie se chargerait un jour eu l'autre, bientôt peut-être, de l'exécution de Battenberg. Il est même probable, en effet, que celle-ci se fut produite peu de temps après la révolution de Philippopoli et non un an plus tard, sans l'explosion de la guerre serbe.

Ce dernier événement aurait pu, toutefois, modifier les dispositions des jeunes officiers à l'égard de leur souverain, de leur chef. C'eût été dans le cas où la valeur du Prince, ses capacités militaires se fussent imposées à tous avec une telle force qu'un sentiment de reconnaissance eût consacré Battenberg comme véritable chef. Mais il n'en fut pas ainsi. Malheureux pendant la campagne, ainsi qu'on le verra, réprouvé déjà secrètement comme souverain avant la guerre par l'élément intelligent de l'armée, le Prince ne put se faire pardonner par ce dernier son insuffisance comme général, et neuf mois après la guerre serbe, ces officiers révoltés s'érigeront, sans pitié, en juges et en exécuteurs de la volonté du Tsar.

Ainsi, au lendemain de l'Union, à la veille de la guerre serbe, nous voyons clairement se dessiner deux courants parmi les Bulgares, ou plutôt parmi le petit nombre d'entre eux, capables de concevoir une politique, de la suivre et d'attirer à elle des partisans.

Dans l'armée, parmi les officiers élevés en Russie tels que Nikiforof, Panof, Groueff, Benderef, etc., un sourd mécontentement contre Battenberg, conséquence de leur éducation, attisé par le contact hostile de l'Agence de Russie, mais en revanche un courant de sympathie, plus ou moins intéressée, s'établissait entre Battenberg, qui regagnait ainsi un peu ce qu'il perdait de l'autre côté, et les officiers rouméliotes tels

que les Nikolaïef, les Moutkouroff, etc., que le coup d'État de Philippopoli venait de faire sortir de l'obscurité en leur procurant honneurs et fortune.

Dans la classe politique aussi, on voyait déjà se former les éléments qui, après l'abdication du Prince, se groupèrent dans une hostilité déclarée contre la Russie.

C'étaient ceux qui avaient appelé le Prince en Roumélie, les Stransky, Stoïanof, Dimitriof, Tontchef, Radoslavof, et qui, l'ayant tout d'un coup grandi, s'attachaient à lui un peu par amour-propre d'auteur et beaucoup par d'autres raisons privées. A ces personnalités nouvelles sur la scène politique vinrent se joindre les anciens fidèles du Prince, les dynastiques du début, les conservateurs Natchévitch, Stoïloff, Grecoff, etc., chez lesquels, ainsi que nous l'avons vu, dominait surtout la haine de la Russie, puis un transfuge du parti Karavelof, Stamboulof, qui prendra plus tard la tête du mouvement.

Restaient Karavelof et ses tenants, les ministres au pouvoir, Tzanof et autres, le parti des malins, enfin, qui se réservaient.

La rupture entre tous ces divers éléments n'était pas encore un fait accompli. On n'en était encore qu'aux premières cristallisations des deux groupes qui plus tard devaient se former : russophiles et anti-russophiles.

En attendant, on se voyait. C'était entre eux des

conciliabules secrets, des réunions agitées, chez l'un ou chez l'autre, où pendant des heures on n'entendait parler que du Tsar, de la reine d'Angleterre, de Bismarck, du Sultan, des Russes, du Prince, où les plus graves problèmes de la politique européenne étaient posés et résolus aussi, à leur façon.

Les journaux d'Europe arrivaient, pleins des affaires de Bulgarie, portant leurs noms à chaque page, leurs biographies, leurs portraits.

En voyant la place qu'ils occupaient dans les préoccupations européennes, ils se croyaient devenus de grands personnages, eux qui, la veille, vivaient profondément inconnus de leurs contemporains. L'un se rappelait ses petits écoliers auxquels il apprenait à lire quelques mois auparavant, cet autre pensait à son commerce de vin ou d'essence de roses, tout en tonnant contre l'inflexibilité du Tsar, contre la tyrannie des Russes, tout en rédigeant des notes pour convaincre le Sultan et les puissances, et tout en lançant, chacun suivant ses idées, des demi-phrases, grosses de menaces ou de trahison contre le Battenberg.

Et les conseils de ministres, les conférences avec les partisans se prolongeaient fort avant dans la nuit, au milieu de la fumée des cigarettes, chacun prenant ses aises, les uns, à cheval sur les chaises, les autres à demi-couchés sur un canapé, pendant que les enfants de leurs Excellences entraient pleurant, criant et s'accrochaient aux jupes de la maman, qui,

dans un coin, raccommodait le linge ou se livrait dans la pièce à côté à la lessive.

On allait se coucher, déposer toute cette grandeur un peu bohème dans une modeste chambre d'hôtel, ou dans un petit logement à peine meublé, et les jeunes terminer ces longues discussions au café-concert.

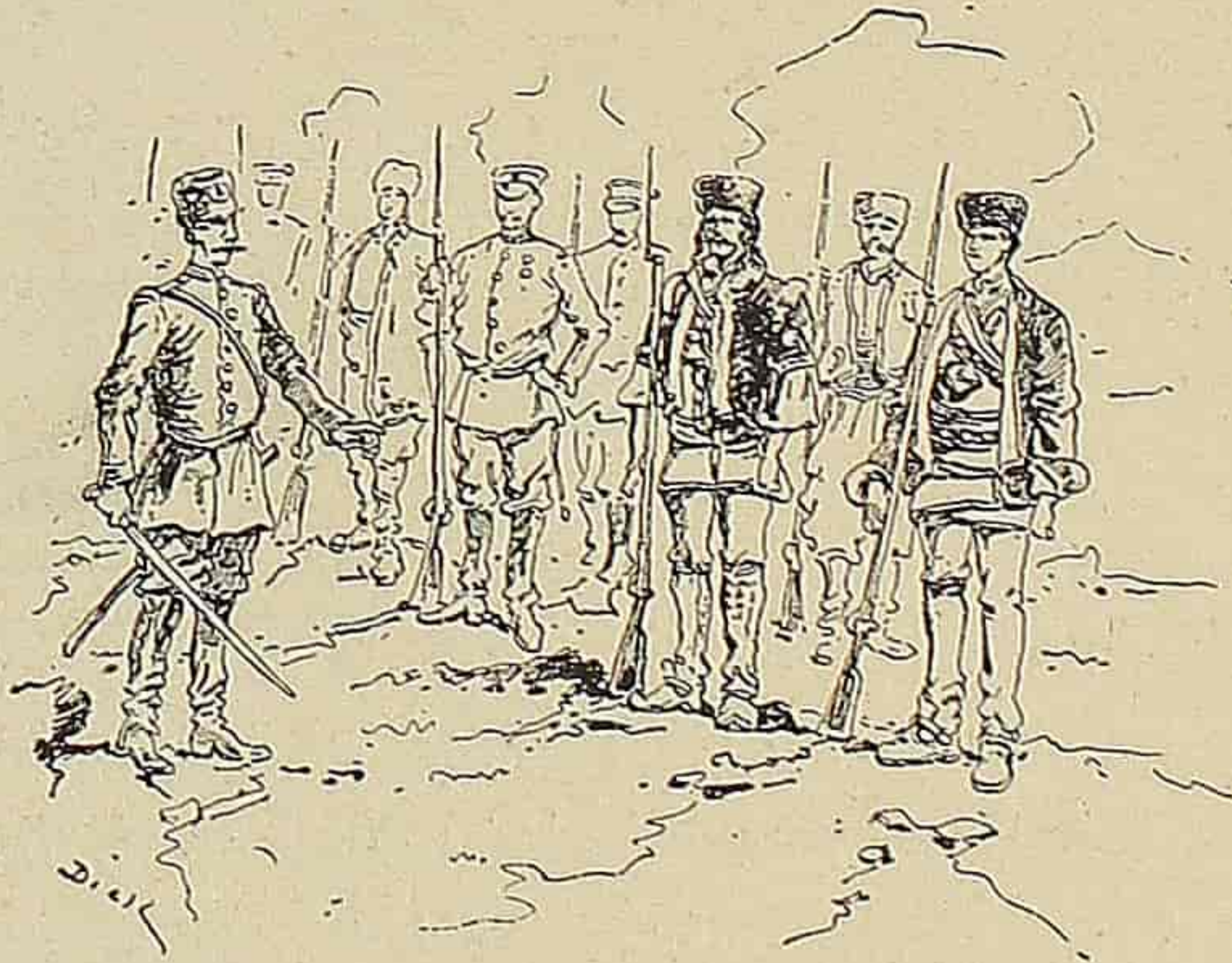
XII

Les Serbes menacent. — On se prépare à la lutte. — La vie de tous les jours. — Paysannes et marchands. — Les revendeuses. — Pope et musulmans. — La femme bulgare. — A l'Église. — Les bouges. — Bêtes et paysans. — Prière du soir.

Cependant, les nuages ne s'amoncelaient pas seulement du côté de la Turquie ou de la Russie. Voici que des rumeurs vagues circulaient en ville : Les Serbes faisaient de grands préparatifs, disait-on, non-seulement à Nisch, mais aussi à Pirot, située à 30 kilomètres de la frontière bulgare. Jusqu'à ce moment, tout à la question des rapports avec la Russie et de l'attitude de la Turquie, on n'avait prêté qu'une médiocre attention à l'agitation en Serbie. On supposait qu'elle avait simplement pour but de peser sur les décisions des puissances à Constantinople, mais on était loin de penser qu'une guerre pouvait éclater avec les voisins.

Les rapports que l'on recevait devenaient inquié-

tants. Les rancunes des Serbes éclateraient-elles décidément? On doutait encore mais néanmoins, on commença à s'occuper davantage, pendant le mois d'octobre, des allées et venues des troupes serbes. On négligea un peu les longues discussions sur la politique et l'examen de la conduite à tenir vis-à-vis de la Russie, pour causer sérieusement du nouveau danger qui pouvait surgir d'un jour à l'autre.



La milice bulgare.

Comme à Philippopoli, dès les premiers jours de l'Union, on avait appelé à Sofia les citoyens sous les drapeaux. Sous la menace de graves événements, la population montrait un élan et un patriotisme remarquables. Tous, fonctionnaires, anciens ministres même, employés, avocats, médecins, marchands for-

maient des bataillons de garde nationale, manœuvraient toute la matinée dans les champs aux environs de la ville; on ne voyait partout que citadins en armes, jurant de mourir pour la patrie si le Serbe ou le Turc s'avisait de franchir la frontière.

Dans ces moments d'effervescence, la ville fournissait aux curieux de quoi les satisfaire. Les événements augmentaient l'animation. Tout le vieux quartier qui s'étend du Palais jusqu'à l'Isker, baraques, vieilles maisons turques, murs des anciens konaks, sorte de réduction d'un tcherchi de Constantinople, regorgeait d'une foule bigarrée, pas trop bruyante, s'occupant sérieusement de ses achats et de ses ventes.

Le Juif, marchand d'habits, de bimbéloterie, de bijouterie, banquier, usurier, guettait les paysannes. Elles venaient, une dizaine ensemble du même village, femmes, filles, enfants, échanger leurs grosses tapisseries ou leurs laines contre quelques objets indispensables. Ce n'est pas la couleur locale qui manque à leurs costumes : robe bleu foncé, liserés blancs, corsage ouvert, laissant voir une forte chemise écrue, un voile tombant le long du dos et par-dessus, des cheveux nattés, recouverts de médailles, de pièces de monnaie ou de boutons. C'est le grand luxe qui, s'il ne coûte pas cher, doit peser lourd. Les jeunes filles à marier ajoutent des fleurs artificielles et des plumes de volatiles dans les cheveux. Signe conventionnel qui signifie : vertu à pren-

dre. Ajoutons que dans cette partie de la Bulgarie la femme du peuple, en dépit de ses atours, est bien au-dessous du type de sa voisine de Serbie. L'œil terne, la figure toute ronde, sans traits, elle ressemble à un bloc taillé par une main lourde, qui n'aurait fait qu'ébaucher son œuvre.

À côté des juifs, voici les artisans des petits métiers, qui travaillent presque en plein vent, l'échoppe ouverte, réunis par groupes, assis à la turque : cordonniers, fondeurs, peaussiers, les gens les plus turbulents de la ville, ceux que l'on trouve toujours à la tête des manifestations quelles qu'elles soient, et corporation, pour ce fait, la plus appréciée des chefs de parti, candidats et ministres, etc.

Sur le trottoir, au milieu des sacs de blé, de paprikas, de fruits, se tiennent les revendeuses, qui, depuis un temps immémorial, stationnent à la même place. Elles sont là une vingtaine, ces bonnes vieilles, accroupies contre un mur lézardé, qui date du temps des rois bulgares, il y a quatre siècles. Elles semblent former corps avec lui et avoir vieilli en sa compagnie. La plus jeune, en réalité, a au moins quatre-vingts ans. Plusieurs sont centenaires... Mais quelles physionomies calmes, reposées d'êtres ayant vécu toute une vie roulant dans leurs têtes quelques simples idées, toujours les mêmes ! La peau est encore rebelle aux rides, qui ne l'abîment pas et ne l'envahissent que peu à peu en creusant de profonds sillons. Elles sont là, les pauvresses, leurs petits yeux suivant le mouvement

machinal de leurs mains, qui tricotent encore, ne s'arrêtant que pour faire toutes les cinq minutes le signe de la croix et n'ayant pas l'air, cependant, d'être de ce monde, immobiles, laissant à Dieu le soin de vendre leurs quelques mouchoirs de poche et les carrés d'étoffe fanée qui les entourent. C'est comme une collection de momies, qui tout d'un coup se mettraient à remuer seulement les bras.

Les paysans bulgares circulent, montrant leurs figures placides, mais réfléchies, sérieuses. Vêtus de leurs grosses peaux de moutons, couverts de leurs kalpaks, certains vendeurs n'ont pas l'air aussi pacifique et à voir leurs pistolets à la ceinture, on ne s'attend pas à une offre honnête de marchandises.

Un jeune pope, les longs cheveux noirs sur le cou, rit et cause avec un Turc assis sur le bord de l'échoppe de celui-ci, il marchandé une paire de bottes, qu'il retourne dans tous les sens. Une bonne femme s'approche tendant la main : « Hélas ! ma vieille, lui dit-il, le bon Dieu m'a accordé deux mains, une pour bénir, une pour recevoir, mais il a oublié de m'en fabriquer une pour donner ! » Cela dit sur le ton goguenard du père Gorenflot parlant à ses dîmiers.

C'est au jardin public, à côté du palais, que les quelques étrangers, les officiers et quelques Bulgares aisés avec leurs familles se rencontrent. En face se trouve le principal café, centre de nouvelles et de potins à toute heure du jour ou de la soirée, où vous coudoyez depuis les ministres jusqu'au petit employé.

Sur ce Corso primitif, peu de femmes. Celles que l'on voit sont généralement des jeunes épouses d'officiers, venues de différents points de la Bulgarie. On reconnaît parmi elles la femme de la Bulgarie Danubienne, la femme des Balkans et de Roumélie, marquée dans sa démarche par le contact avec la Roumaine et avec la Grecque, type de jolie brune, aux yeux ardents, rejeton d'un croisement de plusieurs races orientales.

Toutes ces jeunes beautés, au bras de leurs époux les officiers, qui portent très bien leurs uniformes à la russe, revêtent un petit air de timidité et de modestie qui leur sied parfaitement. Elles paraissent étonnées d'être là; chez elles, l'étranger les voit à peine, il n'y a pas de salons, et comme leur jeune pays, elles se font à la vie publique et sociale moderne, mais moins vite que lui.

Une noce entre à l'église voisine. C'est le mariage d'un homme du peuple. Le pope se tient au milieu de l'église, entouré des époux et d'une foule d'amis et de curieux, femmes et enfants. Pendant que le prêtre lit ses prières, tout ce petit monde autour de lui se remue sans façon, les enfants criant, se bousculant, les femmes allaitant leurs nourrissons, d'autres jeunes popes causant ou riant avec leurs voisines, sans que l'officiant semble le moins du monde dérangé par ce bruit, les époux eux-mêmes interpellant leurs amis au milieu des prières.

A l'autre bout de Sofia, c'est le quartier perdu. Les Tziganes ont agrippé un terrain là comme partout, maraudant, volant, vivant dans la saleté et la plus atroce promiscuité. Puis, on entre dans quelques ruelles, véritables repaires, dont l'aspect hideux cherche à sourire au passant, en le saluant par des enseignes parlantes.

Plus près du nouveau quartier, s'étalent trois ou quatre musicanti, où « l'art européen » se donne carrière.

C'est dans ces cafés-concerts que les Bulgares, officiers et bourgeois, pratiquent la grande vie, qui sans aller très loin, suffit cependant à en mettre un certain nombre dans l'embarras.

.
Tous ces petits tableaux de la vie de Sofia furent cependant effacés par l'agitation belliqueuse.

De tous côtés, on se préparait à la guerre.

Aide! aide! touca! C'est le paysan, qui lance un dernier aiguillon à ses bêtes noires; il tient la tête d'un convoi de munitions, une centaine de chariots au moins, qui traversent la ville à la tombée de la nuit se dirigeant vers les magasins. Il arrive, bien fatigué, l'homme à la peau de mouton, il est en route depuis huit jours peut-être, mais il ne laisse pas échapper un murmure; sa chemise est par tous les temps ouverte sur sa poitrine velue, sorte de seconde fourrure, et il ne craint pas le froid. Il va s'asseoir en face de son attelage, qui se couche à son tour et,

pendant que les ruminants remuent leurs lourdes mâchoires, il découpe un oignon et un morceau de pain noir; il est sobre. Ce sont bien là les trois qualités du simple Bulgare : la persévérance, la force et l'absence de besoins.

Les munitions arrivent d'un côté. Les renforts en hommes débouchent d'un autre.

Un bataillon entre en ville, musique en tête. Les soldats ont le pas un peu lourd, comme le Russe, mais on sent que ces hommes robustes sont infatigables. Ils entonnent un chant guerrier, et la mélôpée, un peu sauvage, éclate dans la calme et pure atmosphère de la plaine de Sofia, tandis que du côté du sombre mont Vitosch, des murmures éloignés, les voix des soldats qui récitent la prière du soir à haute voix dans les cours des casernes, suivant la vieille coutume russe, semblent élever vers les milliers d'étoiles des vœux pour le bonheur et le triomphe de la Patrie.

La Bulgarie et la Roumélie vont trouver leurs enfants de même race, si divisés dans leur existence politique, réunis pour la défense du sol.

La Guerre serbo-bulgare

XIII

Deux voisins. — Les Serbes, les Bulgares et la Macédoine. — Frères ennemis. — Les deux armées. — Faiblesse morale et matérielle des Serbes. — L'armée bulgare formée par les Russes.

Le conflit latent entre Russes et Bulgares va subir une interruption de quelques mois. La chute inévitable de Battenberg est ajournée par force majeure. Une lutte sanglante remplira l'intermède. C'est aussi entre Slaves qu'elle éclatera.

Nous avons retracé rapidement les diverses phases de la vie publique en Bulgarie depuis 1878, et les différentes attitudes de ses hommes politiques vis-à-vis de la Russie pendant cette période; mais quelle était alors la situation respective des Serbes et des Bulgares et comment les deux jeunes voisins s'étaient-ils comportés, vis-à-vis l'un de l'autre, depuis la grande guerre de 1878 pour arriver en 1885 à s'entre-déchirer?

Avant 1878, on fut longtemps en Serbie à ignorer l'agitation des esprits en Bulgarie qui aboutit à l'explosion de 1876. On ne connaissait que peu de choses des voisins de l'Est; on les croyait plutôt voués par leur long assujettissement aux Turcs, à une certaine décadence morale que capables d'un prompt relèvement.

On oubliait à Belgrade que la vie communale, la vie religieuse, laissée intacte ou à peu près sous le régime turc, avait entretenu dans la classe intelligente de la nation bulgare, des idées d'individualité et de liberté qui ne demandaient pour se développer qu'une circonstance favorable.

On ne savait pas que le réveil national, commencé modestement au commencement du siècle, par la publication de la première histoire bulgare, avait gagné en force de génération en génération. Comment se serait-on douté qu'un jour viendrait où les Bulgares, non contents d'avoir reconquis leur nationalité, se poseraient en concurrents redoutables pour l'hégémonie dans la presqu'île des Balkans?

Il en était ainsi cependant. Comme leurs congénères Serbes, les Bulgares ne bornèrent pas leur ambition nationale en deçà de leurs frontières actuelles. Dès le lendemain de 1878, on songeait à Sofia et à Philippopoli, non-seulement à l'Union de deux provinces du Nord et du Sud, mais aussi à l'expansion bulgare en Macédoine. Le traité de San-Stéfano n'avait-il pas d'ailleurs tracé le cadre des revendica-

tions russo-bulgares? On allait jusqu'à la mer Egée et on s'emparait d'un bon morceau de la Macédoine.

Les Serbes, en face de pareilles prétentions, contenait à peine leur indignation.

Le congrès de Berlin réduisit il est vrai, dans des limites plus modestes, les visées en question, mais le territoire de la Macédoine n'en resta pas moins placé, comme tout exprès, pour devenir la pomme de discorde entre les petits peuples qui l'enserrent : Serbes, Bulgares et Grecs, parce qu'au sein de sa population mélangée, il est difficile de démêler les races et de fixer avec précision ce qui est serbe ou bulgare ou grec.

Parmi les Macédoniens eux-mêmes, beaucoup n'en savent guère plus à cet égard que leurs voisins, et on ne peut s'étonner qu'ils soient ainsi plongés dans l'ignorance de leur passé après quatre ou cinq siècles de séparation. Oubliant s'ils furent jadis Serbes ou Bulgares, ou Grecs, peu leur importerait, sans doute, le cas échéant, d'être rattachés au royaume de Serbie ou à la Principauté bulgare ou à la Grèce. Ils seront au plus fort et au plus adroit. Les habitants de la Macédoine ne sont rien, sinon chrétiens.

On conçoit si cette indifférence ouvrait le champ libre aux intrigues et à la propagande. Chacun de leur côté, Serbes et Bulgares, sans parler des Grecs, créèrent des comités, réunirent de l'argent, envoyèrent des émissaires, des instructeurs, fondèrent

des écoles, des églises, distribuèrent des livres. C'était à qui appellerait des Macédoniens en Serbie ou en Bulgarie pour les élever, les renvoyer ensuite dans leur pays, en comptant sur leur zèle pour faire de la propagande nationale.

Dans cette lutte à coups de paroles et d'argent les Serbes, surtout avant 1880, paraissaient avoir l'avantage. Leur nationalité reconquise depuis longtemps s'offrait comme un foyer d'indépendance vers lequel les populations de Macédoine se sentaient naturellement attirées, tandis que du côté de la Bulgarie on apercevait à peine les signes précurseurs d'un réveil national.

Puis, n'avait-on pas à Belgrade tout le vieux fonds des légendes et des chroniques du passé, pour populariser la cause serbe et enflammer les esprits au récit des exploits des guerriers des XIII^e et XIV^e siècles? N'y avait-il pas de beaux poèmes qui chantaient la gloire et la puissance du grand empereur serbe Douchan, qui fit trembler l'empire ottoman; les ballades populaires ne parlaient-elles pas avec un enthousiasme tragique dans le ton de *l'Iliade*, de la fin de l'empire serbe à Kossovo, des héros de ce temps, des Lazare, des Obilitch et Marko Kralievitch et aussi de l'épopée relativement récente de la renaissance nationale, du courage des Karageorgevich, des Petrovich, des Miloch Obrenovich, au commencement du siècle?

Si l'on imprimait des livres pour répandre au loin l'Idée serbe, ce n'était pas certes les éléments qui manquaient. On pouvait puiser à pleines mains dans un trésor de littérature nationale, prouvant incontestablement la force et la poésie de l'esprit serbe et les droits du peuple serbe à prendre en mains le relèvement moral des populations macédoniennes, ou même à s'emparer de la prépondérance politique dans la Péninsule.

Seulement, les Bulgares ne l'entendaient pas ainsi, et l'antagonisme avec les Serbes à ce sujet augmenta au lendemain du Congrès de Berlin. Au milieu des tempêtes et des rivalités intestines qui, ainsi que nous l'avons vu, troublèrent de 1879 à 1885 les relations des Russes et des Bulgares, on ne perdait pas de vue à Sofia la propagande en Macédoine pour contrecarrer celle des Serbes, au grand mécontentement de ces derniers.

C'est qu'en effet, on le sentait bien des deux côtés, le but avait une autre signification que la poursuite immédiate d'un rêve d'accaparement égoïste. Ce que les Bulgares, comme les Serbes, semblaient jaloux d'affirmer aux yeux du monde, c'étaient leurs droits historiques par la production des papiers concernant leurs ancêtres. Ces sortes de passe-ports nationaux cependant n'avaient pas l'aspect aussi brillant que celui de leurs voisins.

Le Serbe pouvait presque prétendre que le foyer de l'idée nationale n'avait jamais été complètement

éteint chez lui et le prouver par les productions d'une littérature locale, simple, mais qui retenait l'âme serbe prisonnière de l'Islam, pendant des siècles, dans les évocations d'un glorieux passé.

Par contre, le Bulgare devait presque au hasard seul la reconstitution d'une longue vie nationale qui dura, avec des alternatives diverses, du v^e au xiii^e siècle. Sans l'évêque de Vratza, Groni, qui, il y a cent ans, retrouva dans de vieilles chroniques, les traces des ancêtres de ses compatriotes, rien n'eût réveillé chez eux le sentiment d'une patrie bulgare.

Ils vénéraient, comme saints et comme fondateurs de leur langue, les apôtres Saint-Cyrille et Méthode et recueillaient pieusement les saintes traditions de l'Eglise à leur sujet; mais rien dans les traditions populaires, dans les chants rustiques, ne révélait aux patriotes d'anciennes gloires, de longues souffrances, de lointains gémissements sur le sort de la patrie. L'assimilation avec les conquérants avait été profonde et avait tout éteint, sauf l'attachement au sol et à la religion.

Il y eut ainsi en présence, pendant des siècles, non des Bulgares et des Turcs, des conquérants et des victimes, mais des chrétiens et des musulmans.

Les Serbes, au contraire, profitèrent largement de l'intérêt que pendant les cinquante dernières années, des historiens, des littérateurs de tous pays portèrent à leur nationalité. Ils surent avec habileté organiser à

Belgrade une vaste propagande, légitime d'ailleurs, sur le terrain patriotique, tandis que le Bulgare, par la pauvreté de ses monuments littéraires, par son immobilité plutôt apparente que réelle, n'attirait pas les regards.

On crut un moment avoir mis la main sur un génie bulgare, sur le poète de la race. L'espoir fut déçu. Karavelof, frère aîné de celui qui devait jouer quelques années plus tard un rôle si important dans l'histoire de la Principauté, écrivit assez abondamment, mais sa renommée, très grande parmi ses compatriotes, ne dépassa pas la frontière, car lorsque des patriotes voulurent, suivant l'exemple des Serbes, lancer en Europe ces échantillons de la jeune littérature bulgare, ils furent discrètement conseillés par des amis, des savants slaves, de ne pas les mettre au jour afin de ne pas nuire à leur pays. C'était dur mais on se résigna.

L'esprit bulgare, tout envahi par les nécessités matérielles de sa nouvelle existence, n'avait pas encore trouvé sa voie littéraire et l'imagination restait à peu près stérile.

Ce n'était pas cependant que l'histoire de l'ancienne Bulgarie manquât de grandeur. Ne racontait-elle pas, cette histoire, que du ix^e au xiii^e siècle l'empire byzantin avait eu à soutenir une longue série de luttes terribles contre les Bulgares? Les Serbes se prévalaient de leur glorieuse origine et ne parlaient

toujours que de leur grand empereur Douchan du XIV^e siècle. N'avait-on pas à leur opposer des noms tout aussi illustres?

Sans remonter aux temps barbares des Asparouk, des Kardam, des Kroum, ces Siméon, ces Chichman, ces Samuel, ces Kaloyan, ces Asen, ces tsars bulgares qui dominaient parfois de l'Adriatique à la Mer Noire, qui détruisaient les armées impériales et faisaient prisonniers des empereurs, tel que Baudouin, toutes ces grandes figures n'offraient-elles pas, réunies, un assez joli fond de tableau historique? Mais le malheur, c'est qu'il fallait remonter trop haut dans le cours des siècles pour se pénétrer de la grandeur de ces événements, qui paraissaient aux populations aussi étrangers que s'ils se fussent passés en Chine. Il n'en restait qu'une chronique sèche, assez banale, plus ou moins authentique. Rien ne frappait l'imagination populaire et ne l'exaltait d'idéalisme.

Que n'avait-on, à l'instar des Serbes, un effondrement homérique, sur un champ de bataille, comme Kossovo! Mais non! L'empire bulgare, après de courtes époques brillantes, après avoir failli remplacer l'empire byzantin, s'effondra de lui-même, comme un grand bâtiment mal construit. Des siècles de barbarie avaient pesé sur lui et l'avaient frappé de stérilité. Il disparut, sans laisser de traces, dans le sein de l'empire qu'il avait rêvé supplanter et ses sujets passèrent, avec indifférence, de la souveraineté byzantine à la domination du Croissant.

Manquant de héros populaires tombant les armes à la main pour la cause bulgare, n'ayant pas à son actif de Kossovo, ne pouvant comme les Serbes ni évoquer la mémoire d'un tsar Lazare et d'un Obilitch qui s'écriait fièrement :

*J'irai demain à Kossovo
J'immolerai le Tzar des Turcs, Amurat
Et lui mettrai le pied sur la gorge.....*

ni répandre dans le peuple de poétiques légendes domestiques, telle que celle de Militza, la jolie Serbe :

*Militza avait de longs cils
Qui ombrageaient ses joues vermeilles...*

il fallut bien se contenter de rester ce que l'on était : des Bulgares un peu rustres, sans passé littéraire, sans imagination, sans idéal, mais par contre, on ne possédait pas moins que les Serbes la noble ambition de faire figure dans le monde et comme de robustes paysans, élevés à la dure, on se sentait plein de vigueur pour recueillir l'héritage inespéré d'une patrie à créer et à organiser. Aussi, après 1878, on put dire aux frères slaves de Macédoine encore sous le joug turc : « Notre nation date d'hier, mais notre avenir est grand. Venez avec nous ! N'écoutez pas le Serbe ! Nous sommes forts et libres. Nous avons l'appui de la Russie qui vous délivrera aussi ! »

Ce langage était appuyé d'arguments plus sonnants, et grâce à ce moyen et à la persévérance que l'on mettait en toutes choses, des résultats auxquels on était loin de s'attendre furent obtenus.

Les Serbes moins riches, moins décisifs que leurs concurrents, étaient distancés dans la propagande.

Et c'est ainsi que, tout en fondant depuis des années de nombreuses écoles où l'on vantait les qualités nationales bulgares, on entretenait des relations moins littéraires que révolutionnaires avec certaines parties de la Macédoine; qu'à défaut de récits poétiques émus, on passa aux futurs insurgés de ce pays, des armes et de la poudre, et que des gens comme Panitza surent, par leur audace et sans se montrer rigoureux sur la qualité des individus, recruter en Macédoine des auxiliaires précieux au moment de la guerre serbe, et pour plus tard, sans doute, des partisans décidés de l'extension de la Bulgarie.

On avait donc de bonnes raisons à Belgrade pour regarder d'un mauvais œil les prétentions des Bulgares à l'hégémonie balkanique. Le roi Milan, qui s'appuyait sur l'Autriche et ses conseillers austrophiles n'en avaient pas de moins valables pour redouter le régime russe tel qu'il dominait en Bulgarie. C'était pour eux une menace constante.

L'antipathie entre les deux peuples qui s'expliquait déjà suffisamment, s'alimentait encore de tous les

petits incidents qui peuvent s'élever dans le cours des relations ordinaires entre deux voisins. L'un de ces incidents, surtout, insignifiant par l'objet du litige, eut des conséquences assez graves. Il s'agissait d'un petit territoire de frontière, Bregovo, mal délimité en 1878 et dont chacun revendiquait la possession. On ne put s'entendre étant donnée l'acuité des rapports et on rompit les relations diplomatiques. Ainsi, bien avant l'affaire de Philippopoli, Serbes et Bulgares se regardaient avec des yeux pleins de colère et de menaces.

Ce dernier événement fit déborder le vase et l'on se trouvait à Belgrade, la veille de la guerre, dans l'état d'esprit que nous avons relaté dans les premiers chapitres.

L'esprit militaire des deux peuples prêts à en venir aux mains présentait des différences notables.

Nous avons eu déjà l'occasion de dire que l'aptitude du Serbe pour le travail régulier est médiocre. Soit qu'il ait conservé le goût de l'existence libre de ses ancêtres, soit que le défaut de paresse se soit glissé chez lui plus tard par le fait de l'assujettissement et du découragement qui dut le suivre, le Serbe se montre rebelle à de certains travaux, à un certain embrigadement. Quand il a cultivé le coin de terre nécessaire à sa subsistance et à la réunion de quelques profits, il s'arrête, croyant sa tâche finie.

A l'époque de la construction du chemin de fer,

on eut ainsi un exemple assez remarquable de son indifférence pour le labeur. Sur les six mille ouvriers que l'on dut réunir, c'est à peine si l'on comptait cinq cents Serbes. Le reste du contingent était fourni par les Bulgares.

Ceux-ci ne manquent jamais l'occasion, en effet, de réaliser un gain, au prix même d'une dure fatigue. Tous les ans, ils émigrent par milliers des rives du Danube et se répandent en Roumanie et en Hongrie où on les emploie comme jardiniers.

Le Serbe ne s'abaisserait pas jusqu'à ce point. Il préfère être pauvre, mais ne pas se fatiguer.

Son esprit se ressent, peut-être, d'une ancienne époque d'héroïsme et d'une vie de tribus indépendantes qui lui auraient laissé des traces d'aspirations vaguement poétiques, et des désirs de gloire et d'idéal inassouvis, comme s'il eût été arrêté subitement dans sa croissance intellectuelle. Une sorte de difformité morale en est résultée, et explique des éclairs d'enthousiasme, des emballements qui font place sans tarder à de profonds découragements. On se traîne alors, on se laisse vivre et tout porte la marque d'un abandon, d'une mollesse pessimiste, qui repousse les longs efforts, l'assiduité laborieuse, la persévérance malgré les destins contraires.

Mauvaises dispositions pour un soldat moderne ! L'armée, de notre temps, ne se prête pas aux fantaisies rêveuses et aux changements d'humeur. Elle exige l'application journalière, l'attention soutenue

pour atteindre le but : couler les forces d'un peuple dans un même moule.

Cela ne va pas au Serbe. Il lui paraît pénible de se soumettre à toute heure aux exigences monotones de l'éducation militaire, aux rigueurs de la discipline, à l'obéissance et au respect envers les supérieurs et de veiller, sans relâche, à l'entretien de ses armes, de son matériel, de ses effets.

Il est aussi brave qu'un autre, sans doute, mais il préférera la guerre par petits corps au développement des armées en batailles rangées, parce que celles-ci comportent trop de soucis, de soins, de prévisions et une organisation préalable trop régulière, trop parfaite.

Il faut ajouter qu'il existe, à côté de ces défauts de caractère qui s'opposent à l'application ferme des principes sévères de l'organisation militaire moderne, une cause toute physique d'infériorité. La race serbe n'a-t-elle pas perdu, depuis cinquante ans, au contact de la civilisation, quelques-unes de ses qualités corporelles? Comparé au Bulgare, arrivé d'hier à la vie publique le serbe paraît moins robuste, moins fort, et en réalité le premier supporte plus facilement que celui-ci les fatigues.

Il manquait aussi à la petite armée serbe, un exemple venant de haut, un contact supérieur. Elle s'était formée toute seule des débris d'anciennes bandes d'insurgés. Il en était resté quelque chose de

réfractaire à la cohésion nécessaire de tous les éléments. On jugeait, en voyant l'officier, qu'il avait peine à supporter la rigidité de la tenue et de l'uniforme. Le costume de ses pères lui conviendrait mieux. Il y avait parmi les chefs des gens instruits, sortant des écoles de Vienne ou d'autres pays, des officiers croates ou tchèques dans les rangs; il existait une école militaire où l'on faisait ce que l'on pouvait pour former de bons sujets. Et cependant, il eût fallu à travers cela un souffle puissant, la pression vigilante d'un homme de guerre ou l'incorporation sérieuse d'éléments d'une grande armée pour rendre la vie à ce corps, qui semblait quelque peu étiolé.

Le commandement supérieur manquait d'autre part de prestige et d'autorité, l'armée n'ayant pas une grande confiance dans ses chefs toujours battus par les Turcs dans la dernière guerre. Et quant aux qualités militaires du souverain, on ne s'illusionnait pas : le roi Milan n'avait jamais manifesté un goût prononcé pour les choses militaires et, d'instinct, on se méfiait des plans de campagne dont il eût pu être l'auteur.

Les Bulgares possèdent, derrière leur apathie apparente, certaines qualités appréciables au point de vue militaire. Sorti des ténèbres comme nous l'avons dit, leur patriotisme n'avait rien de lyrique. L'éloquence du barde qui composa leurs chants guerriers laisse peut-être à désirer, mais ils ne tiennent pas

aux phrases enflammées et pourvu que leur musique marque la cadence du pas, le reste ne les touche guère. Pratiques, terre-à-terre même, ils mesurent toute chose selon l'intérêt qu'ils en retireront. Ils savent être patients comme les Turcs, profiter en même temps de toutes les bonnes circonstances, et se plier, au besoin avec docilité, aux nécessités les plus pénibles quand ils voient le profit au bout.

Et certes, sortir de la basse condition de raïa, s'élever au rang d'un homme portant une arme, comme le Turc, à qui on enviait tant jadis ce privilège, c'en était assez pour répondre avec enthousiasme à l'appel lorsqu'il s'agit de constituer l'armée nationale.

Les Bulgares, sur bien des points, furent toutefois mieux servis que les Serbes par les circonstances.

Ceux-ci, au bout de vingt ans, cherchaient encore l'âme de leur armée. Les Bulgares, du jour au lendemain presque, jouissaient d'une excellente direction et d'un esprit de corps qui puisait sa force dans les événements de la veille. Russes et Bulgares combattirent côte à côte contre les Turcs, et le paysan bulgare, frappé par le spectacle de la grande armée de ses frères russes qui traversa son territoire, avait gardé un profond respect pour leur uniforme.

Aussi, ce fut avec fierté qu'il entra à la caserne, après 1878, et qu'il se contempla dans le même uniforme. Avec non moins de souplesse et d'énergie, il se soumit au régime.

Les Russes appréciaient la bonne matière militaire qu'ils avaient entre les mains, et leur intérêt aidant, ils la manipulaient savamment. Des sept heures durant, presque chaque jour, les hommes manœuvraient. On exigeait respect, discipline, obéissance. Le Bulgare, malgré tout, vivait enchanté de son nouvel état. Le séjour sous les drapeaux, avec son confortable relatif comparé à l'existence au village, c'était le paradis.

L'armée bulgare était bien outillée. On lui avait donné le fusil russe Berdan, et pour les réserves, des fusils de la guerre de 1878. Les Bulgares pouvaient mettre en outre en ligne une vingtaine de batteries de Krupp, qui devaient écraser sans peine les batteries de vieux canons se chargeant par la bouche, de leurs adversaires.

Comme habillement, le soldat bulgare était équipé solidement et le drap épais de son uniforme le garantissait contre les rigueurs d'une campagne. Le gouvernement serbe, exploité sans doute par des fournisseurs dépourvus de scrupules, n'avait pu mettre sur le corps de ses soldats qu'une étoffe sans consistance qui exposait ces derniers au froid et à la pluie.

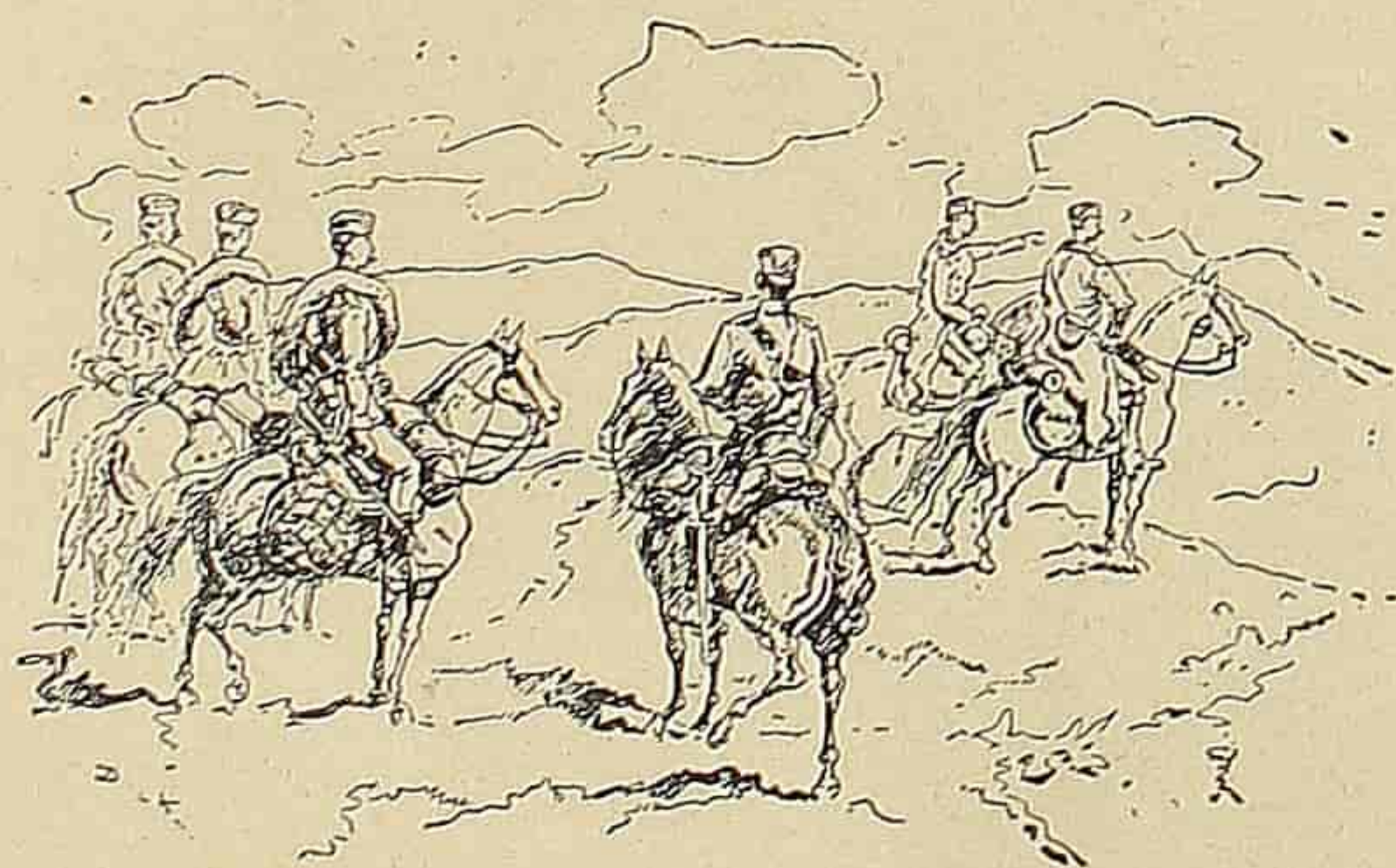
Des deux côtés, la question des munitions fut sérieuse. Les Russes, après leur rupture avec le prince Alexandre, interdirent les envois de munitions commandées antérieurement pour l'armée bulgare.

On en avait assez pour commencer la guerre, il est vrai, mais si la campagne se fût prolongée, les Bulgares eussent dû arrêter les hostilités.

Les Serbes, sous ce rapport, étaient encore moins bien garnis que leurs adversaires. Ils partaient en guerre, par une inconcevable légèreté ou par manque d'argent, avec des approvisionnements insuffisants.

Pour le ravitaillement et les moyens de transport, l'armée bulgare, manœuvrant sur son territoire, avait encore l'avantage sur sa voisine.

En outre, les bases de l'organisation militaire des Serbes avaient de grands défauts.



XIV

Premiers coups de fusil. — La guerre. — Invasion. — Les espérances de Milan. — Premières mesures des Bulgares. — Au bord de l'abîme.

Tels étaient, la veille de la guerre, l'état moral et matériel des deux adversaires.

Le gouvernement serbe se décida à provoquer les hostilités, lorsqu'il vit que la Conférence de Constantinople avortait et que l'Europe ne se souciait pas de discuter ses réclamations.

Il fallait un prétexte. Il n'était pas difficile à trouver; ce sera une histoire de patrouilles. Pendant quinze jours, on agita l'opinion en parlant chaque jour d'incidents isolés, de coups de fusils tirés au hasard sur la frontière, de gendarmes bulgares violant le territoire voisin, d'émissaires bulgares excitant les Serbes des villages voisins à la révolte.

Enfin, le 13 novembre, M. Garachanine adressa à Sofia, à M. Rangabé, l'agent de Grèce chargé des intérêts serbes, une dépêche dans laquelle il lui

annonçait que le matin même, les Bulgares ayant attaqué les positions occupées par un bataillon du premier régiment d'infanterie, sur le territoire serbe dans les environs de Vlassina, le gouvernement de Serbie n'avait à répondre à cette attaque qu'en se considérant en guerre avec la Bulgarie à partir du lendemain matin six heures.

Et le lendemain 14, en effet, l'armée serbe entra en Bulgarie par cinq points différents.

On voulait frapper un grand coup, tomber comme la foudre sur la Bulgarie, s'emparer dans les quarante-huit heures de Sofia et là, imposer aux vaincus de dures conditions, dont la première eût été le rétablissement de l'état de choses, *ante bellum*, en Roumélie.

L'état-major serbe pouvait choisir entre deux plans stratégiques : faire l'effort le plus considérable par la route directe de Tzaribrod à Sofia par Dragoman et Slivnitza, et se couvrir simplement par un léger rideau de troupes sur la droite. L'armée arrivait ainsi à Sofia presque sans coup férir, Slivnitza n'étant alors occupé que par quelques milliers d'hommes.

Ce plan fut rejeté. Mal renseigné sans doute, on crut qu'il serait dangereux d'opérer ce mouvement sans avoir simultanément déblayé le massif de montagnes sur la droite, dans la direction de Trn, par crainte d'une attaque sur le flanc.

Puis, on voyait dans une marche de ce côté une

sorte de prise de possession de toute cette bande de terre, si convoitée, qui longe la frontière serbe jusqu'à Kustendil et on tenait à poser, par ce fait, des droits à la rétrocession territoriale lors de la conclusion de la paix.

Ces deux raisons motivèrent l'adoption du second plan qui fut néfaste. Quinze mille hommes (les divisions de la Schoumadia et de la Morava) marcheraient par Trn, quinze mille (les divisions de la Drina et du Danube) par Slivnitza et Loukovitza et l'on se retrouverait à Sofia.

On se rendait bien compte des inconvénients de ce partage, mais on estimait qu'ils seraient moindres étant donné l'état dans lequel on supposait être l'armée bulgare.

Les Serbes avaient à leur tête des officiers généraux d'un certain âge.

Ils ne pouvaient admettre, dans leur soi-disant expérience consommée de la guerre, que le départ des officiers russes n'eût pas complètement désorganisé l'armée bulgare. C'est à peine si celle-ci contenait quelques officiers âgés de plus de trente ans ; comment, placés du jour au lendemain, des rangs subalternes dans les fonctions les plus hautes, eussent-ils pu acquérir les capacités nécessaires à la direction d'une campagne ?

On savait bien aussi qu'une bonne partie de l'armée était encore en Roumélie et qu'elle ne pourrait pas revenir en arrière avant quelques jours.

Profiter de ces circonstances s'imposait, mais les Serbes raisonnèrent mal et agirent plus mal encore, comme on le verra, en perdant deux ou trois jours à s'orienter et à marcher péniblement dans le massif vers Trn, auquel ils tenaient tant.

Trois jours, cela suffisait pour retourner les cartes en faveur des Bulgares, bien qu'ils fussent incomplètement préparés à s'opposer à l'invasion serbe.

La dépêche de M. Garachanine arriva à minuit. Le lendemain matin, tous les agents diplomatiques étaient chez M. Tzanof. Était-ce vrai? Il n'en doutait pas, mais officiellement il n'avait encore rien reçu, la nouvelle ne lui ayant été communiquée que par la copie du directeur du télégraphe. Cependant, M. Rangabé, tardant à venir, le ministre envoya son secrétaire faire la singulière démarche d'aller réclamer, auprès de ce dernier, la déclaration de guerre du gouvernement serbe.

Le Prince, prévenu dans la nuit, quitta immédiatement Philippopoli. Son ami Milan l'avait trompé : la guerre pour une histoire de patrouilles! Et ce puéril prétexte ne soulèverait pas l'Europe, qui attendait anxieusement la suite des événements, convaincue sans doute que les succès des Serbes dénoueraient enfin l'inextricable situation qu'elle se montrait impuissante à liquider.

Cette situation cependant, il en avait été le principal auteur. Il devait maintenant marcher jusqu'au

bout et supporter les conséquences de son aventure.

Son sort, celui du pays se régleraient en quelques jours. Mais tout serait-il fini? Non, car il pressentait que, même victorieux, l'ère des complications n'était pas fermée pour lui et que son trône chancelerait autant après le triomphe qu'après la défaite. Celle-ci d'ailleurs le menaçait. Les Serbes n'étaient-ils pas au nombre de trente à quarante mille tandis qu'avec son armée encore en grande partie en Roumélie, il ne pouvait opposer qu'une faible résistance à l'invasion foudroyante?

On avait bien fait avancer, depuis quinze jours, en présence des menaces des voisins, quelques milliers d'hommes en Bulgarie et choisi une ligne de défense à trente kilomètres de Sofia, à Slivnitza. Mais qu'était-ce ces sept ou huit mille hommes de ce côté et les deux ou trois mille du côté de Trn, pour répondre à la masse des assaillants? Il faudrait six jours, huit jours pour leur opposer des forces égales. Et les Serbes certainement auraient culbuté, avant ce temps, ce qu'ils avaient devant eux et entreraient à Sofia. Le roi Milan, comme il l'avait dit, entendrait le *Te Deum* le dimanche suivant, dans la capitale bulgare.

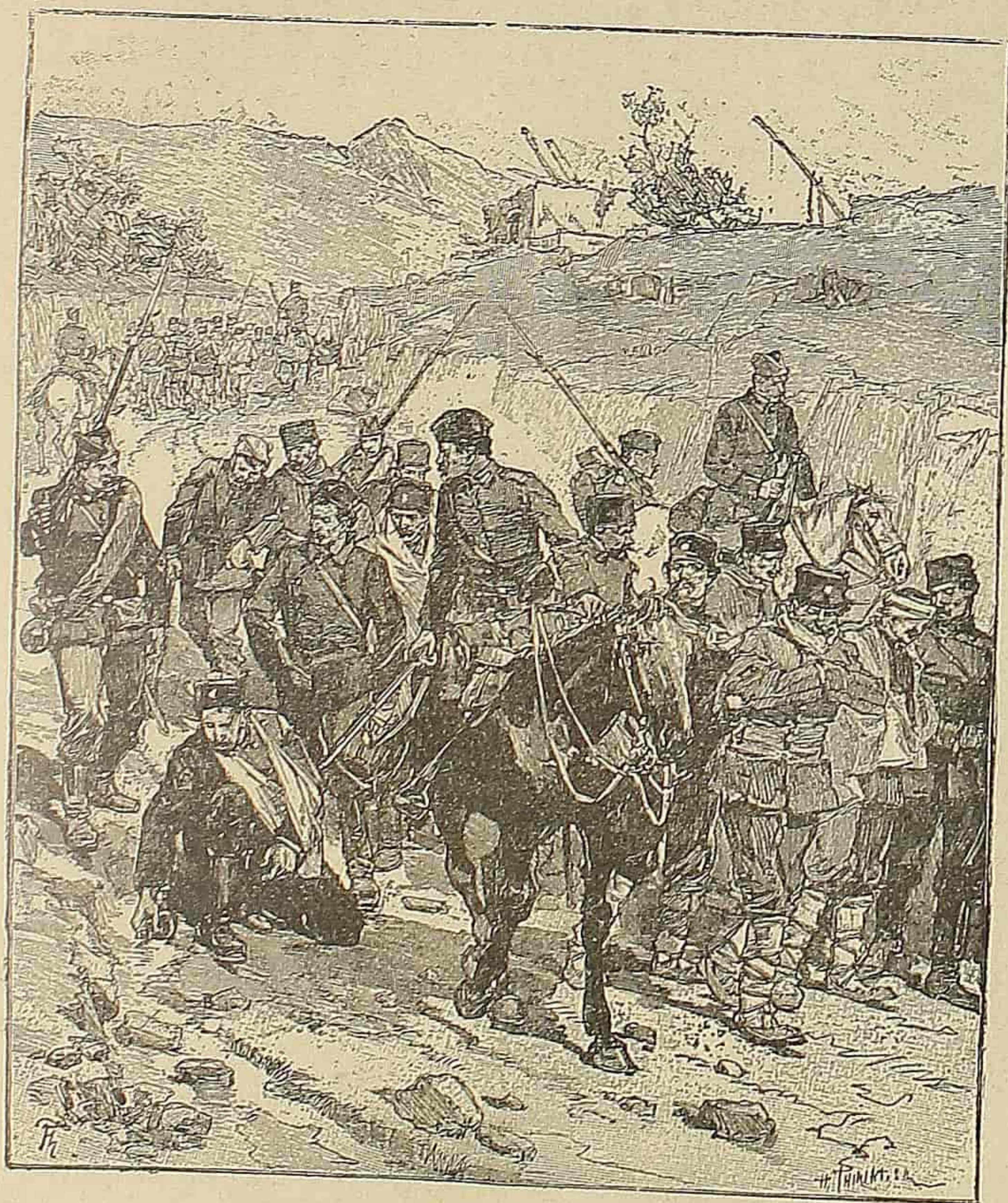
Cette sombre perspective, tous l'entrevoyaient ou à peu près, dans l'entourage du Prince et le chemin de Philippopoli à Sofia, la nuit, à travers les croupes dénudées des Balkans, leur parut être un vrai chemin de la Croix.

On était aux prises. A six heures, comme il l'avait dit, l'ennemi s'avança en masse, sur la route de Tzaribrod. Il déborda à droite et à gauche et se déploya dans la plaine, avant d'arriver au petit pont sur la Nischava.

C'est derrière cette défense naturelle que le capitaine Popof avait placé ses troupes, composées d'un bataillon du régiment de Plevna, d'un escadron de cavalerie et d'un bataillon mixte (réserve olpochenié et volontaires). En tout 2,000 hommes environ sans artillerie.

La fusillade dura plusieurs heures, mais Popof dut cependant battre en retraite, laissant le chemin libre aux Serbes jusqu'au défilé de Dragoman, à huit kilomètres de la frontière. Là, on aurait pu arrêter sérieusement l'ennemi, mais il eût fallu pour défendre cette gorge une masse considérable. Le ministre de la guerre Nikiforof, se rappelant à propos certains principes d'art militaire, pensa que mieux vaudrait attendre l'ennemi à la sortie de ce défilé, le forcer à accepter bataille dans la plaine, n'ayant derrière lui comme moyen de retraite éventuel que l'étroit passage de Dragoman et se heurtant, en face, aux collines de Slivnitza qu'on fortifierait en conséquence.

Par suite de cette judicieuse décision, qui contenait la victoire en germe, il ne s'agissait plus pour la poignée de troupes qu'on avait à l'avant-garde, que de défendre le terrain en battant en retraite, avec l'unique préoccupation de retarder le plus possible la



Les Bulgares faits prisonniers dans les premiers engagements.

marche de l'ennemi. C'est ainsi qu'en s'établissant dans un endroit favorable, au milieu du défilé, et en creusant quelques tranchées, les Bulgares purent

simuler l'intention d'organiser une défense sérieuse. Au lieu de pousser énergiquement devant eux, les Serbes se prirent au piège. Convaincus que le corps bulgare était deux ou trois fois plus nombreux, les généraux serbes jugèrent imprudent de s'avancer avant que leurs deux corps de droite et de gauche eussent eu une certaine avance.

Ce fut leur première faute. Ils perdirent ainsi un jour précieux, car enlevant le défilé de vive force, ils pouvaient se présenter le même jour ou le lendemain devant Slivnitza avec les plus grandes chances de succès.

La droite Serbe, dans sa marche par la route de Trn, rencontra un millier de Bulgares à Banskidol, et ceux-ci, écrasés par les forces supérieures, se retirèrent; une rencontre eut lieu aussi à Isvor.

Cette journée avait eu un résultat fort appréciable cependant pour les Serbes : la première ligne de défense des Bulgares était franchie, ce qui ne devait pas peu contribuer à confirmer ces derniers dans leurs appréhensions.

L'émotion, en effet, gagnait tous les quartiers de Sofia. Beaucoup de personnes apprirent en même temps la déclaration de guerre et les nouvelles des premiers engagements. Des groupes de bourgeois stationnaient continuellement à la porte du palais, autour du ministère de la guerre et de l'hôtel de

Bulgarie. Des jeunes gens de l'École militaire, que la guerre faisait officiers du jour au lendemain, des lieutenants passés capitaines, remplissaient la boutique d'un tailleur voisin et moitié chez lui, moitié dans la rue, tout fiers, ils essayaient leurs uniformes qui le lendemain recevraient le baptême du feu, et ils animaient ce coin de la ville par leurs allées et venues.

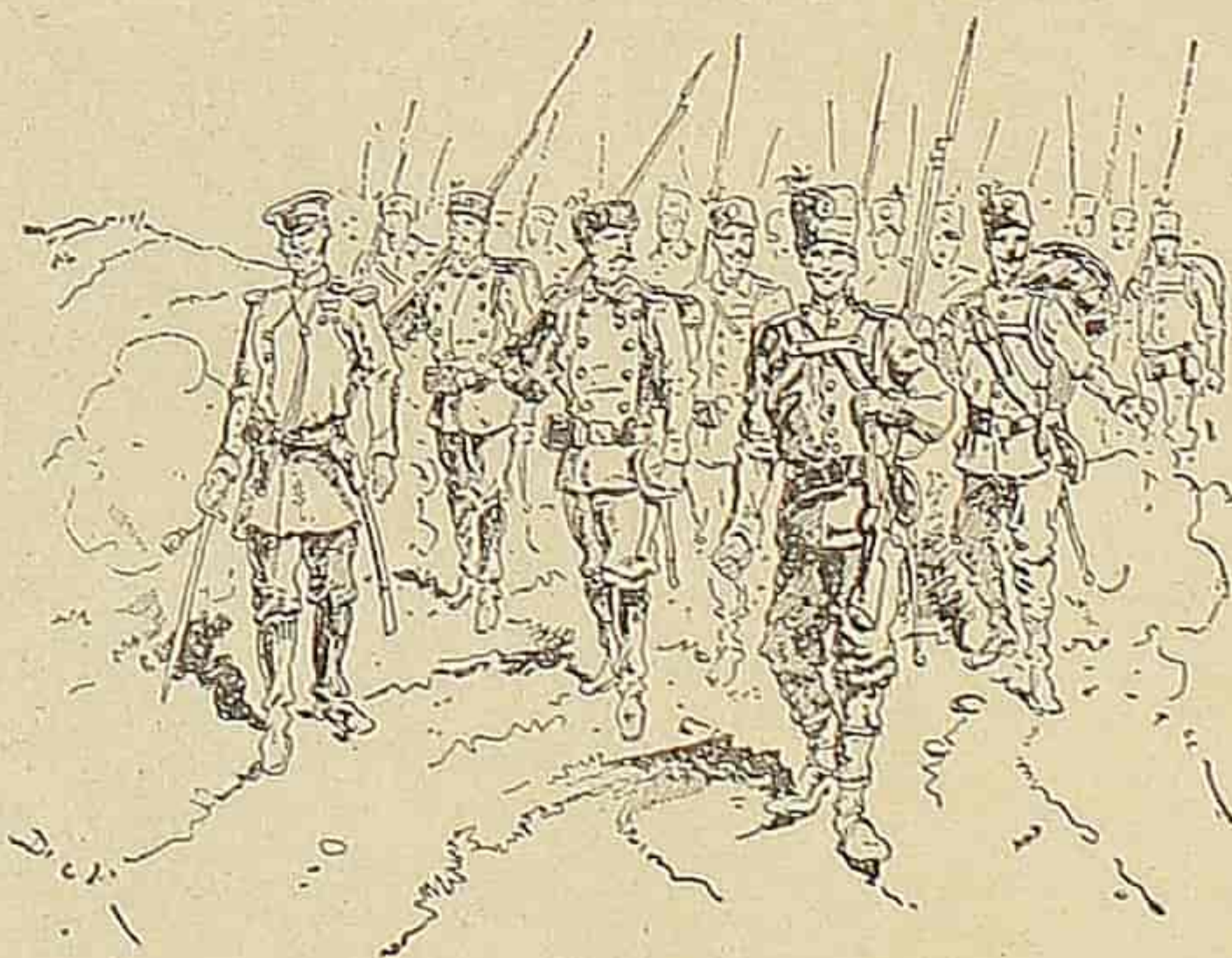
Dans le vieux quartier, les boutiquiers n'ouvraient que la moitié de leurs magasins et devant les portes, les femmes apeurées causaient des événements.

Les gendarmes galopaient de tous côtés. Les canons, les caissons de munitions ébranlaient en passant les petites bicoques. La fièvre guerrière se communiquait.

On se portait en foule sur la route de Philippopoli. C'est par là qu'on attendait le salut. Les régiments de Roumélie, les bataillons de la réserve et des volontaires, tous étaient en route, mais arriveraient-ils à temps?

On n'ignorait pas la disproportion actuelle des forces. L'angoisse était terrible. Demain, l'ennemi pouvait entrer en ville. Le sort de la patrie tenait en quelques heures et tous relevaient au loin sur la route le moindre nuage de poussière. Les plus enthousiastes allaient en avant, puis revenaient vers la ville, tout joyeux, en agitant leurs kalpaks et en courant vers les groupes restés en arrière, criant : Les voilà ! Les voilà ! C'étaient des explosions de joie dès que l'on

apercevait les premiers soldats d'avant-garde. Des hourras frénétiques partaient de tous côtés, mêlés aux sons des tambours et de la musique. Soldats, peuple, pleins d'enthousiasme entraient en ville en chantant et ne se quittaient qu'au casernement, où la troupe prenait quelques heures d'un repos bien gagné après des étapes de soixante et soixante-dix kilomètres, et repartait ensuite dans la direction de Slivnitza.



Arrivée des renforts à Sofia.

Après les bataillons de l'armée régulière, commandés par des officiers presque imberbes, on voyait poindre les tuniques avec pattes rouges des miliciens rouméliotes.

Avec ceux-ci, on fraternisait avec d'autant plus

d'effusion qu'on fêtait en eux des amis, des frères retrouvés qui venaient, circonstance singulière, payer au lendemain de l'Union leur dette de reconnaissance, en apportant le concours de leurs bras pour défendre leurs frères du Nord menacés à leur tour.

Puis arrivaient de tous côtés des masses de paysans armés, n'ayant aucune apparence militaire. C'était la territoriale.

On signala enfin l'escorte princière. Battenberg, Karavelof, Stamboulof, descendirent de voiture. Une dizaine d'officiers s'avancèrent. Le Prince leur serra la main. Le groupe s'arrêta devant le palais même. Un officier leva le bras à l'ouest dans la direction du mont Vitosch et de Trn, un autre se retourna au nord, du côté de Slivnitza. On causa avec animation en rentrant au palais, d'où le Prince repartit bientôt pour Slivnitza.

Dans les journées du 15 et du 16 novembre, le mouvement en avant des Serbes s'accrut, mais avec lenteur. Le col de Dragoman fut définitivement évacué par les Bulgares et leurs adversaires purent à loisir s'étendre dans la plaine de Slivnitza et se préparer à l'attaque de cette position. Ils occupèrent même les mamelons situés à droite de cette dernière, les hauteurs de Meka Tsreva et des Triouchi, et la menacèrent fortement de ce côté.

Sur leur droite, la division serbe, qui agissait contre

Trn, avait affaire à quinze cents hommes soutenus par une batterie. Le commandant Marinof ne céda pas le terrain facilement. Il lança trois compagnies en tirailleurs, disposées en éventail. Il en garda deux en réserve. L'artillerie s'installa sur un petit mamelon, non loin de la petite ville. Les Serbes hésitèrent d'abord, ignorant les forces ennemies; mais ils reconnurent leur faiblesse et poussèrent alors leurs bataillons à droite et à gauche pour les entourer. Les Bulgares battirent en retraite, sous un feu meurtrier et abandonnèrent deux pièces aux mains de l'ennemi.

Non loin de Trn, à Vratcha, autre combat plus sérieux. Les Bulgares avaient près de quatre mille hommes et une batterie; on se battit avec acharnement des deux côtés, mais enfin, l'avantage resta encore aux Serbes. Les Bulgares n'échappèrent à un complet écrasement qu'en se jetant dans des chemins de traverse, au milieu de mamelons difficiles à franchir. Impossible de songer à traîner l'artillerie plus loin et les six pièces, enclouées, furent abandonnées. Ces corps, sous le commandement du capitaine Popoff, rejoignirent péniblement le gros de l'armée à Slivnitza.

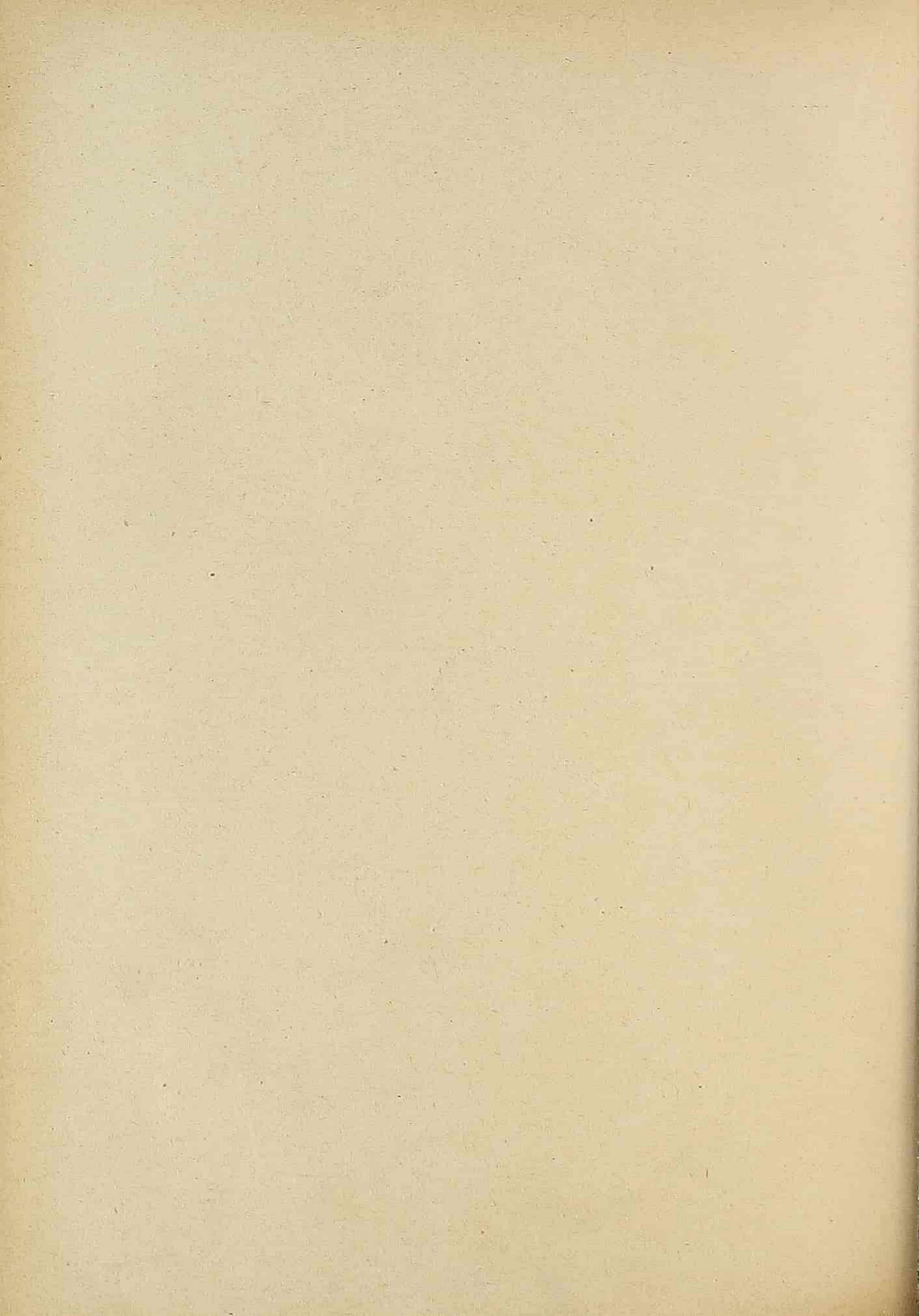
A la suite de ces divers engagements, la route de Trn à Sofia était presque libre. Restait une localité, Bresnik, autour de laquelle la résistance des Bulgares fut nulle et les Serbes purent s'y installer le 17. Maintenant, en quelques heures, leur avant-garde pouvait atteindre les premières maisons de la capitale.

Tout à coup, les généraux serbes changent d'avis. Craignant sans doute de se heurter à Sofia aux renforts de Roumélie, qui arrivaient en masse et de voir leur retraite coupée, ils se replient subitement et regagnent en toute hâte les deux divisions placées en face de Slivnitza, convaincus maintenant, mais un peu tard, que cette position était la clef de la situation, et qu'il fallait l'enlever à tout prix, avant de poursuivre l'invasion.

Nous allons assister aux péripéties de la lutte.



Paysan bulgare.



XV

Sur le plateau de Slivnitza. — La suite princière. — Légende. —
Les angoisses de Battenberg. — La vision de la défaite.

18 novembre.

Sur le plateau, à cent mètres au-dessus du village de Slivnitza. Il est quatre heures de l'après-midi : ni bruit, ni mouvements de troupes, ni clairons, ni tambours. Rien n'indique une rencontre imminente et ne révèle la présence de deux camps ennemis. Cette inactivité, ce silence sous un ciel morne, gris, a quelque chose de pénible.

Qu'est-ce qui va succéder à ce calme? Comment le tableau va-t-il se transformer? Entre terre et ciel se détachent quelques silhouettes d'officiers dont nous nous approchons.

Le groupe se retourne. On cesse de battre la semelle et les mains sortent des poches des longues capotes grises pour se tendre vers nous.

— On ne se croirait guère à la veille d'une bataille ici.

— Vous verrez tout à l'heure.

Et le groupe se reforme. Instinctivement, sous la bise qui souffle violemment, on se serre coude à coude. A côté de nous se tient un grand jeune homme imberbe, vêtu d'un uniforme battant neuf de sous-lieutenant. C'est le frère du Prince, le prince François de Battenberg. Il était venu au moment de la tourmente du 18 septembre rejoindre son frère, sur la demande de ses parents. Officier allemand, il donna sa démission pour endosser l'uniforme bulgare, mais il resta attaché à la personne de son frère. Peut-être eût-il mieux agi, au point de vue du prestige dynastique, en se plaçant hardiment à la tête d'une compagnie. Il écoute, en lançant des *ja* et des *nein*, une histoire du secrétaire particulier de son frère, un gros blond, fils de l'intendant du père, venu avec Battenberg en Bulgarie en 1878, tout jeune et grandissant avec l'âge dans la confiance de son maître, mais politiquement sans influence sur lui.

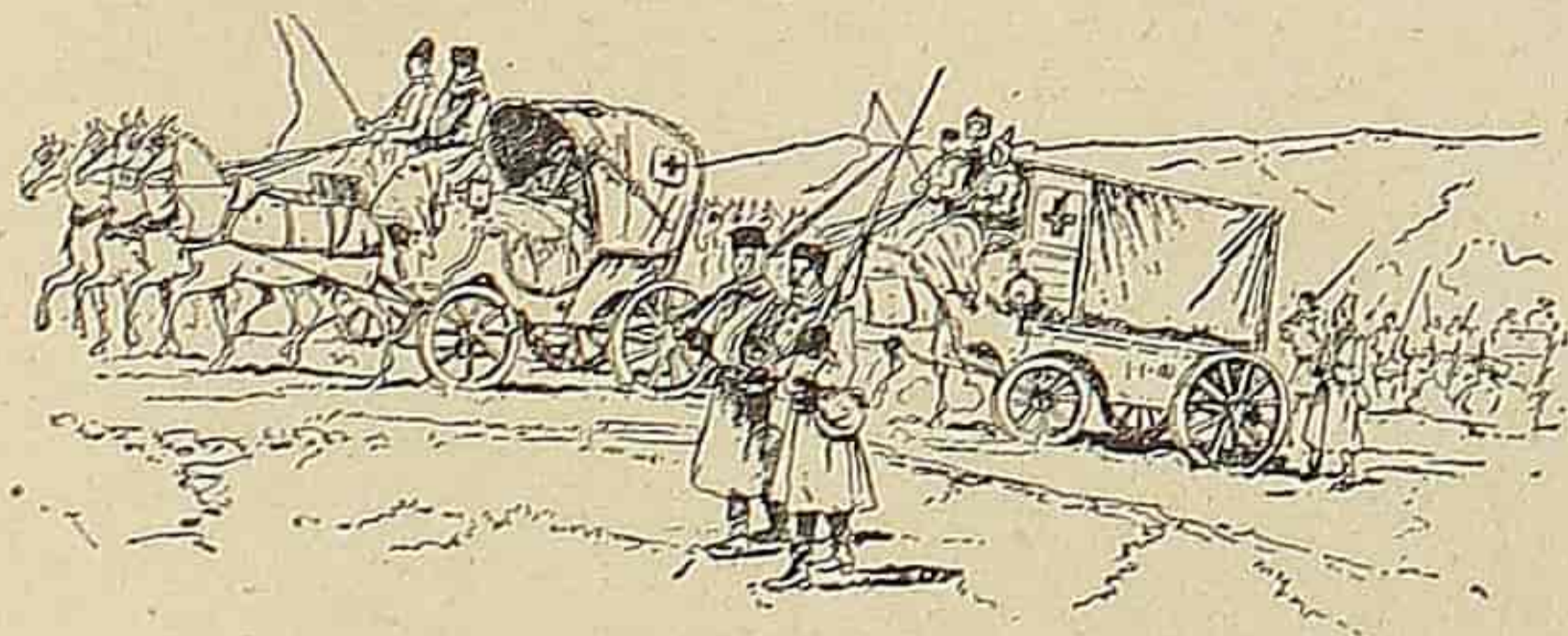
Dans le groupe trois officiers d'ordonnance, des Bulgares, d'une belle prestance sous la tunique bleu de ciel, identique à celle des hussards de Prusse. Puis l'officier commandant l'escorte des huit cavaliers qui accompagnaient toujours le Prince, excellent serviteur, le seul que nous vîmes, un an plus tard, dans la gare de Turn-Séverin, appuyé contre un pilier, pleurer comme un enfant, les larmes du cœur, en regardant partir le train qui emportait son souverain.

On parle bas, on est comme oppressé. On se trouve si près du bord de l'abîme ! L'impression d'être à la veille d'un grand événement envahit les âmes et les rend timides. Ce n'est pas la peur, mais une sorte de résignation à un destin plus fort, éclairée par une faible lueur d'espérance.

On se réchauffe en se passant une gourde de cognac. La langue plus chaude, l'estomac réveillé, on s'anime un peu.

Un personnage civil, qui complétait le cercle, nous met au courant de la situation.

Ancien officier de uhlans, devenu journaliste et correspondant d'un grand journal allemand, il a gardé la tournure de son ancien état. Pendant la



guerre et au cours des événements ultérieurs, il rendit aux Bulgares des grands services. Bon camarade et serviable d'ailleurs. Il était venu à Philippopoli après le coup d'État. Compatriote du Prince, l'ayant connu en 1878, il entra très vite dans son intimité, d'autant plus qu'il mettait à son service la grande publicité de son journal.

Prince et journaliste s'entendirent, l'un et l'autre animés d'une haine et d'une aversion communes. La haine contre Bismarck et l'aversion pour la Russie. Il devint ainsi l'historiographe du Prince de Bulgarie, chargé d'expliquer à l'Allemagne et au monde la révolution de Bulgarie et surtout de faire ressortir la figure noble et sympathique du souverain, en rejetant toute la responsabilité du coup d'État sur la conduite des Russes dans ce pays, depuis six ans.

Les Serbes déclarent la guerre. L'historiographe grandit. Jusqu'ici, il n'avait parlé que de l'habileté du Prince. Comprenant très bien la cause à laquelle il s'était dévoué, il s'ingénia à créer pour le monde et pour l'histoire, un prince héroïque. Battu ou victorieux, la légende restera. Dans quelques jours, si la chance favorise les Bulgares, le souverain sera grand tacticien.

Pour le moment, de sa voix bon enfant, il nous conte l'état des choses :

« L'aile droite bulgare sous le commandement de Benderef, nous dit-il, s'est battue hier. L'ennemi occupait les collines qui bordent à droite la plaine de Slivnitza, au-dessous de nous. La plus rapprochée de ces collines touchait à une distance de quatre ou cinq kilomètres, le plateau où nous nous trouvions. Si les Serbes eussent débordé de ce côté, on était

Les dessins de la guerre serbo-bulgare ont été faits par M. Piotrowski, correspondant de l'Illustration, et nous les devons à l'obligeance de son Directeur, M. Marc.

tourné. Benderef attaqua l'ennemi avec quelques bataillons et le délogea successivement non-seulement de la première colline, mais de deux ou trois autres. Il s'était tellement avancé que ses forces devinrent insuffisantes. Il dut battre en retraite. Les Serbes revinrent alors ce matin et les voilà encore tout près de nous. Tout à l'heure on va recommencer l'attaque, pour essayer de les déloger définitivement de cette importante position. »

Et notre interlocuteur ajoutait que le Prince, en reconnaissance hier de ce côté, courut de grands dangers.

Le souverain, absent le lendemain du champ de bataille, dut regretter amèrement de ne pas avoir eu d'autres occasions plus éclatantes de montrer son courage. Les balles qui sifflèrent hier aux oreilles du Prince suffirent cependant pour la légende. En Allemagne et en Autriche on exagéra les faits. On raconta qu'il s'était mis à la tête des troupes pour monter à l'assaut; on publia des gravures et des images coloriées où Battenberg, à cheval, au milieu de la fumée, des affûts brisés et des cadavres, montrait les positions de l'ennemi de la pointe de son épée, à ses troupes enflammées, ou, comme Napoléon, pointait le canon sur l'ennemi.

Rien de tout cela n'eut lieu. D'ailleurs, sur le plateau, à l'heure actuelle, il ne s'agissait pas de jeter de la poudre aux yeux. La position était critique et l'héroïsme même eût paru un remède insuffisant.

Nous nous approchons de la bordure du plateau. On avait remué la terre depuis quatre jours, et placé une trentaine de canons sur une longueur d'un kilomètre. Des kalpaks, des casquettes plates émergent des talus; soldats et officiers nous regardent passer et derrière nous, se remettent à l'ouvrage, les bras remuent soulevant la terre, transportant obus et fascines. Le travail continue avec calme, comme s'il s'agissait des préparatifs d'un exercice à feu.

C'est ici le centre et la position principale. On a une vue superbe sur le futur champ de bataille et du premier coup, sans être même du métier, on comprend la situation des deux armées et le thème du drame qui se prépare.

Une plaine de dix kilomètres à nos pieds, coupée à droite par la grande route de Sofia qui court jusqu'à l'entrée du défilé de Dragoman, dont on aperçoit les premières masses. A droite et à gauche des collines et, dans le fond, des montagnes dont les sommets s'étagent les uns sur les autres et encadrent sévèrement, majestueusement le paysage.

Après s'être emparé de Dragoman à la suite du court combat que nous avons relaté, l'ennemi a débouché dans la plaine. Ses lignes s'étendent devant nous, à trois ou quatre kilomètres. Elles ont gravi les hauteurs à droite et à gauche. Celles de droite, les Triouchi, plus rapprochées de nous, sont les plus dangereuses. Si l'ennemi réussit à y placer de l'artil-

lerie, le plateau où nous sommes ne sera pas tenable. Slivnitza devra être évacué.

On comprend mieux ici la grande faute commise par l'armée serbe. Pourquoi n'a-t-elle pas immédiatement suivi dans leur retraite la poignée de Bulgares qui défendaient Dragoman? C'était le jour de la déclaration de guerre. La terre avait été à peine remuée à Slivnitza. Les Serbes se fussent emparés de cette position presque sans coup férir et Sofia était à eux. Manquant d'audace, les officiers serbes furent par surcroît mous et négligents. Le passage de l'armée à travers le défilé se fit lentement. Après deux jours d'hésitation, confiant dans le nombre, on voulut marcher en avant. L'affaire fut engagée sans vigueur. On se heurta à une résistance inattendue. On résolut alors de prendre position devant Slivnitza et de masser toute l'armée pour frapper un grand coup.

Aux batteries des Bulgares, on répondit par d'autres batteries dont nous voyons distinctement le profil dans le fond et à gauche. Les tranchées de tirailleurs furent creusées. Bref, au lieu d'un combat, il fallait livrer maintenant une vraie bataille.

Quand commencerait-elle?

Du haut du plateau bulgare, on suivait anxieusement, tout en travaillant, les mouvements de l'ennemi. Les trente cinq à quarante mille Serbes se massaient sous les yeux. Qu'avait-on à leur opposer? vingt à vingt cinq mille hommes à peine. Si, mieux inspiré, l'ennemi avait livré bataille aujourd'hui, on eût été

à peu près perdu. On ne comprenait pas, tout en s'en réjouissant, la lenteur et l'hésitation de l'ennemi. Croyait-il les Bulgares plus nombreux? Manquait-il de munitions et d'approvisionnements?

Mais le grand coup ne pouvait tarder. Ce serait pour le lendemain sans doute. C'était toujours cela de gagné. De Sofia, de Philippopoli, les bataillons arrivaient. Demain, on serait près de vingt cinq à vingt huit mille et alors, à la grâce de Dieu!

Nous lisions toutes ces questions, toute cette angoisse sur le visage du Prince. Il passait devant nous suivant la ligne de défense, accompagné par son Kavas, le monténégrin Christo, dont le pittoresque costume formait une tache rouge dans l'ensemble sombre du tableau.

Il était imposant l'adversaire de Milan, le disgracié de la cour de Russie, serré dans sa capote, son bachelik jaune autour du cou, entourant sa barbe châtaine. Tout botté, portant crânement la casquette russe, c'était un beau chef d'armée que les soldats avaient plaisir à voir. De toute sa personne, se dégageait un air de force et de supériorité qui fit sa fortune, avant qu'il fut prince de Bulgarie, et qui contribua puissamment à établir son prestige, qu'il perdit malheureusement ensuite auprès d'une partie de ses officiers, hommes forts et vigoureux comme lui.

L'observateur cependant devinait l'inquiétude dans

le regard et sous les paroles du souverain, quand celui-ci s'adressait à certains officiers. Il avait été le dernier à croire à la possibilité de la guerre. Maintenant, dans la réalité du fait, il ne partageait pas l'optimisme des jeunes officiers. Nikiforof, le ministre de la guerre, Panof, le commandant de l'artillerie, Goutchef au centre, Benderef à l'aide droite, Popoff et autres, tous lui disaient : « Nous ferons reculer les Serbes ! » Mais il restait sceptique. Il se voyait accablé par le nombre.

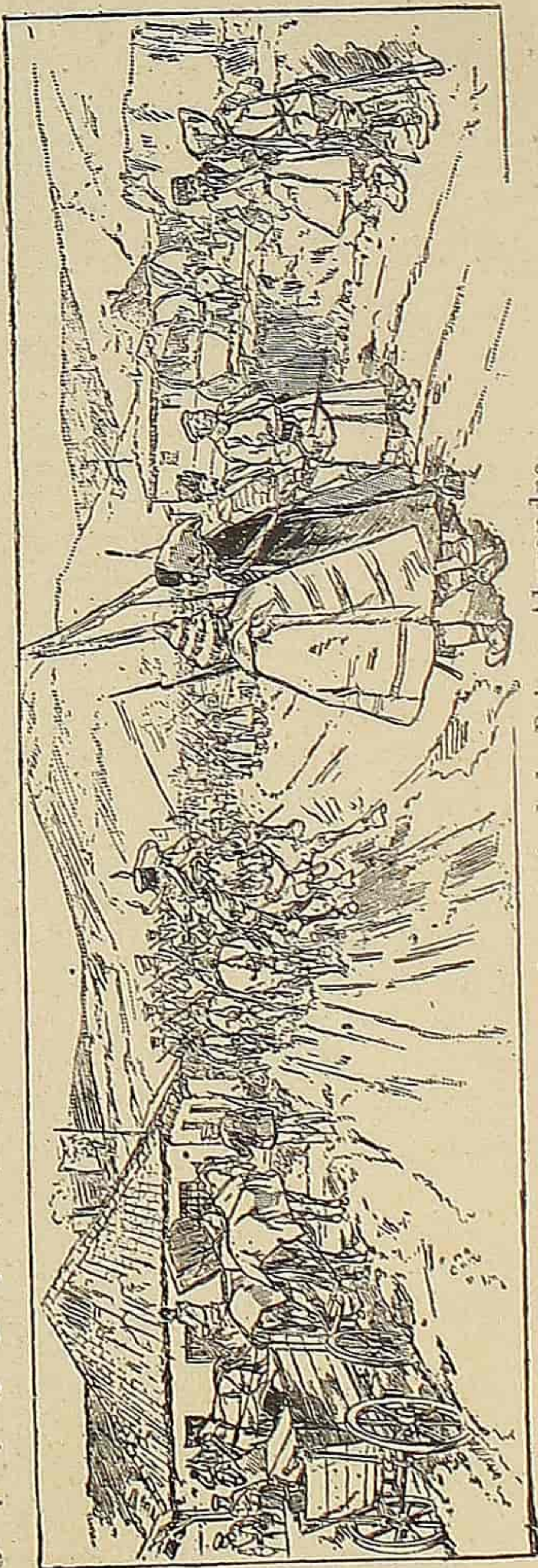
Il doutait que le courage et la valeur pussent, dans certaines circonstances, remplacer les gros bataillons. Il ne commencerait à croire au succès que le jour où les bataillons en arrière seraient sur le terrain. C'était encore trois ou quatre jours à attendre. Sa tactique consistait à rester sur place, à se défendre pour gagner ce temps. Mais au fond il n'espérait guère atteindre cette limite, et son regard était rempli des tristes visions qui troublaient son âme : la retraite, son épée à Milan, la capitale perdue, chassé par le peuple qui l'acclamait depuis deux mois comme le créateur de l'Union des deux Bulgaries, ou bien, la mort au dernier moment, dans la dernière résistance.

Avec les intimes, le soir, dans la chambre d'auberge où il dormait à Slivnitza, les nerfs se détendaient. L'irritation éclatait. C'étaient des récriminations sans fin. On était trompé par tout le monde. Les puissants amis qui vous couvraient de leur protection, bougeaient-ils dans ces moments critiques ? On avait

écouté les Anglais, le consul d'Angleterre n'avait pas quitté le Konak du prince à Philippopoli. Eh bien, tous ces conseils, toutes ces promesses aboutissaient à quoi : à la ruine, au désastre !

Les Autrichiens aussi étaient malmenés. On les accusait de duplicité, de fourberie, d'avoir poussé le Prince, de l'avoir sacrifié aux Serbes, car on savait bien que ceux-ci n'étaient partis qu'assurés de n'être pas abandonnés.

De Berlin également, le Prince attendait un mot de salut. Des influences féminines s'agitaient pour lui, mais elles se brisaient contre un roc. « Ah ! ce Bismarck ! » Cette exclamation répétée sortait de sa poitrine oppressée et la soulageait.



Le quartier-général du Prince Alexandre.

A l'amertume de la crise, aux désenchantements qui ne devaient pas être les derniers, s'ajoutaient des froissements intimes d'amour-propre qui l'irritaient involontairement. Ses prérogatives de commandement se heurtaient en ce moment contre une situation plus forte que sa volonté. Occupé par les affaires politiques résultant de la révolution, loin de Sofia, il n'avait pas eu le temps de prendre en mains la direction de cette armée et de ses mouvements, qui appartenait effectivement à d'autres que lui. Et il pressentait vaguement un danger personnel pour l'avenir, même si la guerre se terminait en faveur de la Bulgarie, dans l'immense sentiment d'orgueil dont nombre d'officiers, de son entourage même, seraient envahis.

XVI

Le tableau s'anime. — Premiers assauts. — Musique et fusillade. —
Dégagement de la droite bulgare. — Une lueur d'espoir. —
Campement. — Le piou-piou bulgare. — Défilé macabre. — Au
Club de Sofia.

Nous laissons le Prince à ses sombres méditations. Le calme continue à régner autour de nous, mais les pièces de canons enterrées sous nos yeux, les longues tranchées dans la plaine qui abritent les adversaires, les épaulements de l'artillerie ennemie qui se dessinent dans le lointain, encadrent lugubrement ce coin de terre qui sera, tout à l'heure et demain, le tombeau de milliers de braves garçons.

Rien ne bouge; on ne distingue presque rien, mais il y a en ce moment des milliers d'yeux qui sont braqués les uns sur les autres, et tapis contre la terre, immobiles, des milliers d'individus prêts à s'élancer et à s'entre-égorger au premier signal.

Il est bientôt donné, et l'ensemble qui manquait un

peu de couleur se charge subitement de teintes plus fortes.

C'est, comme on nous l'avait dit, l'aile droite bulgare avec Benderef, qui tente de reprendre la hauteur des Meka-Tsreva enlevée la veille par l'ennemi.

Nos voisins les Krupp annoncent leur présence et nous enveloppent de fumée.

Leur grosse voix aboie dans la plaine, comme celle de dogues furieux, contre un ennemi invisible. Elle s'élançe dans le vide et roule le long des parois des collines de droite. C'est de ce côté que le spectacle se montre à nos yeux entre les nuages de fumée. Cela se passe à quelques kilomètres de nous. Il semble qu'en deux enjambées on atteindra le pied des hauteurs.

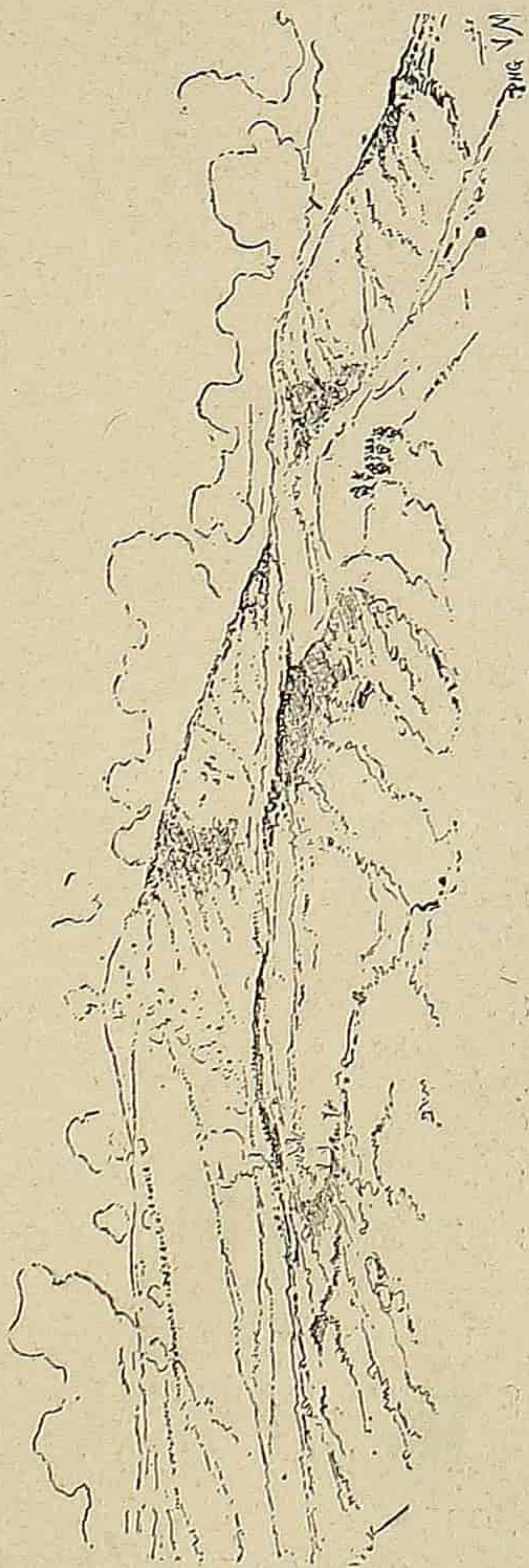
La colline s'est animée, comme sur un coup de baguette d'une fée mystérieuse ou plutôt d'une furie. Son air tranquille de tout à l'heure cachait un drame. Il se déroule maintenant. Des broussailles sortent des points noirs, qui se meuvent, enserrant la colline et montent peu à peu.

Le canon qui s'est ralenti à côté de nous, nous laisse percevoir un bruit strident, sec, qui augmente sans cesse. Chaque point noir est précédé d'un flocon de fumée; cela ressemble à des bulles de savon lancées par une troupe d'enfants. Ce sont les Bulgares qui grimpent à l'assaut, en tirillant. En même temp

que l'écho de la fusillade, le vent nous apporte les notes de la *Maritza*, lancées par la musique qui suit les assaillants. Faible accompagnement de ce formidable concert!

Entre deux mesures, nous regardons nos voisins. Tous, le cou tendu, braquent leurs lorgnettes sur la scène. Ce n'est pas encore le moment décisif qui doit rehausser leur fortune ou précipiter leur chute, mais c'est une première carte jetée sur le tapis et l'on comprend l'anxiété de ces joueurs, encore novices, en engageant cette poignante partie.

Celle-ci ne marche pas trop mal d'ailleurs. La droite bulgare avance, sous la conduite de son jeune chef, et le mamelon si menaçant sera bientôt en sa possession.



Les Triouchi.

L'ennemi forme d'autres points noirs non loin des premiers. Les voilà qui se rapprochent, qui se confondent même un peu, mais enfin, il n'y a plus à douter. Ceux qui sont partis du bas de la colline, les Bulgares, gagnent du terrain. Ils s'éloignent de nous.

Le crépitement devient faible.

Le jour tombe. On ne distingue plus, mais la lutte ne s'arrête pas. Les Serbes ont perdu le premier mamelon; ils occupent le second, séparé de celui-ci par une étroite vallée, et ils continuent le combat, dirigeant leurs coups sur le terrain qu'ils viennent d'abandonner.

Il semble que les deux masses, enveloppées d'obscurité, aient été subitement envahies par une armée de feux follets, acharnés les uns après les autres. Des milliers de petites lueurs brillent un instant, s'évanouissent et renaissent plus loin, courant comme agitées par des mains affolées sur les flancs obscurs.

La lutte ne continua pas longtemps dans ces conditions. Elle avait préparé suffisamment la grande action décisive du lendemain; le moral des Bulgares se releva un peu à la suite de ce succès.

Nous regagnons Sofia, en passant par le village de Slivnitza. Quelques masures au bord d'un ruisseau. Temps gris, humide. Dans les brouillards, des silhouettes d'hommes, éclairés vaguement par de grands feux dont on perçoit le grésillement. Pas de cris, à peine quelques mots. Le garçon bulgare n'est pas

bavard; la sévère discipline qui lui a été inculquée par les Russes a transformé le lourd paysan en soldat ferme et débrouillard. Pas la moindre trace d'émotion ni d'inquiétude sur ces jeunes figures à l'air résolu. Les vivres manquent cependant et on a marché depuis cinq jours, mais le morceau de pain dans l'estomac suffit et bonsoir. Cependant, certains bataillons n'ont pas montré le même stoïcisme, témoin celui qui la veille fit une apparition si bizarre sur le champ de bataille.

Le Prince voyait s'approcher des rangs d'un alignement douteux, les kalpaks étaient posés de travers sur la tête, les fusils se cognaient, les jambes, sous les longues capotes grises, avaient des fléchissements inquiétants. L'ensemble enfin était parfaitement onduleux et pouvait faire naître les plus graves soupçons sur la sobriété de ces guerriers.

Sur l'observation du Prince, le commandant répondit simplement : « Que voulez-vous, Altesse, nous marchons depuis trois jours, presque sans manger. Mes hommes ont trouvé du slivovitz (eau-de-vie) à la dernière étape et dame ! ils se sont rattrapés, mais je répons d'eux au feu. » Et en effet, ils se battirent sans broncher.

Nous passons devant l'état-major. Quelques chandelles éclairent la nudité de la chambre d'auberge, où un groupe d'officiers causent avec animation en se penchant de temps en temps sur une carte, tandis qu'un appareil télégraphique autour duquel serpentent

les bandes de papier blanc, résonne en cadence dans un coin. On attend le Prince et d'autres officiers pour tenir un conseil de guerre, résumer la situation et prendre une décision pour le lendemain.

Pendant les cinq heures de notre retour à Sofia, roulé, cahoté, dans notre carriole, nous assistons à un défilé fantastique.

Cette route de Slivnitza, qui court dans une grande plaine déserte, bordée par quelques arbres placés là comme de gigantesques sentinelles avancées, nous représente la coulisse de la scène que nous laissons derrière nous, sur laquelle se joue un drame intéressant l'Europe entière; moins grandiose que celui de 1878 où deux cent mille Russes et Turcs laissèrent leurs os, mais les quatre ou cinq mille cadavres que cette terre de Bulgarie allait engloutir cette fois ne seraient-ils pas un premier sacrifice, une sorte d'hécatombe préparatoire qui préluderait au grand massacre auquel on se préparait de tous côtés?

Mais qu'ils étaient loin de ces conséquences terribles, les acteurs et les figurants qui passaient à côté de nous! Ils agissaient sans s'inquiéter de l'Europe. Qu'était-ce que l'Europe? Le problème se simplifiait pour eux : battre les Serbes, ne pas revoir les Turcs en Roumélie, être en bons termes avec la Russie. Le reste, c'était l'affaire des docteurs en politique et ils ne comprenaient pas grand chose à leurs manœuvres.

Un convoi de munitions et de vivres nous barre la route. Bêtes et gens sont réunis en tas sur le bord du petit ruisseau, près de Slivnitza, comme un campement de tziganes, éreintés par quatre jours de marche sans arrêt, tous couchés en masse, les buffles servant d'oreillers à des rangées de dormeurs, affalés sur cette chair noire, inerte.

L'obstacle tourné, nous roulons dans la plaine, seuls, en pleine nuit. Bientôt cependant, la route paraît s'animer et l'obscurité rejeter brusquement devant nous des groupes étranges sur lesquels un rayon de lune s'abat de temps en temps comme un jet de lumière électrique.

Dans un silence profond, défilent, semblables à des apparitions funèbres, des cavaliers montés sur des bêtes étiques, recouvertes d'immenses manteaux misérables d'où émergent seulement la tête du petit cheval et le canon d'un fusil.

Paysans, volontaires, ils se suivent au petit trot, pressant l'allure comme pour prendre au plus vite leurs places au marché voisin. Au milieu de la cohue nous distinguons d'autres hommes à cheval, tout noirs, avec une grande barbe. Ce sont des popes qui veulent partager le sort de leurs ouailles.

Puis, une troupe de chevaux, sans mors, sans harnachements, portant chacun deux ou trois soldats, qui tirent sur la simple corde passée dans la bouche de la pauvre bête. C'est un escadron de cavalerie qui amène en hâte quelques centaines de fantassins de renfort.

Derrière, s'avancent quelques bataillons rouméliotes recouverts de peaux de moutons.

Ils venaient de Philippopoli, égrenant sur une route de trois cents kilomètres, faite en quatre jours, des malheureux qui s'étendaient sans mot dire le long du chemin, dans une égale indifférence du froid, de la vie ou de la mort.

Voici venir un groupe d'une vingtaine d'hommes. Ils s'arrêtèrent et déposèrent à côté d'eux des instruments de cuivre. Une halte de musiciens. Le piston essaya quelques notes et celles-ci, lancées ainsi en pleine nuit, dans de telles circonstances, comme un accord de bal, rendirent un son d'une suprême ironie.

Après ce défilé de coulisse de gens à l'aspect si bizarre que, tantôt ils ressemblaient à des gueux de Callot et tantôt à des personnages d'Holbein, nous entrâmes dans la première mesure sur la route, une auberge.

Un banc, une table, et placé devant une ouverture pratiquée dans le mur, un homme préparant sans précipitation le café à la turque, destiné à quelques retardataires alourdis par le froid et la fatigue et c'est tout.

La petite ville dort dans une parfaite insouciance apparente; mais au petit Club, on est agité. Autrichiens, Allemands, Anglais, Français, Roumains, tous discutent encore les nouvelles de la journée.

Nous apportons des détails. Chacun rentre, inquiet du lendemain, pour renseigner son gouvernement et

lui faire part de la position critique des Bulgares, malgré leur succès partiel du jour. Dans la journée on avait entendu le canon du côté du Mont Vitosch, non loin de Sofia. On s'était dit que les Serbes cherchaient sans doute à tourner Slivnitza, et il y eut plusieurs alertes qui se sont apaisées à la tombée de la nuit.

XVII

Où sont les chefs. — Le plus jeune ministre de la guerre d'Europe. — Organisation simplifiée. — Le matin de la victoire. — Tout paraît perdu. — On demande l'aide du Tzar. — Le Prince n'assiste pas à la bataille. — A l'ambulance. — Effet de soleil. — La mêlée. — Dernier conseil. — Général et lieutenants. — Le futur conjuré.

19 novembre matin. — Tout ce que nous voyons depuis quelques jours est bien étrange au point de vue militaire. Est-ce l'audace que donnent la jeunesse et l'inexpérience? Mais la tranquillité et le sang-froid de tous ces jeunes officiers sont surprenants, et le plus âgé n'a pas trente-cinq ans!

Le découragement n'existait pas dans leurs rangs. C'était une sombre résolution qui les animait, tirée d'un sentiment d'amour-propre prodigieux et de l'idée du sacrifice patriotique. Les uns, tout imberbes, étaient sortis hier de l'École des cadets. Les autres, par suite du départ des Russes, occupaient un grade supérieur à leur avancement normal.

Des sous-lieutenants commandaient des compagnies, des capitaines, des bataillons et des régiments. Il fallait donc montrer maintenant que l'on était apte à remplir ces fonctions de commandants, de colonels, de généraux de brigade, de division et même de commandants de corps d'armée.

Et sans avoir besoin du titre, tel capitaine se trouvait à la tête de huit mille hommes et agissait en véritable titulaire avec une modestie remarquable.

C'est ainsi que nous vîmes à l'œuvre, à Sofia, le ministre de la guerre, un major, celui-là, Nikiforof. Trente ans, l'œil doux, intelligent.

Il ne dormait pas depuis trois jours et restait, sa longue tunique russe ouverte, un foulard autour du cou, dans son cabinet de travail. Il n'y avait ni gros livres, ni instruments. Pour tout mobilier, une longue table en bois blanc, couverte de cartes, de papiers, de boîtes de cigarettes, une lampe qui s'éteint, un immense samovar au milieu, bouillant, des verres, du sucre.

— Voulez-vous un verre de thé, me dit-il? C'est ce qui nous soutient depuis quatre jours.

Et il me mit au courant de la situation.

Elle était critique, mais pas désespérée.

On tiendrait à Slivnitza, en attendant les renforts. Ses amis, les Benderef, les Grouef, les Panoff en répondaient. Pourvu qu'on les laissât agir, disait-il, en faisant allusion à une intervention princière!

Mais comment s'opérait l'organisation de la défense?

Ah! très simplement. Heureuses les jeunes nations! Pas de bureaucratie, pas d'intendance. Des ordres télégraphiques dans tous les chefs-lieux le jour de la déclaration de guerre. Les gendarmes parcouraient les communes au grand galop, appelaient en masse tous les hommes de la réserve et même tous les valides. Les recrues quittaient immédiatement leurs foyers en emportant quelques provisions.

Au chef-lieu, deux ou trois officiers ou sous-officiers les recevaient. On leur distribuait fusils et cartouches, l'uniforme était inutile. Et le lendemain cinq cents hommes par ci, mille autres par là, prenaient la direction de la petite capitale, sous la direction d'un chef ou de deux. On désignait sur place d'anciens soldats pour les cadres subalternes et l'on partait en rangs, gaiement, en chantant!

Les mêmes gendarmes ordonnaient aux paysans de charger immédiatement tout ce qu'ils avaient de disponible en blé, fromages, cochons. Et sans autre information, les vieux Bulgares attelaient leurs buffles, chargeaient leurs denrées, et les lourds chariots sillonnaient toutes les routes de la Bulgarie. Ils allaient doucement, mais sans s'arrêter ni le jour ni la nuit. Ils ne savaient même pas à qui s'adresser, ni comment on les débarrasserait de leurs fournitures; mais l'ordre du gendarme, c'était comme celui de l'ancien pacha.

Ce qu'il serait advenu avec une telle organisation si un adversaire avait été plus hardi, si la campagne

se fût prolongée, on peut le deviner; mais la fougue de la jeunesse, l'improvisation suffisaient à la tâche. Les officiers, ceux instruits en Russie surtout, se



Panof.

sentaient de force à lutter contre les vieux officiers serbes, et les soldats, d'une discipline éprouvée, marchaient sans se plaindre le ventre vide.

Aussi Nikiforof faisait-il passer les voitures de munitions avant les autres, sur la route de Slivnitza. que Dieu nous garde ! ajoutait-il en riant.

Nous retournons à Slivnitza.

Si c'est aujourd'hui la mêlée définitive, comme tout paraît l'indiquer, on s'entretuera sous les rayons d'un gai soleil qui nous console des journées noires et froides précédentes. C'est toujours cela de gagné.

On est levé de bonne heure à Sofia. Bon nombre d'habitants, agités, tourmentés, apeurés, n'ont pas fermé l'œil. Les petites boutiques restent en partie fermées. Les autres le seront au premier signal. Les mines effarées en disent long sur les craintes de la population. L'horloger cause avec le cordonnier. On est perdu. Les Serbes seront ici aujourd'hui. On craint un pillage. Les Juifs, en gens prudents, dégarnissent leurs assortiments de bimbeloterie qu'ils empilent dans des caisses. Les Tziganes déguenillés du village voisin sentent le butin ; ils apparaissent à la surface, comme l'écume de nos grandes villes, à l'approche des tourmentes politiques.

Des voitures de munitions rebondissent sur le pavé pointu, des phaétons conduisant des personnes de bonne volonté qui se sont transformées en ambulanciers, passent au triple galop se dirigeant vers le lieu de la bataille.

A deux cents mètres de la ville, quelques centaines de citoyens remuent la terre à droite et à gauche de

la route. C'est de ce côté que les Serbes feront leur apparition, si la fortune est contraire aux Bulgares. Les inoffensifs retranchements élevés par ces braves gens n'arrêteront pas un instant l'ennemi, mais il faut aussi se donner l'illusion de travailler pour la Patrie.

Nous nous aperçûmes bientôt que les craintes d'un mouvement tournant de la part des Serbes, ressenties par la population, étaient assez fondées.

Nous n'étions pas à huit kilomètres de la ville que le bruit de la canonnade non devant nous, dans la direction de Slivnitza, mais à gauche, allait grandissant venant des montagnes situées parallèlement à la route, à quelques kilomètres de distance.

C'était la division serbe de la Morava, qui, loin de se diriger vers Sofia, cherchait à gagner en toute hâte le champ de bataille de Slivnitza, et livrait une escarmouche au corps du capitaine Popof.

Par moment, les chevaux dressaient les oreilles. Les Serbes vont-ils déboucher de ce côté? Allons-nous voir les éclaireurs de l'ennemi nous barrer le chemin?

Nous fûmes brusquement tiré de nos préoccupations par l'arrivée à fond de train du break du Prince Alexandre. C'était Son Altesse, en effet, qui se dirigeait en toute hâte vers Sofia. Quoique très surpris par cette apparition, nous eûmes le temps cependant d'observer la physionomie inquiète du souverain. Les regards qu'il lançait dans la direction du canon indi-

quaient assez le genre de préoccupations dont son esprit était assiégé.

Pourquoi le Prince rentrait-il à Sofia?

Pourquoi quittait-il Slivnitza, où, selon toutes les apparences, se jouerait aujourd'hui la grosse partie?

Beaucoup d'officiers blâmèrent son absence et en firent plus tard un grief contre lui pour motiver leur participation à son détronement. La place du chef, disaient-ils, était ce jour-là à Slivnitza, au milieu de l'armée, et non au milieu de la population de Sofia, composée de quelques milliers d'individus, entièrement désarmés. Il n'avait rien à faire de ce côté. Le Prince ne pouvait ignorer que la journée serait mouvementée à Slivnitza, dans le cas où les Serbes accentueraient, comme il le croyait, leur fameux mouvement tournant. On n'avait pas de troupes à leur opposer à Sofia pour arrêter ce dernier, tandis qu'une action énergique à Slivnitza aurait pour effet, ainsi que l'événement le prouva, de paralyser les tentatives de l'ennemi en arrière.

Il n'y a pas de doute que Battenberg fut ce jour-là bien mal inspiré. En le voyant, on crut tout perdu à Sofia. Une panique éclata.

Des bruits, dont on accusait l'Agence d'Autriche d'être l'auteur, annoncèrent que l'ennemi était à quelques kilomètres de la ville. Déjà nombre de Bulgares, le métropolitain Clément et des ministres même, accouraient à l'Agence de Russie et suppliaient les représentants du Tsar de se préparer à sauver la

situation, vu l'imminence de la catastrophe finale. Beaucoup venaient leur confier leurs valeurs et leurs papiers. Plus tard, Karavelof déclara qu'il eut ce jour-là une altercation avec son souverain. « Votre voyage, lui aurait-il dit, ressemble à une retraite; retournez à Slivnitza. »

La passion politique travestit bien des actions, et en dépit de ces dires on n'accusera pas le Prince d'avoir cédé à un mouvement qu'on ne peut admettre chez un chef d'armée.

Quel que fut cependant le motif de son absence, le Prince paya cher son erreur, car il donna à l'histoire impartiale de ces événements le droit d'attribuer à d'autres que lui, à ces jeunes officiers qui prirent l'initiative des mouvements en avant, et qui furent l'âme de la résistance, le mérite d'avoir vaincu l'ennemi.

Tout en continuant notre route vers le lieu de la bataille, après la rencontre du Prince, nous réfléchissions aux conditions bizarres dans lesquelles cette jeune armée bulgare avait engagé la campagne. Non-seulement les services administratifs, l'intendance, le service de santé n'existaient qu'à l'état embryonnaire, mais la direction unique d'où émane l'impulsion donnée à toute la machine militaire ne se trouvait pas entre les mains du Prince; elle était éparpillée entre celles de ses lieutenants.

C'est autour du samovar de Nikiforof que l'idée

très heureuse de fortifier Slivnitza surgit; c'est sur les froids plateaux de Slivnitza que les jeunes capitaines se partageaient les rôles, au hasard et suivant les événements, sans se préoccuper des plans élaborés ou des discussions dans les conseils de guerre, en présence du Prince.

Mais nous approchons de Slivnitza, nom qui devait sonner avant le soir comme une fanfare de triomphe ou comme le glas de la défaite.

La bataille, qui se déroule à deux kilomètres du petit hameau, emplit l'air de détonations épouvantables. On ne voit rien encore, le village étant en contre-bas de la colline. Ici, c'est un fouillis d'hommes armés, de paysans et de civils venus pour porter secours aux blessés.

Les cinq ou six masures du lieu servent à l'état-major, à une cantine, à un télégraphe et à l'ambulance. L'aspect est lamentable! Les premiers blessés arrivent. Ils sont couchés dans une longue pièce obscure, aux murs crépits, dont le sol en terre battue est recouvert de paille.

Tout manquait pour organiser les services. On est allé au plus pressé. On a réquisitionné médecins, pharmaciens, remèdes et une cinquantaine de voitures pour le transport des blessés du champ de bataille à cette ambulance.

A Sofia, les secours s'organisent. Des ambulances s'ouvriront un peu partout, mais en attendant, là,

près du champ de bataille, on manque à peu près de tout (1).

Une cinquantaine de pauvres diables, enfouis dans la paille, recouverts de leurs manteaux gris, la face livide, les yeux éteints, attendent la mort. L'ambulancier découvre leurs plaies, sur lesquelles il se hâte d'appliquer parcimonieusement la charpie dont il craint de manquer; il roule rapidement quelques bandelettes et il passe ainsi de l'un à l'autre.

(1) Le service des ambulances n'existait pas. On improvisa tout du jour au lendemain.

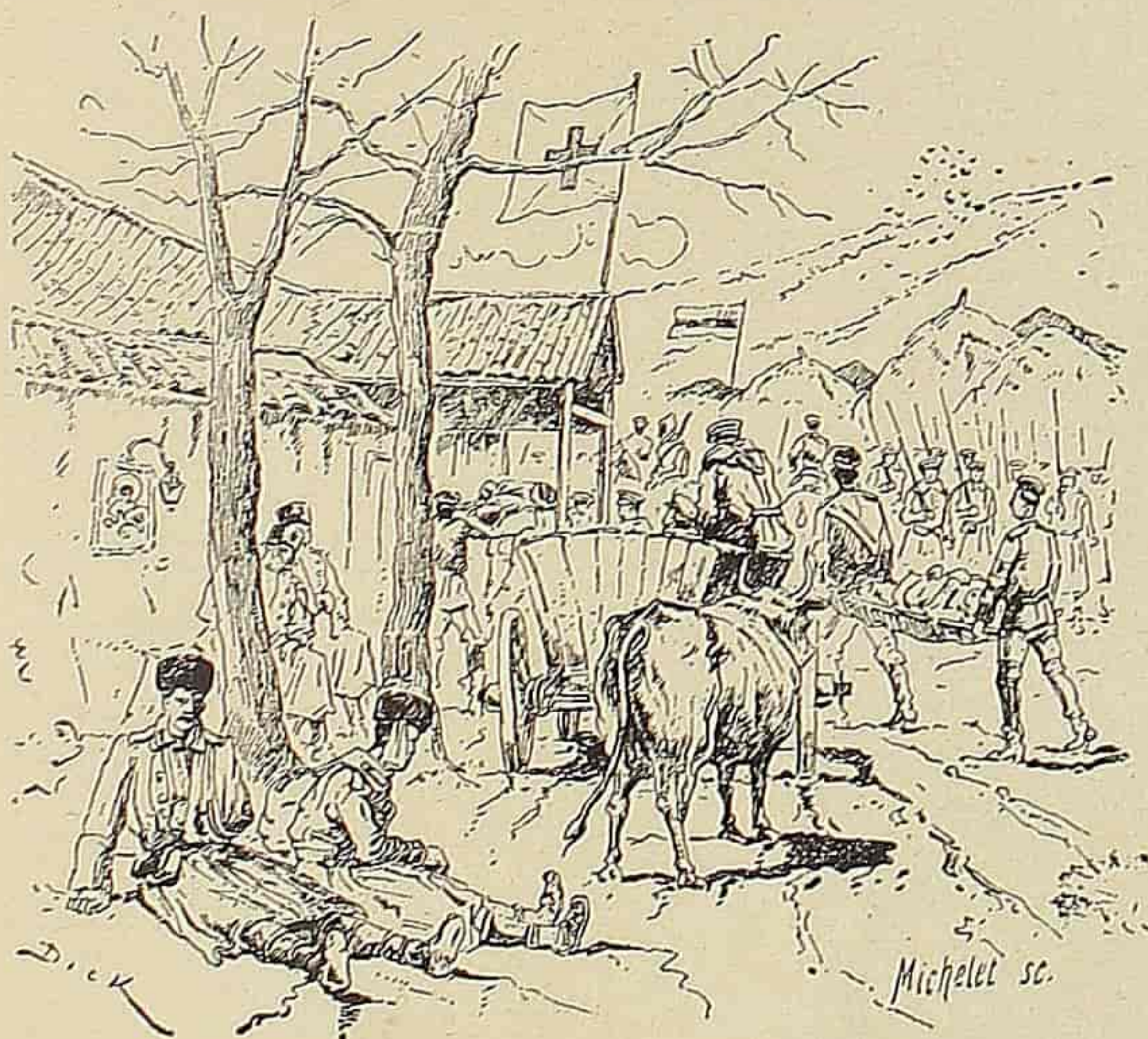
Grâce à Mme Flesch, la femme de notre Agent diplomatique, la France fut au premier rang des initiatives étrangères.

Ce succès, si flatteur pour la France à cette occasion, dans une lutte engagée contre les étrangers, les Anglais particulièrement, munis de fonds considérables, sur le terrain de la charité, doit être exclusivement attribué à l'énergie admirable, à l'esprit d'initiative et à l'incomparable dévouement patriotique de Mme Flesch qui, sachant tirer parti du précieux concours de Sœurs Françaises, guidées par une Supérieure de grand mérite, la Sœur Marie Tudo, a pu mener à bonne fin, avec des ressources relativement faibles, une œuvre dont les fruits ont été considérables, au point de vue de l'accroissement du bon renom de notre pays.

Mme Flesch a non seulement présidé à la direction et à l'administration générales de cette entreprise humanitaire, mais elle en a également surveillé activement le fonctionnement, dans tous ses détails, payant courageusement de sa personne, n'hésitant pas à se rendre, tous les jours et plusieurs fois par jour au chevet des blessés et des malades, pour les encourager et les consoler par de douces paroles dont la trace demeure ineffaçable dans la mémoire de ceux qui les ont entendues.

Ce qui a été réalisé par Mme Flesch, est la preuve des véritables prodiges que peut suggérer à une Française une charité sincère unie à un ardent patriotisme.

La plupart sont évanouis. Quelques-uns, la jambe ou le bras fracassés, poussent des hurlements de douleur ou de longs gémissements. Impassible, dans le fond, le chirurgien est à sa clinique. Linges et médicaments gisent épars, sur un banc et sur une table. Un aide soutient un blessé assis au bout du



L'ambulance de Slivnitza.

banc encombré. Le chirurgien prend la main du malheureux. Il approche le membre sanguinolent d'une chandelle dont la lumière vacillante jette des teintes clair-obscur sur le visage du patient et sur celui de l'opérateur.

Un long cri de douleur étouffé, tremblant, s'é-

chappe de la poitrine du premier lorsque l'acier accomplit son œuvre.

Deux doigts tombent dans une casserole, seul récipient de l'ambulance, le sang coule abondamment.

— Voilà, c'est fini, mon brave! dit le médecin.

Pendant ce temps, l'aide prit la casserole et s'en alla jeter pêle-mêle, le sang et les doigts en dehors sur la route, au milieu d'autres débris de toutes sortes autour desquels des chiens faisaient cercle.

Ce n'est pas le lieu ni le moment de philosopher et de s'apitoyer. Nous ne sommes qu'au début de ces horreurs.

A côté de l'ambulance on trouve la petite auberge de Slivnitza où eut lieu, hier soir, le grand conseil de guerre qui tiendra une place importante dans l'histoire de la Bulgarie.

Il s'y passa, en effet, des incidents caractéristiques qui mirent en lumière les divergences du Prince avec les officiers et qui provoquèrent, sans doute, chez l'un d'eux au moins, Benderef, la résolution de renverser plus tard le souverain.

Le Prince et ses jeunes officiers, les uns assis sur un banc, sur des chaises ou sur le lit du Prince, discutaient les mesures à prendre.

L'heure était grave et l'excitation extrême. Chacun émit un avis. Tous reconnaissaient que la situation était précaire. Avec un ennemi un peu audacieux, l'armée bulgare pouvait trouver le lendemain son

tombeau à Slivnitza. Les renforts, malgré la meilleure bonne volonté, n'arriveraient pas en nombre suffisant avant trois jours.

Les Serbes avaient l'avantage du nombre et ils pouvaient, avec un peu d'habileté, tourner la position de Slivnitza.

Que faire?

Attendre les renforts de Roumélie ou combattre?

Les officiers furent d'avis, en partie, d'essayer de couper l'ennemi de front, de pousser hardiment l'armée serbe et de lui rendre la retraite inévitable en menaçant le défilé de Dragoman, situé dans le fond de la plaine de Slivnitza.

Le plus énergique fut Benderef, celui qui, à la tête de l'aile droite bulgare, avait obtenu avec quelques bataillons, le jour même, un succès sur l'ennemi.

« Je sens, disait-il, qu'à l'heure actuelle l'ennemi est faible, soit qu'il n'ait pas tout son monde, soit qu'il manque de munitions.

» Il a divisé ses forces pour faire une diversion derrière nous. Profitons-en. Il ne résistera pas longtemps, j'en ai la conviction. En lui infligeant une défaite devant Slivnitza, nous sauvons Sofia, car il se hâtera de battre en retraite, craignant que nous lui fermions la seule route de salut, le col de Dragoman. »

Le jeune Benderef s'exprimait sur un ton enthousiaste. Il se battait depuis trois jours. Il calculait sur l'entrain de ses hommes qu'il avait vus à l'œuvre

et sur un certain amollissement des troupes serbes qu'il avait constaté.

A peine âgé de 28 ans, Benderef fit ses études militaires en Russie. Il passait pour l'un des officiers les plus instruits de ceux que la Russie éleva. Il gagna au contact russe une certaine science, mais aussi cette marque distinctive et audacieuse du Slave, décidé à jouer le tout pour le tout.

Dans ses paroles, on sentait une sorte de dédain pour les voisins les Serbes qui, eux, étaient restés en dehors de la forte discipline russe. Lui et beaucoup d'autres de ses compagnons, ne craignaient pas les Serbes, disaient-il, car « ils n'avaient pas d'éducation militaire. »

L'œil noir très enfoncé dans l'orbite, les pommettes en saillie, la barbe rare sur son visage énergique, Benderef semblait, en parlant, comme grisé par ses deux journées de combat.

Panof, Groueff, Goulcheff et d'autres capitaines partageaient son opinion.

Le Prince Alexandre était resté pensif, puis de sa voix douce, caressante, il dit simplement : « Je désire qu'on n'engage pas une nouvelle action avant quelques jours, avant l'arrivée des renforts de Roumélie. Demain, j'irai probablement à Sofia, pour voir ce qui se passe, et je prendrai les mesures pour m'opposer au mouvement tournant de l'ennemi. »

Un vif mouvement de déception apparut sur les visages.

On se sépara, très agité.

Mais Benderef n'était pas convaincu. En se retirant, il causait avec animation avec ses camarades, insistant sur son opinion, et s'emportant de plus en plus, il poussait, en sortant, violemment la porte de l'auberge et s'écriait :

« Il n'y connaît rien. Nous allons à notre perte ! »

Le Prince était là, derrière une petite fenêtre. Il entendit ces paroles de protestation injurieuse, premier grondement de l'orage qui devait l'emporter quelques mois plus tard. Il ne dit rien, mais il fut profondément blessé et ne pardonna jamais à son lieutenant.

XVIII

La bataille. — Les Serbes perdent l'entrée du défilé de Dragoman. — Retraite menacée. — Le centre bulgare avance. — En marchant au feu. — Dans la coulisse. — Les Serbes rejetés à gauche. — Slivnitsa délivrée. — La dernière carte. — Battenberg victorieux malgré lui. — Soir de bataille.

Comment se faisait-il, qu'après la décision du Conseil, la bataille se fût engagée le 19 novembre au matin sur toute la ligne, pendant que le Prince, comme il l'avait dit à ses officiers, courait sur la route de Sofia?

C'est Benderef, l'officier mécontent, qui en fut la cause.

On ne devait pas attaquer, suivant la décision du Prince : soit. Mais si l'on était attaqué?

Fallait-il se contenter de rester sur la défensive, ou bien profiter d'une occasion pour prendre l'offensive à son tour?

Or, Benderef affirma que les Serbes ouvrirent le

feu les premiers et qu'ils s'avancèrent vers son petit corps d'armée, en masse.

Il répondit, les repoussa et, de même que les jours précédents, gagna du terrain.

Mais, dès que l'action fut commencée à la droite, des coups de fusil éclatèrent sur toute la ligne, dans la plaine, au centre, sous les batteries de Slivnitza, à gauche, partout.

Panof et Goulchef, voyant leur camarade aux prises avec l'ennemi, n'hésitèrent pas à prendre part à l'action, et, au milieu de la journée, on avait déjà le sentiment que la victoire appartiendrait aux Bulgares.

Dix heures du matin. — Pendant que nous remontons la route conduisant aux batteries, une voiture découverte arrive en sens inverse. Deux ou trois soldats l'entourent. Les chevaux marchent avec précaution. C'est un blessé que l'on ramène de la bataille, le commandant Marinoff, récemment aide de camp du Prince. Il a reçu une balle dans la poitrine, en conduisant sa troupe à l'assaut.

Le sang s'échappe de la plaie, couvre tout un côté de la tunique bleu-ciel, comme une décoration. Il est assis, les bras ouverts, légèrement appuyé contre les coussins de la voiture, la tête d'une pâleur cadavérique se dodelinant au gré des cahots; il semble que ce corps, presque un cadavre, vient d'être frappé par la foudre, dans une promenade.

Le soleil, dans un de ses jours de contraste iro-

nique où les actes des pauvres mortels ne le regardent pas, se montre tout joyeux et ses rayons, qui dorent plus loin largement les nuages de fumée meurtriers, éclairent aussi cette scène sinistre, faisant miroiter le sang qui recouvre l'uniforme bleu.

Nous arrivons au point culminant de la route, entre les collines, non loin de l'endroit où nous avons assisté au combat de la veille.

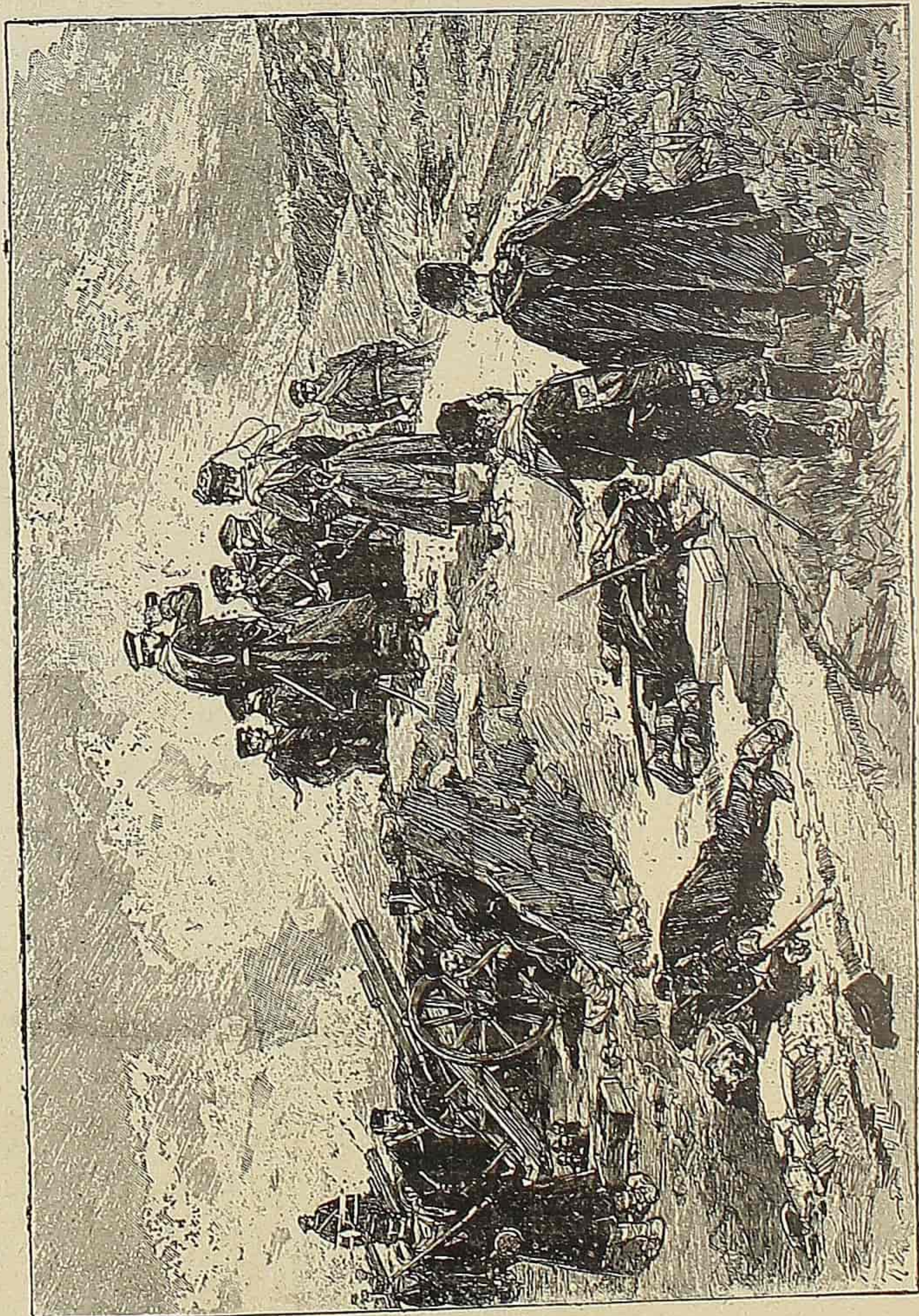
Subitement nous avons vue sur la plaine immense, d'où s'échappent comme des bouillonnements formidables d'un cratère gigantesque. C'est le champ de bataille.

Le vacarme est à son comble. Un peu à notre gauche, les batteries bulgares tonnent. Toute la colline a pris feu. A chaque instant, partent de ses flancs des jets de fumée, des éclairs, accompagnés de coups de tonnerre. Le spectacle de cette masse en furie est merveilleux, mais hélas ! il faut, en contemplant, penser aux malheureux qui payent de leur vie les frais de cette éruption titanesque.

Plus bas, deux lignes de nuages blancs bien marquées, sur une longueur de plusieurs kilomètres, coupent la plaine en travers.

Les deux infanteries sont aux prises. Des saccades prolongées, comme le déchirement d'une toile immense, sont les feux de compagnie ; des petits coups secs innombrables nous signalent les feux isolés.

Au-dessus de ces deux lignes, dans le fond, un peu à gauche, sur une rangée de petits monticules,



Le Prince Alexandre et son escorte sur le plateau de Slivnitza.

d'autres tonnerres, d'autres éclairs. C'est l'artillerie ennemie.

Pendant l'action, des masses confuses apparaissent derrière les canons de l'ennemi, à travers les interstices du rideau de fumée. Ce sont les réserves serbes, qui se tiennent prêtes à entrer en ligne.

On ne peut voir un champ de bataille mieux disposé. C'est comme un champ de manœuvres immense, clos dans le lointain horizon, de tous côtés, par des montagnes.

Les armées en présence n'ayant ni l'une ni l'autre de canons ou de fusils à très longue portée, se touchent presque.

Visiblement, l'artillerie serbe est inférieure à celle de son adversaire. En nombre d'abord, et ensuite comme tir. Les projectiles serbes tombent dans de grands espaces vides entre les lignes bulgares. Quelques-uns atteignent cependant les batteries du premier plan, et on compte déjà de ce côté des tués et des blessés.

Tous les bataillons bulgares sont engagés. D'autres viendront encore dans la journée, mais à cette heure, quinze mille Bulgares environ luttent contre vingt mille Serbes. Un vigoureux effort de ceux-ci et leurs ennemis seraient acculés au mamelon de Slivnitza.

Comme on ne se fusille pas à des distances invraisemblables, les Bulgares ont déjà tenté avec succès plusieurs charges à la baïonnette, et fait reculer la ligne de leurs adversaires.

La différence de position saute aux yeux. Hier soir, les Serbes menaçaient de front, par une ligne de tirailleurs très étendue dans la plaine, la position de Slivnitza. Ils semblaient devoir tenter l'assaut de cette position ce matin, pendant que leur aile gauche menacerait de couper la droite des Bulgares, en essayant de repousser le petit corps de Benderer qui avait réussi à occuper, comme nous l'avons vu, le premier mamelon de Triouchi.

A l'heure actuelle, non-seulement l'assaut de Slivnitza n'a pas eu lieu, mais les lignes serbes paraissent fléchir dans la plaine, et sur la droite Benderer gagne du terrain.

Deux heures de l'après-midi. — Dans la plaine, en arrière de la ligne de bataille, les renforts arrivent. Des bataillons passent, se déploient en tirailleurs, puis disparaissent dans les nuages de fumée qui sont devant nous.

Nous avons vu dans les rues de Sofia, ces mêmes hommes chanter à tue-tête et porter fièrement le kalpak sur l'oreille. Il s'agit maintenant d'être crâne sans idée de vanité, personne n'étant là pour applaudir, et de mourir simplement, obscurément, sur ce champ, au milieu de cette herbe aux tons roussis et sales d'automne.

Ils passent, les réservistes, sous leurs grands manteaux de laine jaune, en forme de rotonde, usés, misérables, et vont, d'un pas rapide, autant que leur

permet le poids des sacs de provisions dont chacun est chargé, les opanka touchant à peine le sol, muets, cherchant à se serrer les uns contre les autres, comme des moutons effarés, vers la fournaise qui engloutira les uns, rejettera les autres, les membres fracassés et fera passer, en tous cas, un rude quart d'heure à ceux qui en sortiront sains et saufs.

Il n'y a ni rangs, ni compagnies déterminées.

C'est une bande en désordre, presque sans officiers, qui va d'elle-même, d'instinct, à travers la plaine, jusqu'à l'endroit, là-bas, marqué par une ligne blanche où les camarades sont en train de mourir. A peine deux ou trois officiers pour cinq cents hommes.

Frissonnants, la tête baissée, le fusil sur l'épaule, ils jettent de temps à autre un regard furtif sur le terrible inconnu, et chacun d'eux pense sans doute qu'il aura assez de chance pour ne pas être touché. Terrible minute, pendant laquelle tout se dresse violemment devant soi ! Pour l'occidental, c'est sa vie facile, agitée, ses jouissances intellectuelles et matérielles ; dans son cerveau surgirait peut-être la vision d'un soir d'été sur les boulevards ou les Champs-Élysées, les lignes de gaz sous les arbres, l'étincellement des cafés.

Le pauvre paysan bulgare, à la peau rude et tannée, ne laisse voir, lui, dans ses yeux doux qu'un petit monde d'images ni nombreuses ni brillantes, mais elles traversent rapides, fugitives, son âme primitive et le pauvre se souvient une seconde, au milieu des

éclats de la fusillade et de la canonnade, de sa maisonnette, de ses vignes, de ses champs, de ses buffles, et son cœur à lui tressaute aussi d'angoisse, ne serait-ce qu'un moment, en pensant que tout cela va peut-être s'anéantir, qu'il ne reverra plus rien, ni le beau soleil couchant sur ses coteaux, ni sa femme avec ses cheveux tressés, couverts de centaines de médailles, avec ses belles jupes bariolées, ses chemises illustrées par des arabesques aux fils rouges.

..... Ils ont disparu. Nous sommes dans la coulisse du champ de bataille. En détachant nos yeux du rideau blanc de fumée derrière lequel se joue le drame, nous regardons autour de nous : seul dans la plaine. — Cette solitude nous enlève une illusion. Nous rêvions les abords de la bataille d'une autre façon. Où sont les escadrons bruyants, parcourant l'espace le sabre au clair, les chevaux hennissant, l'écume au flanc? Que sont devenues les batteries d'artillerie roulant sur la terre, dans une galopée furieuse? Où sont les réserves massées, muettes, prêtes à s'ébranler sur le signal du général en chef? Pourquoi le sol n'est-il pas jonché de débris de toutes sortes, comme la terre en porte après le cyclone?

Il n'y a rien de tout cela. La cavalerie bulgare? Les quelques escadrons font le service d'éclaireurs. Quant aux réserves, elles n'existent pas, toute l'armée étant en ligne. Et l'on ne voit ni officiers d'état-major, ni estafettes, allant d'un corps à l'autre, ni généraux

avec des escortes brillantes, parce que l'état-major n'existe pas ou à peu près, qu'il n'y a pas de généraux et à peine des commandants.

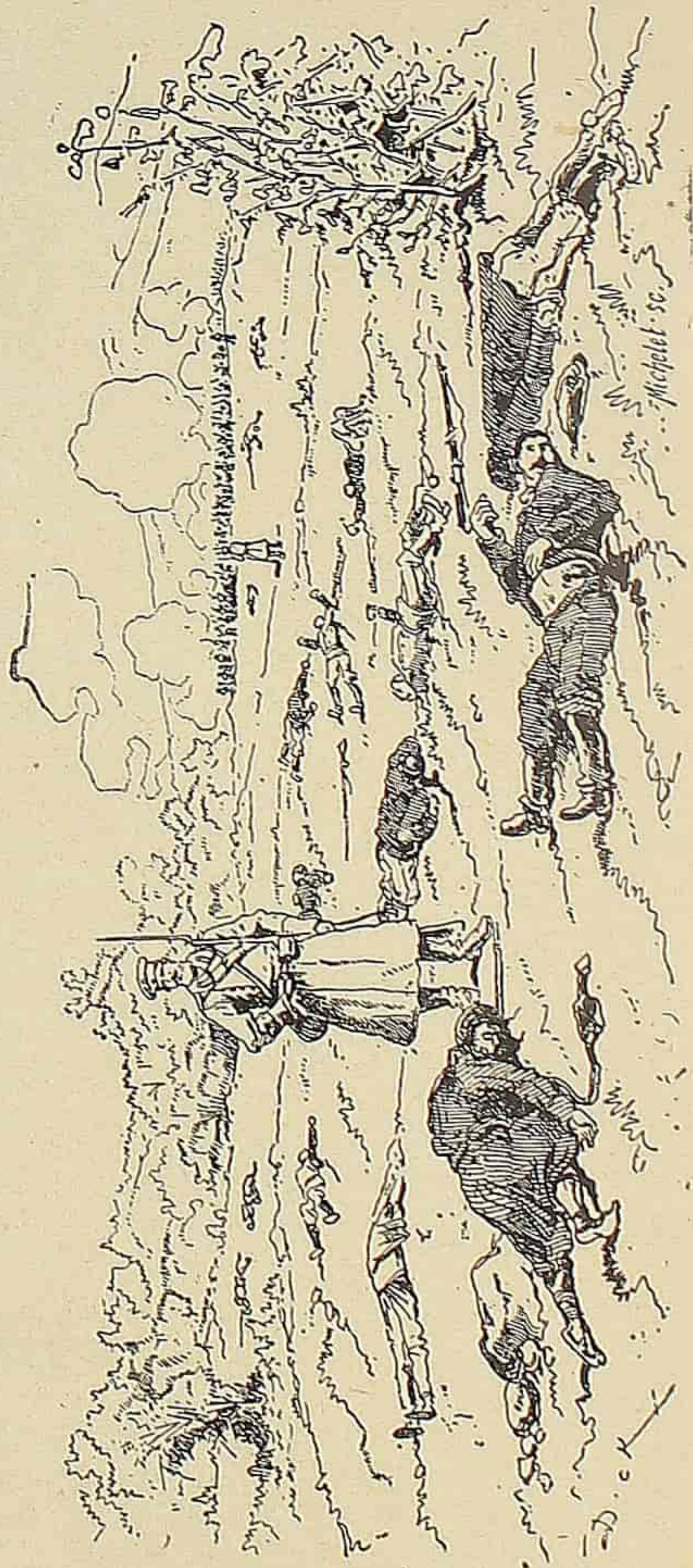
C'est une bataille livrée d'instinct et livrée à elle-même. Les jeunes officiers bulgares ne s'attardent pas aux vieux moyens. Ce ne sont pas eux qui attendront des ordres pour marcher. Il y a bien Panof, le chef de l'artillerie, un peu plus âgé que ses camarades, qui a un semblant de direction générale. Il l'utilise au mieux, aidé d'une façon très intelligente et très remarquable par le jeune capitaine Petrof, mais il songe surtout à attirer des forces sur le terrain. Une fois là, elles se débrouilleront. Les camarades Benderef à droite, Grouef, Gouchef, Popof, et les autres au centre et à gauche ne se perdent pas dans des combinaisons de stratégie savante. Ils se sentent seulement les coudes. L'ennemi est devant eux. Ils tapent dessus tous ensemble, sans s'occuper autrement des principes.

Préoccupé, nous nous apercevons avec stupéfaction, au bout d'un instant, que notre voisinage se peuple. Un troupeau de moutons paît le plus tranquillement du monde, à peine à deux kilomètres de la tuerie, et trois ou quatre chevaux au vert broutent au son de la fusillade, sans même daigner dresser l'oreille.

Le tableau de notre côté s'anime un peu décidément. C'est bientôt un défilé d'hommes isolés qui

reviennent du feu à travers champs. Ils se traînent éclopés, les uns boitant, poussant des petits cris de douleur à chaque pas, les autres presque courbés en deux soutenant un bras ou une main. Ce sont les blessés légèrement qui viennent se faire panser. Les autres, plus gravement atteints, restent sur la ligne de bataille, attendant des secours. Nous entendons une plainte. Elle est poussée par un pauvre jeune soldat, assis sur un talus et courbé en deux.

— Où es-tu blessé?



Après la bataille.

Il nous montre sa poitrine.

Le malheureux avait reçu une balle qui lui avait labouré une côte. Nous le fîmes monter dans notre voiture pour le conduire à l'ambulance et lui fîmes boire du cognac. Aussitôt remis, il commença un récit de ses actions, en l'entrecoupant à chaque phrase de hoquets sinistres. Impossible de le faire taire. Il avait vu le Serbe fuir devant lui ! Il était vainqueur ! Le pauvre diable ne sentait plus sa douleur et était aussi fier que le premier capitaine.

L'ambulance de Slivnitza est loin. Heureusement, voici un médecin civil et deux ou trois personnes de bonne volonté qui arrivent en voiture, à la recherche des blessés.

On descend et on organise immédiatement une petite ambulance. Ce n'est pas long. Ceci, comme tout le reste, est simplifié : un pliant, la trousse du docteur, et un cercle grossissant à chaque instant de mains écorchées à vif, de bras troués, de jambes fortement éraflées.

— Allons, enlève ton fusil, asseois-toi là, dit le médecin au premier qui se présente.

Il ne le quitte pas facilement, son fusil ; quoique blessé, il l'a porté tant bien que mal jusqu'ici ; plusieurs de ses camarades, la main gauche abîmée, portent sur l'épaule droite deux armes : la leur et celle d'un Serbe.

Les capotes de drap marron enlevées, les pantalons relevés, en avant les petits coups de bistouri, entre-

mêlés de : aïe ! les étalages de charpie et les bandages. Le spectacle est moins atroce que dans l'autre ambulance du village de Slivnitza.

Le visage de tous ces guerriers, qui viennent de voir la mort de si près, est d'une placidité étonnante. Indifférence ou stupeur, ils n'ont pas le moins du monde la mine échauffée, ni les yeux brillants.

Le docteur continue son œuvre. Nous sommes bientôt au milieu de flaques de sang.

Il est près de quatre heures. Nous voici de nouveau sur la colline de Slivnitza près des grosses batteries.

Nous approchions de la dernière heure de cette grande journée de l'histoire de Bulgarie.

Nous retrouvons nos compagnons de la veille, les personnes de la suite du Prince, armées de jumelles et de longues-vues posées sur le parapet d'une batterie.

Ici, autre genre d'émotion. Celle des joueurs au moment où la partie va enfin se décider. Quelle partie ! et quels tableaux !

En face de nous, à trois ou quatre kilomètres, deux batteries serbes, de la division de la Schoumadia, s'étaient installées depuis une heure ou deux. Reculant peu à peu, soit par manque de projectiles, soit qu'elle ne se sentît plus soutenue par l'infanterie qui fléchissait toujours, l'artillerie serbe, avec ses vieux canons, était impuissante. Ce

que nous voyons, c'est sa dernière convulsion, une dernière défense désespérée, fiévreuse. Aux coups isolés, lents, succèdent des séries d'éclats, secs comme les derniers cris d'un mourant qui se raidit contre la mort et jette des exclamations violentes. Nos regards plongent sur la petite colline d'où partent les frémissements extrêmes, et à la lueur qui se projette sur eux, nous distinguons des hommes, des pygmées, dont les formes sombres s'agitent autour des pièces de canon.

Au-dessous d'eux, les lignes ennemies perdent lentement du terrain. Les déchirements de la fusillade sont épouvantables. A plusieurs reprises l'angoisse nous étreint à la gorge. Parfois en effet, la ligne serbe paraît s'avancer et regagner du terrain, puis le tableau change. La fumée bulgare change de direction et retourne en avant.

Le ciel, un peu chargé, laisse passer cependant, entre deux nuages, un rayon de soleil couchant qui va se perdre dans la mêlée en teintant de rouge le voile qui recouvre les combattants.

Comme la veille, un courant de vent pousse jusqu'à nous les sons de cuivre. Les musiciens aussi participent à la fête sanguinaire. La *Maritza* éclate. Un bruissement sourd de voix par monosyllables : rahs, rahs... nous arrive comme du fond d'un abîme. C'est à ce moment que sur un point de l'immense ligne une énorme poussée se produisit. Les combattants se précipitèrent baïonnettes en avant, puis on

ne vit plus rien, mais de formidables hourrahs! hourrahs! éclatèrent, et nous indiquèrent que les Bulgares marchaient, marchaient, et qu'ils précipitaient la retraite de leurs ennemis.

Les divisions serbes étaient en déroute, acculées aux montagnes du défilé de Dragoman.

Vers six heures la nuit est venue. Les coups de fusil par feux de peletons ont presque cessé, mais ils éclatent encore isolés et brillent au-dessous de nous comme une multitude de vers luisants.

C'est fini! La victoire est aux Bulgares.

.
La plupart des bataillons bivouaquent sur le champ de bataille. Quelques-uns, les plus éreintés, reviennent en arrière.

On se prépare à passer une bonne nuit, la première depuis douze jours.

Les ombres recouvrent maintenant vainqueurs et vaincus, tués et blessés.

La nuit est noire, légèrement humide. Par ci, par là quelques falots courent dans la plaine à la recherche des blessés. On enterrera les morts au matin, en disputant les cadavres aux corbeaux qui rôdèrent par bandes au-dessus des collines, dans la journée.

Il fait bien froid et bien noir; au lieu de se reposer dans la jouissance de la victoire, bien en sûreté dans ce hameau, de combien s'en est-il fallu qu'à cette heure, la plaine fût sillonnée de fuyards apeurés, découragés?

On pense à peine aux malheureux qui gisent et gémissent, les membres fracassés, étendus, oubliés au milieu de l'herbe mouillée...

Leurs camarades vivants, autour de nous, viennent d'allumer un grand feu... Pendant que le bois craque, pétille et que fumée et flammes montent en colonne, on se serre en rond, on sort un oignon, un morceau de pain noir — est-ce du pain?... — Maigre souper pour des vainqueurs!

Le rude gars bulgare va s'étendre sur la dure, et tout le monde dormira tranquille. On a le sentiment d'avoir échappé à un grand danger. Les officiers ne connaissent pas encore toute l'étendue de la défaite des Serbes, et beaucoup croient à tort que la bataille d'aujourd'hui n'arrêtera pas le mouvement offensif de l'ennemi.

Il en était ainsi cependant, et la confiance des Panof et des Benderef était justifiée. Les Serbes n'avaient plus qu'à battre en retraite, à rentrer chez eux, en cherchant à disputer le terrain, bien heureux s'ils évitaient l'invasion de leur pays par leurs vigoureux adversaires.

C'était aux Bulgares maintenant à prendre l'offensive.

Quand le Prince de Bulgarie revint à son armée, le soir de cette mémorable journée, il faisait nuit noire.

Grande fut sa stupéfaction! A peine arrivé à Sofia, le télégraphe lui avait appris qu'on était engagé. Il

ne crut d'abord qu'à une escarmouche. Mais Paprikof, son aide de camp, continuait à télégraphier brièvement. « La bataille s'étend sur toute la ligne..... » On était en pleine lutte, quand hâtivement, il quitta la capitale pour regagner le quartier général, après avoir perdu sa journée.

Le canon grondait encore, mais dans le lointain, lorsqu'il mit pied à terre devant la mesure de Slivnitza, au milieu des groupes agités de soldats et d'officiers.

Le premier qui accourut au devant du souverain fut Panof.

On entra dans l'auberge.

Une apostrophe violente accueillit le pauvre officier.

— Comment, malgré mes ordres, on a engagé le sort de l'armée, dit le Prince. Et c'est Benderef qui en est la cause. Il mériterait que je le fisse passer en conseil de guerre!

Le souverain s'animait. Il voyait la fausse position dans laquelle son absence le plaçait.

Était-on vainqueur? On l'était sans lui, et hélas! umainement, son amour-propre en souffrait.

Vaincu ou bataille douteuse seulement, on avait transgressé ses ordres. Les officiers ne l'écoutaient donc plus?

Panof comprit bien les pensées tumultueuses qui se pressaient dans l'esprit de son chef.

— Monseigneur, lui répondit-il, vous êtes victorieux, grandement victorieux. Vous ne pouvez pas

songer à faire passer en conseil le général qui a battu l'ennemi et remporté un succès éclatant. C'est Benderef.....

— Battu l'ennemi?.....

— Oui, les Serbes ont abandonné toutes leurs positions. Ils sont en pleine déroute. Le col de Dragoman est à nous. Demain, si nous voulons, nous pouvons passer la frontière serbe et châtier de nouveau nos adversaires, sur leur territoire même..... Voyez ces prisonniers!...

Dans l'obscurité, aux environs de la petite maison, dans les champs, sur la route, des groupes immobiles, muets. Il y avait là quelques centaines de prisonniers.

Panof ajouta :

— Nous avons des milliers de fusils, des canons... Vous êtes vainqueur!

Battenberg, en écoutant ce court mais substantiel rapport, fait à la lumière de deux bougies posées sans chandelier sur la table, eut un éblouissement, un éclair de joie dans les yeux, et de regret aussi. Il vit, trop tard, que son premier mouvement de mauvaise humeur était une faute... Toute l'armée le saurait.

Sauvé! mais par ce Benderef qu'il détestait, par celui qui, payé d'ingratitude, se vengea cruellement dans la suite.

XIX

Retraite des Serbes. — Hésitations dans la poursuite. — Les fautes du Prince. — Mécontentement des officiers. — L'aumônier du régiment. — Comment Milan assista à sa défaite. — Dragoman. — La route des invasions turques. — Au temps de Soliman. — Les malheureux prisonniers. — Au pays des morts.

Trois jours se sont écoulés. Trois journées d'impatience pour tout le monde. Qu'attendait-on pour marcher de l'avant, gagner l'ennemi de vitesse, changer sa défaite en désastre et terminer la guerre d'un seul coup?

Vainqueur sans le savoir, le Prince agissait maintenant comme s'il ne l'était pas.

Les critiques les plus vives couraient de bouche en bouche.

Bon nombre d'officiers étaient furieux.

Fallait-il attendre les renforts de Roumélie?

Mais, si l'effectif des troupes avait suffi pour vaincre, à plus forte raison suffisait-il maintenant

pour poursuivre et écraser entièrement un ennemi défait, débandé, démoralisé, ainsi qu'il était démontré à tous?

Cette raison même paraissait superflue, car dans la nuit et dans la journée qui suivirent la bataille de Slivnitza, les bataillons rouméliotes arrivèrent au nombre de plusieurs milliers et dans une mesure très suffisante, non-seulement pour remplir les vides causés par les journées précédentes mais pour former une réserve sérieuse, permettant au gros de l'armée de prendre une vigoureuse offensive.

Rester sur place après la victoire paraissait à tous un acte coupable. L'unanimité de ces propos semblait plaider en faveur de leur vérité.

L'entrain, la bonne humeur qui animaient tous ces jeunes officiers, fiers de leurs succès, laissaient difficilement percer, pour l'observateur, les germes de divisions entre eux. Ils existaient cependant. Sous leur confraternité un peu rude, mais bon enfant, se cachait une certaine animosité.

Les derniers événements politiques, la Révolution de Philippopoli et la mauvaise humeur de la Russie, avaient réellement coupé l'armée en deux camps.

Les partisans de la Russie étaient généralement ceux qui y avaient fait leur éducation militaire. De ce nombre, Panof, Benderef. Mais un autre groupement commençait à se former. C'était celui des

officiers qui, heureux du départ des Russes, ne voulaient plus en entendre parler. A leur tête on voyait le capitaine Pétrof, Popof, les Rouméliotes, les lieutenant-colonels Nikolaïef et Moutkourof. Ceux-là entouraient le Prince et lui conseillaient la résistance contre tout ce qui venait de Saint-Pétersbourg.

Panof nous expliquait toutes ces choses pendant ces journées de repos. En parlant de leurs divisions, avait-il un pressentiment de sa fin tragique? Le pauvre garçon finit en effet deux ans plus tard, victime de la guerre civile. Plusieurs parmi ses amis et compagnons d'armes dont il nous parlait en ce moment, qui étaient autour de nous et qui lui obéissaient, le capitaine Petrof son chef d'état-major, entr'autres, se constituèrent ses juges et firent exécuter à Routschouck leur frère d'armes, sans considération pour le passé et sans remords pour l'avenir.

Panof était cependant plein de loyalisme pour la personne de Son Altesse. S'il discutait les actes de politicien, de diplomate, ou de général, de son souverain, c'était entre amis et d'une manière qui ne serait nulle part déplacée. Mais les mots changent de sens selon les pays et les circonstances. Était-on traître à sa patrie en désirant pour elle l'amitié du Tsar, l'union (non l'assimilation) avec la grande Russie, d'où les Bulgares sont émigrés, d'où ils ont reçu la religion et les idées? Les Bulgares connurent la Russie avant leur patrie qui n'existait pas. Si l'idée de patrie était devenue une réalité, à qui le devait-on?

Pouvait-on maintenant grandir, pensait Panof, s'élever seul, sans soutien, avec ses propres forces ?

Comment pourrait-on nous accuser de trahir notre pays, disait-il, nous, qui offrons bravement notre poitrine aux balles serbes ?

Nous désirons seulement la cessation de la crise par un rapprochement à n'importe quel prix, avec la Russie. Mais la question du Prince se dressait alors, insoluble.

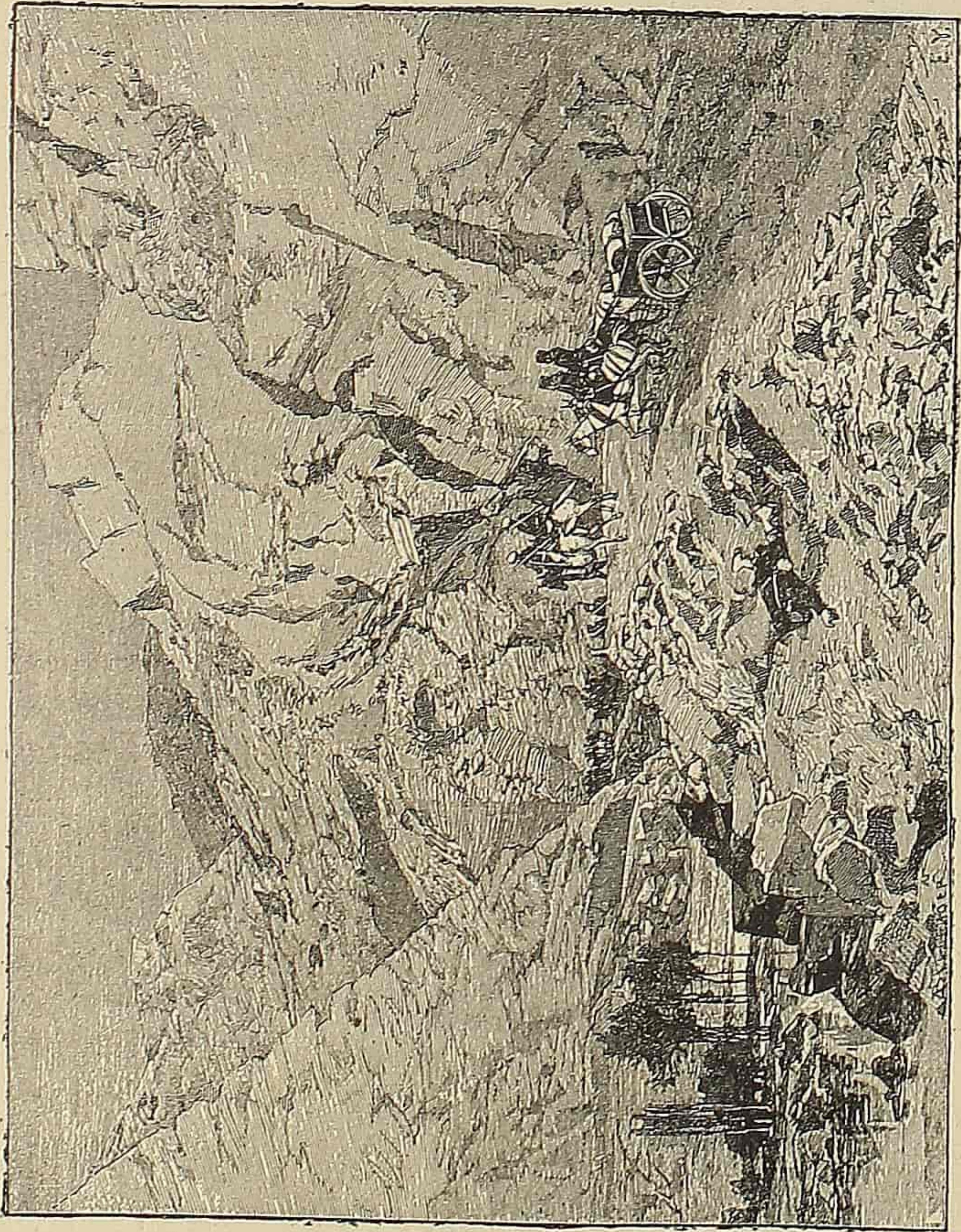
Il y aura toujours un malentendu au fond de l'accord intervenu entre un peuple et le prince étranger appelé à le gouverner, et nous nous rendîmes compte dès ce moment qu'un assez grand nombre d'officiers, bien que tout entiers à l'œuvre patriotique de repousser l'invasion, pressentaient que l'état de choses à l'intérieur ne durerait pas longtemps.

Le mouvement en avant commença enfin. Le 22 novembre, les Rouméliotes étant arrivés en grand nombre, le commandement général passa entre les mains de leur chef, Nikolaïeff.

On livre quelques escarmouches et l'on déblaie à droite et à gauche le défilé de Dragoman.

On peut, presque sans danger, s'y aventurer. L'ennemi n'est plus là. Son arrière-garde se tient plus loin, à Tzaribrod, sur la frontière même.

Quelques partis ennemis reviennent cependant à la charge et cachés dans des fourrés, sur le flanc des



Le défilé de Dragoman.

montagnes, nous envoient quelques feux de salves qui ne produisent aucun effet sérieux.

On marche sans inquiétude. Sur la route, nous rencontrons un pope cheminant allègrement. L'aumônier des pioupiou bulgares a un air martial. On s'étonne de lui voir une robe sur le dos plutôt qu'une capote.

Ces popes sont généralement de beaux hommes, bien bâtis, la figure régulière, le teint mat, et les yeux noirs. On voit bien qu'ils prennent sur la terre un acompte sur le Paradis. Souvent mariés, pères de famille, ignorant le jeûne et les privations, ils portent avec eux un air de force, de santé, de vigueur, qu'on ne rencontre que rarement chez les membres des autres clergés. Le mysticisme ne doit pas être leur affaire. On se représente ces hommes combattant l'escopette au poing, et ne prêchant nullement le désintéressement des biens de ce monde. On me dit cependant, qu'à défaut d'autres combats, ils sont passés maîtres dans l'art de remuer l'esprit des masses, dans un but politique. Notre pope, à nous, un homme d'une cinquantaine d'années, tout blanc, mais d'une charpente solide, ne doit pas passer sa vie dans des combinaisons politiques ou autres. Sa figure joviale le dit suffisamment.

En montant dans notre voiture, il me rit d'un bon rire franc et joyeux.

— Ah! merci, je craignais d'être obligé de faire la route à pied.

— Où allez-vous donc?

— Rejoindre le régiment de Widdin, mes enfants,

qui sont là-bas. Ah! ils se sont bien battus. C'est eux qui ont pris toutes ces collines que vous voyez là sur notre droite.

— Vous étiez avec eux?

— Je crois bien, et ma foi, à un moment j'en ai profité pour voir si j'étais toujours bon tireur.

— Oh! oh! mais votre caractère sacré...

— Ah, bah! à la guerre... D'ailleurs, que vouliez-vous que je fisse? J'ai bien aidé à ramasser les blessés, mais entre temps...

— Mais à l'ambulance, ne réclame-t-on pas votre présence? Tous ces pauvres diables qui partent pour l'autre monde...

— Oh ouitch! Heureux comme des rois! Je les ai bénis en bloc avant de partir. Cela suffit. Ils iront au ciel. Et sur ces bonnes paroles nous bûmes une forte gorgée de cognac pour nous réchauffer.

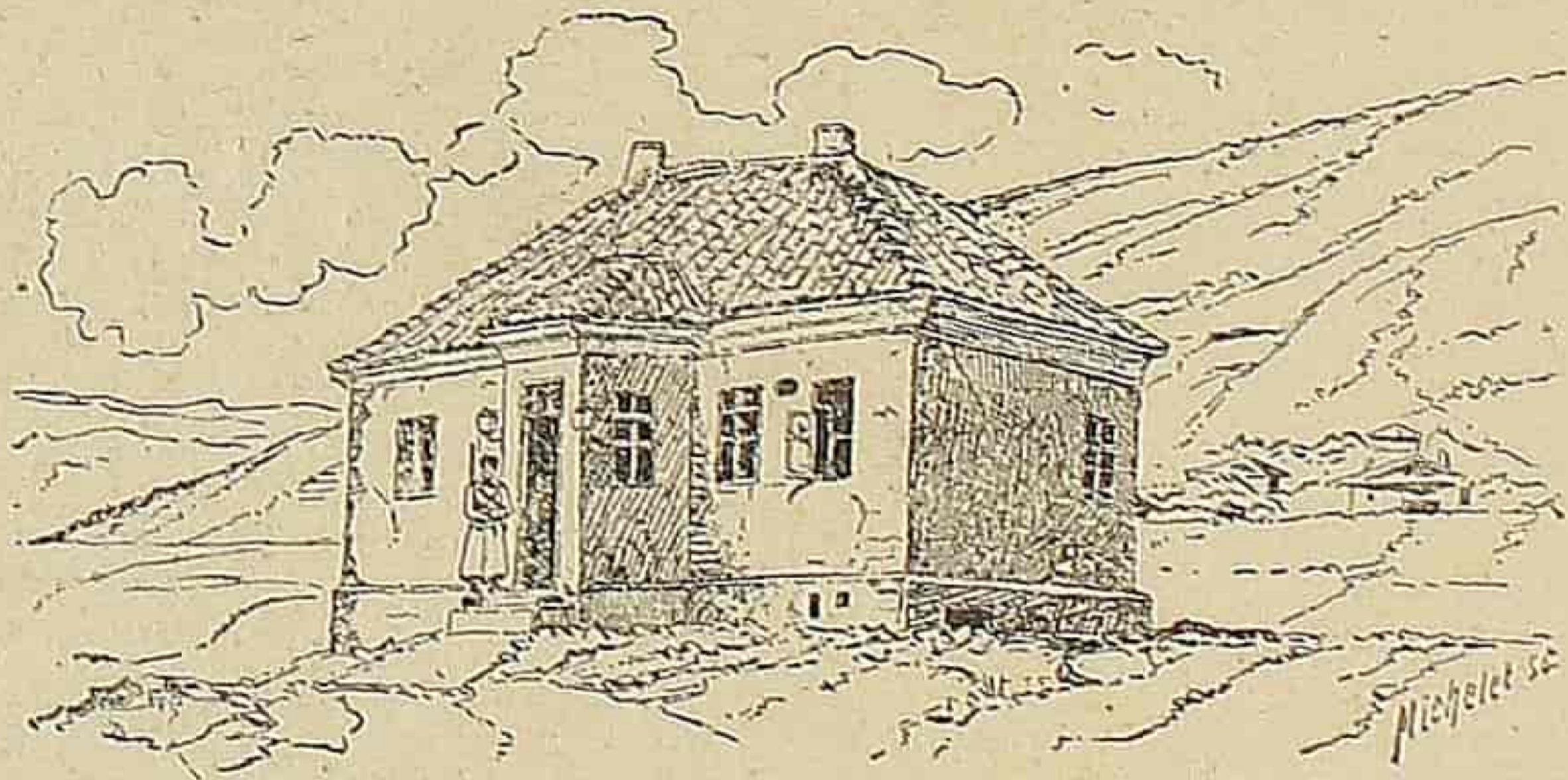
Voici une petite maison blanche, sur le versant de la colline, à quelques mètres de la route, la seule que l'on rencontre avant d'entrer dans le défilé depuis Dragoman. C'est un han (auberge), abandonné. Une table et un banc à l'intérieur. Des papiers de toutes couleurs répandus sur le sol et aux environs de la maison.

Milan est venu ici pendant la bataille.

Il semble que l'on est déjà chez l'ennemi, et l'instinct de curiosité et peut-être de butin qui s'empare généralement du combattant nous pousse à rôder

pour tâcher de saisir quelques objets ayant été touchés par les vaincus; mais il n'y a que des papiers répandus sur le sol : bons de réquisition, ordres, etc.

D'ici, le roi de Serbie a assisté à la retraite des siens. Nous nous le figurons, sous sa tunique rouge, perçant l'horizon avec sa jumelle et suivant anxieuse-



Observatoire de Milan pendant la bataille.

ment leurs mouvements. A peu près dans le même temps, Alexandre, tiraillé par des sentiments divers, pensait peut-être aussi, du haut du plateau de Slivnitza que dans cette plaine allaient s'engouffrer son trône et le reste. Milan, âme philosophe, ne poussa sans doute pas les choses aussi en noir. Était-il vaincu? N'aurait-il pas immédiatement le secours de l'Autriche pour lui aplanir les difficultés qui surgiraient?

Mais son amour-propre dut cruellement souffrir.

Où étaient ces *Jivio* qui le saluaient à la gare de

Belgrade et à la Skoupchtina de Nisch! Nous nous rappelons cette journée du départ : Nathalie appuyée langoureusement sur son bras, lui, l'air heureux et fier ; il allait au-devant des événements avec une quasi-certitude de succès ! Les Bulgares n'avaient plus de chefs, c'était une armée indisciplinée disait-on.

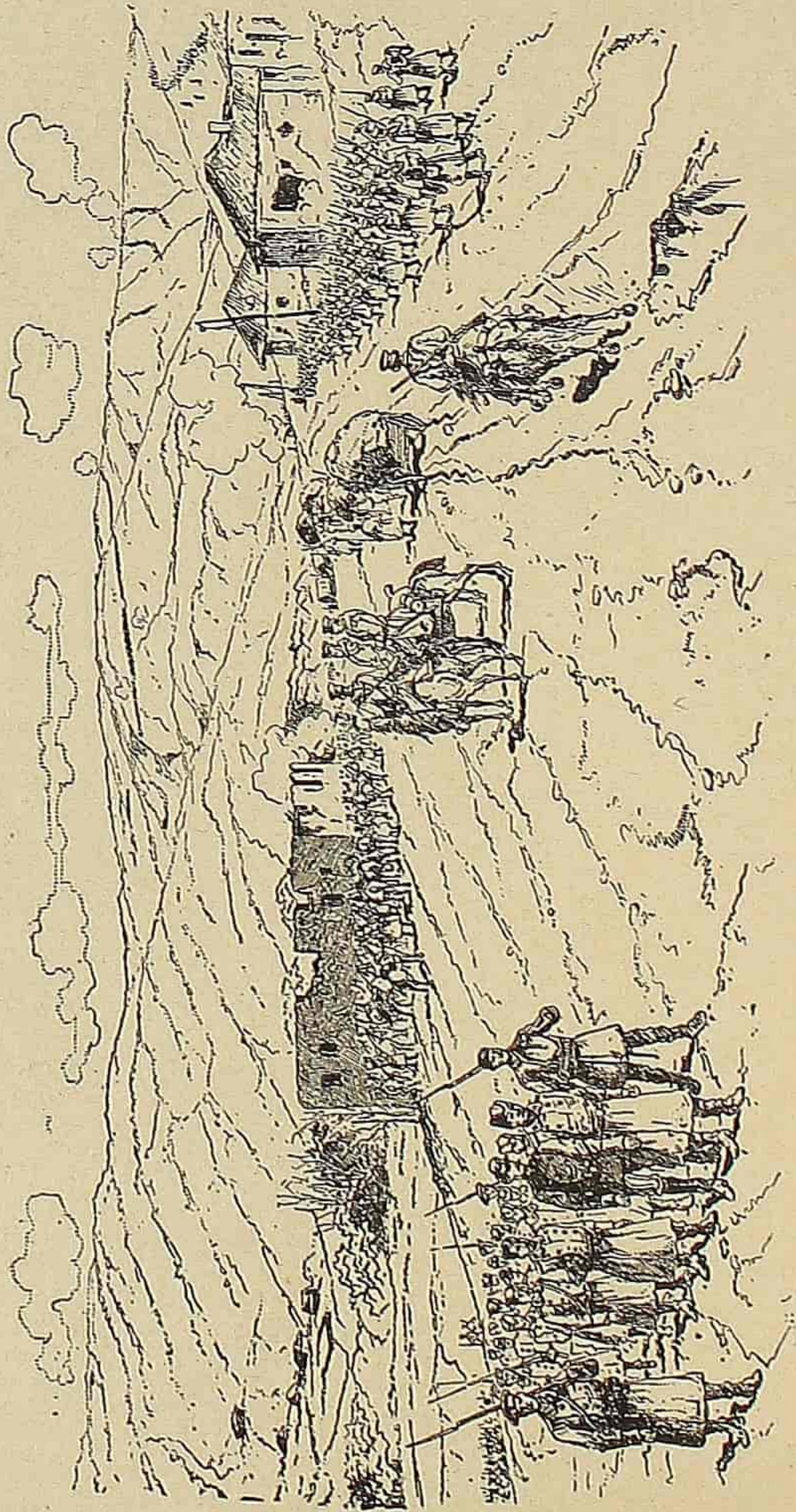
Où prit-il ces renseignements ? De Nisch, le Roi n'avait-il pas dit à quelques-uns : « Je serai à Sofia dans deux jours. »

Hélas, aujourd'hui, c'est fini !

On entre dans le défilé. Les têtes se retournent auparavant vers la plaine de Slivnitza et les yeux de tous, officiers et soldats, brillent soudain d'un éclair de joie triomphale, en même temps qu'un formidable hurra part de toutes les poitrines, et va se répercuter sur les murailles du défilé.

Nous venons de traverser ce fameux col de Dragoman, la clef de Sofia, les Thermopyles de la Bulgarie de ce côté.

Autrefois, ces parois granitiques retentirent des éclats des trompettes des guerriers d'Orient, précurseurs des charges fantastiques dans les plaines de la Hongrie, et du choc terrible des musulmans contre la Chrétienté. Dans l'eau du petit ruisseau qui coule tranquille, tout près de nous, les cavaliers tartares d'un Soliman faisaient baigner les pieds de leurs chevaux.



Tzaribrod.

La sombre nature qui nous environne a vu passer, indifférente, tous ces guerriers portant casques, hallebardes, fusils à pierre, soldats du Grand Turc, Akendji, Janissaires et Cipayes, Hongrois de Hunyadi, Serbes de Douchan.

Nous suivons, en effet, une des grandes routes d'invasion des Turcs et, tout en cheminant le long des parois abruptes, couvertes d'une brousse modeste mordue çà et là par des chèvres, nous pensons aux immenses courants humains qui ont déjà suivi cette voie.

On ne se bat plus aujourd'hui, comme il y a quelques jours, pour la défense du sol, et les Bulgares vont, à leur tour, envahir en masse les vallées serbes.

A la tombée de la nuit, la colonne débouche dans une plaine. Nous suivons le pied d'une série de collines. La route est pleine de soldats qui s'avancent sans bruit. Au-dessus de nos têtes, un ciel pointé d'étoiles. Devant nous, en nous approchant du fond de la vallée, où est situé le village de Tzaribrod, les bruits secs de la fusillade augmentent. Les feux courent maintenant sur les flancs des montagnes, comme une pétarade préparée à notre intention. Ce sont les derniers coups de fusil des avant-postes.

Tzaribrod, village de la frontière, est déjà occupé par les Bulgares. Un groupement d'une trentaine de maisons envahies par une nuée de soldats. Au

milieu des cris, des appels, chacun cherche un coin pour s'abriter. Dans un magasin abandonné, les correspondants prennent cantonnement. Nous sommes cinq ou six, deux Français, notre confrère et ami de Lamothe et nous, quatre Allemands ou Autrichiens. Tous sont à la besogne. On écrit sur ses genoux, assis par terre, puis on se partage quelques provisions de riz et de conserves.

Les courriers à cheval que nous avons emmenés avec nous, partent avec nos dépêches pour Sofia. C'est une distance de cent kilomètres qu'ils ont à franchir, et bientôt tout le monde, éreinté de la journée, dort étendu sur le plancher avec une selle de cheval comme oreiller.

Le lendemain matin, réveil à coups de fusil. L'arrière-garde de l'ennemi tient encore une hauteur dominant le village.

Le quartier général occupe la maison dans laquelle Milan se trouvait hier ou avant-hier.

Le Prince Alexandre s'est ainsi payé une petite satisfaction. Il s'est vengé des mauvaises nuits que Milan lui fit passer depuis quinze jours.

Et dans le même petit lit en fer, dans la même chambre habitée par Milan deux jours auparavant, Battenberg prit son repos, bercé sans doute par les rêves les plus doux.

On ne cessait d'amener dans la cour de nombreux prisonniers, mourant de faim et l'air pas fier, les pauvres ! Couverts d'un mauvais drap bleu foncé,

d'une qualité inférieure, ils grelottaient, les malheureux; plusieurs n'avaient sur le dos qu'une tunique déchirée. Ils se serraient les uns contre les autres, battant la semelle, et attendant avec impatience le morceau de pain promis, car la faim les avait presque tous poussés à se constituer prisonniers.

Leur aspect lamentable contraste singulièrement avec la joie qui déborde dans l'autre camp. Soldats et officiers bulgares ont le regard et l'attitude de vainqueurs. Les premiers s'approchent cependant de leurs adversaires malheureux. Les deux langues ont tant de similitude qu'ils peuvent se conter leurs misères, leur désespoir ou leur triomphe.

Nous assistons à quelques colloques touchants.

— Pourquoi nous avez-vous attaqués?

— Eh! nous ne voulions pas la guerre. C'est le Roi qui l'a voulue.

— Qu'est-ce que vous allez faire de lui?

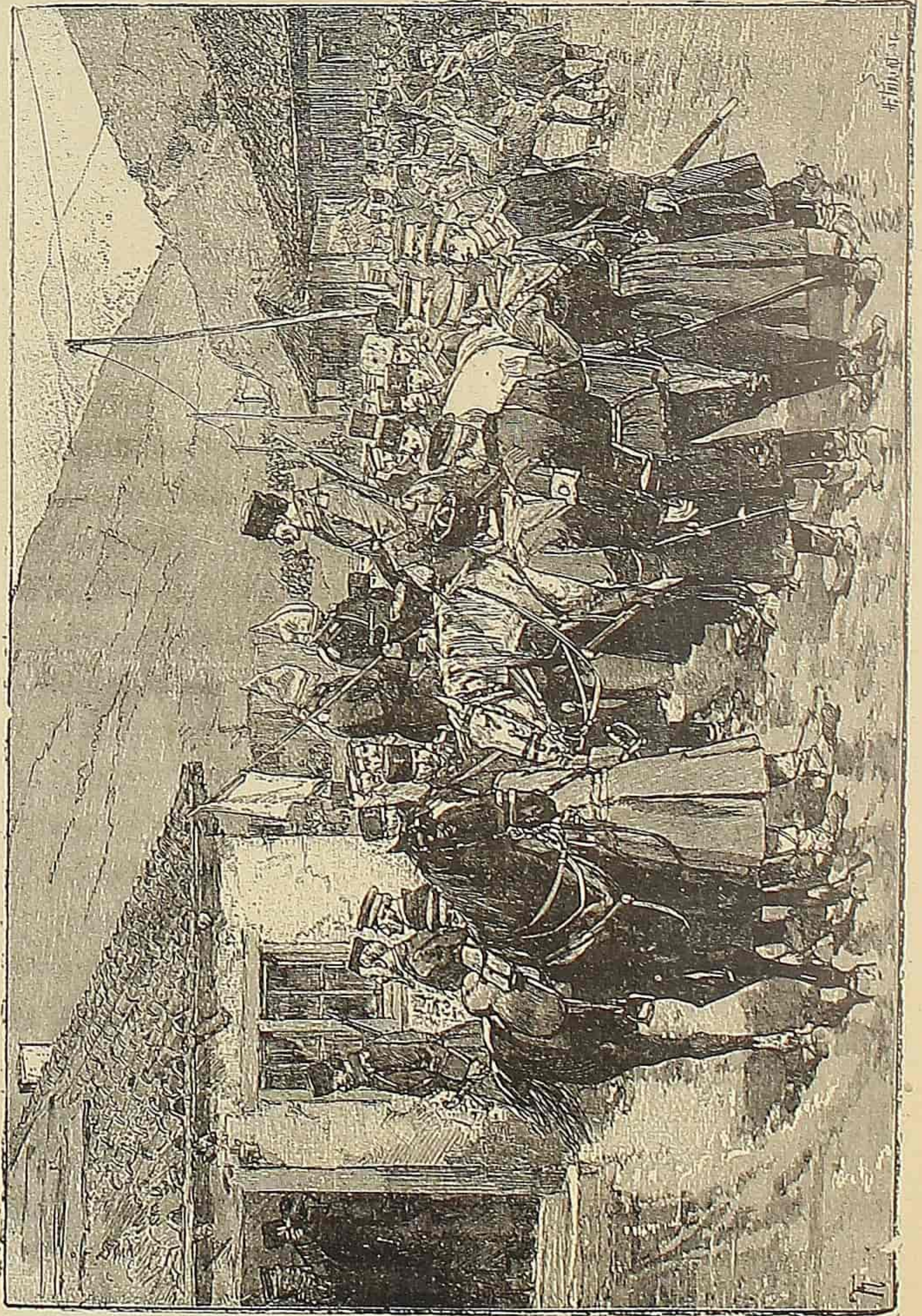
— On n'en voudra plus à Belgrade.

— Et pourquoi se battre? Est-ce que nous ne sommes pas Slaves?

— Oh! certainement.

Tout cela dit, de chaque côté, sur un ton un peu triste.

On parle déjà d'armistice. Voici en effet un parlementaire serbe, les yeux bandés, conduit par deux soldats. Il vient demander deux jours de suspension d'armes. Nikolaïef le reçoit et lui déclare que l'armée bulgare veut continuer sans arrêt les hostilités.



Arrivée du parlementaire serbe.

L'après-midi, nous grimpons sur la montagne située à droite.

Dans le bois dépouillé de ses feuilles qui garnit la côte, on se croirait à cent lieues du monde et de la guerre. Puis, tout à coup, la scène change. Il n'y a ni chemins ni sentiers et cependant, voici de gros chariots chargés d'outres, remplis de fromage de chèvre, qui débouchent dans les clairières. Les buffles, leurs poils noirs souillés par une couche de boue, s'avancent à pas lents, sans efforts apparents, et le paysan avec sa figure indifférente et sournoise marche à leurs côtés sans mot dire, comme écrasé de souffrance ou d'ennui.

Il ne souffre pas cependant. Dans la paix, ou dans la guerre, transportant ses denrées au marché ou à l'armée, le paysan bulgare, habitué sans doute par des siècles de servitude au silence et à l'isolement, reste en communion muette avec ses bêtes. Ses idées, il les garde, et en attendant, le régime turc lui a appris à ne s'étonner de rien.

On pousse des cris de divers côtés, et au milieu des arbres une nuée de soldats descendent du plateau à la rencontre du convoi. On l'attendait avec impatience.

Depuis la veille, l'estomac est vide. Aussi est-ce avec ardeur que l'on pousse les roues grinçantes des chariots, qui menacent de se briser à chaque tour de roue et que, joyeusement on parvient, après quel-

ques efforts, à conduire les provisions en haut, où deux ou trois bataillons vont se les partager.

Les vivants, affamés, ne pensaient plus aux morts. Nous pénétrions dans les bois pour découvrir un horizon sur le village de Tzaribrod.

Notre promenade fut lugubre.

La nuit venait. Une pluie fine, glaciale, commençait à tomber et nous cherchions péniblement notre chemin au milieu de ronces jaunâtres, entouré d'arbres nus, désolés, quand nos pieds heurtèrent un cadavre.

Nous traversâmes un vrai charnier.

Non sans un frisson, nous passons à côté d'un malheureux appuyé, assis, contre un arbre. Figure de fille, vingt ans à peine. Le buste est penché à droite. Les yeux mi-clos, le visage peu contracté. Sa veste ouverte laisse voir une plaie. Il dut être frappé en se reposant. Quelques pas plus loin, c'est un grand jeune homme, avec une belle barbe noire, qui gît à terre, la face terrifiée, les yeux agrandis, la main droite tenant une touffe d'herbes, les vêtements en lambeaux avec une tache sanglante dans le dos.

En voici un autre, comme jeté contre un arbuste. Il n'a plus que sa veste, sa chemise ouverte laisse voir son pauvre corps maigre. Un autre encore, foudroyé net par une balle dans la tête affreusement ravagée, est étendu dans l'herbe, les bras en croix, les poches retournées. Un groupe, plus loin, de

deux combattants qui sont côte à côte, comme pour faire en compagnie le grand voyage.

Et d'autres encore, à droite, à gauche, partout.

Et tous ces corps muets, hier vivant, pensant, aimant, aujourd'hui habitants de ce bois sinistre, reçoivent la pluie sur leurs faces livides, leurs cheveux commencent à se coller sur leurs crânes, comme ceux des noyés, et leurs corps couchés sur la terre détrempée se couvrent d'une teinte rougeâtre. Brrr! Nous rentrons au camp des humains, croyant, dans la fièvre du moment, voir des ombres fantastiques, de grands yeux ouverts fixés sur nous, pendant que le vent semble nous apporter les murmures des âmes qui se plaignent que leurs enveloppes terrestres soient abandonnées, laissées en proie aux corbeaux et aux vautours, comme des corps de criminels, et Dieu sait si ces jeunesses fauchées avaient mérité leur sort!

On nous dit au camp que les corps seront ensevelis au point du jour.

XX

En observation. — On franchit la frontière. — Promenade triomphale prématurée. — Une surprise. — Les Serbes ne sont pas encore écrasés. — La plaine de Pirot en feu. — Nouvelle bataille. — Ministre et journalistes sur la paille. — Le grand-vizir attendra.

Un ciel clair, un bon soleil, malgré le froid assez vif, redore les coteaux, retrempe les cœurs. La campagne n'est pas finie. On ira jusqu'au bout. Et d'abord, il faut prendre Pirot, la première ville serbe, à vingt-cinq kilomètres d'ici. Les Serbes, malgré leur découragement, leur retraite précipitée, leur débandade, retrouveront-ils de l'énergie et des ressources sur leur territoire et, après le refus de l'armistice, vont-ils livrer une nouvelle bataille en désespérés pour conserver Pirot, qui est, dit-on, assez bien défendue naturellement?

C'était une opinion assez raisonnable que quelques officiers émettaient. Mais dans l'entourage du prince Alexandre, on avait passé du pessimisme qui précédait Slivnitza à l'optimisme le moins prudent. Les

Serbes étaient vaincus, bien vaincus. On marcherait tout tranquillement vers Pirot, en colonne, et sans coup férir on coucherait dans la ville.

On verra comment ces beaux calculs furent quelque peu déjoués.

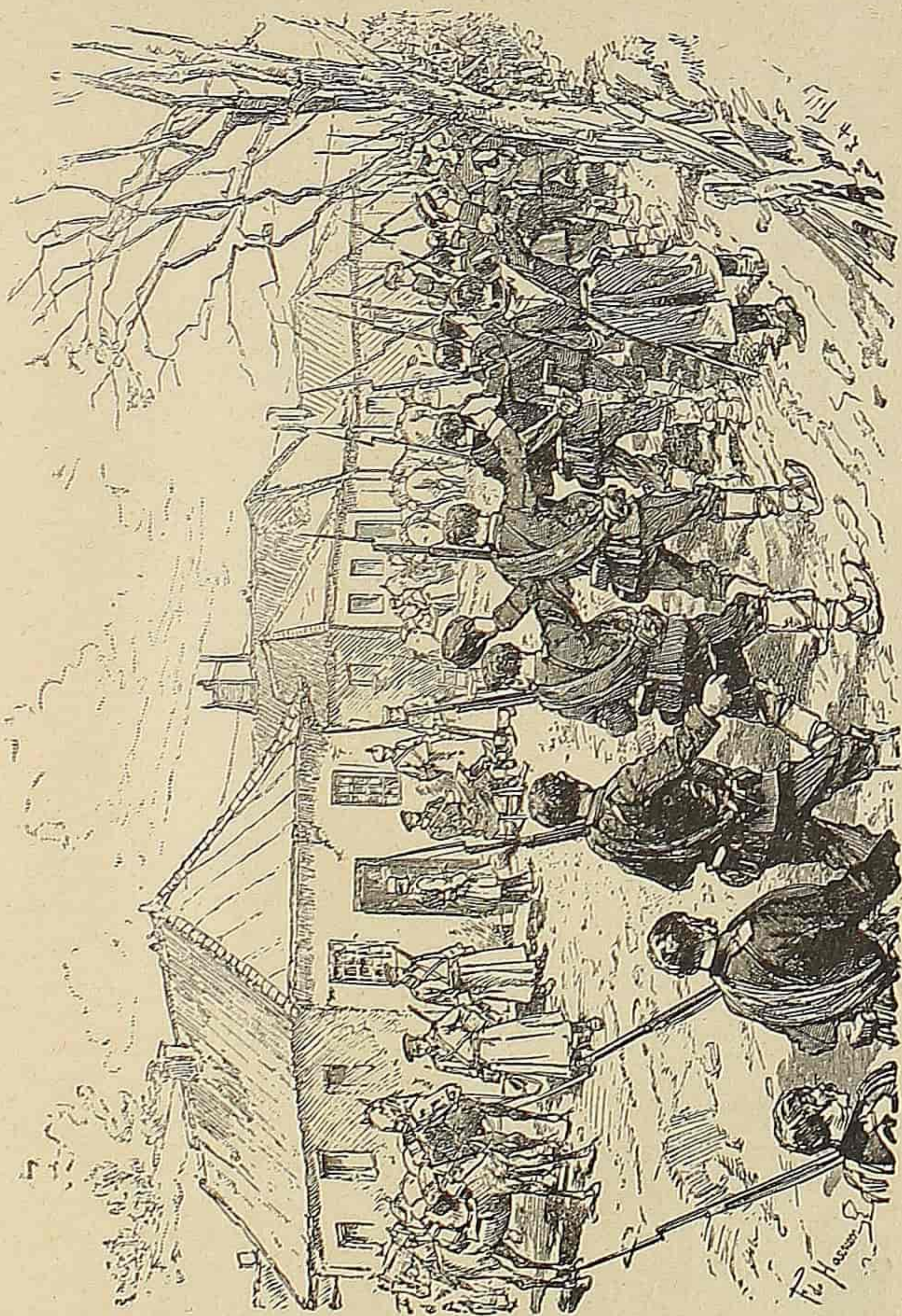
Nous assistons au défilé des troupes sur la route, du haut d'un promontoire où l'on venait d'installer quelques canons.

Nous nous asseyons sur un gros rocher, d'où l'on a une vue très nette sur la route et la vallée.

Au milieu des champs, que le soleil d'arrière-saison caresse de ses tons adoucis, caracolent ou restent immobiles en vedette quelques cavaliers serbes. Le gros de l'ennemi est dans le fond de la vallée, déjà presque hors de vue, sauf une ou deux lignes de quelques bataillons. De temps en temps un coup de canon part de notre côté pour fouiller les alentours et les collines voisines. Maintenant, les oiseaux seuls en sont effrayés.

Dans la plaine, il y a du mouvement. C'est l'armée bulgare qui se met en marche pour envahir le territoire serbe. On a voulu donner à cet acte un petit caractère solennel. Le Prince, entouré d'un nombreux état-major, est assis devant la maison de douane serbe.

Les bataillons défilent devant lui en poussant des hourras frénétiques. — Le poteau aux couleurs de Serbie, qui se dresse mélancoliquement dans un champ, est dépassé.



Passage de la frontière serbe.

L'invasion commence.

Nous nous retrouvons au milieu de la suite du

Prince. Les troupes continuent à avancer sur la route, ayant Pirot pour objectif. Les Serbes se sont évanouis. On ne les voit plus.

Le souverain est dans la cour d'une ferme avec deux ou trois officiers. La partie est gagnée maintenant. Les fronts sont clairs. On ne s'attend même pas à une résistance quelconque avant d'entrer à Pirot.

On se sent revivre. Les fatigues des précédents jours ont disparu. Le Prince casse une croûte, debout. Sa physionomie est moins soucieuse.

Il parle peu et termine rapidement son goûter, puis monte à cheval, suivi de son escorte.

Nous prenons à gauche de la route. Bientôt, nous sommes en plein champ, suivant à peu près une direction parallèle à une chaîne de montagnes à gauche.

On ne songe pas à l'imprudence de s'avancer ainsi loin du corps d'armée. D'abord commencée au petit trot, involontairement l'allure de nos montures augmente. La tête déjà grisée par le grand air, le cœur tout joyeux de fouler le sol ennemi, de pousser les sabots de nos chevaux dans ses sillons provoque une sorte d'ivresse qu'on ne peut maîtriser.

Nous sommes lancés à toute volée à travers les labours, les jachères; les museaux soufflent, la physionomie des cavaliers s'anime. Rien n'arrête. Haies, fossés, tout est sauté en bondissant. Chacun pousse malgré soi un petit cri d'encouragement qui excite la bête. A côté de moi, galope un cavalier

civil, un petit gros, recouvert d'un immense chapeau de feutre. C'est Tzanof, le ministre des affaires étrangères. En passant, nous entendons une plainte étouffée.

— J'en ai assez, nous crie-t-il, et nous le voyons faisant des efforts surhumains pour retenir son cheval.

C'est avec une frénésie de jouissance que nos compagnons serrent les flancs de leurs montures. Il semble qu'on laisse échapper dans cette course folle, la première sur le sol ennemi, les heures amères de jadis, les sombres désespoirs, et toute la rancune contre l'adversaire, qui a cru vous surprendre et vous abattre, gronde dans les poitrines, quand le fer des chevaux soulève sous nous la terre noire.

Cette fièvre se calme ; la fatigue aidant, on reprend le trot. Nous voici d'ailleurs sur une petite éminence qui forme une sorte de promontoire dans la plaine.

A une assez grande distance, notre tête de colonne s'avance sur la route, comme dans une promenade militaire.

Nous mettons pied à terre, à côté d'une hutte de berger, recouverte de feuillage. Chacun tire sa jumelle examinant l'horizon.

— Pirot ! Pirot !

On distinguait, même à l'œil nu, les premières maisons de la petite ville, ses grands peupliers, la tour carrée, restes des anciennes fortifications turques. C'était un joli fond de tableau, fermé par deux ou

trois monticules qu'une dernière lueur de lumière couronnait. Rien de plus paisible et de plus agréable à contempler pour nos yeux fatigués de scènes violentes, pour nos oreilles tourmentées par le bruit des fusillades et des canonnades, que cette vue de jolie ville enfouie dans les arbres et entourée de vignes. Nos corps las aspiraient à un repos bien mérité après plus de quinze jours d'incessantes fatigues. Aussi, fût-ce avec un ensemble joyeux que Prince, aides de camp et journalistes s'écrièrent : Terre promise !

Pas encore !

Nous avions avec nous Christo, le kavas monténégrin du Prince, qui portait son costume rouge superbe et dont le service consistait à ne pas quitter son maître une minute.

Lui aussi fouillait l'horizon avec sa jumelle.

— Monseigneur, monseigneur, les Serbes !

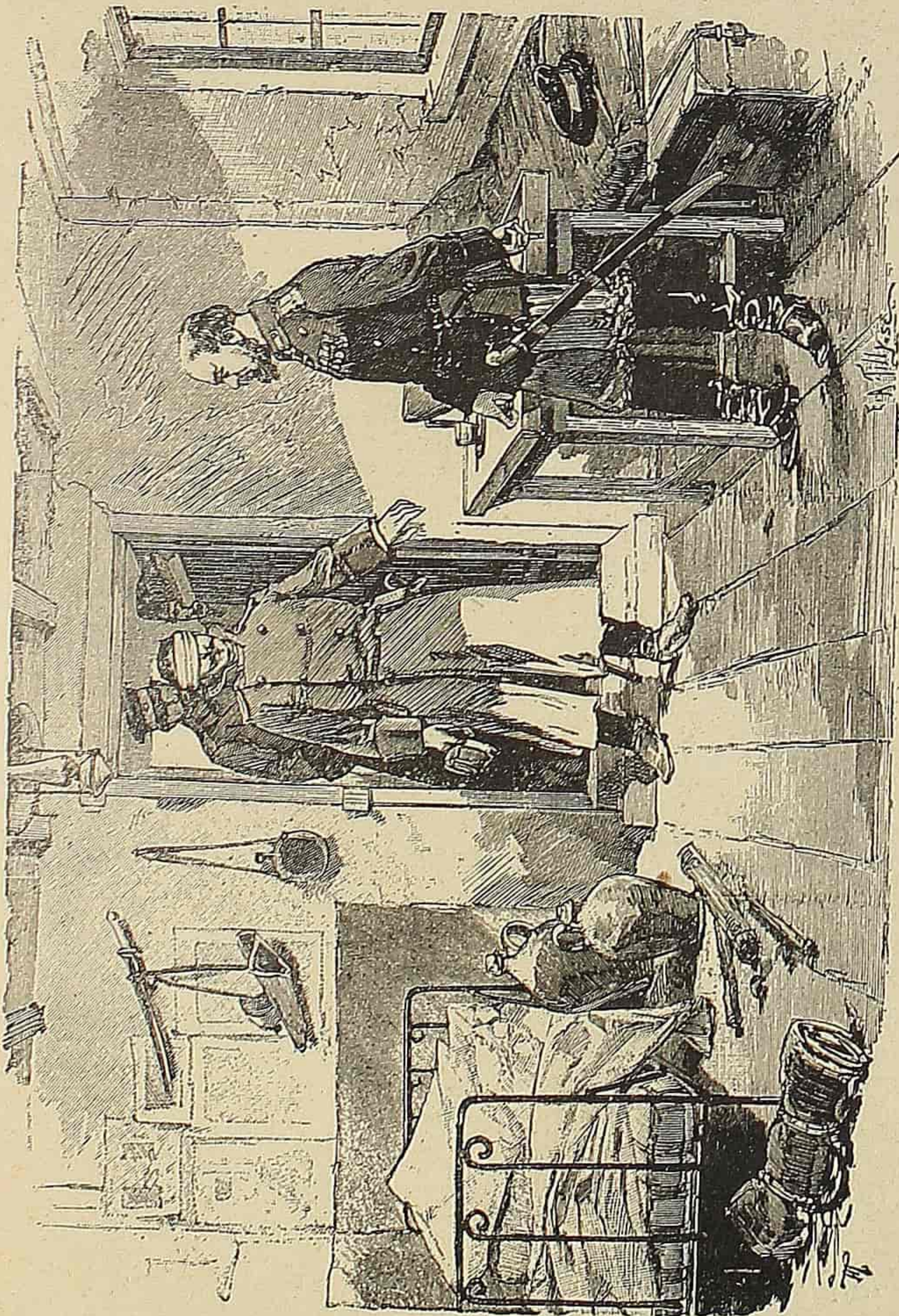
Nous tournons tous la tête.

— Où cela ?

— Là, devant nous, sur la colline qui domine la ville. Ah ! il y a des régiments entiers alignés !

Effectivement, nous distinguons maintenant très nettement des masses sombres, admirablement placées pour la défensive et capables d'écraser tout ce qui était dans la plaine.

A notre droite, la colonne bulgare s'avavançait toujours cependant, sans se soucier autrement du danger que personne ne voyait, tous étant convaincus que Pirot était évacuée.



Nikolaïef reçoit le parlementaire serbe.

L'ouragan éclata.

Ce fut d'abord un petit nuage tout rond qui paraissait s'échapper de la colline. Puis deux, trois. L'air vibra d'une série de détonations. Un sifflement connu passa au-dessus de nos têtes, et en même temps à cinquante mètres, un obus éclata. D'autres suivirent et tombèrent non loin de nous.

Nous étions dans la ligne du feu, et notre groupe formait cible. Un petit effarement se produisit et nous nous abritâmes d'abord dans un petit fossé; puis nous revînmes pour observer.

A peine fûmes-nous remontés, que la fête recommença, plus complète. Les points blancs se succédaient en face de nous et bientôt, sur la montagne à notre gauche, il s'en produisait autant, et la fusillade commençait sa partie.

Nous étions bel et bien surpris. Et l'attaque inattendue de l'ennemi, dans la situation qu'il paraissait occuper, pouvait avoir les plus graves conséquences pour le sort de l'armée bulgare. Celle-ci se trouvait ni plus ni moins prise de flanc et de front dans une espèce d'entonnoir et la nuit approchait qui pouvait donner à l'ennemi tout le loisir de tirer dans la plaine, sans danger pour lui et presque à coup sûr.

Que faisait notre colonne, prise ainsi en défaut par imprévoyance et par l'absence d'éclaireurs?

Le désarroi était grand sur la route. Les bataillons qui essuyèrent le premier feu avaient fait, dans le premier moment, un mouvement de recul qui ébranla

la colonne entière. La confusion fut extrême. La décision de quelques officiers vint à point pour arrêter cette quasi-retraite. Et bientôt, nous vîmes se former à droite et à gauche des bataillons en ligne de bataille, tandis que l'artillerie se dégageait, non sans peine, de la route où elle était submergée par l'infanterie, et allait se former en batterie, pour essayer de répondre au feu de l'ennemi.

Il était temps.

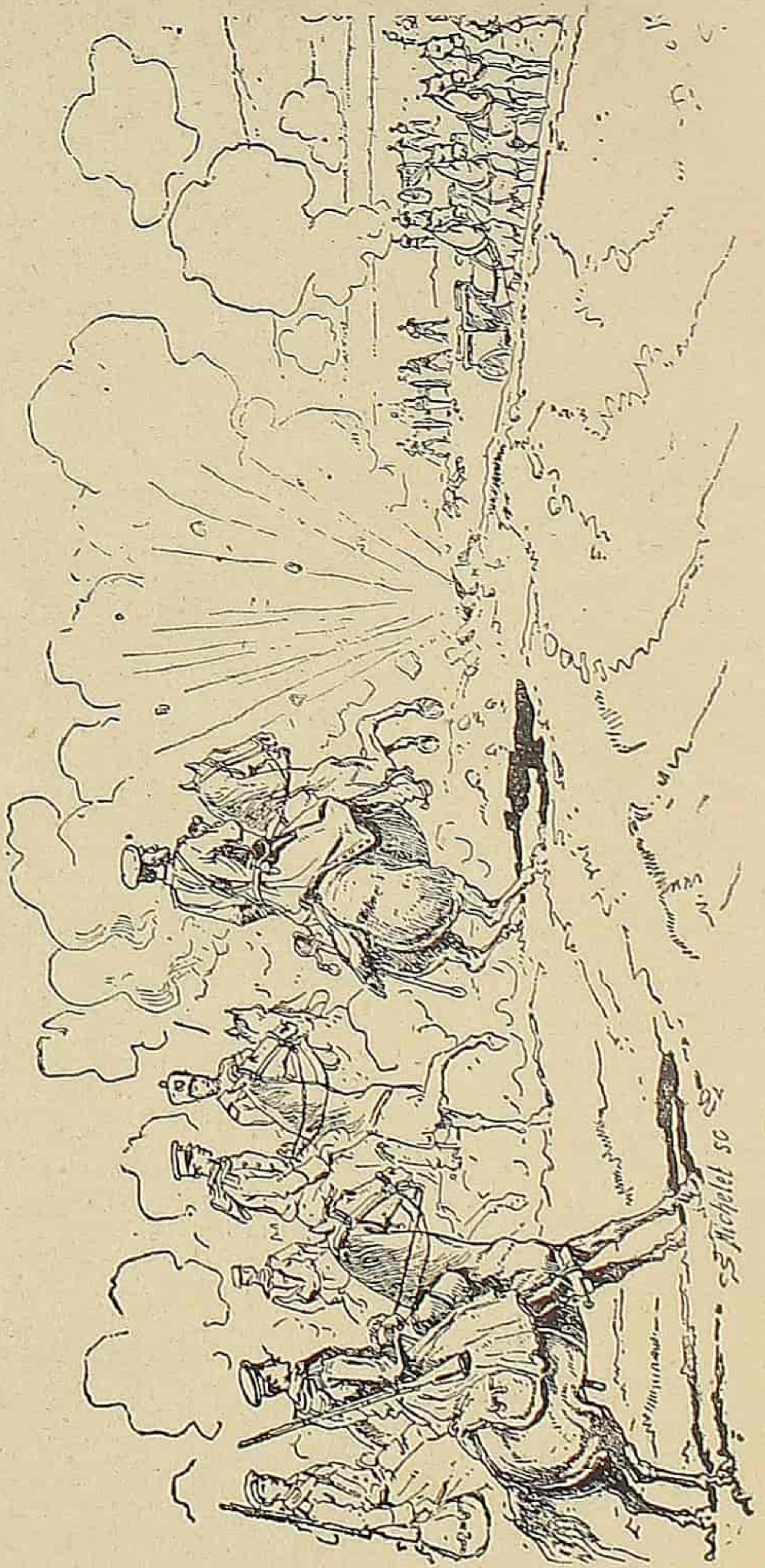
Quant à nous, nous n'avions plus qu'à battre en retraite au plus vite, chacun tirant un peu de son côté, à tel point même que nous retrouvions Son Altesse, seule quelques instants après, en arrière, cherchant un chemin pour regagner la route.

Maintenant la bataille était engagée. La nuit tombait sans arrêter le combat. Les montagnes se couvraient de milliers de petits points de feu inquiétants, des roulements effrayants de canonnade et de fusillade se multipliaient dans cette obscurité et, entre ces deux murailles noires, se renvoyaient l'écho de leurs formidables détonations.

Est-ce que l'ennemi avait réellement l'intention de continuer la lutte? S'il eût été en force, et s'il eût eu un peu d'audace, c'était une occasion unique pour lui, la dernière de la campagne, de reprendre une revanche complète et peut-être de faire prisonnière une partie de l'armée bulgare.

Tout à coup, il nous sembla que la terre venait

de s'ouvrir, prête à nous engloutir tous. Un déchirement épouvantable, dominant tous les bruits de la lutte, nous frappa les oreilles. La voûte noire du ciel prit subitement une teinte rouge, une lueur intense se projeta sur nous comme si nous nous trouvions à dix pas d'un immense incendie. Nous tournâmes la tête et nous vîmes un brasier immense qui paraissait dévorer la ville de Pirot.



L'armée bulgare est surprise devant Pirot,

Nous sommes au lendemain. La bataille a continué toute la journée. Pirot a été bombardée. L'ennemi l'a abandonnée. Il a tenté une dernière résistance en s'installant sur la route de Nisch, mais en vain ! La journée s'est passée dans la contemplation des mouvements des deux armées, dont l'une bondissait de joie et dans un frémissement de rage, étouffait les derniers cris de l'autre.

Cette fois, c'est bien fini.

Les derniers coups de canon, les derniers déchirements de la fusillade, tout cela a lieu hors de Pirot. L'ennemi se retire sur Nisch, humilié, honteux, impuissant. Le Bulgare que l'on méprisait tant, comme un adversaire inférieur, le tient dans sa main. Que peut-t-il faire ? Il n'a plus de munitions. Le découragement travaille officiers et soldats. Aucune force ne peut empêcher les Bulgares de s'emparer de Nisch. Quel est le Dieu qui sauvera la Serbie ?

C'est sous le coup de ces impressions que nous nous apprêtons à passer la nuit au cantonnement. Nous sommes dans un village près de Pirot.

Tableau très animé d'un soir de bataille. Sous la pluie torrentielle, dans la nuit noire, nous cherchons en tâtonnant un gîte, un coin n'importe où pour nous abriter et nous étendre. Piétiné par des masses d'hommes et de chevaux, détrempe par la pluie, le sol n'est plus qu'un immense marais de boue d'où l'on tire ses bottes avec une peine inouïe. Les che-

vaux eux-mêmes s'embourbent et par moment refusent d'avancer, frissonnant sous la pluie et apeurés par l'obscurité. Autour de nous, un tourbillonnement de longues capotes de soldats qui se choquent, s'entrecroisent, jurant, pestant, contre le temps, la fatigue et la faim. Au milieu de ce marais émergent les murs des petites cabanes du village. Nous nous heurtons contre une cloison qui cède sous la pression et nous voici sous un toit.

Un trou noir. Des restes de brasier dans un coin, devant lesquels sont assis, sur des escabeaux, un vieux et une vieille couverts de peaux de moutons :

— *Dobro vetché.*

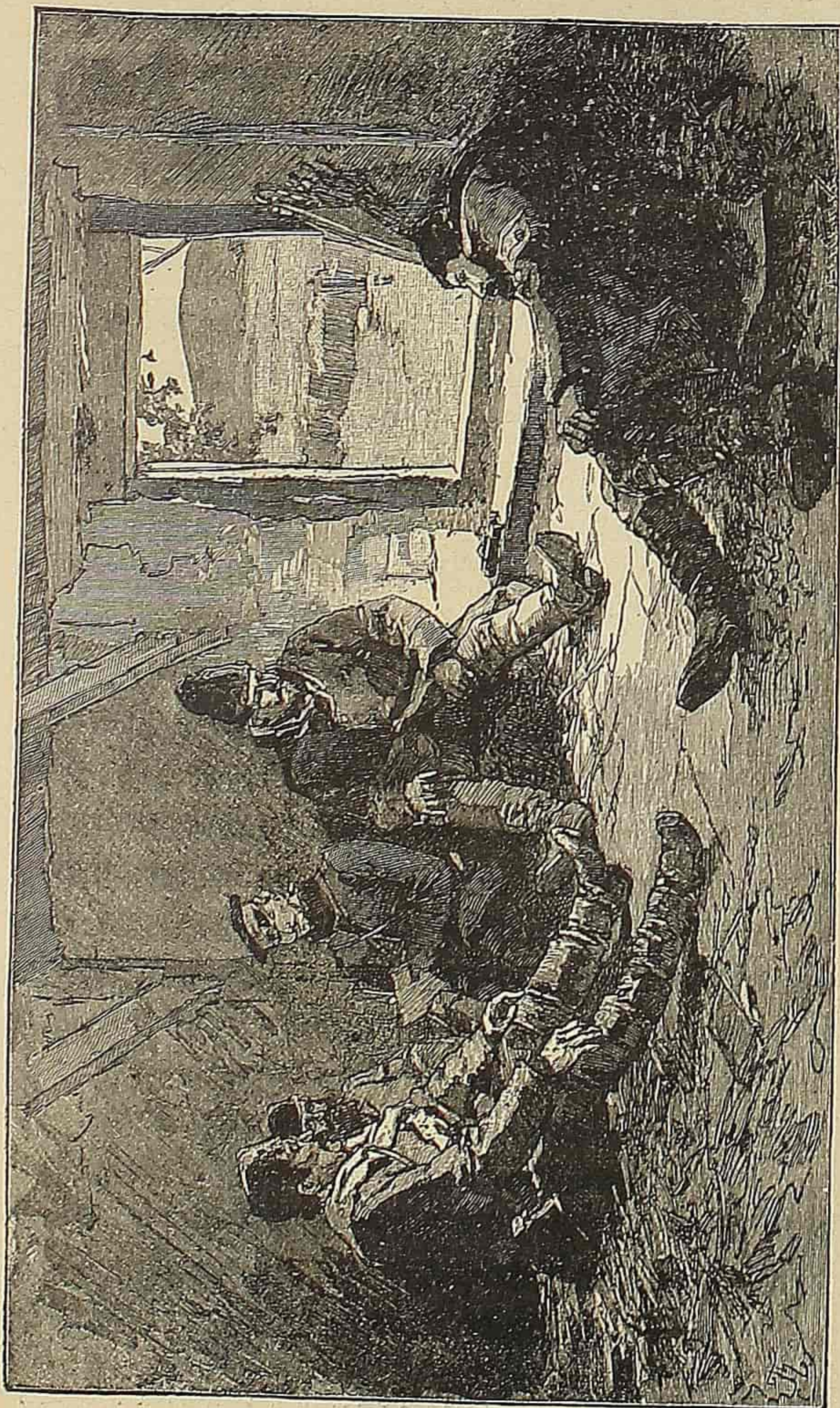
Ils se lèvent et répondent craintivement au salut.

Sans dire plus, chacun de nous cherche son coin, sur la terre nue.

Notre cocher, le turc Mehmed, et nos courriers placent les selles et les cantines vides et s'occupent de préparer une soupe. Tâche peu aisée mais urgente. Depuis la veille au soir, nous n'avions pris que du cognac et du café.

Mehmed parti en maraude revient triomphant avec une poule.

Le vieux et la vieille reprennent leurs places près du foyer, avec une impassibilité parfaite. La vieille s'accoude sur ses genoux, la tête dans les mains, le regard perdu. Le vieux n'a pas l'air d'avoir conscience de ce qui se passe autour de lui. Que leur importe ! Ils n'ont ni haine ni passion contre l'envahisseur.



Campement des correspondants.

Dans tous ces districts de Nisch à la frontière, le mélange bulgaro-serbe est accentué. Ces pauvres gens ne savent même pas s'ils sont Bulgares ou Serbes. Être l'un ou l'autre leur importe peu.

Seulement, d'après ce qu'ils content à nos gens, par phrases lentes, entrecoupées à voix basse, leur enfant est à la guerre, il est parti après la moisson. Où est-il? Plus de nouvelles. Peut-être couché, blessé ou mort dans les champs aux environs du village où l'on se battait depuis deux jours. Et puis, il ne reste rien dans la mesure, les Serbes qui occupent le village depuis un mois ayant tout réquisitionné. Ils ont, les pauvres, des bouts de papier en couleur en échange, qu'ils montrent à leurs interlocuteurs en hochant la tête.

Tzanof, le ministre des affaires étrangères, est avec nous. Le malheureux commence à regretter d'avoir quitté sa femme, ses enfants et sa petite maisonnette de Sofia. Il est parti il y a quelques jours pour causer avec le Prince. On était encore à Tzaribrod. Mais au lieu de s'en retourner à la capitale, il a préféré suivre les hasards de la vie des camps, sans être malheureusement ni équipé, ni en état de la supporter. Il fit une fâcheuse expérience à cheval l'avant-veille, et la veille, il faillit être atteint par un bouquet d'obus. Aujourd'hui, il est trempé jusqu'aux os et meurt de faim. Sa barbe est inculte, il n'a pu ni se laver ni changer de linge, ce qu'il cache le mieux possible

en relevant le col de son pardessus, lequel laisse voir deux accrocs.

Cet aspect lamentable, pour un ministre des affaires étrangères, n'influe pas trop cependant sur le cours de ses réflexions. Il a toujours l'Europe, la Turquie et la Russie devant les yeux et son programme dans la tête : faire reconnaître le fait accompli de Philippopoli par la première, être ferme vis-à-vis de la seconde, ne pas trop se fâcher avec la troisième.

Quant à la Serbie, exiger d'elle un bon protocole de paix avec quelques dures concessions de territoire et d'argent, pour la punir de son agression. Telles sont les pensées qui l'obsédaient depuis deux mois. Il les formulait dans de nombreuses dépêches ou circulaires, qui ne manquaient pas d'une certaine habileté.

M. Tzanof, un homme d'une cinquantaine d'années, ne pensait pas certes à parler à l'Europe lorsqu'il était, quelques années auparavant, petit instituteur à Widdin, sa ville natale. Mais, en Bulgarie tout arrive. Il fut, comme tous ceux de ses compatriotes qui avaient reçu une légère teinte d'instruction, porté en avant, et devint, comme Stamboulof, un des lieutenants de Karaveloff.

On ne peut qu'admirer la faculté d'assimilation de tous ces hommes politiques bulgares, depuis le plus petit jusqu'au plus grand.

Connaissant peu de choses de l'Europe et par ouï-dire seulement, très peu au courant des principes essentiels d'administration et d'économie sociale ou poli-

tique, ils s'étaient néanmoins lancés tête baissée dans la gestion des affaires de leur pays, apprenant au jour le jour, faisant leur éducation dans la fonction même, travaillant *in anima vili*, et naturellement se livrant à des expériences et à des tâtonnements cruels pour le pays; mais, somme toute, ils se tiraient d'affaire, grâce à une foi très robuste dans leur bonne étoile et à un acharnement méritoire au travail.

Beaucoup, aussi, avaient hérité des Turcs, par des siècles de contact avec eux, de qualités utiles en politique.

Tzanof était de ceux-là.

Il ne prétendait pas à la sagesse d'un Giers, ni à l'élégance d'un Talleyrand, surtout en ce moment, hélas! mais il avait la conviction de connaître mieux que personne le caractère du Bulgare, du Turc et du Russe. Il joignait à cela un gros bon sens, aiguë par quelques années de contact avec les consuls de Sofia, une finesse de vieux Turc qui sait parfaitement ne dire que ce qu'il veut, et traîner au besoin les choses en longueur, le temps étant pour l'oriental le grand agent qui débrouille les situations les plus compliquées. Le ministre du prince Alexandre rendait donc d'utiles services à son souverain, depuis deux mois. Il avait toujours en tête une petite circulaire ou une dépêche.

Bien que les circonstances où nous nous trouvions

fussent peu favorables matériellement, pour adresser une épître à sa Hautesse le Sultan ou aux Agents des puissances, cet excellent M. Tzanof, en nous voyant accroupis sur nos genoux faisant en silence de la copie à la lueur d'une mauvaise chandelle, dit tout à coup à son secrétaire : « Mettez-vous là ! »

Là, c'était la terre nue, contre le mur en torchis. Le scribe obéit.

Le ministre parlait à voix basse. Nous aussi.

Des phrases ou des bribes de phrases s'entre mêlaient.

— Et la soupe, Mehmed?

— A Son Excellence le Grand Vizir...

— La poule n'est pas cuite.

— Après avoir repoussé victorieusement l'ennemi.....

— Je n'en peux plus, je meurs de faim.

— Tous les droits sont du côté de la Bulgarie...

— Qu'est-ce qui va porter les dépêches?.....

— Sublime Porte..... Russie...

Peu à peu, chacun s'arrêta disant : Nous finirons demain matin. On s'étendit le long du mur enveloppé dans sa couverture. Le grand Vizir patientera quelques heures, le public aussi.

Et dans ce sombre taudis, empesté de fumée, nous nous endormîmes, la ceinture serrée, les membres éreintés, la pluie battant le rappel sur notre toit en planches, le silence rompu seulement par Mehmed et les deux vieux qui, dans leur baragouinage, cher-

chaient à se rendre compte pourquoi la poule ne voulait pas cuire. — Bientôt, ils y renoncèrent et se turent eux aussi, dominés respectueusement par le bruit effroyable des ronflements ministériels de Son Excellence M. Tzanof.

XXI

Les brigands de Panitza. — Singulière avant-garde. — Le vin et les femmes de Pirot. — Juifs et Turcs. — L'impassibilité musulmane. — L'Autriche entre en scène. — Armistice. — La paix.

On peut faire connaissance en tout pays avec une bande de brigands de quelques individus, vous rançonnant, vous pillant ou pis encore, mais il est rare, n'est-ce pas, de se trouver mêlé à la compagnie de centaines de bandits, dûment estampillés. C'est notre cas cependant. Ajoutons tout de suite que personnellement nous n'eûmes qu'à nous louer de leur conduite; car, pour la circonstance, ils n'en voulaient qu'aux Serbes. On pouvait donc sans crainte les coudoyer.

Chaque pays a sa lie profonde. En Bulgarie, on voit surgir, à chaque révolution, dans les rues de Sofia, de Philippopoli et autres villes, des gens en fustanelle plus ou moins blanche ou déchirée, portant avec un

air de bravache, un fusil sur l'épaule, de gros pistolets et de longs couteaux à la ceinture. A leur mine plus qu'audacieuse, à leur accoutrement exagéré, le citadin, commerçant ou employé, ne se trompe pas sur leur origine. Du fond de leurs boutiques ou de leurs bureaux, ils vous disent du ton le plus naturel du monde : « Voilà un brigand ! » comme s'ils vous disaient : « Voilà un prêtre. » Ce n'est pas que l'on soit bien rassuré, mais en ville, ces individus sont surveillés. Mais pourquoi ne les arrête-t-on pas ?

Leur séjour habituel se trouve sur la frontière de Macédoine. De temps en temps, ils descendent dans ce pays, se donnent l'allure de patriotes bulgares en tirant quelques coups de fusil sur les Zaptiés, mais n'oublient pas de rançonner les villages ou les particuliers. C'est ce qu'ils appellent travailler à l'indépendance de la Macédoine. A tout prendre, on se dit que de tels individus seraient utiles en effet, au jour prévu de la grande liquidation avec la Turquie, pour former une avant-garde vers la Macédoine.

On est donc indulgent à Sofia pour ces éléments de désordre et l'on passe sur leurs fredaines.

A défaut d'insurrection en Macédoine, le mouvement rouméliote avait mis en appétit cette bande de requins. Il se rencontra un officier, nommé Panitza, mêlé à l'affaire de Philippopoli, qui ne dédaigna pas de traiter avec eux. Sur quelles bases, on s'en doute bien un peu.

Panitza était un beau garçon, brun, figure énergique, aventurier de tempérament, aimant les coups d'audace. Pendant la guerre il fut utile à son pays, mais il se déshonora plus tard, comme on le verra, en présidant avec une sauvagerie sans nom, au supplice des victimes de Stamboulof.

Comme beaucoup de ses compatriotes, élevé un peu à l'école de conspiration et d'une espèce de carbonarisme qui florissait en Bulgarie et en Roumélie, sous le régime turc, il fut mêlé à plusieurs coups de main.

Dans le temps où l'émigration bulgare vivait en Roumanie, il avait été chargé par le comité révolutionnaire de Bucarest, d'envoyer des fonds à des sous-comités secrets en Bulgarie, en vue de préparer une insurrection. La tâche n'était pas aisée. Les circonstances l'aidèrent. Justement, à cette époque, le gouvernement turc avait autorisé le transfert en Bulgarie du corps d'un patriote bulgare mort en Roumanie. On fit à Giorgevo sur la rive roumaine, une cérémonie funèbre, en présence du clergé, des autorités et d'une grande foule.

Le cercueil passa le Danube, accompagné des amis du défunt. A Routschouk, on garda le mort pendant une nuit, mais Panitza et ses acolytes ne restèrent pas des heures en méditations pieuses. A l'abri des regards indiscrets, ils ouvrirent le cercueil, et en retirèrent hâtivement les sacs de livres turques, placées par eux que le défunt, rendant un dernier service à

ses compagnons, emportait avec lui depuis la Roumanie.

Bien d'autres histoires couraient sur Panitza. La guerre serbo-bulgare ne devait pas mettre fin à sa carrière. Il fut le séide de Stamboulof mais voulut ensuite en débarrasser son pays. L'autre le prévint et le fit fusiller en 1888.

Ce furent les gens de Panitza qui pénétrèrent les premiers dans la petite ville de Pirot. Dire qu'ils firent un large butin serait exagérer, car, hélas! les malheureux habitants ne possédaient plus grand chose.

L'aspect de la ville faisait penser qu'un ouragan formidable avait tout dévasté.

A l'hôtel où nous descendîmes trois mois auparavant, le toit s'effondrait. Tout était saccagé dans la maison. Les lits, les meubles renversés. Les draps, le linge jetés dans les escaliers. L'hôtelier la tête fracassée, gisait dans sa cave, sur un tas de choux.

Dans les quelques maisons d'apparence un peu propre, et elles étaient rares, des lambeaux de rideaux s'envolent à travers les fenêtres brisées, des débris d'étoffes, de vaisselle, de vieux cartons défoncés, des pièces de linge jonchent le sol et traînent jusque dans la rue, où ils se perdent dans une affreuse boue qui recouvre toutes les rues de la petite ville. Il est presque impossible de faire cent pas sans sa monture.

Les petites maisonnettes, que nous avons vues si coquettes, en été, avec leurs portes défoncées, les

jardins qui les entourent dévastés, ne parlent plus que de désolation.

Sur la vieille place du marché, devant ses maisons en bois, ses auvents tout autour qui vous donnent l'impression d'un très vieux temps, quelques longues figures de Juifs apparaissent, craintives, ou se dissimulent derrière une porte de boutique remplie de bimbeloterie en se demandant si, la bataille étant finie, ce n'est pas le moment de placer ce qu'ils ont pu sauver de marchandises aux vainqueurs.

Des Turcs, impassibles, attendent derrière leurs métiers des temps meilleurs. Que leur font, guerre ou révolution? Perdus, eux derniers, au milieu des anciens raïas, eux, dont les pères occupaient avant quinze ans ces pays, ils gardent un sentiment de tristesse dédaigneuse pour ce qui se passe autour.

Des traces de leur longue domination et de leur séjour, ces descendants des conquérants n'ont plus sous les yeux que des témoignages lamentables : quelques vieux murs de mosquées, des minarets délabrés, servant de refuge à des tribus de rats, les ruines d'une vieille forteresse qui jalonnait jadis la route d'invasion et les pierres brutes, plantées debout en terre simplement, qui indiquent la place où reposent des milliers d'ancêtres. Ils attendent sans trouble le moment où ils prendront place à leurs côtés.

Nos brigands se promènent le fusil en bandoulière, par petits groupes, des fleurs artificielles aux kalpaks, en étalant leurs ceintures multicolores. Défonçant, par ci par là, une futaille de petit vin de Pirot, ils fouillent les logis, le ventre creux, la tête échauffée, et sont mis en appétit par la vue de quelques femmes serbes, à la figure ovale, aux yeux noirs, à la taille svelte.

Les pauvres habitants se réfugient dans les coins les plus retirés de leurs demeures : on entend néanmoins des cris significatifs, des femmes en jupes bariolées, les cheveux dans le dos traversent en courant des rues et des cours, pour échapper aux ravisseurs.

Ceux-ci cependant ne jouirent pas longtemps de leur triomphe.

Les bataillons réguliers occupèrent peu à peu tous les quartiers de la petite ville. Le désordre cessa. Les irréguliers furent envoyés aux avant-postes.

On s'installa comme on put. Le soir, la faim nous tenaillait tous. On nous invita à dîner. D'une grande terrine en terre, servant ordinairement au blanchissage, et posée au milieu d'une table, s'échappait un fumet de ragoût fortement épicé. Ni couvert, ni assiette. Debout, plus heureux qu'autour d'une table bien garnie, chacun piqua avec son couteau un morceau au hasard dans le vaste récipient. Et l'on vit défiler successivement le ministre des affaires

étrangères, le chef d'état-major, un commandant de corps d'armée, plusieurs députés et deux journalistes devant la gamelle commune, sauveur de nos estomacs.

Tout le monde s'endormit, malgré les mauvaises conditions matérielles, en rêvant de nouvelles conquêtes.

On avait reçu de Widdin, forteresse sur le Danube attaquée par les Serbes, des nouvelles rassurantes.

On irait à Nisch, à Belgrade même; pourquoi pas?

Le réveil fut cruel.

Le bruit venait de se répandre que l'Autriche prenait l'armée serbe sous sa protection.

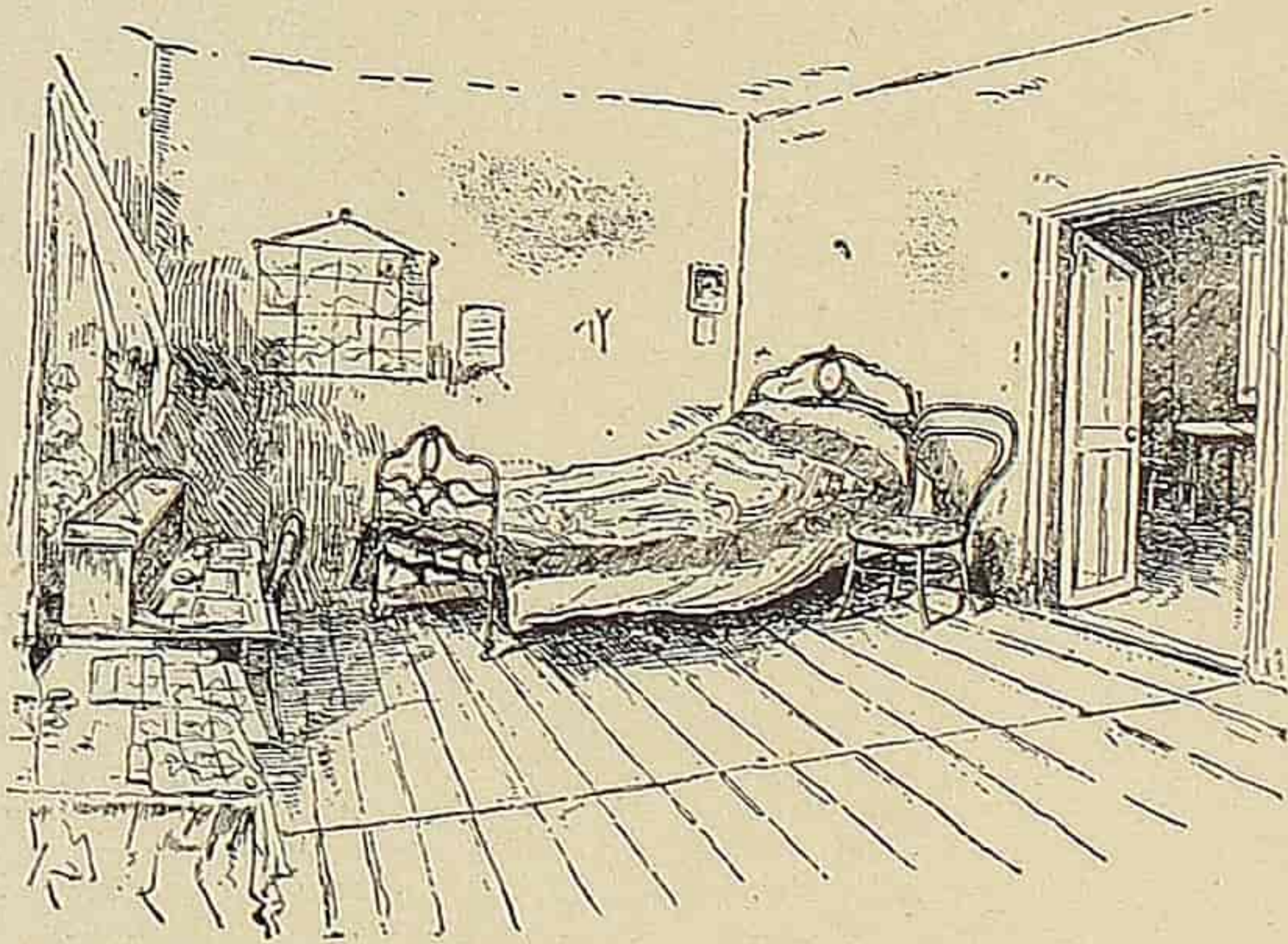
Bientôt, passa dans la rue, précédé de deux cavaliers, une ancienne connaissance de Belgrade, le comte Khevenhuller, futur grand-maître de l'ordre de Malte, à cheval, en uniforme de capitaine; le diplomate-soldat s'était fait une figure de circonstance, sévère, solennelle.

Le Prince avait été prévenu de son arrivée par les avant-postes. Il l'attendait, se doutant bien qu'il allait lui parler d'une chose désagréable.

Ils se connaissaient de longue date, d'ailleurs, le comte ayant été représentant de l'Autriche à Sofia avant d'être à Belgrade, et ils étaient restés en bons termes.

Le Prince, qui avait du goût décidément pour les omiciles de son adversaire, occupait à Pirot, comme

à Tzaribrod, la petite maison qui avait servi de quartier-général au roi Milan. Aimait-il savourer ainsi sa vengeance, en dormant sur le matelas où son adversaire avait fait probablement quelques rêves ambitieux dans lesquels lui, prince Alexandre, jouait sans doute le rôle de victime?



Chambre du roi Milan occupée par le Prince Alexandre,

La maison ne contenait que quatre pièces. La première servait de salle d'attente, à gauche, la chambre à coucher du Prince, à droite, un petit salon; sur les murs quelques chromo-lithographies, sur une table, des portraits de famille des maîtres de la maison, et divers objets appartenant à ces derniers, un canapé et un fauteuil.

L'envoyé d'Autriche et le Prince se retirèrent dans cette pièce pour causer.

Les premières paroles du comte Khevenhuller indiquèrent le but de sa mission.

— « Monseigneur, lui dit-il, au nom de mon gouvernement, je viens vous déclarer que l'Autriche ne permettra pas à l'armée bulgare de s'avancer au-delà de Pirot, sinon, elle sera prête à soutenir les Serbes. Elle vous conseille de traiter pour un armistice. »

Le Prince objecta :

— « Je n'ai pas attaqué. Le roi Milan s'est conduit indignement avec moi.

L'armée bulgare, injustement attaquée, doit profiter de ses victoires, et en retirer les avantages ordinaires du vainqueur. Dans la situation où se trouve la Bulgarie, nous devons profiter de notre heureuse situation pour faire consacrer, par les puissances, l'Union avec la Roumélie, vœu exprimé par mon peuple tout entier. »

Le comte Khevenhuller répondit que sa mission avait des limites : empêcher les Bulgares d'aller plus avant. Quant au reste, ce serait l'affaire de la Commission européenne qui se réunirait pour régler l'armistice.

Il se bornait à demander et à obtenir la parole du Prince qu'un armistice serait conclu — sans conditions.

C'était en quelque sorte un ultimatum poli.

Le cabinet de Vienne avait pris cette résolution,

ne pouvant laisser écraser le roi Milan, qu'il considérait comme son client.

Quelques mois plus tard, elle changera de politique. Le prince Alexandre détrôné, elle soutiendra ardemment le régent Stamboulof contre les agissements de la Russie, et se fera en Europe l'avocat du fait accompli.

Le Prince laissa le plénipotentiaire seul dans sa petite maison. Il le pria de l'attendre pendant qu'il irait conférer avec ses officiers. Il se rendit dans une rue avoisinante, à l'état-major. Là, une dizaine de jeunes officiers causaient avec animation. Il y avait Nicolaïeff, le commandant des forces rouméliotes, Tzanof, Stamboulof, etc.

Le Prince fit l'exposé de la situation. Toutes ces jeunes têtes grisées par les succès adoptaient difficilement l'acceptation pure et simple de l'armistice. Au moins, devait-on obtenir des garanties pour l'Union et une indemnité de guerre, puisqu'il ne pouvait être question de cession de territoire; car on était à Pirot et on avait bien envie d'y rester!

Mais il ne fallait compter sur rien. L'Autriche, en s'avancant ainsi, savait parfaitement que ni l'Allemagne ni la Russie même n'étaient opposées à son action.

Donc, céder; c'est ce que l'on fit, non sans maugréer contre les Autrichiens.

Battenberg retourna auprès de son hôte... forcé.

On déjeuna. Le Prince accepta purement et simplement l'armistice. Le grand dignitaire de Malte

sortit du quartier général. Il serra la main au souverain qui l'accompagna jusqu'à la porte, alluma un cigare, monta à cheval et retourna aux avant-postes serbes, fier de son succès, assez facile en somme.

Le Prince rentra, songeur, dans sa chambre. La guerre était terminée.

Quelques jours s'écoulèrent. Les Commissaires nommés par les puissances arrivèrent à Pirot, pour déterminer les conditions de l'armistice et le retrait de l'armée bulgare.

Un jour, la maison du Prince fut entourée par une foule d'habitants. On joua l'hymne bulgare. On acclama le souverain victorieux. Les malheureux croyaient que les commissaires réglaient la paix et que Pirot restait à la Bulgarie.

Un mois plus tard, les Serbes rentrèrent dans la ville et fusillèrent comme traîtres les principaux instigateurs de la manifestation.

Un autre jour de décembre, Sofia prit un air de fête. Des drapeaux, des feuillages de tous côtés.

Les consuls, les fonctionnaires, la foule attendaient sur la route conduisant à Slivnitza.

Hourra! Hourra! Aux accents joyeux de la *Maritza*, Alexandre de Battenberg reçut les hommages de tous. Des femmes l'embrassèrent. Et il rentra, débarrassé du cauchemar serbe, dans son petit palais jouir de son triomphe, qui ne devait pas être de longue durée.

La Chute du Prince Alexandre

XXII

La roche Tarpéienne. — Les trames du complot. — Stamboulof.
— Battenberg veut se séparer de Karavelof et s'appuyer sur
Stamboulof. — Les ennemis du Prince devancent ses projets.

Six mois se sont écoulés. Nous sommes au mois d'août 1886. La période battenbergiste touche à sa fin. Avec la chute du Prince s'éclipsera l'influence de la Russie, dont nous avons suivi jusqu'alors les diverses fluctuations.

En apparence, rien ne semblait troubler le souverain dans la jouissance de son pouvoir et on pensait, généralement en Europe, que les résultats glorieux de la guerre atténueraient peu à peu la tension des rapports entre la Russie et la Bulgarie.

L'Agence de Russie, à deux pas du Palais du Prince, n'avait repris, il est vrai, aucune communication avec ce dernier, mais il ne s'était pas produit d'incidents graves pendant les derniers mois et, dans

l'entourage princier, on commençait à espérer que la Russie quitterait son attitude intransigeante.

La diplomatie, impuissante quelques mois auparavant à arrêter une mesure de coercition contre la Bulgarie, était tombée d'accord pour reconnaître le fait accompli de l'Union des deux Bulgaries. Le Prince de Bulgarie devenait gouverneur de la Roumélie. Pure fiction car, en réalité, Roumélie et Bulgarie ne formaient plus que la même principauté; mais le Sultan, pour éviter toutes complications, se contentait de cette situation.

La Russie cependant n'avait pas désarmé, et un travail souterrain minait de plus en plus le trône de Battenberg.

L'agent diplomatique, M. Koyander, dont l'hostilité contre le Prince s'était manifestée bien souvent, avait quitté Sofia. Le secrétaire Bogdanof, aidé d'un secrétaire de l'Ambassade russe à Constantinople, M. Nikloudoff, gérait les affaires. C'étaient deux jeunes gens qui connaissaient bien les hommes et les choses bulgares, mais il leur servait peu d'être instruits sur le caractère des hommes et le mobile de leurs actions.

Ils avaient assez à faire de coordonner les instructions et les avis qu'ils recevaient de Saint-Pétersbourg, de démêler, au milieu de leurs contradictions, la pensée à laquelle ils devaient s'attacher, et d'en

déduire un programme d'action. Car on était en Russie, depuis la fin de la guerre serbo-bulgare, dans un véritable désarroi.

Tout surpris de voir Battenberg encore sur le trône, on variait sur les moyens à employer pour l'en précipiter. On avait le choix entre plusieurs programmes : action militaire, laisser les Bulgares à eux-mêmes et ne plus s'occuper de la Bulgarie, ou bien utiliser l'influence que l'on possédait encore sur nombre de personnages civils et militaires et les décider à agir.

C'est cette dernière résolution qui prévalut enfin. Elle avait l'avantage de ne pas trop découvrir la Russie, mais l'action parallèle de l'influence de Moscou, de l'entourage du Tsar, et de la direction diplomatique n'en continuait pas moins à se faire déplorablement sentir. Tantôt il fallait agir tout de suite, tantôt il convenait de ne rien brusquer, d'attendre habilement une occasion favorable.

A côté des agents responsables du gouvernement russe à Sofia qui, par moments, ne savaient plus où donner de la tête, d'autres personnages vivaient dans le rayon du consulat et leur ingérence occulte n'en était que plus dangereuse pour le Prince.

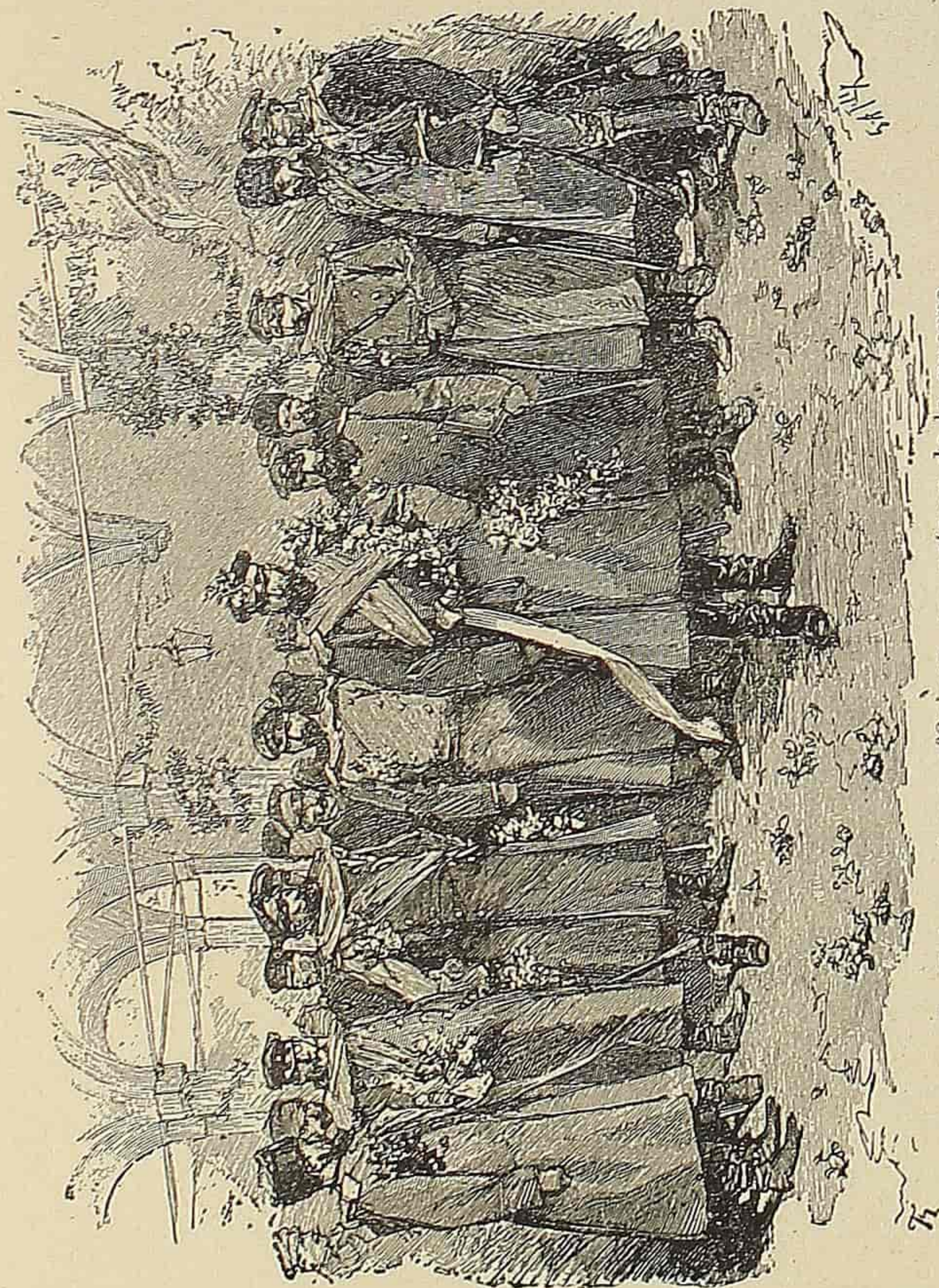
C'était le colonel Zakaroff, dont le titre d'attaché militaire se prêtait à tous les genres de travaux, qui, dans une pièce de la chancellerie, passait ses journées à édifier plans sur plans, à voir tel ou tel

officier, à presser l'un, à gourmander l'autre, le tout plus ou moins ouvertement, sans trop se gêner toutefois.

Dans l'ombre encore, travaillait M. Kartzow, consul de Russie à Widdin. Celui-là, très retors, nouait avec habileté intrigues sur intrigues et avait des intelligences dans tous les groupes bulgares. On le redoutait fort au Palais.

Aussi parfois, passait comme une ombre Ygels-trom, Consul à Philippopoli, personnage silencieux, qui, sous une enveloppe malade, cheminait sûrement vers son but et soutenait habilement la retraite de l'influence russe en Roumélie.

On s'assurait avec prudence, tout en faisant des réserves sur leur sincérité, des sentiments de l'élément civil gouvernemental. Les dispositions du premier ministre Karavelof, de Tzanof, le ministre des affaires étrangères, déjà peu favorables au Prince avant la guerre, comme nous l'avons vu, s'accroissaient depuis la fin de la campagne Serbe, dans le sens désiré par la Russie. Voyant celle-ci décidée, coûte que coûte, à jeter le Prince par dessus bord, ces ministres estimaient qu'il était inutile de se mettre en travers de ses projets. Le souverain ne leur tenait pas très au cœur; trop faibles pour engager la lutte avec les Russes, ils pensaient, d'autre part, que mieux vaudrait pour eux rester en bons termes avec ces derniers, seconder secrètement



Le Prince et ses officiers au retour de la guerre.

leurs projets pour devenir, après le départ du Prince, les arbitres d'une nouvelle situation, les créateurs d'un ordre de choses nouveau avec l'assentiment de la Russie.

Officiers mécontents, les Benderef, les Groueff, les Nikiforof et autres, ministres infidèles, se rencontraient souvent chez Karavelof; on ne parlait pas ouvertement d'un événement que tous, plus ou moins, désiraient, mais on s'expliquait d'une façon assez claire pour cimenter chaque fois l'accord des sentiments.

Il y avait, au milieu de cette atmosphère d'opposition, l'esprit d'une femme. M^{me} Karavelof glissait dans ce foyer d'intrigues, sa finesse, sa ruse de slave intelligente, ses rêves de femme littéraire, ambitieuse. Et d'une main délicate, mais nerveuse, elle nouait avec plus d'ardente persévérance et de fermeté que son mari, toujours d'un caractère indécis, les fils de toute l'affaire.

Dans tout autre pays, ces rapports de ministres et d'officiers, dans un but révolutionnaire, avec les agents d'une puissance étrangère eussent été le dernier échelon de la trahison, mais comment qualifier de crimes ce que chacun depuis cinq ans ne cessait de faire? Le Russe ne paraissait à personne un étranger. On était plus ou moins partisan de la Russie, comme on était partisan de tel ou tel, mais sans cesser pour cela d'être Bulgare patriote.

Le paysan était russophile, parce qu'au-dessus du prince de Bulgarie, il y avait pour lui un Protecteur et un Chef religieux, le Tsar.

D'autres Bulgares, d'une culture plus élevée, dis-

tinguaient mieux, toute reconnaissance à part, l'idée de patrie, mais l'hégémonie russe leur paraissait encore nécessaire comme tutrice de leur jeune nationalité.

Les personnages au pouvoir n'éprouvaient donc pas, par tempérament, de répugnance à prêter la main aux machinations ourdies du côté du Consulat de Russie. D'autres raisons de politique intérieure les décidaient entièrement. Karavelof sentait son pouvoir diminuer chaque jour. Cette petite démocratie bulgare, à peine née, subissait le sort naturel des jeunes sociétés. Les appétits personnels devenaient de plus en plus nombreux et de plus en plus exigeants.

Pendant plusieurs années, Karavelof essaya de satisfaire ses partisans; mais il ne pouvait pas toujours se défendre contre l'ambition grandissante de ses lieutenants de jadis. Ceux-ci en travaillant pendant des années sous sa bannière, en triturant la matière électorale, avaient acquis de l'audace, de l'autorité et, à l'instar de certains représentants de commerce, recruté dans la clientèle du patron un nombre assez considérable de sujets pour se croire en état de fonder un établissement concurrent. Tel était particulièrement le cas de Stamboulof et de Radoslavof.

Le second n'était qu'un assez mince personnage, rempli d'orgueil, destiné seulement à jouer les rôles intérimaires, mais le premier affirmait sa personnalité et Karavelof le redoutait.

C'était à Stamboulof, en effet, que devait échoir l'héritage de son pouvoir. Il avait tout fait cependant pour l'enchaîner; il l'avait porté à la présidence de la Chambre. On le consultait pour toute mesure sérieuse, mais le ministre voyait depuis longtemps que son ancien collaborateur lui échappait complètement. Déjà ce dernier, pendant la seconde période de la guerre, ne quittait plus le prince et devenait son confident. Après la paix, sa conduite s'accrut. Il s'éloignait de plus en plus du parti Karavelof et travailla à constituer son état-major, pendant que ce dernier, inquiet, cherchait un vague appui du côté de la Russie.

Les hommes politiques qui occupèrent successivement le pouvoir dans ce petit pays, depuis la guerre de 1878, y apportèrent tous les défauts de l'opposition mais ils n'exercèrent pas assez longtemps leurs fonctions pour s'assagir. Aussi usèrent-ils souvent de violence, quand la persuasion eût suffi, et de défiance, lorsqu'elle n'était plus nécessaire. Étant au gouvernement, on se croyait encore à l'abordage.

Peu préparés dans leur jeunesse à gouverner un jour leur pays, les hommes de cette génération ne possédaient pas les connaissances générales nécessaires et la technique suffisante, ce qui ne les empêchait pas, les uns et les autres, de s'emparer des outils de gouvernement et de chercher à les manier, au risque de les briser, avec d'autant plus de suffisance et de con-

fiance en eux-mêmes qu'ils étaient dépourvus de toute expérience.

Stamboulof réalisait le type de cette génération, encore mieux que Karavelof. Celui-ci, d'une dizaine d'années plus âgé, avait eu le temps, dans les longues années de l'émigration, de lire et de s'instruire, tandis que Stamboulof lancé à l'entrée de sa jeunesse dans la vie publique, n'acquies pendant longtemps que des connaissances très superficielles, soit qu'il n'eût pas le temps d'étudier, soit qu'il n'éprouvât pas un goût bien vif pour l'étude.

Le futur régent et premier ministre de Bulgarie est né à Tirnovo, l'antique berceau de la nationalité bulgare : un vrai nid, sur un rocher aride, placé au milieu d'un défilé inaccessible. Les pierres du vieux donjon des anciens rois bulgares sont encore là ; dans un coin retiré de l'antique cité, on peut encore entonner les hymnes religieuses sous une voûte basse, étroite, qui depuis des siècles a répercuté les prières et sous laquelle, peut-être, a retenti la voix des aïeux, des anciens chefs bulgares demandant à Dieu la victoire pour leurs armes. Les popes de race bulgare ne négligèrent pas, évidemment, de tirer de la vue de ces vestiges historiques des enseignements propres à enflammer les cœurs de leurs jeunes disciples, au récit de l'ancienne histoire du pays. Parmi ces derniers se trouvait, il y a quelque vingt ans, le jeune Stamboulof.

Tous ces petits écoliers ne suivaient pas des leçons bien régulières. Ils étaient obligés d'aider, le plus souvent, leurs parents dans leurs occupations. Stamboulof, entre deux classes, donnait un coup de main à son père, modeste handji (aubergiste) et versait à boire aux clients. Il est à croire qu'il entendit souvent des paroles de haine contre la domination turque et d'espérance dans le secours de la Grande Russie, dans laquelle tout bulgare devait placer son espoir.

Quelques années plus tard, il fut envoyé, comme c'était la coutume, avec d'autres camarades, à Odessa, au séminaire bulgare, école de slavisme créée par la Russie. A Tirnovo le jeune élève ne s'était jamais élevé au-dessus de ses condisciples; à Odessa, le goût de l'étude ne s'éveilla pas non plus chez lui. Bref, après une année de séjour, Stamboulof renonça à poursuivre son instruction régulièrement. Il rentra dans son pays natal au moment où le petit monde bulgare s'apprêtait à l'insurrection.

La propagande russe portait ses fruits. En répétant sans cesse dans les écoles, partout, par la voix des popes et par celle d'émissaires : « Vous êtes des Slaves, ne supportez pas plus longtemps la domination du Croissant! » en encourageant matériellement toutes les bonnes volontés par l'entremise de comités établis à Bucarest, à Moscou, à Odessa, qui subventionnaient les patriotes bulgares, la Russie provoqua l'agitation qui précéda la grande guerre de 1878. En 1875 et 1876, la jeunesse bulgare tout entière

surexcitée, vécut dans une atmosphère de conspirations, lesquelles aboutirent à des prises d'armes isolées, inutiles, et enfin à la grande insurrection de 1876, impitoyablement écrasée comme l'on sait. Stamboulof, presque adolescent, se jeta avec autant d'ardeur que les autres dans ces mouvements.

Cette existence active, pleine d'imprévu, lui plaisait. On faisait de courtes apparitions mystérieuses dans le pays, pour donner le mot d'ordre aux amis, on se cachait, on déjouait les poursuites des zapties, on se déguisait pour regagner en hâte Bucarest, alors le quartier général des émigrants.

Le rôle que joua à cette époque le futur régent ne fut pas prédominant, sans doute en raison de sa jeunesse. On remarquait chez lui seulement une certaine audace de paroles, un ton sec, bref de commandement; mais ses compagnons le considéraient comme peu susceptible d'enthousiasme exagéré, froid, prudent de sa personne et profondément égoïste. Pendant la guerre russo-turque, il fit son devoir dans les rangs des volontaires bulgares.

Après la constitution de la principauté, un autre genre de luttes commença. Les partis se formèrent. A qui gagnerait en influence. C'était à qui décrocherait la timbale du pouvoir. Karavelof avait jeté les yeux sur le jeune Stamboulof qui était alors un petit homme trapu, brun, la tête ronde, grosse, les traits accentués; vigoureux d'aspect. Il s'attacha à la fortune de son chef et pendant quatre ou

cing années fut son agent électoral le plus actif.

Jusqu'en 1885, Stamboulof se trouva ainsi, tout jeune encore, au premier rang, mêlant étrangement ses devoirs d'homme politique et ses plaisirs, jetant sa gourme au milieu d'une existence moitié bohème, moitié officielle.

En se faisant connaître de ses compatriotes, il travaillait bien pour Karavelof, mais il se créait à son tour des créatures qui, le moment venu, commenceront la propagande sur son nom

Vêtu comme un paysan, il se mettait deux ou trois fois par an en campagne pour chauffer le zèle des populations. Il débitait avec beaucoup d'aplomb des phrases sur les droits du peuple, sur la Constitution. Il se présentait dans les petites villes, dans les villages, buvait avec tout le monde, et laissait les paysans, peu habitués encore aux dessous du parlementarisme, enchantés de lui. Il désignait naturellement lui-même les candidats, des gens dont il était sûr, qui passaient d'emblée et à Sofia, au Sobranié dont il devint président, Stamboulof n'eut qu'à faire un signe pour être obéi. Quelquefois, il y eut des velléités d'indépendance, vite étouffées; un jour le fougueux président, tira en pleine séance, un revolver de sa poche et en menaça ceux qui continueraient leur opposition.

Le mouvement de Philippopoli, la perturbation qui en fut la conséquence, offrirent à Stamboulof,

l'occasion de réunir les éléments épars prêts à travailler pour lui. Le lieutenant de Karavelof lâcha son ancien patron.

Un personnel tout nouveau se présentait de lui-même. C'était l'élément rouméliote, le groupe du coup du 18 septembre, les Stransky, les Nicolaïef, les Montkourof, les Stoïanof, les Panitza; Stamboulof vit immédiatement le parti qu'il pourrait tirer de ces ambitions inassouvies. C'est sur eux qu'il s'appuiera; il épousera leurs sentiments hostiles à l'égard de la Russie, celle-ci n'ayant pas accepté leur œuvre, dont ils étaient fiers : l'union de la Bulgarie, et avec eux il se fera le soutien de Battenberg contre les entreprises des russophiles. Stamboulof savait ce qui se tramait dans le milieu de Karavelof, et il se tenait prêt à se jeter en travers de tout mouvement partant de ce côté.

Pendant la période qui s'écoula entre la signature de la paix et son abdication forcée, le souverain, d'abord embarrassé de son triomphe et conservant toutes ses inquiétudes sur l'avenir, se raffermi un peu dans des idées plus confiantes. La griserie des lauriers, le retentissement de son nom dans toute l'Europe, les louanges, les flatteries, les félicitations qui lui venaient de tous côtés, d'Allemagne, d'Autriche, d'Angleterre et d'Italie, sous forme de lettres et de dépêches, lui voilaient la réalité des choses. De plus en plus le prince se compromettait, se laissait circon-

venir par sir Lascelles, le représentant d'Angleterre, dont la politique habile consistant à détruire l'influence russe en Bulgarie, aboutissait à un succès éclatant.

Toutefois, il y avait une voix discordante dans ce concert diplomatique. C'était celle de M. Flesch, le représentant de la France, qui ne ménageait pas au prince des conseils de prudence, de ménagements. Le jeune prince croyait, lui, que le temps sauverait tout. Il voyagea à l'étranger, se rendit à la cour de Bucarest et, pendant les quelques jours que dura sa visite, il étonna ses amphytrions royaux, mieux placés que lui pour ne pas se faire d'illusions, par les projets qu'il méditait. Il se croyait fort en s'appuyant sur les éléments rouméliotes qui étaient entrés dans son armée. Il voulait former une sorte de caste militaire qui, solide soutien du trône, serait en mesure de le défendre contre les atteintes des caprices populaires et des accès de mauvaise humeur des Russes.

Il recevait tant d'encouragements de Vienne et de Londres qu'il croyait, avec une conviction naïve, de moins en moins à la possibilité pour la Russie de se débarrasser de lui par un coup de force, sans soulever contre elle les puissances qui lui prodiguaient, à l'heure actuelle, des protestations de défense.

De retour à Sofia, Battenberg était décidé à secouer la tutelle douteuse de Karavelof et, entouré au moins d'une partie de l'élément militaire et de l'élément rouméliote, à s'appuyer sur Stamboulof, mais il fut devancé par ses ennemis.

XXIII

L'enlèvement. — Le lendemain d'un coup d'État. — Désarroi. — Stamboulof lève le masque. — Retour du Prince dans son palais. — Une dépêche fatale. — Adieu, Sofia!

Les conspirateurs avaient eu beau jeu pour organiser leur plan.

Nikiforof, le ministre de la guerre, avait pris Benderef comme chef d'état-major. Le major Grouef était commandant de l'école des cadets.

L'événement eut lieu, rapide, stupéfiant.

Rien n'avait transpiré, c'est là un fait extraordinaire, car il est certain que plus de cinquante personnes, officiers et civils, savaient ce qui se préparait.

On vivait au palais dans une tranquillité relative. On ne prit même pas garde à une lettre anonyme qui, au dernier moment, informa le prince de la conspiration.

Il n'y croyait pas. On lui disait que le régiment

de Strouma était chargé de la besogne. Or, trois semaines auparavant, il avait assisté à la fête du régiment et les officiers l'avaient porté en triomphe.

Comment croire qu'ils briseraient aussi vite leur idole?

Il se trompait.

Benderef ne comptait que des amis dans ce régiment. Il lui donna, sous prétexte de manœuvres, l'ordre de partir pour Pernik, dans les montagnes, à 30 kilomètres de Sofia. On pouvait ainsi plus facilement combiner le coup à faire sans craindre les indiscretions. Travillés individuellement, les officiers se laissèrent tous gagner.

— « Qu'a-t-il fait pendant la guerre, leur disait-on? »
« Ne s'était-il pas opposé aux mouvements qui assurèrent nos victoires? »

« En outre, le Prince n'est-il pas l'obstacle à la reprise des rapports avec la Russie. Qu'on le renvoie, et du coup toutes les difficultés sont aplanies. »

C'est avec un tel langage qu'on retourna les esprits.

Il n'y avait pas que le régiment d'infanterie de Strouma. L'artillerie de Sofia, dirigée par Panof, suivrait aveuglément son chef. Elle irait à la Russie. L'école des cadets, commandée par Grouef, marcherait aussi. Un sourd mécontentement régnait dans les rangs de ces jeunes gens, depuis quelques mois, parce que le Prince avait retardé leur avancement.

Tout était prêt le 20 août.

Pendant que la petite capitale était assoupie dans

la lourde atmosphère d'une journée d'été, un officier quittait à cheval le ministère de la guerre, situé à quelques pas du Palais. Il traversa au pas les rues de la ville pour ne pas attirer l'attention. Il se dirigea vers le mont Vitosch. A peine fut-il hors de vue, sur la longue route poudreuse de Bali-Effendi, qu'il partit au galop.

A six heures, il était dans le village de Pernik où son arrivée causa un émoi profond.

— C'est pour cette nuit, furent les premiers mots qu'il adressa à Stoianof, le commandant du régiment, qui attendait le messenger d'un moment à l'autre.

— Alors, en route, dit Stoianof. La besogne sera rude.

Il fallait, en effet, en une seule étape, franchir les trente kilomètres qui les séparaient de Sofia et après, sans repos, faire un coup d'État.

Au bout d'un quart d'heure, au milieu d'un grand silence, les hommes se doutant bien qu'il se préparait quelque chose de grave, les compagnies étaient alignées.

On partit. Les officiers soucieux causaient à voix basse. Mais tous étaient résolus.

On fit une courte halte vers dix heures. Et l'on reprit, rassasié et reposé, le chemin de la capitale.

Un orage éclata. La marche devenait pénible sur la route boueuse, sous une pluie torrentielle et au milieu de l'obscurité, mais ce temps favorisait les projets des conspirateurs.

A deux heures du matin, on passait à Bali-Effendi, où se trouvait cantonné un bataillon, dont les officiers n'étaient pas très sûrs. En un clin d'œil, le baraquement fut entouré et toute cette troupe désarmée.

On arrivait en ville. Chaque officier du régiment soulevé reçut alors des ordres tout préparés. Chacun d'eux avait une mission spéciale et, à la tête de petits détachements, ils occupèrent les ministères, le télégraphe et consignèrent chez eux les ministres, les officiers de l'escorte du prince et d'autres personnages.

Les rues conduisant au Palais étaient barrées.

Des renforts arrivaient d'ailleurs aux révolutionnaires : les soldats d'artillerie et les cadets.

Cependant, des rumeurs s'élevaient autour du Palais.

Les chefs, entrés en masse avec leur troupe dans le vaste vestibule, colloquaient avec Christo, le khavas, ahuri.

— Réveille-le, lui crièrent-ils.

Le silence n'était plus à garder. On pouvait parler haut, faire du bruit. On était prêt à la violence et les physionomies agitées, fiévreuses des conjurés attestaient la résolution de l'employer.

Le prince logeait, l'été, dans l'appartement du rez-de-chaussée. Il dormait profondément quand son frère, François, entra précipitamment chez lui.

— Entends-tu ces bruits? lui dit-il.

Tous deux, aux aguets, écoutèrent les murmures, les pas d'une troupe nombreuse qui s'approchait.

— On entoure le Palais, s'écria le Prince.

D'un bond ils furent à la fenêtre. A travers les rideaux, dans la demi-obscurité du petit jour, ils aperçurent des groupes agités.

Alexandre finissait à peine de s'habiller sommairement que Christo entrait, la terreur sur le visage.

— Ils sont là, ils me suivent!

Les voix grossissaient. Le tumulte montait dans l'intérieur du Palais.

Le Prince sortit, angoissé, de sa chambre à coucher, en essayant de boutonner sa tunique. Il se trouva en face de la troupe des conjurés, officiers en tenue de campagne, le bachelik sur les épaules, l'uniforme sale, crotté, et des tout jeunes gens, les cadets.

C'était un cercle de revolvers, d'épées et de fusils qui se formait autour du souverain, et des exclamations, des cris furieux de : Dolé! (A bas!), partant de tous côtés, se rapprochaient, menaçants, toujours plus près de lui.

Soudain, une accalmie. Cette minute de silence coupant la tempête, fut effrayante.

Cet homme, ce souverain, tiré de son sommeil pour assister, spectateur et acteur, à son désastre, et tomber de son triomphe de la veille, dans l'ignominie de l'heure actuelle, eut un moment d'effarement et d'horreur. Il recula instinctivement, puis essayant de reprendre son sang-froid, il articula quelques paroles.

— Que me veut-on? dit-il.

En face de lui au premier rang, il vit le capitaine de Slivnitza, Benderef, l'officier dont il avait méconnu le mérite, l'œil ardent, la physionomie tourmentée, savourant son œuvre, distillant la rancune et la haine qu'il avait vouées au Prince depuis la guerre. A ses côtés se tenait, plus froid et solennel, Grouef, un autre vainqueur des Serbes; c'est lui qui répondit au Prince.

— Le salut de la Patrie exige que vous abdiquiez.

— Mais au nom de qui parlez-vous?

— Écoutez!

Et d'un geste, il lui indiqua la fenêtre.

Du dehors, les cris de Dolé! s'élevaient violemment, sans arrêt.

— Est-ce l'armée?

— Oui.

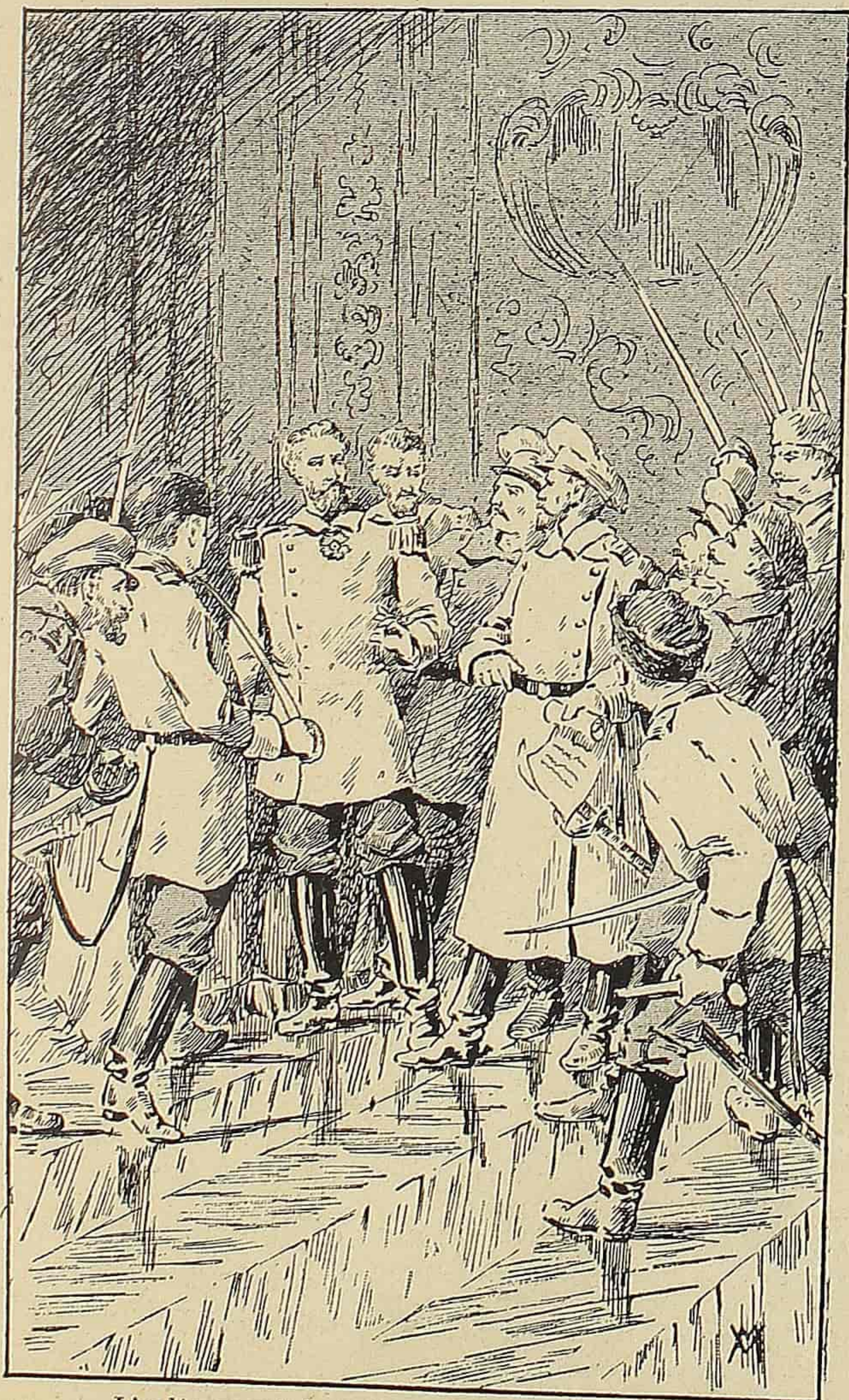
— Mon Dieu, mon Dieu! s'exclama le Prince.

— Voici le texte de votre acte d'abdication que nous vous demandons de signer, dit Grouef en lui présentant un papier.

— Je cède à la violence. Les conséquences de votre action seront terribles pour le pays! Qu'allez-vous faire de moi?

— Vous diriger vers la frontière.

Tout le groupe se mit en marche. On revint dans l'antichambre. Et debout, appuyé sur la table de l'huissier, Battenberg, en proie à l'émotion la plus



L'enlèvement du prince Alexandre de Bulgarie.

vive, sans ajouter un mot, écrivit les deux lignes de son abdication.

On sortit. Les cris redoublèrent, mais mêlés. Les hourras ! pour les chefs du mouvement, les Dolé ! pour le souverain déchu. Quelques minutes après, le prince était gardé avec son frère, prisonnier, dans une chambre du ministère de la guerre.

Au matin, la stupéfaction fut grande dans la petite ville. En Europe, la nouvelle de cet audacieux coup de main inspira de grandes inquiétudes. On apprit successivement que le prince avait été conduit dans un monastère à quelques kilomètres de Sofia, et que de là il avait été escorté par des cadets jusqu'au Danube, où un bateau l'avait pris à son bord.

Dès le lendemain de ce coup d'État qui paraissait avoir si merveilleusement réussi, les triomphateurs furent inquiets.

A l'Agence de Russie on ne savait pas encore si l'on devait se réjouir d'un tel résultat. L'événement tant désiré en Russie, recherché depuis si longtemps était accompli : le prince de Battenberg n'était plus souverain de la Bulgarie !

Ce fait, si considérable pour la politique russe, classait du coup les jeunes diplomates russes de Sofia, mais qu'allait-il se passer maintenant ? N'aurait-on pas à craindre un retour de fortune ?

Toujours est-il qu'on tâcha de profiter de suite des circonstances nouvelles pour relever le prestige, si atteint, de l'influence russe à Sofia.

Les paysans des environs étaient accourus en ville; une grande foule dans la journée entourait l'agence de Russie, aux cris de vive la Russie! vive le Tsar!

Le chargé d'affaires Nikloudoff vint au balcon. Il harangua les manifestants, les félicita de leurs sentiments d'affection et de fidélité, et dans un moment d'enthousiasme, il éleva en l'air une peinture et s'écria : à genoux devant l'image de notre père le Tsar!

Tous obéirent.

Bientôt, cependant, on jugea la nouvelle situation avec sang-froid. La chute et le départ du prince ne pouvaient réellement servir la cause russe que si le mouvement était approuvé par la majorité de l'armée. Sûr de ce côté, Saint-Pétersbourg enverrait alors une sorte de commissaire général qui, d'accord avec le gouvernement provisoire, ferait procéder à l'élection d'un nouveau prince. Or, ce gouvernement de la première heure se maintiendrait-il?

Il ne représentait en somme que l'élément, sauf un nom ou deux, qui avait perpétré le complot dont les officiers furent les instruments. En tête on y voyait les personnages dont nous avons parlé, et en plus le métropolitain Clément et Tzanof. Mais il était évident

qu'un tel gouvernement manquait d'appuis sérieux dans le pays et que son existence était précaire.

Le sentiment de la population restait, il est vrai, indifférent au départ du prince. La popularité récoltée par celui-ci à la suite des résultats victorieux de la campagne ne sortait pas de la sphère sentimentale. D'ailleurs, les promoteurs de la révolution se préoccupaient peu de l'élément civil, qui ne renfermait aucune force morale capable d'arrêter sérieusement la marche des événements.

Il fallait surtout entraîner les garnisons de province.

Dans chaque garnison on comptait des partisans. On exigea, par télégraphe, le serment de fidélité. Plusieurs bataillons disséminés à droite et à gauche le donnèrent, mais d'autres hésitèrent, et l'opposition menaçante grondait aux environs de la capitale.

Il y avait en effet à Slivnitza le 1^{er} régiment, commandé par Popof. Cet officier avec son camarade Pétrouf, ex-chef d'État-major pendant la guerre, s'était montré nettement hostile aux Russes en plusieurs occasions, et toute leur sympathie allait au Prince de Battenberg.

Ce régiment pouvait entraîner quelques bataillons encore douteux, et si quelques forces en province et surtout les quinze ou vingt mille Rouméliotes, se joignaient à ce noyau de résistance, s'en était fait du mouvement.

La division morale de l'armée, en deux camps enne-

mis, déjà signalée pendant la guerre, éclatait ouvertement.

D'un côté, ceux qui, avec les éléments rouméliotes, fortifiaient sans cesse par la faveur princière leur situation personnelle et s'attachaient par conséquent de plus en plus à l'auteur de leur fortune, et de l'autre, ceux qui, soit par le contact encore tout récent avec l'armée russe ou par leur camaraderie plus intime avec les auteurs du coup d'État, étaient résolus à marcher avec ces derniers.

Les attentions et les faveurs dont le Prince accablait Popof et Pétrof depuis la fin de la guerre, accentuaient encore la défaveur jetée sur des officiers comme Benderef, Grouef et autres.

Le conflit entre les deux partis semblait inévitable.

On apprit tout à coup, en effet, que Stamboulof, retiré à Tirnovo, venait de jeter hardiment le masque. Il ne reconnaissait plus ses anciens amis Karavelof et autres. Il se déclarait, du centre de la Bulgarie où il se trouvait, chef d'une contre-révolution ayant pour but de rétablir l'état de choses rompu par l'enlèvement du Prince. Stamboulof, subitement épris de légitimité, n'entendait pas que Battenberg fût la victime de la rancune de la Russie.

A Sofia, le gouvernement improvisé le jour même de l'aventure s'était dissous, sentant son impuissance.

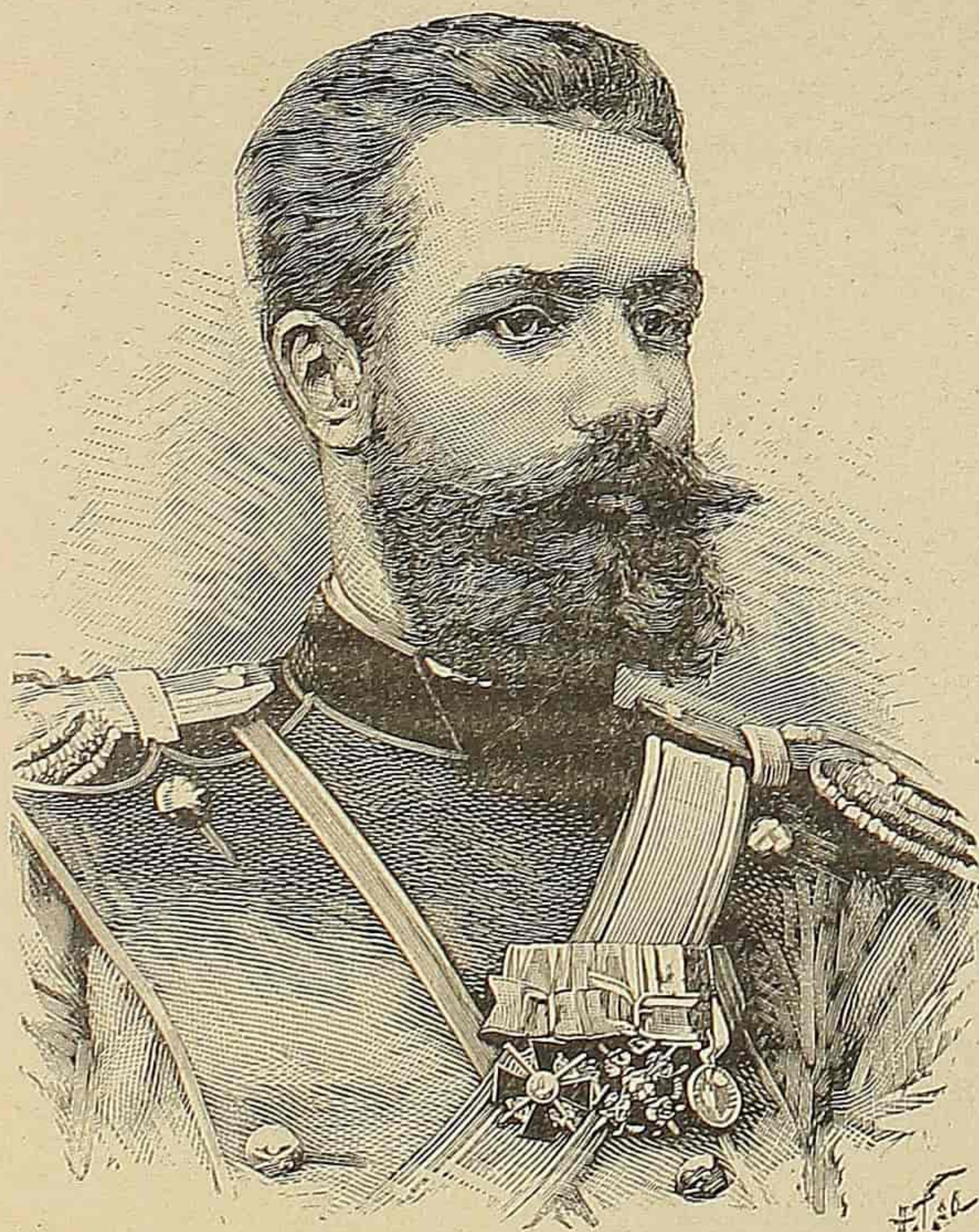
C'est alors que Karavelof reprit le pouvoir, non sans afficher sa désapprobation des événements de la veille. Il chercha même une garantie du côté des

puissances. Il consulta les Consuls qui, réunis chez M. Flesch, ne purent qu'engager, dans l'intérêt de l'ordre, Karavelof à constituer un gouvernement, celui qui s'était institué abandonnant le pouvoir. Karavelof accepta donc, et cette transmission d'autorité se fit avec un calme extraordinaire. Aucun trouble, aucune manifestation au dehors et tout se passa comme une crise ministérielle ordinaire.

Aucun des auteurs du coup d'État n'était inquiet et on voulut tenter un cabinet de coalition. On appela aux affaires des hommes de tous les partis. Amis et ennemis devaient se donner la main. Karavelof à côté de Stamboulof, des fidèles de Battenberg, comme Stoïlof même, à côté de ses pires ennemis — mais, cette combinaison échoua. La plupart de ces ministres et régents, nommés malgré eux, se désistaient ou ne tenaient aucun compte de leur nomination.

On échangea, entre Sofia et Tirnovo, des dépêches curieuses. Karavelof, l'ancien patron de Stamboulof, suppliait ce dernier de ne pas continuer dans la voie où il s'était engagé, et de l'aider à constituer un gouvernement. Il cherchait à lui démontrer que la chute du Prince étant un fait accompli, la situation de la Bulgarie se trouvait dégagée et que rien n'empêchait maintenant la réconciliation avec la Russie, qui amènerait la fin de la crise dans laquelle le pays se débattait depuis la révolution de Philippopoli.

Ce beau langage ne produisait pas d'effet et alors le télégraphe transmettait, docilement, les aménités



Groueff, l'un des auteurs de l'enlèvement du Prince.

que s'adressaient réciproquement les deux anciens frères en politique. « Tu es un traître. Je te ferai fusiller! disait Stamboulof » — « à moins que je ne te fasse subir le même sort » répondait Karavelof.

La partie était engagée. Stamboulof avait sonné le ralliement de ses partisans. Il avait formé, lui aussi, son gouvernement et appelé à lui les hommes du coup d'État de Philippopoli — en même temps qu'il invitait son parent Moutkouroff, maître à Philippopoli, à se prononcer pour son gouvernement contre celui de Sofia.

La contre-révolution était lancée.

Tandis que Popof avec son régiment, incité par Stamboulof, se déclarait carrément pour ce dernier et marchait sur Sofia, à Philippopoli les incidents se déroulaient et, par l'ingérence des consuls étrangers, et principalement du consul d'Angleterre, le capitaine Jones, allaient donner aux événements qui suivirent leur vrai caractère anti-russophile en même temps qu'ils désignaient définitivement, comme ennemis irréconciliables de la Russie, les hommes tels que Stamboulof, qui travaillaient alors au retour du Prince.

Le samedi 21 Moutkouroff n'avait encore pris aucune détermination; il croyait, comme tout le monde, que le mouvement de Sofia s'était produit par l'union de tous les partis et il attendait des ordres.

Ici se place l'action directe de l'Angleterre dans les événements. Le capitaine Jones vint trouver Moutkouroff dans l'après-midi et l'engagea, dans des termes très énergiques, à prendre les armes en faveur du Prince, qui attendait le secours de l'armée. Il alla jusqu'à lui dire que son hésitation produirait un malheur pour le pays et pour lui, car il aurait facilité l'occupation des Russes.

Moutkouroff hésita. La partie était grosse. Le capitaine revint à la charge, sans résultat; mais le soir tout était changé.

Le consul anglais avait reçu une dépêche de son gouvernement.

« Les Bulgares et les Rouméliotes, dans leur révolution, avaient, y disait-on, formellement l'appui de l'Angleterre. »

Moutkouroff sortit résolu de chez le consul et se rendit immédiatement à la caserne.

Le soir, la contre-révolution commença, conduite par l'armée; Moutkouroff fit prendre les armes à la troupe, s'empara des postes et télégraphes, barra les routes, ne laissant sortir personne du pays, et musique en tête, l'armée vint devant le consul anglais faire une manifestation en l'honneur de la reine d'Angleterre.

On but à la santé de sa Majesté Britannique, la remerciant de la haute protection qu'elle accordait aux Bulgares, puis les manifestants se dirigèrent vers le consulat d'Autriche, qui reçut aussi sa part des sympathies.

Pendant que l'armée et son chef honoraient les consuls des puissances ennemies de la Russie, on arrêtait toutes les personnes soupçonnées de sympathies pour celle-ci, en commençant par le préfet de la ville.

Moutkouroff, une fois lancé, ne s'arrêta plus.

La ville était déclarée en état de siège et on menaçait de fusiller sur le champ quiconque protesterait contre le Prince de Battenberg.

Moutkouroff marchait ensuite sur Sofia.
Popof était déjà en ville avec sa troupe.

Qu'étaient devenus le régiment qui avait appuyé l'enlèvement du Prince, les cadets de l'École militaire, les batteries d'artillerie rebelles?

La collision que l'on pouvait redouter n'éclata pas. Jugeant que la résistance organisée par Stamboulof et Moutkouroff en province rendait inutile tout effort pour former un gouvernement sérieux, pensant en outre que leur but, en somme, le renversement du Prince était atteint et qu'il ne dépendait maintenant que de la Russie d'empêcher son retour, soit en le gardant à Reni, où ils avaient eu soin de l'expédier, soit par tout autre moyen, les chefs de la conspiration du 18 août renoncèrent à la lutte contre les partisans de Stamboulof.

Les troupes rebelles se retirèrent de la capitale, devant celles du major Popof, et allèrent se cantonner dans les montagnes de Vratza. L'artillerie seule prit position, non loin de Sofia, les canons tournés de ce côté, dans une attitude quasi-déterminée, mais on négocia à temps des deux côtés au lieu de se battre.

Moutkouroff arrivait enfin avec ses nombreux bataillons rouméliotes.

Si la guerre civile était évitée, les passions politiques cependant, surexcitées par les haines personnelles, ne devaient pas manquer de s'allumer et de produire de tristes résultats.



Le métropolitte Clément, russophile.

On commença par traquer, à Sofia, comme suspects, tous ceux qui, de près ou de loin, passaient pour désirer la réconciliation avec la Russie.

Benderef et Grouef et nombre d'autres officiers compromis dans l'affaire du 18 août avaient jugé prudent de s'enfuir. Les deux premiers furent arrêtés à Rahova et internés à Tirnovo, où nous les retrouverons plus tard. On gardait à vue chez eux, les anciens ministres du Prince, Karavelof en tête, que l'on soupçonnait de complicité, tacite au moins, dans le complot, en attendant que le nouveau gouvernement de Stamboulof, mieux raffermi, pût prendre à leur égard une décision.

Pendant ce temps, Stamboulof télégraphiait de tous côtés pour avoir des nouvelles du Prince. On apprit bientôt son passage sur le Danube à destination du territoire russe. On voulut à tout prix arrêter le yacht qui le portait. On donna même l'ordre, mais trop tard, à la citadelle de Silistrie, de tirer sur le navire.

Le sort du Prince prisonnier ne tourna pas d'ailleurs au tragique. Déposé entre les mains des autorités russes à Reni, Battenberg devenait pour le gouvernement de Saint-Pétersbourg, un personnage embarrassant dont il eût été impossible de justifier l'internement au point de vue diplomatique, aussi fut-il rapidement remis en liberté.

En somme, ce coup de main, si bien exécuté,

menaçait de finir d'une façon piteuse, au grand dommage de l'influence et du prestige de la Russie; si le Prince, en effet, non guéri de la jouissance du pouvoir par ses nombreux avatars en Bulgarie, cédait aux instances du personnage qui paraissait maintenant maître de la situation à Sofia, et rentrait dans sa capitale, quel moyen pratique pouvait-on employer pour empêcher une aussi désastreuse solution?

Dès que la nouvelle du 18 août était parvenue à Pétersbourg, le Tsar avait manifesté l'intention d'envoyer en Bulgarie un général chargé de régulariser la nouvelle situation et d'aider le nouveau gouvernement, ami de la Russie, dans ses premiers pas, mais celui-ci venait de disparaître et les hommes qui détenaient le pouvoir appartenaient au parti ennemi et rappelaient le Prince. On ne pouvait donc plus songer, jusqu'à nouvel ordre, à cette combinaison.

Mais on ne voyait rien en dehors et déjà on avait devant soi la triste perspective d'une nouvelle série de luttes, d'intrigues, qui se dérouleraient de nouveau à Sofia, après les cinq ou six années précédentes, passées dans un état non moins troublé.

Battenberg, libre, se dirigeait vers Darmstadt où l'attendaient ses parents plongés dans une inquiétude mortelle. Quand sa mère apprit qu'il était sorti sain et sauf de son aventure, elle respira. Aussi, aux premières nouvelles de l'éventualité d'un retour,

manifesta-t-elle une vive opposition. « Non, disait-elle, il ne retournera pas à Sofia; ils le tueront. »

Les dépêches de Stamboulof le décidèrent, en dépit de tout, à retourner sur ses pas. On annonça son arrivée à Routschouk, et les consuls se rendirent au débarcadère, pour saluer le souverain au moment où il foulait de nouveau le sol de sa patrie d'adoption.

Courait-il au devant de nouveaux déboires ou bien goûterait-il les joies d'un triomphe tardif, compensant à peine la honte de l'enlèvement dont il avait été victime?

Son sort se décida dès les premiers pas.

Parmi les consuls, le Prince aperçut tout de suite la juvénile figure du consul de Russie, M. Schatokine, jeune homme d'une vingtaine d'années.

Pourquoi, comment un représentant, si modeste fût-il, de la nation dont l'antagonisme avait amené sa chute, se trouvait-il là, accomplissant un acte de courtoisie significative envers sa personne? Très secoué par les émotions qu'il avait ressenties depuis une quinzaine de jours, étourdi par les longs voyages, Battenberg, au lieu de n'attacher à la présence du dit personnage qu'une importance secondaire, puisque ce jeune homme n'avait reçu aucune mission le concernant, crut au contraire pouvoir tirer une conséquence politique très grande de cet incident.

Il fut perdu.

M. Schatokine, après avoir télégraphié en vain à son gouvernement pour lui demander s'il devait, oui

ou non, se joindre à ses collègues à l'arrivée du Prince, se décida pour l'affirmative sur les conseils de plusieurs d'entre eux.

A peine entré dans son petit palais de Routschouk, le Prince fit appeler le consul. C'était le soir. L'entrevue dura jusqu'à une heure avancée et fut très mouvementée. Le souverain se laissa entraîner peu à peu à faire une confession complète, lui qui depuis plusieurs mois ne rencontrait plus un agent russe à qui il put s'ouvrir, il considéra cette occasion comme providentielle. M. Schatokine n'était qu'un simple consul, il est vrai, il n'avait aucun ordre de son gouvernement lui prescrivant de s'entretenir avec lui, mais en de telles circonstances il crut ne courir aucun risque à lui conter tout ce qu'il avait sur le cœur. Le modeste représentant du Tsar enverrait un rapport à son gouvernement et ce dernier connaîtrait, de cette façon, les idées de Son Altesse à son retour en Bulgarie.

L'histoire de son règne, les luttes, les intrigues, les malentendus qui l'avaient marqué, tout fut passé en revue, non sans amertume. Explications, récriminations, aveux, tout aboutissait à deux points : le souverain de la Bulgarie n'était pas l'ennemi de la Russie; il avait toujours été calomnié à Saint-Pétersbourg par les agents russes à Sofia; et le Prince s'exclamait ensuite en plaintes amères sur l'ingratitude, la bassesse de sentiments de beaucoup de Bulgares.

Pourquoi, dans ces conditions, revenait-il reprendre possession de son trône?

Cette question, elle se posa d'elle-même au cours de cette curieuse entrevue; mais le souverain déchu par la force voulait disait-il, en retournant à Sofia, détruire l'acte honteux qu'il fut contraint de signer; en outre les nouvelles dispositions d'une grande partie de l'armée, de Stamboulof et d'autres hommes politiques groupés autour de lui, lui rendaient l'espoir que des sentiments plus généreux naissent chez son peuple qu'il pourrait alors gouverner avec plus de facilité, mais à une condition cependant, c'est que la guerre acharnée que lui faisait la Russie, cesserait.

C'était se tromper étrangement que de croire qu'étant à ce point engagée, la Russie se laisserait émouvoir par les déclarations du Prince et détruirait les batteries dirigées contre lui. Ces protestations *in extremis* n'avaient même pas le cachet de la nouveauté. N'était-ce pas le même thème, tant de fois ressassé, jadis, auprès des agents russes?

L'erreur du Prince était donc profonde. Mais elle se changea bientôt en une faute irrémédiable. Exalté par ses propres paroles, Battenberg se montrait impatient d'attendre l'effet que le rapport du consul allait produire à Pétersbourg. M. Schatokine lui fit alors cette proposition dangereuse : « Télégraphiez vous-même à Sa Majesté. Faites-lui connaître les sentiments que vous venez de m'exprimer d'une façon si sincère. Pourquoi un tel acte, si solennellement

accompli, n'aurait-il pas une influence salutaire sur les idées du Tsar à votre égard? »

Prenant à peine le temps de réfléchir, Battenberg adopta cette solution. Il rédigea sa dépêche de concert avec le consul. Celle-ci était l'acte de soumission le plus humble qu'un vassal pût envoyer à son suzerain. Il se déclarait formellement prêt à remettre sa couronne entre les mains de la Russie.

C'était signer son abdication encore une fois.

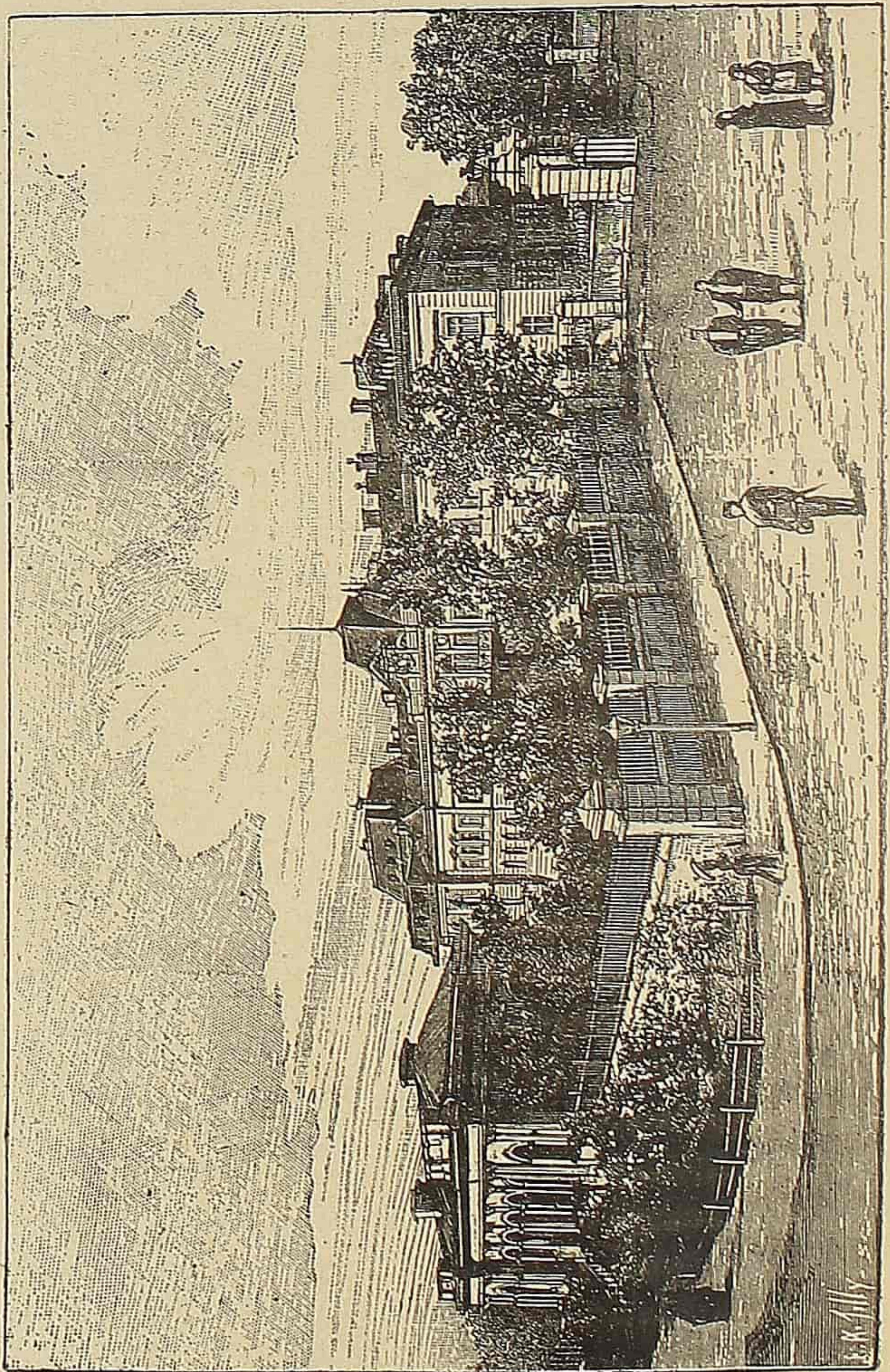
Le prince, jugeant son devoir accompli, se mit en route pour gagner sa capitale, par petites étapes, s'arrêtant dans les petites villes et bourgs des Balkans, passant au milieu de ses bons sujets étonnés, car beaucoup apprenaient sa chute et son retour en même temps, et d'autres, au courant du coup d'État du 18, ne s'expliquaient pas comment le Prince se trouvait au milieu d'eux.

Un soir, au moment où il terminait son repas, on lui remit la réponse attendue avec tant d'anxiété.

Elle fut accablante.

La présence du Prince était, lui disait le Tsar, l'obstacle à la réconciliation entre Bulgares et Russes.

L'arrivée au pouvoir par la force, des partisans de Battenberg, et leur premier acte, le rappel de ce dernier, prenaient le caractère d'une provocation directe contre la Russie. Tout le monde en Bulgarie savait que Battenberg ne possédait plus la confiance du Tsar. Personne n'ignorait que les auteurs de



Le Palais du Prince de Bulgarie.

son détronement avaient agi avec la certitude d'être approuvés à Saint-Petersbourg. Le replacer sur le trône, c'était dire aux Russes que dorénavant on ne craindrait pas, non-seulement de se passer de leurs conseils, mais d'agir contre leurs idées.

Le premier pas dans la voie de la rupture avec la Russie avait été franchi à Philippopolis en 1885, le second, Stamboulof et ses partisans qui venaient de le sauter en s'insurgeant contre la volonté du Tsar.

On avait le sentiment à Sofia que la situation, vis-à-vis des Russes, s'aggravait à toute heure et devenait de plus en plus provocatrice par le fait du retour du souverain, mais on ignorait encore l'échange des dépêches qui avait eu lieu entre les deux cousins. Aussi l'émotion était-elle grande, dans la petite capitale, le jour de l'arrivée du souverain.

Qu'allait-il faire? Que diront les Russes? On éprouvait comme une certaine angoisse de l'imprévu et chacun, en se portant au-devant du Prince, se posait d'anxieuses questions.

Le Prince, revêtu de son uniforme de général, s'arrêta quelques instants, à un kilomètre de la ville, pour recevoir les députations et passer en revue les troupes de la garnison; celles de Popof et de Pétrof.

C'était sa dernière revue.

Au milieu des hourrahs des soldats, il rentra dans son palais. Il ne prit pas le temps de se reposer. Sa

résolution était arrêtée. Il voulait en finir sur le champ. C'étaient des allées et venues d'uniformes et d'habits noirs. Les fonctionnaires, les officiers, convoqués par catégorie, venaient saluer le souverain.

Les agents diplomatiques, en habits brodés, se réunirent dans un salon voisin du cabinet du Prince. Quand celui-ci entra dans le salon, la tristesse sur le visage, tous les assistants furent émus; il leur serra la main, sans mot dire. Les agents russes, en grande tenue, assistaient aussi à cette audience, mais prévenus par dépêche, ils s'attendaient au dénouement.

Battenberg commença un récit abondant des événements qui s'étaient écoulés depuis une année en Bulgarie; et, toujours en insistant sur ses intentions méconnues de tant de côtés, il déclara enfin qu'il renonçait définitivement au trône puisque le Tsar considérait sa personne comme un obstacle au bonheur du pays.

Les diplomates écoutaient avidement les paroles du Prince. Lorsqu'il eut fini, ils l'entourèrent avec empressement et lui témoignèrent des marques de leurs regrets.

Il ne restait plus au Prince, après cette scène d'adieux, qu'à régler les détails de sa seconde abdication, qui n'était en somme guère moins volontaire que la première.

On constituerait une régence, qui gouvernerait jusqu'à l'élection d'un nouveau Prince.

Stamboulof, le Monk bulgare, était tout désigné

pour prendre en mains les rênes du pouvoir suprême. Quelle gloire pour le jeune conspirateur, sorti à peine de son existence de bohème !

Deux jours après, une dizaine de voitures découvertes stationnaient devant le palais ; de nouveau, diplomates et fonctionnaires se trouvaient réunis, mais pour saluer une dernière fois le souverain déchu.

Au milieu des groupes, deux secrétaires de l'agence de Russie se tenaient muets et solennels pour assister à ce départ tant désiré en Russie, à cette chute définitive d'un homme qui, depuis quatre ou cinq ans, avait tenu une si grande place dans les préoccupations des hommes d'État russes. Des dames essuyaient leurs larmes. On n'échangea pas une parole. Le Prince serra la main à tous et la voiture l'emporta, ayant à ses côtés Stamboulof, qui, après avoir fait une contre-révolution pour ramener son souverain, se voyait dans la singulière nécessité de le reconduire ainsi sur la terre étrangère.

Les cent cinquante kilomètres qui séparent Sofia de Lom Palanka furent franchis d'une seule traite, au milieu d'un nuage de poussière. En haut d'une colline d'où l'on apercevait la petite capitale, Battenberg tourna la tête, et s'écria : « Adieu, Sofia ! » et, dans ces paroles, peut-être y avait-il autant de soulagement que de regrets.

L'ex-souverain avait connu les jouissances de l'autorité suprême ; mais aussi il avait fait le dur

apprentissage de ses vicissitudes. Il succombait à la lassitude. Il ne se sentait plus la force de lutter contre la passion, les appétits des hommes; il ne se dissimulait toutefois ni ses fautes, ni ses caprices, ni ses erreurs de conduite durant ces dernières années et en somme quand, à la gare de Turn-Séverin, il mit le pied sur le marchepied du wagon, il se sentit, sous son complet d'été, plus à l'aise que sous le sévère uniforme. Il allait enfouir, dans l'obscurité, tout jeune encore, un passé mélangé de grandeurs et de misères, tandis que les derniers « hourrahs » d'une vingtaine de fidèles arrivaient à lui, mêlés aux coups de sifflets de la locomotive, comme pour lui démontrer une dernière fois, par un ironique contraste, combien l'enthousiasme du peuple était chose fragile.

Ainsi finit l'ère battenbergiste.

Nous verrons maintenant les Russes aux prises directement, non plus avec un Prince faible et de conduite variable, mais avec les Bulgares eux-mêmes.

La fin de l'influence russe

XXIV

La Russie aux prises avec les Bulgares. — Stamboulof maître de la situation. — Bouleversement de l'administration et de l'armée.

Le calme au milieu duquel s'opéra la seconde abdication du Prince étonna beaucoup.

On s'attendait à une explosion de sympathie en sa faveur, à un essai de résistance. Cependant, de tous ces officiers qui, comme Pétróf, Popof, Moutkourof, avaient fait la contre-révolution, de tous ces fonctionnaires, la veille encore attachés au Prince, il ne s'éleva pas un cri de révolte pour maintenir le souverain malheureux, envers et contre tous.

Le Prince ayant à tout jamais quitté le pays, nombre de nouveaux gouvernants cherchaient de bonnes raisons pour excuser leur abstention. Le sort de l'ex-souverain n'était pas lié à celui du pays, disait-on couramment.

Mais si l'on tenait le pouvoir tant convoité, si le titre de régent caressait orgueilleusement les oreilles

du jeune Stamboulof, on ne pouvait nier que ce pouvoir, sorti des mains défaillantes de Battenberg, manquait de bases sérieuses.

L'avenir restait sombre. On ne pouvait prétendre gouverner indéfiniment sans Prince. On n'osait pas encore soutenir qu'on voulait se passer de la Russie et qu'on agirait sans elle; beaucoup pensaient toutefois que les circonstances étaient bien favorables pour modifier le *modus vivendi* ancien entre la Russie et la Bulgarie, au profit de cette dernière, et ils rêvaient d'un régime, dont les lignes n'étaient pas encore bien tracées dans leur esprit, tout différent du précédent, dans lequel le Russe tiendrait moins de place, et dans lequel son influence serait moins pesante et moins exclusive.

Au point de vue national, patriotique, un tel programme méritait d'être discuté, mais ces belles idées se gâtaient au contact d'intentions moins pures et de réserves plus personnelles, qui établissaient comme un dogme, que le bonheur du pays ne pouvait être assuré que par les détenteurs actuels du pouvoir, à l'exclusion de tout autre personnage de l'opposition, ce qui mettait ainsi les Russes dans la nécessité de rompre définitivement avec les Bulgares qui se déclaraient franchement russophiles.

Stamboulof s'était aussitôt entouré du personnel sur lequel il avait jeté les yeux jadis, lorsqu'il méditait de supplanter Karavelof. Tout l'état-major roumé-

liote marchait avec lui. Ce milieu, déjà habitué à Philippopoli à contrecarrer l'action de la Russie, continuerait sans efforts à Sofia son œuvre commencée au lendemain de la révolution de 1875. Nous retrouvons ici tous nos héros : Stransky, Moutkourof, Nikolaïef, Panitza, Radoslavov et le publiciste Stoianof, etc.

Sûr de l'armée rouméliote, Stamboulof était moins rassuré du côté de l'armée bulgare. Il ne pouvait se dissimuler que dans le corps d'officiers, sa personnalité n'était pas assez puissante pour imposer le respect et l'obéissance. Tous le connaissaient trop. Tous ces officiers élevés en Russie, amis de Benderef et de Grouef, le dédaignaient, lui, agitateur politique ; il le sentait bien, et il enrageait.

Heureusement qu'il avait avec lui quelques dissidents, prêts à soutenir sa cause. C'étaient les officiers, tels que Popof lequel devait un an plus tard se brouiller avec Stamboulof et finir en prison, Pétrof et deux ou trois autres, qui, déjà pendant la guerre formaient bande à part, jalousaient leurs anciens camarades de l'Académie de Pétersbourg et, par rancune et par ambition de jouer eux aussi les premiers rôles, s'étaient mis dans le jeu de Stamboulof, et lui avaient promis leur concours pour ses entreprises futures. Au moment de la chute de Battenberg, ils s'étaient ralliés de suite à l'appel de Stamboulof, en vue de rétablir le pouvoir du prince.

Celui-ci parti, l'association continuait. On se soutint mutuellement. C'est à eux que Stamboulof confia

les premières charges de l'armée avec la mission d'en chasser tous les éléments hostiles, tout ce qui de près ou de loin sympathisait avec les Benderef, Zankof et autres, et par conséquent, désirait avant tout l'accord immédiat et sans arrière-pensées byzantines avec la Russie.

Un renfort important arrivait à Stamboulof. Les anciens fidèles de Battenberg, ceux qu'on appelait conservateurs, les Stoïlof, les Natchévitch, que nous connaissons comme adversaires décidés de toute ingérence russe, et qui depuis longtemps vivaient éloignés des affaires publiques, voyaient dans les nouvelles circonstances, une occasion unique d'appliquer leurs idées anti-panslavistes et de faire reculer l'influence russe dans leur pays.

Ils n'hésitèrent pas, bien que la personnalité de Stamboulof ne leur plût guère et qu'ils craignissent son entêtement, sa morgue de parvenu et son ignorance des affaires, mais il représentait une force. Ils s'allièrent au nouveau régent. Celui-ci accepta leur concours avec empressement, et surmonta aussi, de son côté, son antipathie égale à la leur, non à cause de l'appoint matériel qu'ils apportaient, leur parti n'existant pas, mais parce qu'il estimait leur valeur personnelle. Ces recrues précieuses, possédaient en effet, une sage expérience des affaires, connaissaient l'Europe, avaient l'habitude de frayer avec le personnel diplomatique et ne craignaient pas de s'entretenir avec des étrangers.

Sur tous ces points, Stamboulof avait le sentiment de son infériorité. L'Europe, il l'ignorait, n'ayant jamais dépassé Bucarest. Il était lui, l'homme de l'intérieur, capable seulement de parler aux paysans, d'entraîner la jeunesse, de se faire des créatures parmi les médiocrités, les ratés, d'en imposer, par une certaine arrogance, à une assemblée de gens simples, mais il redoutait d'instinct de découvrir son inexpérience devant des étrangers, des consuls.

Aussi, avait-il besoin, pour orner le nouveau groupe gouvernemental, de quelques capacités plus brillantes que la sienne.

Il ne négligea pas sa sûreté personnelle, ni ses intérêts de famille. Il prit à ses côtés, comme second régent, Montkourof, son beau-frère, qui fut son garde du corps.

Restait à désigner le troisième régent. Ici, il se passa un incident de bonne comédie. Qui nommer? De tous les noms mis en avant, on n'en voyait aucun qui jouit d'une assez vaste renommée pour occuper ces hautes fonctions. Stamboulof pensa alors qu'il serait habile de présenter au pays la Régence comme issue d'un accord entre le parti de la veille et celui du lendemain. Il n'en serait rien en réalité, et Stamboulof, en jetant les yeux sur son ancien patron, n'avait pas la moindre idée de lui laisser une parcelle de pouvoir. Étant donné la complicité morale, au moins, de Karavelof avec les auteurs du coup d'État du mois



Stambou'of

d'août, et l'amertume qu'il devait ressentir de se voir distancer par son ancien lieutenant, il paraissait clair que Karavelof ne marcherait jamais franchement avec ce dernier. Celui-ci avait donc à craindre

quelque retour offensif s'il le laissait se jeter dans l'opposition. Un moment, Stamboulof eut même l'idée d'en finir avec lui, de le faire passer en jugement et fusiller en même temps que les anciens ministres. Il ne se sentit pas en état d'aller si loin. N'osant le livrer au peloton d'exécution, il le nomma régent, son collègue, et, dans sa pensée, son prisonnier.

Karavelof, cependant, ne supporta pas cette ironie. La partie, qu'il avait menée de si loin, était perdue pour lui et tous les fruits de sa persévérante et mystérieuse action tombaient dans les mains d'un autre. Il se résigna et se retira sous sa tente, en attendant les événements.

Le groupe de politiciens et de soldats à qui Alexandre avait légué le pouvoir se mit bientôt à l'œuvre avec acharnement. On savait que l'heure des graves difficultés allait sonner. Bientôt, on devait sans doute engager la lutte qu'on prévoyait avec la Russie. Dangereux combat ! Il fallait secouer le pays, créer partout un courant en faveur du gouvernement, faire élire une chambre absolument à sa dévotion, et pouvoir dire à l'Europe et surtout à la Russie : « le pays est avec nous, vous le voyez. Nous avons besoin d'un Prince, donnez-le nous, mais à telles et telles conditions. »

Il faut dire que ces gens déployèrent alors une très grande habileté et surent se servir des instruments que la fortune venait de leur confier.

L'opinion du pays, Stamboulof, qui connaissait admirablement sa matière après cinq ou six ans d'exercice, se chargea de la façonner. Tout l'ancien personnel administratif fut remplacé par des amis personnels du régent et des ministres. On plaça à tous les degrés les anciens compagnons de luttes électorales, les anciens agents qui avaient depuis longtemps donné des preuves de dévouement; mais le recrutement ainsi compris ne fournissait guère que des sujets de basse condition, tirés de leurs échoppes, de leurs boutiques ou de leurs bureaux, et ignorant les détails de leurs nouvelles fonctions.

Il ne s'agissait pas d'ailleurs de montrer une science administrative transcendante. Stamboulof n'était pas aussi exigeant. On ne demandait aux nouveaux préfets et aux autres détenteurs de l'autorité, qu'une grande énergie et la soumission aveugle à tous les ordres du gouvernement. L'état de siège facilitait la tâche de ces fonctionnaires qui, en d'autres termes, n'accomplissaient qu'une œuvre policière.

Ils ne devaient supporter aucune réunion, manifestation hostile au gouvernement, ils devaient signaler tous ceux qui pensaient différemment que lui et enfin préparer les élections en forçant, par tous les moyens, menaces ou autres, la nomination des individus que le gouvernement désignerait, organiser dans chaque ville un parti de manifestants, des tout jeunes gens pour la plupart, qui sauraient à l'occasion se réunir en meeting et faire du bruit. Cette clientèle

était toute trouvée. C'était celle de Karavelof, passée maintenant sous le drapeau de Stamboulof.

Un ministre eut une idée lumineuse : Il s'agissait de tirer parti de la gendarmerie, de la réorganiser, mais sur un plan nouveau : elle serait trois ou quatre fois plus nombreuse, composée d'hommes triés sur le volet, armés de bons fusils et de bons revolvers, et formerait, en somme, une petite armée à côté de l'autre, dont le dévouement n'était pas absolument sûr ; et le gouvernement aurait bien alors sa garde à lui, de véritables prétoriens chargés non-seulement d'étouffer le moindre mouvement d'opposition, mais aussi d'imposer, jusque dans les plus petits villages, la volonté du gouvernement en matière électorale ou autre, de traquer et de menacer tous les opposants.

Tandis que l'Administration se trouvait ainsi façonnée à l'image des gouvernants, l'armée, de son côté, subissait un travail de réorganisation considérable, conçu dans le même esprit. Pétrof et Popof, devenus les maîtres, n'écoutaient aucune considération de camaraderie ou d'amitié.

Tous leurs anciens camarades de l'école de Pétersbourg leur étaient suspects de sentiments russophiles, et à leurs yeux, tout russophile était un ennemi.

Plus de cent officiers occupant les grades supérieurs de l'armée furent alors rapidement envoyés en disponibilité, cassés même, sur de simples soupçons, sans considération pour leurs services passés. Un certain

nombre quittèrent d'eux-mêmes l'armée, en voyant dans quelles mains celle-ci était tombée.

Pétrof était le plus acharné. Sa haine contre la Russie se traduisait souvent en paroles violentes. C'était un jeune homme de 26 ans, intelligent, instruit, entêté, convaincu de sa supériorité et décidé à fouler tout aux pieds pour parvenir. A partir de ce moment, il devint le bras droit de Stamboulof, qui n'eut pas de meilleur exécuteur de hautes œuvres dans la répression et de conseiller plus osé pour l'emploi des moyens violents. Le jeune officier se livra au bouleversement des cadres. Bientôt, une moitié des cadres d'officiers de l'armée bulgare comptait d'anciens soldats, des sergents, qui, le sabre au côté, ne pouvaient pas en croire leurs yeux.

De même que pour les pseudo-fonctionnaires, il n'était pas difficile de frapper leur imagination et de se les attacher par l'intérêt. « Si vous ne défendez pas la Régence envers et contre tous, si vous ne suivez pas aveuglément ce que l'on vous dira de faire, vous serez perdus. Avec la Régence, vous conserverez vos emplois; si demain on la renverse, vous devrez du coup quitter ces fonctions, ces grades, dont on vient de vous gratifier. Les Russes vous remplaceront. »

Ils comprenaient tous parfaitement ce langage.

XXV

L'Autriche et l'Angleterre soutiennent les Bulgares. — Le général Kaulbars est envoyé en Bulgarie.

Les derniers événements intérieurs de la Bulgarie avaient fortement troublé les cabinets européens et leurs représentants à Sofia. L'Autriche et l'Angleterre liaient décidément leur jeu dans l'affaire de Bulgarie.

La première, revenue de ses idées d'abstention qui la dominaient jusqu'au lendemain de la guerre serbo-bulgare, s'était avancée, peu à peu, dans la voie contraire, en s'apercevant que la Russie, à Sofia et à Philippopoli, avait contre elle un parti bulgare.

La chute de Battenberg la surprit et elle craignit alors que la Russie ne profitât de cette occasion pour regagner tout le terrain perdu.

Le départ définitif du Prince la confirmait dans ses craintes, mais voici que les événements prenaient

une tournure inespérée et qui la comblaient de joie. Ce parti bulgare dont elle suivait la formation depuis le mouvement de Philippopoli, régnait en maître en Bulgarie. Le jeu de l'Autriche, comme celui de l'Angleterre, son associée, consistait donc maintenant à attiser, plus que jamais, le feu entre les Bulgares et les Russes, à promettre aux uns tout leur appui afin de résister aux exigences des autres si ceux-ci s'avisaient d'en poser.

Les agents diplomatiques de ces deux puissances conféraient chaque jour avec les régents et avec les ministres, les conseillaient, leur indiquaient les mesures à prendre. « Vous avez une excellente position, répétaient-ils, ne la perdez pas, soyez fermes, ne craignez rien. Nous sommes là pour vous défendre. »

L'Autriche inaugurait la tactique qu'elle ne cessa de suivre depuis lors dans les affaires en Orient. Elle disait d'un côté à la Russie : « Tâchez de vous entendre avec les Bulgares, nous n'y voyons pas d'inconvénient, à la condition que vous n'emploierez pas la force pour imposer vos volontés. »

Mais ce n'était pas la véritable pensée des cabinets. Ceux-ci espéraient bien que le conflit naissant allait se développer et que les Russes, dont les officiers étaient déjà sortis du pays, ne réussiraient pas à remettre la main sur l'armée.

D'un autre côté, les agents autrichiens à Sofia ne se contentaient pas d'un programme aussi restreint et

affirmaient, dans leurs conversations privées, à Stamboulof et à ses ministres que ni l'Autriche, ni l'Angleterre ne permettraient, quoiqu'il arrivât, à la Russie d'envoyer un corps d'occupation en Bulgarie, puis ils ajoutaient : « la Russie voudra revenir à Sofia, placer un prince russe sur le trône, remettre des officiers russes dans l'armée, vous ne serez donc plus les maîtres chez vous; ne supportez pas cela! Si vous savez être adroits, vous aurez un prince qui sera tout à fait en dehors de l'influence russe, vous n'aurez donc plus rien à redouter de cette dernière, et vous garderez le pouvoir. »

Ce langage n'avait que trop de prise sur eux et il comblait d'orgueil Stamboulof.

Le cauchemar de l'occupation russe les hantait, et ils écoutaient avec plaisir les assurances de défense qu'on leur donnait.

La Russie, de son côté, se disposait à jouer en Bulgarie sa dernière carte.

On a vu comment la dépêche de Battenberg au Tsar, adressée à Routschouk, avait tiré cette puissance du mauvais pas dans lequel le retour du Prince, après son enlèvement, l'avait engagée. Alexandre s'offrant en holocauste, on n'eut garde de repousser la victime. Le sacrifice était accompli. Cette lutte de plusieurs années était enfin terminée.

Le moment semblait décisif pour les intérêts de la Russie.

Que voulait-on faire en somme en Bulgarie? Allait-on recommencer cette politique à bâtons rompus, capricieuse, qu'on avait suivie durant tant d'années? Quel régime convenait-il d'appliquer? Laisserait-on le nouveau prince à désigner aux prises avec les politiciens bulgares? Ce protectorat moral, dont on poursuivait toujours la réalisation, quelle forme enfin prendrait-il? Où commencerait-il, où finirait-il?

A la vérité, on ne l'avait jamais su exactement à Pétersbourg et la politique russe, ballottée depuis tant d'années entre les bureaux du ministre et le cabinet du Tsar, entre les ambitions des agents, des généraux, et les intérêts de gros capitalistes, n'avait pas encore réussi à tracer un programme fixe. Tout s'était borné à poursuivre la chute de Battenberg, avec persévérance, et quant au reste, à vivre au jour le jour, suivant les événements.

Ceux-ci cependant plaçaient maintenant le cabinet russe au pied du mur. Il faudrait bientôt aviser, s'expliquer, accentuer les lignes, encore si confuses et si vagues, de sa politique sur le Danube. Avant tout, cependant, on devait parer au plus pressé : Donner un prince aux Bulgares. Seulement, on avait renversé le titulaire sans avoir un remplaçant convenable sous la main, c'est-à-dire un prince orthodoxe, tenant à la Russie par son origine, ses biens, sa fortune.

Une période transitoire s'imposait.

C'est alors que le Tsar envoya le général Kaulbars pour parler aux Bulgares en son nom.

C'était une faute, car la situation était changée à Sofia. Et Stamboulof et ses amis, poussés par les puissances, ne devaient plus écouter les conseils des anciens protecteurs de leur pays.

Dans ces conditions était-il prudent d'exposer un général, un délégué de l'Empereur, à de basses intrigues et peut-être à l'humiliation d'un échec? Ne convenait-il pas, au contraire, de laisser au représentant diplomatique à Sofia le soin de suivre l'affaire, en se réservant d'intervenir le cas échéant?

Ces idées ne prévalurent pas. Le général Kaulbars, aide de camp du grand-duc Vladimir, attaché militaire à Vienne, vint à Sofia.

Sa tâche était ardue. Il devait dire à Stamboulof : « Vous prétendez représenter l'opinion unanime du pays et cependant vous n'avez pas à côté de vous ceux qui, plus que vous, se montrent les amis de la Russie, les Zankovistes. Prenez-les avec vous », et il devait obtenir satisfaction sur trois points : mise en liberté des auteurs du renversement du Prince : Benderef, Grouef que la Russie ne pouvait abandonner à leur sort; levée de l'état de siège afin d'empêcher la tyrannie des fonctionnaires de s'exercer, sans limites, sur les personnes connues pour leur dévouement à la Russie et afin que la préparation électorale fût plus sincère; il convenait surtout de reculer de deux mois la date des élections, que Stamboulof voulait faire dans les quinze jours — vu l'état troublé du

pays et la nécessité de donner à l'Europe le temps de tomber d'accord sur le choix d'un candidat.

Ces propositions, en somme, n'avaient rien d'excessif. La Porte, de son côté, les appuya et invita le gouvernement bulgare à leur donner suite.

Dès son arrivée, Kaulbars jugeait quelle sorte d'adversaires se mesureraient avec lui.

Jadis, peu de Bulgares eussent osé parler trop ouvertement contre la Russie; mais depuis, l'esprit frondeur se répandait, sous l'influence des conseils, des excitations sourdes des consuls étrangers, et de la propagande violemment séparatiste des intérêts russo-bulgares organisée par l'agitateur pamphlétaire Stoianof, que nous avons déjà vu s'agiter pendant la crise rouméliote.

Le général se rendit compte qu'il allait se heurter à un parti pris de manifester une indépendance d'écoliers délivrés de la fêrule du maître, et d'user sans ménagement de leur liberté.

Ainsi qu'on le prévoyait à Pétersbourg dès le lendemain de la Révolution de Philippopoli, celle-ci avait éveillé les sentiments révolutionnaires des politiciens des deux côtés des Balkans.

Kaulbars eut dès lors le sentiment de l'insuccès de sa mission. Soldat, plus que diplomate, il avait une consigne de son empereur.

Il l'exécuta jusqu'au bout.

XXVI

Efforts impuissants du général Kaulbars pour convaincre les Bulgares. — L'envoyé du Tsar devant le peuple. — Voyage lamentable. — Échec complet. — Les Russes se retirent.

Stamboulof et ses ministres prenaient simplement le contre-pied des désirs de leurs anciens protecteurs :

On jugerait les officiers coupables du renversement de Battenberg ;

On maintiendrait l'état de siège jusqu'à la dernière limite légale, c'est-à-dire quelques jours seulement avant la date des élections ;

Enfin on ne reculerait pas la date des élections, qui auraient lieu le 6 octobre.

On était tout heureux, dans le petit monde gouvernemental, de jouer le rôle de pouvoir souverain, de se poser en grands hommes, en champions de l'indépendance du pays, de faire une niche au gouvernement russe, de se venger par une pareille attitude

de toutes les petites humiliations imposées pendant cinq ou six ans par les agents, les généraux.

C'était aussi comme un accès de réaction naturelle, il faut le dire, contre la politique sans suite, déséquilibrée de ces derniers. Ce n'est pas que tous ces individus aient eu subitement l'horreur de la Russie. A part quelques-uns, ils ne parlaient pas de cette dernière, individuellement, comme d'une ennemie irréconciliable. Les affinités de races les dominaient toujours. Leur opposition ne ressemblait pas au slavophobie et personne n'avait l'idée de remplacer la tradition de la Russie protectrice par un mariage avec une puissance germano-hongroise, comme l'Autriche-Hongrie, malgré le secours moral que l'on tirait de cette dernière dans les circonstances présentes, mais le mouvement qui prenait le général pour cible, avait plutôt un caractère anti-gouvernemental, anti-officiel, anti-autocratique.

Malgré toutes ces nuances du début, ce mouvement devait peu à peu se transformer, par la force des choses, aboutir aux répressions sanglantes contre des partisans de la Russie et couper les derniers liens moraux entre cette dernière et les hommes qui avaient hérité du pouvoir.

Les négociations entre Kaulbars et le gouvernement étaient pénibles.

Le général recevait d'abord en particulier, puis en réunion générale, régents et ministres. Seul avec

chacun d'eux, il les confessait, tout en se promenant de long en large, pincé dans son uniforme, ses éperons frappant le parquet du salon de l'Agence diplomatique de Russie.

Il cherchait à les convaincre, sa petite voix aiguë martelant les mots, qu'il exprimait plus durement, parfois, comme pour tâcher de démentir l'air de sa physionomie qui ressortait assez douce, avec sa barbe blonde et ses yeux bleus. Le grand point de discussion était toujours le recul des élections.

Le général ne pouvait leur faire entendre raison sur ce point : « Pourquoi faire les élections, disait-il, puisque l'Europe et nous ne serons pas d'accord sur le choix d'un nom avant deux ou trois mois? Que fera votre assemblée pendant cet intervalle? Ne cherchez donc pas les petites malices. Ou vous voulez sincèrement vous entendre avec nous, et il n'y a plus de question irritante, secondaire après tout, de délai et d'autres choses. Ou vous voulez persister dans votre opposition. Dites alors, franchement, que vous voulez rompre toutes relations avec la Russie. »

Chacun en particulier protestait alors que telles n'étaient pas ses intentions et maintenait celle de vivre en paix avec le gouvernement russe.

Kaulbars leur expliquait que les élections pour le choix d'un Prince touchaient, une grave question internationale puisque le Prince devait être présenté par l'Europe. Il ajoutait que le gouvernement russe n'avait pas l'intention de modifier les institutions

du pays, ni la marche du système, tels qu'ils avaient été réglés par la Constitution, mais que dans les circonstances exceptionnelles que l'on traversait, il n'était pas possible de précipiter un acte aussi considérable que l'était l'élection d'un prince. D'ailleurs, le général connaissait leurs raisons secrètes, et quel esprit régnait parmi eux et, le sourire railleur aux lèvres, faisait allusion aux conciliabules entre les agents des autres puissances et les membres du gouvernement, mais sa figure redevenant tout d'un coup sérieuse, il s'élevait contre les tendances du parti gouvernemental, rappelait tout ce que la Russie avait sacrifié pour la Bulgarie et d'une voix grave parlait des nobles et hautes intentions de son maître Alexandre III, en montrant son portrait suspendu au-dessus de son bureau.

Les conversations se prolongeaient parfois et on entamait l'avenir. « Pourquoi le Tsar ne nous désigne-t-il pas tout de suite un Prince? disaient les Bulgares. On parle du prince de Mingrélie. Nous n'en voulons pas. Nous ne sommes pas des Cosaques. » Sur cette question du Prince, Kaulbars restait muet et pour cause. Les Princes manquaient à Pétersbourg.

Toutes les méfiances des Bulgares se réveillaient en face de ce silence. Si la Russie avait pu ou voulu à ce moment désigner un candidat sortable, il est probable que Kaulbars serait arrivé à détruire le faisceau d'intrigues et d'ambitions qui se formait autour de lui.



Le général Kaulbars

Plusieurs fois, il crut tenir ses gens qui, par timidité respectueuse en présence d'un envoyé du Tsar, ce qui leur en imposait toujours un peu, s'en allaient ébranlés dans leur résistance et prêts à accéder aux propositions russes. Mais le lendemain, en réunion générale, le général constatait que les mêmes personnages, soutenus par le contact de leurs collègues, persistaient plus que jamais dans leur opposition.

La Régence et les ministres se réunissaient en conseil dans une chambre de l'hôtel de Bulgarie, non loin de l'Agence de Russie. On se voyait là, à la sortie des séances chez le général. On se communiquait ses impressions. Quelques-uns exprimaient leur opinion sur un ton goguenard : « il est bien ennuyé ce pauvre général ! », disaient-ils.

Les consuls d'Autriche et d'Angleterre ne perdaient pas leur temps.

Ils se montraient chaque jour, prenaient langue, recevaient les confidences, réconfortaient tout le monde par de bonnes paroles. Avec eux, les Bulgares revenaient sur un point qui leur tenait au cœur. « On pouvait sans doute résister au général, disaient-ils, mais enfin à quoi tout cela aboutirait-il, sinon à l'occupation du pays, si les puissances ne s'y opposaient ? » Mais les consuls leur répétaient encore de ne pas s'inquiéter, que pareil événement ne se produirait pas.

Les attaques contre le général, cependant, pre-

naient chaque jour une forme plus audacieuse.

La rupture était inévitable. Que se passerait-il après?

On savait que le général continuerait sa mission, qu'il irait en province, qu'il parlerait aux populations. On redoutait la présence de l'envoyé du Tsar dans certaines parties de la Bulgarie, telles que Plevna, Vratza, Schoumla, Varna, où les adversaires du gouvernement étaient nombreux. On ne se dissimulait pas non plus que le général pourrait peut-être réussir à ébranler un certain nombre d'officiers, dans les garnisons, en démontrant à ces derniers la fragilité du pouvoir de la régence privée de la protection de la Russie.

Radoslavof, le ministre de l'Intérieur, fut donc chargé d'organiser une grande agitation dans les villes. On ferait beaucoup de bruit, on crierait, on organiserait des réunions, des meetings, des dépêches de félicitations seraient adressées au gouvernement, etc. On réchauffa le zèle des anciens électeurs Karavelistes devenus Stamboulistes, pris en majorité dans la basse classe des villes, les ouvriers des petits métiers, renforcés du contingent considérable de tous les petits fonctionnaires, des petits gratte-papier qui pullulent dans ce pays, malgré sa jeunesse; on distribua des subsides à droite et à gauche et, en très peu de temps, l'organisation fut parfaite. Des meneurs s'étaient chargés, dans chaque localité un peu importante, de tenir en haleine quelques groupes

d'individus; le général Kaulbars pouvait se présenter.

Dans la capitale même, une agitation factice, mais bruyante était créée. Réunions sur réunions dans le quartier de la vieille ville avaient lieu en plein vent. On y adjurait le gouvernement de ne pas céder au général Kaulbars, et des orateurs se livraient à des attaques contre le gouvernement russe. C'était, comme le disaient les régents et les ministres, l'opinion publique qui éclatait et qui traçait au gouvernement la voie à suivre.

Des délégations, des corporations se présentaient chez le général et lui répétaient le langage des ministres.

Au bout de quelques jours, le général lassé des propos blessants parus dans le journal du parti gouvernemental, énervé par ces négociations, ces propos dont il comprenait l'arrière-pensée, perdit patience. On vint lui dire un matin que la foule était en train de battre un individu qui avait crié : Vive la Russie ! Il monta immédiatement en voiture en compagnie du secrétaire de l'agence et escorté par son kavas.

Le meeting battait son plein. Il y avait trois ou quatre cents individus au plus, reconnaissables à leur tenue. Les gens connus, les bourgeois, les commerçants s'étaient évidemment abstenus, mais par contre, les échoppes de fourreurs, de cordonniers, de chapeliers des environs étaient vides, et les petits employés des administrations s'étaient donné une

matinée de congé. Tout ce petit monde criait, poussait des hurrahs en levant ses kalpaks pour saluer les harangues des orateurs et surtout celles d'un nommé Voulchef, tribun populaire qui méritait son succès en ne ménageant pas les épithètes hostiles au général.

Tout à coup, quelques-uns s'écrient : le général ! le général ! Sa voiture approchait en effet, tournait la place et déposait le général à côté des manifestants. Une véritable stupeur s'était emparée de ces derniers. Du coup, le silence régnait, coupant les « hurrahs » en deux. On regardait bouche bée, n'y comprenant rien.

Subitement la frénésie de tout à l'heure faisait place à une attitude respectueuse, à la vue de cet officier envoyé du Tsar, dont l'uniforme jusqu'alors n'inspirait au peuple bulgare que confiance et espérance. L'on formait la haie, les rangs s'ouvraient, et les coiffures s'abaissaient sur son passage. Le général, un peu pâle, le regard fixé sur les manifestants, avançait à droite, à gauche, circulait dans tous les sens, comme cherchant, pour les apostropher, les plus hardis, ceux qui menaient cette foule de braillards.

Enfin, on le vit monter sur la tribune, une grosse pierre, et sa tête dominant l'assemblée, sa casquette plate enfoncée sur les yeux, il commença à parler.

Les meneurs, reprenant leur sang-froid, s'étaient rapprochés de l'orateur : ils l'entouraient ; le visage tout rouge, les yeux brillants fixés sur le général,

ils attendaient avec la plus grande curiosité les paroles de ce dernier, prêts, d'ailleurs, à riposter, s'il y avait lieu. C'est ce qui ne manqua pas d'arriver.

Kaulbars rappela tout d'abord l'incident qui l'avait conduit au milieu du meeting. On avait maltraité un individu dont le crime avait été de crier : « Vive la Russie ! » Est-ce que maintenant tout ce qui serait russe devait être honni, bafoué, dans ce pays ? Est-ce qu'il faudrait rappeler, constamment, aux Bulgares que sans la Russie leur patrie n'existerait pas ?

Des interruptions se produisirent : non, cet individu a crié : « A bas la Bulgarie ! » mais les témoignages recueillis par Kaulbars démentaient ces affirmations. Il continua, expliqua que toutes les crises dont le pays souffrait depuis un an avait créé une profonde agitation.

— Il n'y a pas d'agitation, crièrent les meneurs.

Cette situation créait un devoir au gouvernement bulgare, soucieux des intérêts de la nation.

Calmer d'abord les esprits, chercher à unir les partis avant de procéder aux élections pour la nomination d'un Prince, et ensuite la Russie désignerait le Prince. Tels étaient les désirs du Tsar et le but de la mission que le souverain lui avait confiée, à lui Kaulbars.

— Moge, moge, cria le groupe des auditeurs, c'est-à-dire, on peut faire les élections, il n'y a pas de troubles !

Plusieurs paroles furent encore échangées sur un

son plus vif et finalement, le général lança cette apostrophe à ses auditeurs :

« Que la responsabilité des événements ultérieurs retombe sur la tête des hommes qui vous poussent dans cette voie déplorable ! »

En disant ces mots, le général descendit de sa tribune improvisée. On lui fraya un passage comme à l'aller, en gardant le même silence. On attendit, encore sous le coup de l'étrangeté de l'événement, que sa voiture eût disparu, puis, la même idée s'empara de cette foule. De tous côtés, on cria : allons chez Stambouloff ! Il fallait le voir de suite, lui raconter ce qui venait de se passer, et prendre peut-être un nouveau mot d'ordre.

Toute la masse s'ébranla en courant. C'était à qui arriverait le premier ; on pénétrait de tous côtés, dans une sorte de frénésie inquiète, en escaladant les haies, dans le jardin du régent. Celui-ci fut mis aussitôt au courant de l'incident par les orateurs du meeting. D'autres ministres étaient là avec les principaux partisans. De suite on discuta, avec une certaine émotion, sur ce premier engagement avec le représentant du Tsar. On convint qu'on devait tirer de la démarche hasardée de ce dernier toutes les conséquences possibles.

Le terrain était très favorable et le chemin tout indiqué : grossir l'événement pour la province et l'étranger, répandre partout la nouvelle que le général commençait une action révolutionnaire, qu'il

avait voulu soulever la population de la capitale contre le gouvernement, mais que celle-ci, tout entière, protestait par des manifestations unanimes de son dévouement au pouvoir actuel.

Après cette première expérience, le général Kaulbars ne put douter que Stamboulof et ses partisans lui dresseraient toutes sortes d'embûches. Une dernière fois et pour la forme, il les pressa d'accepter ses propositions : le recul des élections à une date minima de deux mois.

Un refus formel ayant suivi, le général se décida à poursuivre le cours de la mission impériale. Auparavant, il télégraphia à l'Empereur, il lui rendit compte de l'escarmouche oratoire de la veille et ne lui cacha pas, qu'à son avis, tous les éléments remuants, ceux des villes principalement, marchaient avec les gens du gouvernement et que leur hostilité anti-russophile s'accentuait. La réponse impériale commandait à l'envoyé spécial de partir de Sofia et de visiter les autres parties de la Bulgarie.

Le général obéit et partit le lendemain, ayant le sentiment que ce voyage marquerait la date de l'effacement, momentanée peut-être, de l'influence russe en Bulgarie.

Jusqu'à Routschouk, l'envoyé du Tsar fut bien reçu par les populations. Là, les manifestations hostiles commencèrent.

De Routschouk, le général partit subitement pour

Schoumla; jusque là il avait pu voyager seul, en voiture avec son khavas et son secrétaire. A Routschouk, il dut prendre le train.

Pétrof, le bras droit militaire de Stamboulof, avec une dizaine d'individus, s'empressèrent de l'accompagner, non pour lui servir d'escorte d'honneur, comme on l'imagine bien. Ils occupaient des compartiments à côté de celui du général. Le train s'arrêta dans trois ou quatre stations. Aux arrêts, des groupes attendaient le convoi; dès qu'il était signalé, des hurrahs et des cris de tous genres éclataient. Il y avait le groupe des amis de la Russie, des Zankovistes, et celui de la Régence. Les uns se pressaient devant la portière du compartiment de Kaulbars, pour lui serrer la main et crier : « Vive la Russie ! » ; les autres se tenaient devant Pétrof et ses compagnons et poussaient des : « Vive Stamboulof ». Les esprits étaient montés dans ces petites villes au point que les deux partis, après le passage du train, en venaient aux mains.

L'entrée à Schoumla offrit le même spectacle. La vieille ville est éloignée de la ligne du chemin de fer et c'est en voiture que Kaulbars y pénétra. La population était venue au devant de lui sur la route.

Les deux partis se trouvaient là aussi en présence. Les hurrahs ! Les cris ! Vive la Russie ! Vive Stamboulof ! s'entremêlaient, composant une immense cacophonie.

Tous semblaient très excités. Le général, debout

dans sa voiture, fit signe qu'il voulait parler. Il tint à la foule les mêmes discours qu'à Routschouk; il signala la manœuvre hypocrite de ses adversaires, qui voulaient faire croire au peuple qu'il était la cause du différend, mais sa présence au milieu des Bulgares avait lieu sur un ordre du Tsar. Tous ceux qui n'étaient pas aveuglés par la plus noire ingratitude agiraient en patriotes en écoutant ses conseils, et éviteraient au pays le plus sombre avenir. Mais toute cette éloquence fut dépensée en pure perte.

Le général dut rentrer, vaincu, à Sofia.

Les élections avaient eu lieu.

La mission Kaulbars, œuvre personnelle du souverain, n'avait pas été vue d'un bon œil par la diplomatie russe. Son échec n'étonna personne. Mais il servit de prétexte pour sortir de l'imbroglio.

Cette Bulgarie avait été trop longtemps le cauchemar de la chancellerie russe. Les fautes passées pesaient trop maintenant. Des années de luttes, d'ennuis de tous genres, de gros risques, de craintes de graves conflits, n'avaient eu pour tout résultat que de créer une nouvelle situation inextricable. Battenberg n'était plus là, mais des individus, animés d'intentions franchement hostiles, le remplaçaient; la persuasion était inutile. Seule une occupation du pays, par quarante mille hommes, remettrait chaque chose à sa place, mais cette solution ne pouvait être sérieusement envisagée sans soulever, en même temps, la question de paix ou de guerre avec l'Eu-

rope. Alors, que faire, sinon s'abstenir et attendre?

Ainsi se dessina à ce moment, dans les conseils du Tsar, la politique qui depuis n'a cessé d'être suivie par ce dernier, politique de lassitude au début puis d'observation énigmatique, et inspirant pendant des années les plus graves appréhensions à la triple alliance.

La Régence de Stamboulof

XXVI

Le règne du gourdin. — Un jour d'élections à Sofia. — Révolte de paysans. — A Tirnovo. — Comment fut élu le prince Valdémar.

Quand le dernier représentant de la Russie eut quitté le sol de la Bulgarie, Stamboulof et son entourage ne dissimulèrent pas leur joie.

Ils étaient les maîtres désormais.

Ils se hâtèrent de renforcer encore la police et la gendarmerie, déjà considérables, en y introduisant des masses d'individus dont on payait ainsi le zèle électoral.

Stamboulof ordonna d'être impitoyable pour tous les russophiles, de chasser de tout poste ou de toute fonction quiconque serait soupçonné d'appartenir à ce parti.

Ouvrtement, il commençait contre la Russie la série de provocations qui dura jusqu'à sa chute, c'est-à-dire pendant six ans.

On peut penser dans quelles conditions furent accomplies les élections pour l'Assemblée de Tirnovo.

L'intimidation ne suffit pas. On fit intervenir un mode de persuasion tout oriental : le fouet et le gourdin.

La Régence en usa généreusement sur le dos des gens qui ne pensaient pas comme elle.

Non-seulement dans chaque localité, les partisans de Stamboulof, aidés par l'autorité, rossaient d'importance les individus soupçonnés de pactiser avec la Russie, mais, le gourdin devint un instrument de règne. Les suspects en firent la cruelle expérience. Le préfet ordonnait l'arrestation d'un tel, partisan de Zankof, de Kaulbars, et avant tout jugement, lui faisait distribuer par ses sbires, dans la prison vingt, trente, quarante coups de bâton.

Au jour des élections, il régnait donc dans tout le pays une inquiétude, une peur communicative d'être dénoncé par le voisin comme russophile et d'être maltraité par la police. La Régence était tellement pressée, pour toutes sortes de raisons, d'avoir son Assemblée qu'elle ne donnait ni le temps de la discussion, ni le choix des candidats. Stamboulof dressait la liste des députés. Il n'y avait pas à s'en écarter. C'étaient des fonctionnaires, des cabaretiers, un certain nombre d'avocats politiques, amis du régent, quelques paysans, et quelques Turcs. Le préfet recevait les noms pour son district, auquel souvent ceux-ci n'appartenaient même pas. On ne savait

ni où était le candidat gouvernemental, ni quelle était sa situation sociale.

Dans chaque commune, les gendarmes munis de paquets de bulletins de vote à son nom les distribuèrent aux paysans. Ni recensement sérieux des électeurs, ni garantie du vote, ni vérification. Précaution inutile, d'ailleurs, puisqu'aucun nom d'opposition n'osait surgir. Presque partout, les abstentions furent considérables. Détail sans importance, car dans ce cas on ajoutait des bulletins de vote par paquets; dans certains districts, il y eut ainsi trois fois plus de votants que d'électeurs, mais on ne s'arrêtait pas à ces vétilles.

Jamais l'effronterie électorale ne fut poussée aussi loin.

A Sofia, les gourdins fidèles s'étaient réunis de bonne heure au bureau électoral pour composer le bureau et diriger les élections.

On fit sortir, pour la circonstance, les habitants du village tzigane situé aux environs de la ville, qui vinrent en procession remplir leurs devoirs d'électeurs.

Leur troupe transportait le spectateur en plein pays tzigane. Oh! les jolies têtes à la Callot! Ils étaient deux cents environ, hercules, gnômes, barbes grises, imberbes; deux cents têtes, enroulées de mouchoirs, de foulards, de châles, de toutes couleurs, loques informes encadrant des figures cuivrées, ravagées, d'où deux yeux noirs, brillants, sortaient fureteurs et audacieux.

Ces tziganes rouleurs, maquignons, vagabonds, portefaix composaient une partie du corps électoral. Ils en formaient le côté pittoresque, oriental, et exposaient dans cette lutte pacifique, sans déchoir de leur qualité de citoyens, leurs culottes percées, rapiécées, déchirées, leurs vestes multiples, superposées sur leurs dos et passant par toutes les couleurs de la palette, mais d'une palette brouillée, séchée et gâtée.

Enfin, c'étaient des électeurs comme les autres. Ils s'avancaient en riant, en roulant des cigarettes, en causant fort, avec la démarche insouciant de gamins qui vont s'amuser. Que pensaient-ils? Rien, sinon que le jour du vote était un jour où l'on faisait la fête. Voter pour le gouvernement! Mais tant que l'on voudra. Accessoires obligés des manifestations de ce genre, ils se donnaient en bons enfants à qui voulait les prendre.

Les changements de régime les inquiétait si peu qu'ils ignoraient que la guerre fût déclarée entre la Régence et la Russie. Autrefois, la manifestation sympathique devant le consulat de Russie était de rigueur. Ils s'y rendirent par habitude et crièrent force hurrahs au Tsar.

Fureur de la police de la Régence : « Partez
« leur criait-on. Ce n'est pas ici, c'est chez Stam-
« boulof qu'il faut aller ». Très bien, dirent-ils et
cinq minutes après, ils poussaient devant Stam-
boulof des cris contraires.

Ils ignoraient évidemment s'ils devaient voter pour Karavelof, Zankof ou Stamboulof; mais on s'était chargé de le leur faire comprendre. Arrivés dans la cour du lieu du scrutin, transformée par le fait en cour des miracles, le chef de la bande tira, en effet, de sa ceinture des paquets de petits papiers et les distribua à ses hommes.

On entendait de curieux colloques. Quelqu'un demandait à l'un des tziganes :

— Qui vous a conduits ici?

— Ce matin, un gendarme est venu au village et le chef nous a réunis.

— Vous votez pour le gouvernement?

— Tenez, voici notre bulletin : Stamboulof, Stransky, etc. Regardez vite, si le chef me voyait, il me fl..... une gifle. Donnez-moi, s. v. p. cinq sous pour mon tabac!

Cependant, à côté des Tziganes, une centaine de vestons et de kalpaks représentait l'élément bulgare mais on cherchait en vain quelques figures de bourgeois, de notables.

Petko, orateur populaire, partisan de Stamboulof s'avança devant une vérandah :

— Acceptez-vous les noms suivants pour membres du bureau?

— Oui, oui!

— Eh bien! commençons.

Petko et ses acolytes ouvrant trois fenêtres, découvrirent trois urnes dont ils montrèrent le fond irré-

prochable au public et l'on défila devant le bureau, chacun remettant par la fenêtre son bulletin à un assesseur.

La journée se passa sans bousculade, mais devant le lieu du vote, quatre musiciens tziganes, deux grosses caisses et deux clarinettes, exprimèrent pendant plusieurs heures, sur un ton uniforme, mais bruyant, la joie populaire.

A un moment même, le chef Tzigane, en voiture, et le sous-chef, monté sur un joli petit cheval noir, et caracolant comme un triomphateur... qui aurait bu, essayèrent d'entraîner devant la maison de Stamboulof les paysans « peaux de moutons » et les grosses caisses.

La manifestation rata, et ce spectacle peu édifiant fit murmurer d'honnêtes passants.

Le soir, elle eut plus de succès. Tous les gamins, tout le public ordinaire des scènes dans la rue se rassemblèrent devant la maison électorale et accompagnés de deux musiques militaires, vinrent de nouveau sous les fenêtres du régent.

Les hourrahs, la *Maritza*, le chant national, éclatèrent.

A la place de Stamboulof, trois têtes de femmes se présentèrent à la fenêtre. — On rit. — On devint plus gai. Dansons le *Kolo!* dit-on. Et voilà la bande qui forme une sarabande dans la rue.

Pendant que les Tziganes et les partisans de Stam-

boulof se livraient à ces démonstrations, une autre scène se passait à l'Agence de Russie.

Quelques centaines de paysans des environs de la capitale étaient entrés en ville pour prendre part au vote; ils ne se rendaient pas bien compte de la situation. Ils savaient, seulement qu'un général russe était arrivé, mais ils ignoraient la tension des rapports entre la Régence et lui. Ces paysans furent avisés à temps par des agents du Consulat de Russie. On leur expliqua que le gouvernement suscitait le peuple à se déclarer contre le Tsar et contre la Russie. Ils se récrièrent. L'accord avec celle-ci était toujours un dogme pour eux. — Bref, ils s'abstinrent de prendre part à des élections déclarées non-valables par le général; puis ils se rendirent dans la cour du Consulat de Russie pour faire une ovation au représentant de cette dernière. Naturellement cette attitude avait attiré l'attention de la police et des groupes tumultueux que nous connaissons.

Les gourdins entrèrent en jeu. Les « peaux de moutons » comme on appelait les paysans, furent accueillies par des huées à leur passage, on livra bataille et finalement les « jaquettes » eurent raison des « peaux ». Les paysans ne quittèrent pas la place cependant. Ils réussirent même à en écarter leurs adversaires, et à se barricader. Chaque paysan s'arma alors d'une bûche de bois, décidé à recommencer le combat plus sérieusement. Ils passèrent la nuit à cet endroit et ne rentrèrent chez eux qu'au matin.

Des troubles plus sanglants que ceux de la capitale éclatèrent sur plusieurs points. Dans toutes les villes, les passions étaient très agitées, mais à Doubnitza, un drame horrible en fut la conséquence et forma un corollaire sanglant aux tortures infligées par la Régence à ses adversaires.

Dans cet arrondissement, les paysans ne voulaient pas entendre parler des élections.

Une sourde haine régnait parmi eux, depuis longtemps, contre le nom de Stamboulof.

La petite ville de Doubnitza se réveillait le matin des élections, au milieu de la brume.

En sortant de leurs demeures, les citadins aperçurent des groupes tout blancs de paysans, couverts de toisons, venus des environs, qui s'avançaient et prenaient dans le brouillard un aspect fantastique.

Arrivés sur la place, les nouveaux arrivants se tinrent immobiles, muets, comme des gens décidés à accomplir machinalement une corvée. Qui eût dit, à leur air débonnaire, qu'une fureur effroyable s'emparerait bientôt d'eux?

Elle éclata soudainement, sans que rien ne la fit prévoir.

On venait d'ouvrir le scrutin.

Le sous-préfet Dimitrieff, les anciens députés Christo Grantcharoff, Zograf et le maître d'école Papouktchieff, s'étaient emparés du bureau.

— Commençons, dit Dimitrieff.

Quelques paysans s'avancèrent timidement.

De sourds murmures les accueillirent, puis grandissant se changèrent en imprécations, en protestations, en tempête.

— Non! Non! crièrent des centaines de voix. Pas de députés! Ils sont cause que nous payons beaucoup plus d'impôts! Tous des canailles! Ils veulent nous brouiller avec la Russie! Ne votons pas!

Dimitrieff, voulut protester, s'expliquer.

— Tais-toi, c'est Stamboulof qui t'a envoyé ici!

Les violences s'exaspérèrent.

Le sous-préfet reçut un coup de gourdin à travers le corps. Grantcharof un coup de poing sur la tête. Ce fut le signal de la déroute pour les membres du bureau. Ils réussirent à gagner la place, sous les huées et les coups des forcenés et s'enfuirent épouvantés.

Ils disparurent. La masse des paysans enfiévrée, houleuse, hésita un moment sur le parti à prendre. Des cris éclatèrent.

— Tuons-les, tuons-les!

— Oui, oui! Courons après eux!

Le bâton levé, menaçants, ils se précipitèrent en avant, à la recherche des fugitifs.

On crut qu'ils s'étaient réfugiés à la poste.

En un instant, tout fut brisé, saccagé dans le bureau. Le préposé, à genoux, fou de terreur, s'écriait :

— Ne me tuez pas, frères!

L'exaspération des paysans augmentait dans la poursuite.

Ils arrivèrent à la sous-préfecture.

Le malheureux Dimitrieff s'était barricadé dans une chambre au premier étage.

Sabre en main, il attendait les émeutiers; mais l'ouragan humain renversa la porte. Vingt bras empoignèrent la victime, et en quelques secondes, elle fut enlevée et précipitée par la fenêtre. Le corps tomba au milieu d'autres groupes de massacreurs.

Piétiné, écrasé, la tête labourée de coup de gourdins, ne formant presque plus qu'une masse informe de chair, le sous-préfet fut jeté dans la rivière voisine.

La rage sauvage n'était pas assouvie.

— Les autres, les autres!

La bande sanguinaire se remit en marche.

— Ils nous les faut! Ils nous les faut!

Les compagnons de Dimitrieff avaient cherché un abri dans une maison particulière, située non loin de là.

En entendant gronder l'émeute, et ne connaissant pas le drame qui venait de s'accomplir, ils se concertèrent.

— Tâchons d'apaiser leur fureur! dirent-ils.

Montrons-nous.

Zograff parut.

— Le voilà! Le voilà!

— Oui, dit-il, — nous sommes là, mais c'est pour vous faire entendre la voix de la raison!

Le malheureux sortit de la maison. Il n'avait pas fait trois pas, qu'il était empoigné, jeté à terre :

— Tiens, député de malheur, voilà pour toi ! cria une voix.

Les imprécations, les exclamations redoublèrent. Zograff gisait, la tête écrasée. Un paysan s'approcha, armé d'un long couteau.

Le sauvage frappa la victime aux trois quarts morte et fit jaillir la cervelle qui s'étala sur la terre.

Ce spectacle horrible excita encore si possible les meurtriers.

Une autre brute, en ricanant, mutila le cadavre et lui mit ses organes sexuels dans la bouche.

Le drame n'était pas à sa fin.

Grantcharoff et Papouktchieff furent à leur tour appréhendés. Grantcharoff, le député, voulut encore se débattre, parler.

— Tais-toi ! Tu vas mourir.

Les gourdins s'abattirent, assommant les deux hommes. Les lames de dix couteaux luirent... Le député avait le ventre ouvert, les entrailles coupées dispersées par ces barbares qui s'écriaient :

« Regardez, comme il s'est engraisé de notre sueur !

Il est plus gras que notre porc ! »

Quelques jours après cette tragédie, les premiers députés arrivaient à Tirnovo, la ville sainte de Bulgarie, convoqués pour l'élection du Prince.

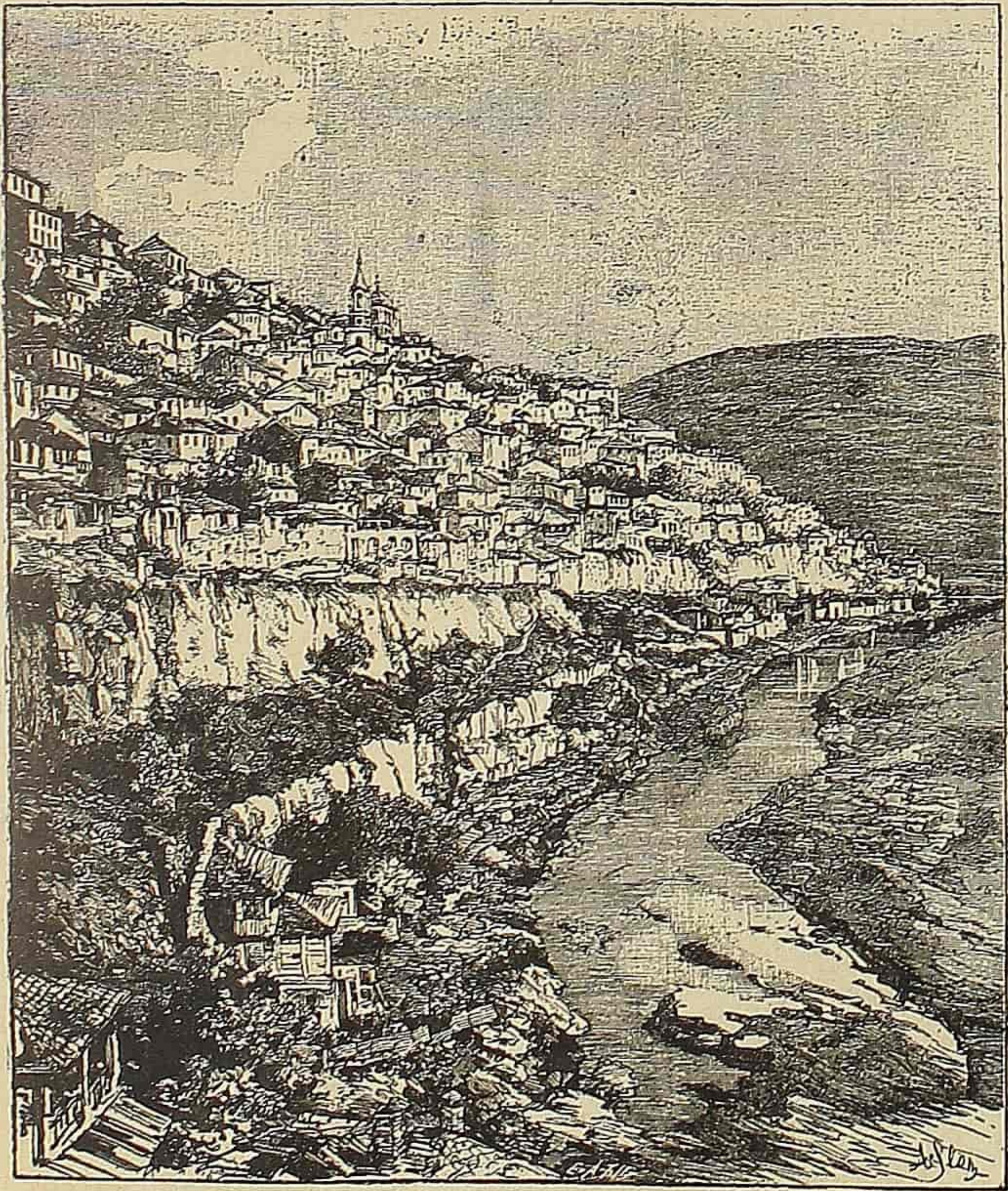
Tirnovo est au cœur de la Bulgarie. C'est une des villes les plus pittoresquement situées de Bulgarie et

même d'Europe. Lorsque le centre de la Bulgarie sera relié à l'Europe par des voies ferrées et que des installations confortables auront remplacé les hans d'aujourd'hui, Tirnovo attirera les touristes et avec raison.

Elle est nonchalamment assise sur un rocher qui s'avance, en promontoire; de cette hauteur, l'œil suit les capricieux tracés de la Yantra, qui, après plusieurs zigzags, vient couler au pied même du rocher, puis dépasse la pointe et reparait de l'autre côté. C'est un vrai Saint-Malo fluvial, aussi à l'étroit que l'autre.

Trois routes aboutissent à la ville. Celle de Sistov, de Routschouk, et des Balkans dont le pays de Tirnovo est le commencement. En arrivant par la route montueuse de Routschouk, la grandeur du paysage frappe le regard. La voie monte, monte toujours en suivant le cours de la jolie rivière, resserrée entre deux parois élevées de roches volcaniques, d'un aspect tourmenté, déchirures étincelantes sous le ciel bleu, sinistres quand des nuages sombres courent sur leurs crêtes.

Dans deux anfractuosités de l'immense paroi, on aperçoit, haut placés, deux longs bâtiments, deux couvents, qui paraissent accrochés à la muraille, comme des cages d'oiseaux. La nuit, des petites lumières brillent derrière les fenêtres des cellules, s'alignant comme une rangée d'étoiles tombées sur le flanc de la montagne.



Tirnovo.

Dans tous ces beaux pays des Balkans, on rencontre ces superbes monastères, dont l'existence s'est écoulée à travers les siècles, tranquille, sans secousse, en dépit de l'assujettissement musulman. Des généra-

tions de moines se succédaient derrière ces murs mystérieux, presque inabordables, à l'abri de toute atteinte; la tradition de la foi orthodoxe se transmettait formant les popes qui instruisaient le peuple dans la religion de ses pères; leur vie n'y était pas aussi austère que dans les couvents catholiques, et leur culture intellectuelle passait après le souci des intérêts matériels, mais ce qu'ils perdaient de ce côté, ils le regagnaient en tolérance. L'exemple de cette vertu leur était donné d'ailleurs par les vainqueurs eux-mêmes. Les Turcs pratiquèrent en effet vis-à-vis des religions, la plus remarquable de leurs qualités.

Dédaignant tout ce qui n'était pas mahométan, ils laissèrent le peuple vaincu adorer son Dieu, écouter ses prêtres. Cette tolérance, qui fut un des secrets de la longue domination turque, causa de nos jours sur plus d'un point cependant la perte du Croissant. L'église, dans ses sanctuaires, dans la solitude de ses couvents, gardait, inconsciemment peut-être, la petite flamme du patriotisme.

Ces moines, ces popes, auxquels les pachas ne prenaient garde, déchirèrent un beau jour les voiles qui cachaient le passé du peuple bulgare. Grâce aux documents de Hieronyme, l'histoire du pays se dressait, on apprenait les noms des rois bulgares, leur gloire, leur chute. Tout cela se transmet de monastères en monastères, d'écoles en écoles; ce peuple qui vivait, heureux peut-être, sans histoire, fut troublé, peu à peu, par le souvenir exhumé et tourmenté du

désir de renouer les fils brisés. Le slavisme bulgare était né.

Les deux monastères, placés en avant-garde sur la montagne, semblent ainsi garder le lieu où jadis se déroulèrent les scènes les plus intéressantes de l'histoire de ce pays.

Tirnovo, la ville du Tsar bulgare, a conservé un caractère antique. Du côté sud, les murs des vieilles maisons sont construits, faute de place, sur l'extrême bordure du rocher, coupé à pic, baigné, cent mètres plus bas, dans l'eau de la rivière. Le coup d'œil est grandiose. Du côté nord, un millier de maisons étalent leurs façades, en amphithéâtre.

Rien de plus pittoresque que le spectacle de toutes ces constructions, enchevêtrées les unes dans les autres, grimpant l'une sur l'autre. L'une est perchée sur un bloc de rocher, mais un petit coin est resté libre. Aussitôt la place est prise. Des planches, quelques pierres entassées, et voilà un mur. Où ira-t-il? où sera le toit? où sera le sol? Au petit bonheur. C'est partout ainsi. Les architectes de ce pays sont des maîtres. Les murs blancs, les pierres brutes, le bois, jettent leur note particulière, caressée de place en place par les feuillages de quelques arbres, qui poussent dans de délicieux petits jardins grands comme la main.

La colline sur laquelle la ville s'étaye a pour vis-à-vis une autre colline, toute boisée celle-là. La Yantra,

très étroite sépare ces deux voisines, qui s'entendent à merveille d'ailleurs. La colline verte mire coquettement ses branches et son feuillage dans le peu d'eau qui coule doucement au milieu d'un lit de gros cailloux et d'énormes pierres, et elle donne un air frais et jeune à son antique voisine qui porte majestueusement des murs vieux de plusieurs siècles, des toits branlants, des masures restées debout par miracle.

Un air de tranquillité léthargique règne au-dessus de la ville. Ce n'est qu'en apparence, car les cinq ou six mille citoyens de Tirnovo comptent parmi les plus agités en politique; on ne s'en douterait guère à regarder ce qui se passe dans les paisibles intérieurs, sous les vérandahs, sur les balcons peinturlurés à la turque. Dès le matin, quand le soleil dore à peine le sommet de la colline, tout le monde est réveillé.

On est matinal à Tirnovo. Des bonnes femmes étalent du linge; des vieilles avec des lunettes raccommodent, et des hommes, assis à la turque sur de larges divans autour de la chambre, fument tranquillement leurs pipes et dégustent le café dans de petites tasses. Du bas, on perçoit quelques cris. Ce sont les *phaitondji*, aux ceintures écarlates, qui baignent leurs chevaux dans la rivière en poussant des *brrrr* et des jurons turcs, et des gamins à moitié nus qui sautent gaiement de pierre en pierre en prenant force bains de pieds.

A l'autre bout de la petite ville, sur le promontoire

gissent les ruines du passé. Des murs de pierre vieux de huit cents à mille ans, sont encore aux trois quarts debout; on pénètre dans l'ancien palais des Chichmanides, on foule ici un des rares coins de terre en Bulgarie où l'on peut venir méditer sur l'histoire du pays. La position était bien choisie et commandait admirablement la route vers la Roumélie, vers Constantinople, et celle de l'invasion par le nord.

Réunir les députés à Tirnovo n'était pas pour la Régence l'œuvre la plus difficile.

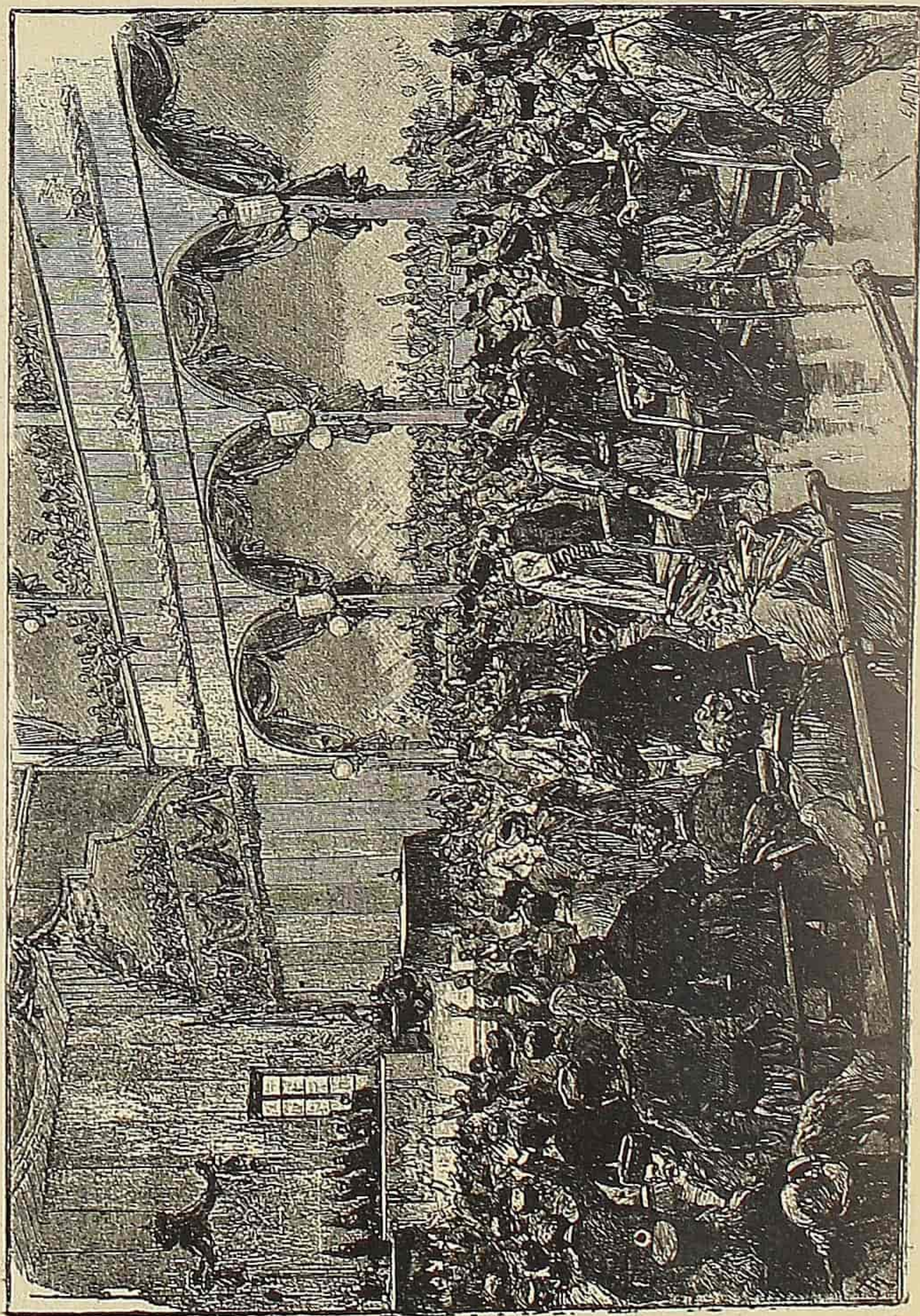
On avait bien dit à Kaulbars que la réunion immédiate de l'Assemblée était indispensable, mais on ne savait pas du tout, au fond, à quel mortel titré on offrirait la couronne bulgare. Or, il n'était que temps d'aviser. Préoccupés par le voyage du général russe, les gouvernants n'avaient pas eu le temps de songer au Prince que l'on devait élire coûte que coûte.

Bizarre situation!

Les paysans-députés arrivaient avec des parents et des amis de tous les points de la Bulgarie, encombrant les rues étroites de la vieille cité.

On ouvrit enfin la fameuse Assemblée dans un local très primitif qui servait de gymnase. Jamais on ne vit d'Assemblée plus docile. Simplement, on déclara le premier jour que le gouvernement s'occupait de la question du Prince. Personne ne demanda un supplément d'explications qu'il eût été difficile de fournir.

On voulut seulement gagner du temps et pour faire



L'assemblée de Tirnovo élisant le Prince.

prendre patience aux honorables, on prolongea indéfiniment les vérifications de pouvoir.

Ces séances leur donnant beaucoup de loisirs, ils passaient leur temps assis en cercle dans les ruelles de la ville, fumant et buvant d'innombrables petites tasses de café. Ils restaient ainsi de longues heures, laissant courir leur mandat parlementaire, largement rétribué d'ailleurs, sans aucun souci de la politique, enfermés dans leur impénétrabilité orientale. La Régence cependant avait ménagé à ses députés une surprise et une distraction.

Les deux fameux conjurés qui avaient renversé le prince Alexandre, les capitaines Benderef et Grouef amenés à Tirnovo, étaient enfermés dans une pièce de la maison commune donnant sur la rue, de sorte qu'on pouvait les voir du dehors.

Les amis de Stamboulôf s'en allaient dans les heures de liberté le fusil sur l'épaule, à la chasse, et narguaient en passant les prisonniers qui, de leurs fenêtres, suivaient mélancoliquement le groupe de leurs mortels ennemis.

Les jours s'écoulaient ainsi, et aucun personnage princier ne se montrait à l'horizon.

Cette question du Prince tournait à la plaisanterie. Dans le milieu gouvernemental, on ne cherchait à faire qu'une élection pour la forme. On tenait le pouvoir, c'était l'essentiel. On verrait ensuite.

Cependant, on interrogeait tout le monde, tous les

consuls venus à Tirnovo pour suivre les événements de plus près.

— Avez-vous un Prince à nous indiquer, leur disait-on?

On passait des soirées à feuilleter le *Gotha*. On mettait en avant les noms les plus extraordinaires.

Enfin, un jour quelqu'un émit cette idée : « offrons la couronne à un Prince ami de la Russie. Il n'acceptera pas. Tant mieux, puisque nous ne voulons pas de souverain trop lié à la Russie, mais nous aurons prouvé, sans risque, notre bonne volonté à l'Europe ».

Dans l'état d'esprit des Russes, ceux-ci ne reconnaissant pas la légalité de cette Assemblée, on savait d'avance, en effet, quel accueil serait réservé à une pareille élection.

L'idée fut trouvée ingénieuse.

Ce fut un jeu de passer en revue tous les Princes, alliés ou supposés amis de la Russie.

— Connaissez-vous un tel?

— Que diriez-vous de celui-ci?

Un nom venait de sortir qui plut de suite : le prince Valdémar.

Celui-là sûrement ne se dérangerait pas.

On pouvait donc le nommer sans crainte.

Le lendemain le nom de Valdémar était dans toutes les bouches, mais tous ces braves députés l'entendaient pour la première fois.

Peu importait.

En un quart-d'heure, Valdémar fut proposé à l'Assemblée et élu à l'unanimité.

Stamboulof se fit immédiatement confirmer ses pouvoirs; on télégraphia de suite à Copenhague, mais, sans attendre la réponse que l'on connaissait, on clôtura les travaux de l'Assemblée électorale.

Le refus sec de Valdémar arriva à Tirnovo tandis que les paysans-députés regagnaient leurs demeures.

La Régence avait le temps maintenant de se retourner et pouvait agir en toute liberté n'ayant plus aucune considération à garder vis-à-vis de la Russie.

Toutefois, Stamboulof dut faire une concession : Relâcher Benderef et Grouef qui, aussitôt libres, quittèrent la Bulgarie et se rendirent à Bucarest, la haine dans le cœur, et décidés à renverser leurs ennemis par tous les moyens.

XXVIII

La terreur. — Tentative d'insurrection. — Terrible répression. —
Les suspects. — Torture des prisonniers. — Karavelof est fouetté.

La confirmation des pouvoirs de la Régence par l'Assemblée de Tirnovo n'en avait pas été la consolidation.

Le parti russophile vaincu possédait encore des attaches dangereuses particulièrement dans l'armée. L'épuration n'avait pas été complète.

L'échec de l'élection Valdémar augmentait le gâchis. On ne savait plus où la Régence conduirait le pays. C'était l'inconnu, l'incertitude du lendemain, avec l'hostilité ouverte, déclarée, de la Russie en plus.

Les difficultés se dressaient chaque jour plus nombreuses pour Stamboulof. Il résolut d'employer tous les moyens pour briser les résistances.

On établit une véritable loi des suspects. On fit des arrestations en masse dans plusieurs localités. On

répandit les plus terribles menaces contre quiconque manifesterait des intentions russophiles.

Ce régime de terreur eut pour effet immédiat de surexciter certains esprits.

Des complots se formèrent.

Les Bulgares désignés aux fureurs des sbires de Stamboulof quittaient, quand ils le pouvaient, leurs localités et se réfugiaient de l'autre côté du Danube, à Bucarest, principalement; mais ils ne trouvèrent pas là un asile hospitalier.

La police roumaine surveillait en effet leurs agissements et au besoin se disposait à arrêter l'exécution de leurs desseins.

C'est dans une chambre de l'un d'eux, un ancien commandant, dans un hôtel d'un quartier éloigné, que leurs réunions avaient lieu.

Les jeunes ex-officiers que nous avons vus portant si fièrement leur bel uniforme de vainqueurs après Slivnitza, arrivaient au lieu de rendez-vous dans un état pitoyable. Vêtus d'un pauvre costume de paysan ou d'habits bourgeois misérables, ils venaient retrouver leurs camarades de tous les coins de la Bulgarie et de la Roumélie.

Ils se racontaient leurs odyssées des derniers temps, comment, depuis le départ du général Kaulbars, ils avaient essayé d'organiser la résistance dans leurs garnisons, les difficultés qu'ils avaient rencontrées, enfin, leurs fuites dramatiques, dans les bois et à

travers les Balkans, leurs traversées dangereuses du Danube, la nuit.

Un jour, l'un d'eux dit à ses camarades :

— « Nous ne pouvons rester dans cette situation.

Vous êtes bien convaincus, comme moi, que notre malheureux pays ne peut vivre sans être soutenu par notre mère, la Russie. C'est une honte pour nous de nous retirer d'elle. Stamboulof et les autres commettent un sacrilège national, en ce moment.

Ils finiront par mettre à notre tête un prince autrichien !

Jamais, nous n'accepterons cela !

Leur Assemblée de Tirnovo n'était composée que d'individus désignés d'avance. Elle ne signifie rien du tout.

Pour nous, la Régence est illégale et elle est un grand danger pour la Bulgarie. Ne nous laissons pas abattre par nos premiers revers. Organisons-nous et rapidement. »

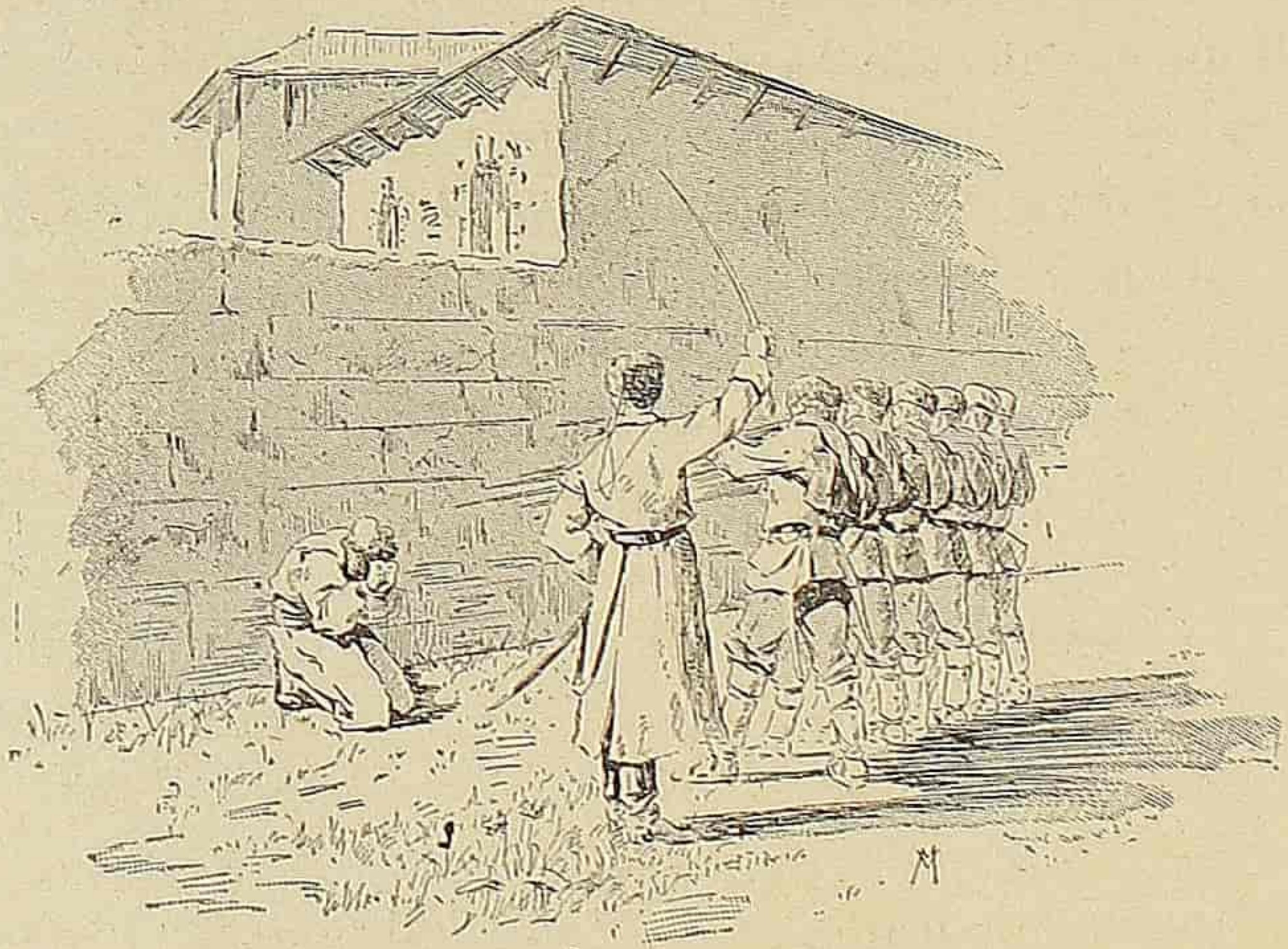
Ce langage énergique provoqua l'enthousiasme des assistants et des résolutions furent prises immédiatement, en vue d'un suprême effort contre le gouvernement de Stamboulof.

L'insurrection éclata sur plusieurs points.

A Lom-Palanka, les gendarmes, sur l'ordre de Sofia, où l'on avait saisi une correspondance, envahirent le domicile du commandant de place au moment où celui-ci se disposait à faire prendre les armes à sa troupe contre la Régence.

A Silistrie, petite forteresse riveraine du Danube, le commandant, le capitaine Christof, se trompant de jour, leva trop tôt le drapeau de l'insurrection.

Un combat s'engagea entre la petite garnison et une troupe de gendarmes et de soldats, venue de Routschouk.



Les exécutions à Routschouk.

Christof fut tué et ses hommes se rendirent à discrétion.

Mais le centre du mouvement insurrectionnel était à Routschouk.

La nuit du 19 février 1887, le major Ouzounof, qui avait si vaillamment tenu tête à l'armée serbe à Widdin, Panof, le principal auteur de la victoire

de Slivnitza, comme nous l'avons vu, Filof, se réunirent en conseil dans leur casernement.

Le plan consistait à s'emparer de la personne du préfet Mantof, qui depuis trois mois persécutait, emprisonnait et soumettait à la torture les russophiles qui lui tombaient sous la main.

Mantof abattu, on laissait une petite garnison à Routschouk et à l'aide des milices des environs, on formait un petit corps d'armée qui marcherait vaillamment sur Sofia en soulevant tout sur son passage.

Malheureusement, tous les officiers n'étaient pas d'accord. Les derniers promus, ceux du 5^e régiment, devaient tout à Stamboulof. Ils le soutiendraient.

On résolut de passer outre.

La prise d'armes eut lieu.

Le jour commençait à peine à poindre que la troupe des soldats révoltés se présentait avec leurs chefs, chez Mantof.

Ils n'y trouvèrent personne.

Ils étaient trahis.

On apprit que Mantof, prévenu à temps, avait réuni ses gendarmes et qu'il occupait la caserne occupée par le 5^e, entouré des officiers stamboulovides.

On était trop avancé. On ne pouvait reculer.

Résolument, les russophiles se placèrent en face du bâtiment.

Les fenêtres s'ouvrirent.

Un feu terrible s'engagea de suite.

Les russophiles allaient cerner le bâtiment et se

disposaient à en faire l'assaut lorsqu'une fusillade nourrie les surprit par derrière.

Le publiciste Stoianof avait réuni ses partisans et les avait décidés à soutenir Mantof.

L'insurrection était vaincue.

Quelques jours après, on conduisait Ouzonof, Panof et dix autres officiers russophiles devant un fossé dans les environs de la ville et le sang bulgare le plus généreux coulait encore une fois, versé par des mains fratricides.

A la suite de ces événements, les rigueurs contre les suspects redoublèrent.

A Routschouk, les prisonniers mouraient de faim et de mauvais traitements, mais à Sofia, sous les yeux mêmes des régents et des ministres, anciens amis et camarades de tous les malheureux enfermés dans les prisons, il se passa des scènes horribles et d'une barbarie incroyable. Dans l'ancienne mosquée Tcherna Djamia (la mosquée noire) Stamboulof avait fait enfermer les personnages dont il pouvait craindre l'opposition à ses actes dictatoriaux.

On avait réuni les principaux dans une pièce sombre et humide. En tête, venait Karavelof, son ancien ami, son ancien chef, récemment encore nommé régent dans les circonstances que l'on sait, puis le major Nikiforof, l'ancien ministre de la guerre que nous avons vu à l'œuvre pendant la campagne serbe. Slaveikof, un ancien ministre, ancien maire

de la ville, député, Orochakof, ancien ministre de la Justice, ancien procureur général, un autre député Kouchlef, et un pauvre vieillard infirme nommé Kissimof.

D'autres encore, très nombreux, de moindre importance, étaient réunis en tas dans les autres parties de la prison.

L'exécuteur des volontés de la régence de Stambouloff était le fameux major Panitza, qui, plus tard, tomba, à son tour, victime de son ancien patron.

Dans la nuit du 3 au 4 mars, les prisonniers, couchés sur le sol et grelottant de froid, entendirent un grand bruit autour du bâtiment. La porte de la prison s'ouvrit avec fracas.

Des pas lourds retentirent dans la cour.

Bientôt, la porte de la pièce où étaient enfermés les prisonniers fut ouverte violemment. Un groupe d'hommes, officiers et soldats, dont quelques-uns portaient des lanternes, fit irruption.

— Où est-il, ce misérable Karavelof? cria une voix.

— Que veux-tu, Panitza? répondit celui-ci, car c'était en effet le major Panitza qui avait été chargé de l'instruction des prisonniers.

— Je vais te dire ce que je veux.

Et, aussitôt, l'ancien chef de bandes de brigands se tournant vers les gendarmes, leur intima l'ordre de s'emparer de Karavelof.

Celui-ci ne résista pas.

Horriblement pâle, il s'écria :

— Tu viens m'insulter et tu vas me martyriser !

Le groupe des bourreaux, composé du major Panitza, d'un sous-lieutenant aide de camp du commandant de place nommé Fitcheff, du sous-préfet Kostoff, de soldats et de gendarmes et d'un détenu, un tzigane, conduisit l'ancien ministre du prince Alexandre dans une pièce éloignée.

— Apportez de l'eau et deux fouets, dit Panitza à ses sbires.

— Couchez le prisonnier par terre et fouettez-le !
Allons, Karavelof, déshabille-toi !

Puis il donna l'ordre infâme.

Karavelof avait eu l'intuition de la torture que ses ennemis voulaient lui appliquer.

Il ramassa toute son énergie et se décida à lutter en désespéré, jusqu'à la mort, pour échapper à l'outrage.

Soldats et gendarmes, voyant son attitude résolue, se jetèrent sur lui.

En un clin d'œil, il fut jeté à terre, poussant des rugissements de rage.

Maintenue par dix bras, la victime ne put résister. On lui enleva rapidement ses vêtements et deux gendarmes armés d'un fouet frappèrent Karavelof, qui, couché à plat ventre, s'écriait :

— Tuez-moi ! tuez-moi ! mais ne me faites pas souffrir !

— Allez toujours! criait l'odieux Panitza aux sbires.

A trois reprises, la victime s'évanouit, et trois fois, après que l'on eut versé de l'eau sur les plaies horribles, le supplice recommença!

Le surveillant de la prison, que cette scène avait épouvanté, s'approcha en pleurant du martyr et lui tendit à boire.

Karavelof, enfin, s'était complètement évanoui.

Ses bourreaux, impassibles, satisfaits de leur œuvre, le firent transporter, non dans sa prison, mais dans un local réservé aux voleurs et aux assassins.

C'est là, sur une misérable paille, que l'on trouva, au jour, l'ancien premier ministre, l'ancien personnage politique qui avait joué un si grand rôle dans l'histoire du pays, étendu, toujours sans connaissance et la figure bouleversée par la souffrance et par l'horreur...

Les autres prisonniers s'attendaient à un sort analogue. Mais ils durent leur salut à un hasard. Le Consul de France M. Flesch, reçut un mot de Niki-forof qui lui peignait leur triste situation.

Sans hésiter, notre agent se rendit chez le ministre des affaires étrangères et obtint la cessation de ces odieux traitements.

Stamboulof cependant continua son œuvre de répression, cruellement, sans discernement, frappant

innocents et coupables, et sans songer une heure que son nom eût été celui d'un grand citoyen, s'il eût appliqué son énergie à ramener les esprits vers la concorde et vers l'apaisement.



Le Prince Ferdinand de Cobourg

XXIX

Ferdinand de Cobourg, Prince de Bulgarie. — La tyrannie de Stamboulof. — La chute.

Pendant que la Régence continuait son œuvre de répression et laissait commettre les horreurs que nous venons de raconter, emprisonnant, assommant les récalcitrants, supprimant toute liberté de la presse, un personnage de Bulgarie qui avait joué déjà un grand rôle à différentes époques, le fin Stoïlof, se mettait en route pour l'Europe, à la recherche d'un Prince.

Il ne sympathisait pas avec Stamboulof, comme nous l'avons déjà vu, mais, à son point de vue, il rendait service à son pays en acceptant la tâche de lui trouver un souverain.

D'ailleurs, la création d'une nouvelle dynastie entraînait, dans son esprit, la suppression de la toute-puissance de Stamboulof.

Mais depuis l'aventure de Valdémar, et en présence

de l'hostilité non déguisée de la Russie, les princes disponibles manquaient d'enthousiasme pour poser leur candidature dans un pays aussi agité que l'était la Bulgarie.

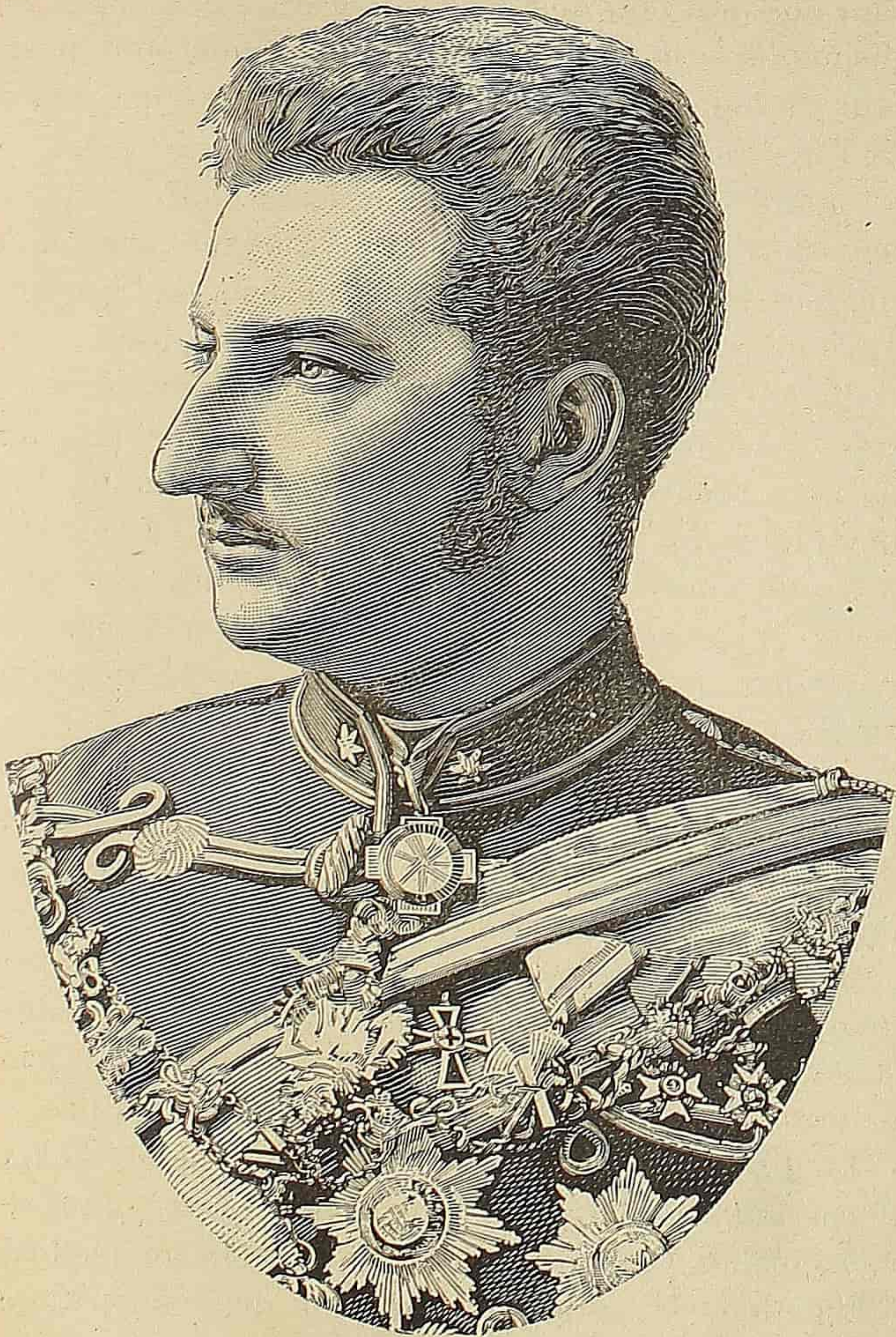
Stoïlof séjourna à Vienne de longs mois en 1887, bâtissant projets sur projets, sondant par mille moyens les cours et les familles princières d'Europe. Mais ce trône de Bulgarie n'attirait personne.

Vienne était un centre bien choisi pour mener à bien ces délicates négociations. Si le jeune diplomate bulgare n'obtenait aucun appui officiel du gouvernement autrichien, il est certain qu'on ne lui ménageait pas officieusement les bons conseils, les avis précieux et qu'on lui insinuait les combinaisons qui rentraient le mieux dans le sens de la politique austro-hongroise en Orient.

C'est ainsi que Stoïlof fut amené à considérer comme réunissant les conditions les plus favorables une proposition qui concernait un membre de la famille de Cobourg, le Prince Ferdinand.

Le Prince était jeune, d'une assez bonne prestance, qualité qui n'est pas à dédaigner chez un candidat-souverain d'autant plus que celui-ci ne manquait pas, heureusement, d'autres qualités non moins utiles.

Le Prince avait mené, mais modérément, l'existence d'un grand seigneur. Retiré l'hiver dans le vieux palais Cobourg à Vienne ou l'été au château d'Ebenthal, il se livrait plutôt à des occupations sérieuses, et à ses goûts de collectionneur.



Le Prince Ferdinand.

Il vivait avec sa mère, la princesse Clémentine, qui eut toujours une grande influence sur lui.

D'un esprit élevé, la fille de Louis-Philippe rêvait pour son fils une autre existence que celle d'un prince oisif, possesseur d'une grosse fortune.

Ferdinand répondait de son côté aux désirs de sa mère et chez lui se développait la noble ambition d'agir. Allié de tous côtés avec des rois, des reines, des héritiers de couronnes, il ne fut pas autrement surpris quand on vint lui parler du trône de Bulgarie. Il serait souverain comme tant d'autres membres de sa famille.

Il n'éprouva pas cependant l'unique sentiment d'une satisfaction orgueilleuse de race privilégiée. S'il donna prise plus tard comme Prince de Bulgarie à de vives critiques à cause d'un penchant naturel, d'atavisme sans doute, qu'il avait à grossir par des moyens un peu futiles, dans un milieu étroit et peu préparé, les fonctions et le prestige de la souveraineté, il faut reconnaître qu'il fut animé au début, des intentions les plus hautes et les plus dignes, et qu'il entrevit la possibilité d'accomplir en Bulgarie une tâche noble et belle, une œuvre de progrès et de civilisation dans un pays encore arriéré.

Doué d'un sens suffisamment pratique des affaires, nourri par son éducation de cour, de principes diplomatiques de conduite, il manquait peut-être d'esprit militaire; mais son ambition visait surtout à transformer la Bulgarie en pays éclairé, pacifique, livré au

développement de ses richesses par un contact plus grand avec l'Europe.

C'est sur un tel programme qu'il réglait, dans sa pensée, sa vie future de souverain.

Mais il ne l'était pas encore et dans les derniers jours de Juillet 1887, il hésitait toujours.

Quand il eut accueilli provisoirement les premières ouvertures de Stoïlof, il se réserva quelque temps avant de donner une réponse définitive.

Il employa ce délai à répandre très habilement dans les Cours et les Chancelleries le projet de sa candidature. Derrière la réserve diplomatique des gouvernements de la Triple alliance et de l'Angleterre, Ferdinand comprit qu'il pouvait sans crainte accepter la couronne. L'Europe ne donnerait pas son adhésion, la Russie, seule, protesterait, mais ne bougerait pas.

Les événements lui donnèrent raison. Et Ferdinand fut proclamé Prince de Bulgarie.

Le caractère du nouveau Prince se heurta de suite aux exigences autocratiques de son ministre Stamboulof, chez lequel la possession du pouvoir développait, sans mesure, l'orgueil et la haine de tout ce qui ne pliait pas à ses volontés.

La Bulgarie, c'était lui.

Ferdinand essaya de lutter. Il eut des révoltes intimes, fréquentes qu'il sut réprimer. Le Prince avait

compris que son ministre, maître de la police, de l'administration, de l'armée, encombrées de ses créatures, le briserait à la première occasion.

Il se résigna et il eut la force d'adopter le plan qui consistait à laisser Stamboulof s'user et se créer lui-même l'opposition qui devait l'emporter.

Stamboulof continua ainsi pendant six ans son gouvernement de répression et de scandales.

Les députés n'étaient que de simples comparses. La liberté de la presse n'existait plus.

Les prisons regorgeaient de personnes soupçonnées simplement d'être des adversaires personnels du ministre.

Le pillage et la dilapidation étaient notoires. Enfin, le système de torture, inauguré sous la Régence, plaçait de plus en plus la Bulgarie au rang d'un pays barbare (1).

En 1891, à la suite du meurtre du ministre Belcheff, Stamboulof, pris de terreur, fit de nouveau emprisonner des anciens ministres, des anciens compagnons de lutte. Il voyait partout des assassins. Un jeune prisonnier, Tufiktchief, mis à la torture, eut les mains et les pieds brûlés avec du pétrole.

Tzanof, l'ancien ministre des affaires étrangères,

(1) Stamboulof ne ménagea pas non plus les étrangers. Par exemple, dans l'incident relatif à l'expulsion de notre confrère Chardourne, M. Lanel, qui gèrait notre consulat avec habileté, dut rappeler le ministre au respect des traités.

resta huit mois dans un cachot humide, sans lumière, au secret le plus rigoureux (1).

Karavelof, qui avait échappé une première fois par miracle à la mort, fut poursuivi de nouveau par la haine implacable de son ancien lieutenant, et condamné, sans preuves, par un tribunal d'exception, à cinq ans de prison.

Des centaines d'autres exemples seraient à citer. Un tel régime paralysait ce jeune pays dans ses affaires.

Au mois de mai de cette année, Stamboulof fut enfin pris à son propre piège; à la suite d'un scandale intime, devant la réprobation des officiers et de l'opinion publique entière, il dut remettre sa démission au Prince Ferdinand.

.
Aujourd'hui, la Bulgarie est gouvernée par les anciens fidèles du Prince Alexandre : les Natchevitch,

(1) Les dames de Sofias'adressèrent dans cette douloureuse circonstance à Mme Flesch dont le nom était devenu populaire, comme il le fut en 1879 à Andrinople, où Mme Flesch, par sa charité et son dévouement inépuisables, sauva de la famine et de la mort des milliers de malheureuses victimes de la guerre. C'est ainsi que la femme de notre Consul, qui captivait les sympathies par son charme et sa bonne grâce, obtint, à la suite de nombreuses démarches, l'amélioration du sort des prisonniers.

En citant ici ces faits, nous nous plaignons à rendre un juste hommage à la mémoire de cette digne française, morte, il y a peu de temps, victime de son dévouement, des suites d'une terrible maladie dont elle avait contracté le germe en accompagnant son mari, à Port-au-Prince, où celui-ci était appelé à diriger notre Légation.

les Stoïlof, les Grécof. Sous la direction de ces hommes éclairés, intelligents, humains, le pays peut enfin respirer et travailler, mais les luttes intestines sont-elles terminées? On peut en douter, car il existe trop de haines étouffées, trop de rivalités ambitieuses.

De plus, les personnages que nous venons de citer et que nous connaissons comme des adversaires déclarés la Russie, suivront, à l'extérieur, la politique de Stamboulof.

Or, pendant son ministère tout-puissant, ce dernier orienta sa politique extérieure dans le sens d'une alliance étroite avec les anciens oppresseurs de son pays, les Turcs, alliance dont il rêvait, disait-on, de faire le rempart contre les ambitions panslavistes.

Ses partisans affirmaient d'autre part, que derrière la tyrannie de ses procédés s'élaboraient de vastes projets d'extension nationale en Macédoine.

Peut-on admettre que Stamboulof songeait ainsi à devenir l'ami de la Turquie pour la dépouiller plus facilement, le moment venu?

Il convient de laisser de telles hypothèses dans le domaine de la fantaisie. Stamboulof et ses partisans ont pu rêver ambitieusement de plus hautes destinées pour leur pays, mais l'avenir démontrera si ceux de leurs compatriotes qui voulaient rester attachés à la Russie malgré les erreurs et les fautes de cette puissance en Bulgarie, suivaient ou non la voie naturelle des destinées de leur Patrie.

TABLE DES MATIÈRES

La Serbie en 1885.

- I. — Les politiciens de Belgrade. — Pas de grande Bulgarie ! — Roi et citoyens. — Les idées d'un premier ministre. L'Autriche pousse la Serbie contre la Bulgarie..... 4
- II. — Un ancêtre du roi Milan. — A Topschidéré. — Un mécontent. — Petit pays, grandes ambitions..... 13
- III. — Un soir d'automne. — La Marseillaise et la fraternité slave. — Présages de guerre. — Les derniers baisers royaux — Nisch. — Caserne et tavernes. — A la buvette de la Skouptchina. — En séance. — Sacrifices pour la patrie..... 23

Le règne du Prince Alexandre de Bulgarie.

- IV. — L'Europe et la Russie après le traité de Berlin. — La Russie maîtresse en Bulgarie. — Fautes du début. — Politique et intérêts. — Etat moral des Bulgares. — Le prince de Bulgarie et ses ministres. — Changements à vue..... 39
- V. — Les trois locataires. — Derrière la scène. — Naissance de l'antagonisme contre la Russie. — Préjugés de l'éducation slave. — Les Russes ne comprennent pas l'état social des

Bulgares. — Diplomatie incohérente. — Les ennemis de l'influence russe en Bulgarie. — Libéraux et conservateurs. — Le Prince Alexandre, dictateur. — Les Russes et le système constitutionnel. — Pas de bourgeoisie politicienne!.....	53
VI. — La Russie fait son bilan. — Douleur constatation. — Battenberg est condamné. — Il lutte. — Dilemme. — Prince et premier ministre. — Les amertumes du pouvoir. — Un vrai bulgare. — Situation tendue.....	71

La Révolution de Philippopoli.

VII. — Bulgares du nord et Rouméliotes. — Dans l'émigration — Effets du traité de Berlin en Roumélie. — Politique russe — L'Union est une arme aux mains des partis. — On oublie au pouvoir les promesses faites dans l'opposition. — Deux années d'agitation. — Les Russes louvoient. — Les menées anglaises.....	89
VIII. — Avant l'orage. — Le prince de Bulgarie prend la direction du mouvement unioniste. — L'émeute. — Victoire facile. — Un pacha tourné en dérision.....	105
IX. — Après le coup. — Entretiens du Prince avec son ministre Karavelof. — La Russie prend une attitude hostile. — Mauvais effet sur la population. — Le consul anglais au premier plan. — Battenberg n'attend plus rien de la Russie — Le Sultan mécontent des Russes reste neutre. — Parade à la frontière turque. — Au konak de Philippopoli. — Portraits de héros. — Indifférence au sujet des préparatifs belliqueux des Serbes. — Un ministre démocrate. — Les délassements du pouvoir. — Sombres pensées.....	115
X. — Sauveurs de la Patrie. — Le peuple vainqueur. — Amour-propre d'auteur. — On peut se passer de la Russie. Les conjurés. — Leurs carrières. — Ils deviennent les ennemis les plus acharnés de la Russie. — Le vertige des grandeurs. — La Maritza. — Dans la rue. — Bulgares et Turcs.....	129
XI. — Sofia. — Départ des officiers russes. — La France en Bulgarie. — Le cercle autour de l'Agence russe. — Les malins	

bulgares. — Le Prince Cantacuzène. — Les idées des officiers bulgares élevés en Russie. — Pourquoi le loyalisme n'existait pas chez eux. — Sourd mécontentement. — Les officiers instruits contre le Prince. — Les politiciens contre la Russie. — Les ministres ménagent la chèvre et le chou. — En Conseil.....	143
XII. — Les Serbes menacent. — On se prépare à la lutte. — La vie de tous les jours. — Paysannes et marchands. — Les revendeuses. — Pope et musulmans. — La femme bulgare. — A l'Eglise. — Les bouges. — Bêtes et paysans. — Prière du soir.....	161

La Guerre serbo-bulgare.

XIII. — Deux voisins. — Les Serbes, les Bulgares et la Macédoine. — Frères ennemis. — Les deux armées. — Faiblesse morale et matérielle des Serbes. — L'armée bulgare formée par les Russes.....	169
XIV. — Premiers coups de fusil. — La guerre. — Invasion. — Les espérances de Milan. — Premières mesures des Bulgares — Au bord de l'abîme.....	186
XV. — Sur le plateau de Slivnitza. — La suite princière. — Légende. — Les angoisses de Battenberg. — La vision de la défaite.....	201
XVI. — Le tableau s'anime. — Premiers assauts. — Musique et fusillade. — Dégagement de la droite bulgare. — Une lueur d'espoir. — Campement. — Le piou-piou bulgare. — Défilé macabre. — Au club de Sofia.....	213
XVII. — Où sont les chefs. — Le plus jeune ministre de la guerre d'Europe. — Organisation simplifiée. — Le matin de la victoire. — Tout paraît perdu. — On demande l'aide du Tzar. — Le Prince n'assiste pas à la bataille. — A l'ambulance. — Effet de soleil. — La mêlée. — Dernier conseil. — Général et lieutenant. — Le futur conjuré.....	223
XVIII. — La bataille. — Les Serbes perdent l'entrée du défilé de Dragoman. — Retraite menacée. — Le centre bulgare avance — En marchant au feu. — Dans la coulisse. — Les Serbes	

rejetés à gauche. — Slivnitza délivrée. — La dernière carte — Battenberg victorieux malgré lui. — Soir de bataille.....	239
XIX. — Retraite des Serbes. — Hésitations dans la poursuite. — Les fautes du Prince. — Mécontentement des officiers. — L'aumônier du régiment. — Comment Milan assista à sa défaite. — Dragoman. — La route des invasions turques. — Au temps de Soliman. — Les malheureux prisonniers. — Au pays des morts.....	257
XX. — En observation. — On franchit la frontière. — Prome- nade triomphale prématurée. — Une surprise. — Les Serbes sont pas encore écrasés. — La plaine de Pirot en feu Nouvelle bataille. — Ministre et journalistes sur la paille. Le grand-vizir attendra.....	275
XXI. — Les brigands de Panitza. — Singulière avant-garde. — Le vin et les femmes de Pirot. — Juifs et Turcs. — L'impas- sibilité musulmane. — L'Autriche entre en scène. — Armis- tice. — La paix.....	293

La chute du Prince Alexandre

XXII. — La roche Tarpéienne. — Les trames du complot. — Stamboulof. — Battenberg veut se séparer de Karavelof et s'appuyer sur Stamboulof. — Les amis du prince devancent ses projets.....	305
XXIII. — L'enlèvement. — Le lendemain d'un coup d'Etat. — Désarroi. — Stamboulof lève le masque. — Retour du Prince dans son palais. — Une dépêche fatale. — Adieu, Sofia !... ..	319

La fin de l'influence russe

XXIV. — La Russie aux prises avec les Bulgares. — Stamboulof maître de la situation. — Bouleversement de l'administration et de l'armée.....	347
XXV. — L'Autriche et l'Angleterre soutiennent les Bulgares. — Le général Kaulbars est envoyé en Bulgarie.....	357

- XXVI. — Efforts impuissants du général Kaulbars pour convaincre les Bulgares. — L'envoyé du Tsar devant le peuple. — Voyage lamentable. — Échec complet. — Les Russes se retirent..... 363

La Régence de Stamboulof

- XXVII. — Le règne du gourdin. — Un jour d'élections à Sofia. — Révolte de paysans. — A Tirnovo. — Comment fut élu le prince Valdémar..... 379
- XXVIII. — La terreur. — Tentative d'insurrection. — Terrible répression. — Les suspects. — Torture des prisonniers. — Karavelof est fouetté..... 401

Le Prince Ferdinand de Cobourg

- XXIX. — Ferdinand de Cobourg, prince de Bulgarie. — La tyrannie de Stamboulof. — La chute..... 411

Imp. A. Bellier et C^e, 18, rue de Valois, et 7, rue Baillif. — 626-6-94.
